


JUL 4 1966
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis




JUL. 4 1966

CONTINUATION

DES ESSAIS

DE MORALE.

TOME ONZIEME.

CONTINUATION

DES ESSAIS

DE MORALE.

TOME ONZIEME.

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

TOME ONZIEME.

CONTENANT DES REFLEXIONS *morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le quatriéme Dimanche de Carême jusques au cinquiéme Dimanche d'après Pâques.*

Nouvelle Edition augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.



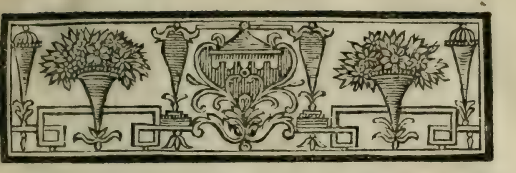
A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy.
ET
PIERRE-GUILLAUME CAVELIER fils, Libraire, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XLI.

Avec Approbations & Privilege du Roi.





SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE DE CARESME.

EPÎTRE. *Gal.* 4. 22.



ES Freres, Il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, & l'autre de la femme *libre. Mais celui qui naquit de la servante, naquit selon la chair ; & celui qui naquit de la* femme *libre, naquit en* vertu *de la promesse* de Dieu. *Tout ceci est une allégorie : car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la premiere qui a été établie sur le mont de Sina, & qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar : Car Sina est une montagne d'Arabie, qui représente la Jerusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses enfans ; au-lieu que la Jerusalem*

d'en-haut est vraiment *libre, & c'est elle qui est notre mere : car il est écrit : Réjouissez-vous stérile qui n'enfantiez point : poussez des cris de joie, vous qui ne deveniez point mere ; parce que celle qui étoit délaissée a plus d'enfans que celle qui a un mari. Nous sommes donc, mes freres, les enfans de la promesse figurée dans Isaac : & comme alors celui qui* étoit né *selon la chair persecutoit celui qui* étoit né *selon l'esprit ; il en arrive de même encore aujourd'hui. Mais que dit l'Ecriture ? Chassez la servante & son fils ; car le fils de la servante ne sera point heritier avec le fils de la* femme *libre. Or, mes freres, nous ne sommes point les enfans de la servante, mais de la* femme *libre : & c'est Jesus-Christ qui nous a acquis cette liberté.*

EXPLICATION.

I. L'Apôtre par l'explication allégorique de la naissance de deux enfans d'Abraham, l'un qu'il eut d'Agar, l'autre de Sara, nous instruit de la nature des deux Testamens, l'Ancien & le Nouveau. Il dit que l'ancien figuré par Agar, n'enfantoit que des esclaves ; & que l'autre, qui est le nouveau figuré par Sara, engendre des enfans libres. Il nous dé-

couvre par-là, que la Synagogue comme Synagogue, & avec l'appareil de toutes ses cérémonies, n'étoit qu'un peuple d'esclaves destinés simplement à figurer la veritable Eglise & le veritable peuple de Dieu qui la devoit suivre, & dont elle enfermoit déja quelques membres qui appartenoient à la veritable Eglise. Mais il faut remarquer sur cela que quoique le corps de la Synagogue ne fût composé que de Juifs charnels, animés de l'esprit de servitude, & qui ne participoient point à la veritable liberté des enfans de Dieu; néanmoins cette servitude ne venoit point proprement de Dieu, mais de la corruption de l'homme, Dieu est la cause de la liberté de ses enfans; mais il n'est pas la cause de l'asservissement de ceux qui vivent dans l'esprit d'esclaves. C'est l'amour qu'ils ont pour les choses du monde, & le défaut d'amour pour Dieu, qui les rend esclaves. Or Dieu n'est cause ni de l'un ni de l'autre. Il a au-contraire comblé les Juifs d'une infinité de graces & de bienfaits qui les devoient porter à l'aimer. Et quoique par un conseil de sa sagesse élevé au-dessus de tous les esprits des hommes, il n'ait pas amoli la dureté de leur cœur par des graces plus fortes,

comme ille pouvoit, il n'eſt pas cauſe néanmoins de cette dureté. Il ne leur devoit point ces graces. Elles n'étoient point des appanages de leur nature, & c'eſt leur faute de n'avoir pas bien uſé de celles qu'il leur a données.

II. Il ſemble qu'il n'y ait rien de plus conſolant pour les Chrétiens, que ce que ſaint Paul enſeigne dans ce que l'Egliſe nous propoſe de cette Epître. Il reconnoît les Chrétiens pour les vrais enfans de Dieu, ſa vraie Egliſe, ſes vrais heritiers, & il exclut les Juifs de tous ces titres. Mais il eſt bien à craindre qu'il n'y ait préſentement peu de Chrétiens qui puiſſent prétendre à ces avantages. Car ſaint Paul ſuppoſe que les Chrétiens dont il parle, ſoient attachés à Dieu par amour; que l'eſprit d'adoption les faſſe recourir à Dieu avec une tendreſſe d'enfans. Or combien y a-t-il peu de perſonnes maintenant en qui ces marques paroiſſent? Cet eſprit de liberté oppoſé à l'eſprit de ſervitude conſiſte à aimer Dieu avec un eſprit d'enfans & une confiance d'enfans, à le regarder comme ſon ſouverain bien, à le préferer à toutes choſes, & à lui conſacrer ſa vie & ſes actions avec une charité toute libre, &

non avec une contrainte ſervile. Or comment peut-on prétendre que l'on eſt dans cette diſpoſition ; lorſqu'étant dans les chaînes des paſſions & des vices, on ne penſe point à les rompre, on ne s'y trouve point mal, & qu'on ne ſouhaite pas même d'en être libre ? Comment accorder cet amour avec cet eſprit tout occupé de la vie préſente, tout rempli de prétentions humaines, & ſi peu touché des maux de l'ame ? Comment l'accorder avec cette froideur, cette négligence, & cette inapplication à ce qui regarde Dieu ? Comment l'accorder avec ce partage ſi inégal de ſon tems & de ſes occupations, par lequel nous donnons preſque tout au monde, & preſque rien à Dieu ? Faut-il s'appliquer un quart-d'heure à Dieu, voilà les gens dans l'ennui ? Faut-il s'appliquer aux créatures qui leur plaiſent, les voilà dans la joie ? Il eſt ſouvent aſſez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu, dans la vie même des perſonnes qui font profeſſion de piété. La coutume, l'habitude, la crainte, l'amour-propre peuvent être le principe de la plupart de leurs actions. Mais je ne ſçai comment on pourroit s'imaginer que ceux qui vivent comme

l'on vit dans le monde, c'est-à-dire dans les passions qui occupent les gens du monde, sont des gens délivrés par Jesus-Christ de la servitude des passions. Rien ne donne cette idée. Tout y est contraire, quand on regarde les choses de près. De-sorte qu'il faudroit supposer que l'amour de Dieu est une certaine passion insensible qui demeure stérile & sans action dans le fond du cœur. Or c'est une idée toute opposée à celle que l'Ecriture & les Peres nous en donnent. Ainsi cette préference que S. Paul donne à l'état des Chrétiens sur celui des Juifs, bien loin d'être un sujet de confiance au commun du monde, est au-contraire un étrange sujet de terreur; parce que n'ayant pas lieu de reconnoître en eux les marques de cet amour, sans lequel on n'est point enfant de Dieu, ils ne se peuvent mettre tout au plus qu'au rang des esclaves & des Juifs, qui ne sont point délivrés de servitude.

III. Ne regardons donc plus cette séparation que fait l'Apôtre, des Juifs & des Chrétiens, des esclaves & des libres, comme une chose qui ne nous regarde point. Ces Juifs comprennent la plupart des Chrétiens. Ils ont quitté le nom de

Juifs ſans en avoir quitté l'eſprit. Ils rempliſſent nos Egliſes, & ils y occupent ſouvent les places les plus éminentes. Ils ſont effectivement eſclaves, mais ils ne ſont pas reconnus pour tels, & ils ne ſe reconnoiſſent pas pour tels. Ils ſont prêts au-contraire de ſoutenir, comme les Juifs, qu'*ils n'ont jamais été eſclaves de perſonne* : Nemini *ſervivimus unquam.* Le commun des Chrétiens ne ſçait même en quoi conſiſte cet eſclavage. Cependant rien n'eſt plus important que d'en être bien inſtruit. Il faut éviter d'être eſclave, & tâcher d'être libre Mais comment le peut-on faire, ſi l'on ne ſçait en quoi conſiſte ni l'une ni l'autre de ces qualités ?

Joan. 8. 33.

IV. Pour concevoir plus nettement l'eſclavage dont parle l'Apôtre, il eſt bon de remarquer qu'on en peut diſtinguer trois differentes eſpeces, dont il n'y a que la derniere qui ſoit marquée par l'Apôtre. La premiere convient à tous les hommes, la ſeconde à tous les méchans, la troiſiéme à un certain genre de mauvais Chrétiens. L'eſclavage commun à tous les hommes eſt celui qui leur convient en qualité de pecheurs. Il y a un certain genre de ſervitude inſéparable-

ment attaché au peché, qui ne se détruit pas même par la liberté que Jesus-Christ accorde à ceux à qui par une nouvelle naissance il donne le pouvoir d'être en-
Joan. 1. 12. fans de Dieu. *Dedit eis potestatem filios Dei fieri*. Un criminel enfermé dans une prison, condanné à un travail pénible jusqu'à la mort, est un esclave selon les loix humaines, qui l'appellent *servum pœnæ*, & qui ne le comptent plus entre les personnes libres. Cependant c'est-là la condition de tous les hommes. Ils sont enfermés dans le monde comme dans une prison dont ils ne sortent que par la mort, & tout le tems qu'ils y demeurent, ils y sont asservis à mille travaux, à mille fatigues, à mille nécessités incommodes. Ils sont entraînés par la mort, par un torrent rapide auquel ils ne sçauroient résister. Ils sont assujettis à la corruption de leur corps. Ils ne disposent pas même de leur ame ; & fort souvent leur esprit est occupé malgré eux de mille pensées fâcheuses, & leur volonté déchirée de mille desirs qu'elle ne sçauroit empêcher. On ne peut nier que ce ne soit-là un état de servitude generale & inévitable à tous les hommes. Elle renferme les Rois aussi-bien que les

moindres de leurs ſujets; & tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre, n'eſt pas d'être libres, puiſqu'ils ſont auſſi-bien que les autres des priſonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils ſont ſujets aux mêmes miſeres de corps & d'eſprit: mais c'eſt que comme dans les priſons il y en a quelquefois qui commandent aux autres, Dieu les a choiſis dans le nombre de ces eſclaves pour leur donner quelque autorité ſur d'autres eſclaves, & cette autorité n'eſt qu'un miniſtere qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles ſervitudes. S'il y en a quelques-uns qu'on puiſſe appeller libres dans cette ſervitude génerale, ce ſont ceux qui reconnoiſſant la juſtice de cet état, s'y ſoumettent avec patience & avec amour, & méritent par-là pour l'autre vie d'être délivrés de toutes les miſeres de celle-ci. Et comme il n'y a que les vrais Chrétiens qui ſoient dans cette diſpoſition, il eſt certain que dès cette vie même ils ſont les plus exemts de cet eſclavage géneral, qui eſt la peine du peché des hommes.

V. L'eſclavage qui convient à tous les méchans, conſiſte en ce qu'ils ſont tous en la poſſeſſion du démon, qui les do-

mine d'une maniere si absolue, que saint Augustin les appelle les animaux du diable, *animalia diaboli*. Il les remue, & il les conduit où il veut. Il agit sur leurs esprits & sur leurs corps par des impressions tout autrement fortes & efficaces que celles par lesquelles il afflige les justes qui ne lui sont point assujettis. L'Ecriture nous marque cet esclavage,
Ephes. 1. 2. lorsqu'elle dit du démon, qu'*il exerce son pouvoir sur les incredules :* QUI *operatur in filios diffidentiæ*. Et c'est une suite d'une justice secrette de Dieu, qui assujettit les natures inferieures, comme celle des hommes, à celles des purs Esprits, lorsqu'elles se sont laissé surmonter par eux, & qu'elles les ont imités dans leur desobéissance. Le démon ne mérite pas de commander à l'homme : mais l'homma s'étant assujetti au démon, mérite de demeurer dans l'assujettissement où il
Prov. 1. 31. s'est réduit : *Ils mangeront*, dit l'Ecriture, *des fruits de leur voie, & ils seront rassasiés de leurs conseils :* COMEDENT *igitur fructus viæ suæ, suisque filiis saturabuntur*. Ils ont choisi le démon pour roi, ils l'auront éternellement pour roi.

VI. Le démon exercera cette domination dans l'autre vie d'une maniere

effroyable : car ſe montrant alors à découvert aux ames malheureuſes qu'il aura trompées & réduites ſous ſa puiſſance, il leur fera éprouver toute ſa rage & toute ſa fureur, & il uſera de toute ſa force pour les combler de toutes ſortes de maux. Au-lieu que la charité de Dieu ſatisfera pleinement tous les juſtes deſirs de ſes élûs, le démon mettra ſa joie à affliger les réprouvés dans tous leurs deſirs. Comme Dieu enivrera les bienheureux *d'un torrent de délices* ſaintes ; le démon enivrera les réprouvés d'un torrent de toutes ſortes de maux. Enfin, comme le royaume des cieux ſera l'empire éternel de la charité de Dieu envers les élûs, & des élûs envers Dieu ; le royaume de la mort & des ténebres ſera l'empire éternel de la haine & de la rage du démon contre les hommes, & des hommes contre le démon : enſorte qu'il demeurera toujours un vrai empire, le démon ayant toujours le pouvoir & la volonté de tourmenter les hommes ; & les hommes n'ayant aucune force pour lui réſiſter, mais ſeulement celle de le haïr démeſurément. *Iſ. 15. 9.*

VII. Mais cet empire du démon s'exerce en cette vie ſur les méchans d'une

maniere bien differente, & il y eſt borné & retenu par diverſes cauſes.

Premierement par l'ordre de Dieu, qui ne permet pas au démon d'employer ſa force contre ſes eſclaves ſelon toute ſon étendue ; parce qu'elle renverſeroit tout l'état de cette vie, & troubleroit les deſſeins que Dieu a ſur les réprouvés.

Secondement par la malice & l'artifice même du diable, qui a bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de miſeres & de maux. Il eſpere bien ſe dédommager en l'autre vie de tous les ménagemens dont il uſe en celle-ci. Mais comme il ſçait qu'il n'a de force & d'empire ſur eux qu'à proportion qu'ils ſont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de les pouvoir dominer & tourmenter plus cruellement & plus à ſon aiſe. Il prend donc pour l'ordinaire dans cette vie le parti d'exciter & de ſeconder les paſſions. Il tâche de leur procurer des richeſſes & des plaiſirs, & de les faire réuſſir dans leurs injuſtes deſſeins. Il s'applique particulierement à empêcher qu'ils ne lui échappent, & à éloigner d'eux tout ce qui les pourroit réveiller de leur aſſoupiſſement. Il employe

toutes ſortes d'adreſſes & d'artifices pour les retenir dans ſes liens. Il les environne de gens qui les louent & qui les autoriſent dans leurs dereglemens, qui leur en ôtent le ſcrupule, en leur propoſant une infinité de mauvais exemples qui les y confirment. Il les amuſe & les entretient d'eſperances trompeuſes. Il les accable d'emplois, d'occupations, de deſſeins, de divertiſſemens, qui les empêchent de penſer à eux. Et comme ſelon les diverſes perſonnes & dans les diverſes circonſtances il a beſoin de divers moyens, il ſe ſert auſſi quelquefois des calamités & des maux de la vie pour les accabler de triſteſſe, les réduire au deſeſpoir, & les empêcher par la multitude de leurs maux d'avoir le tems de penſer à ſe convertir. Enfin, tout lui eſt bon pour ſe conſerver l'empire de ceux qu'il tient en ſa poſſeſſion, ſe reſervant en l'autre vie de leur faire ſentir la dureté de ſon joug.

VIII. Il n'y a rien de ſi réel & de ſi commun que cet eſclavage, puiſqu'il comprend tous les méchans; ni rien de plus terrible, puiſqu'il eſt très-facile d'y tomber, & très-difficile d'en ſortir. Ce n'eſt pas néanmoins encore là celui qui

est marqué par l'Apôtre dans l'Epître de ce jour. Il ne parle pas de tous les méchans, il parle de ceux qui appartiennent à la loi & à l'ancien Testament. Or tous les méchans n'y appartiennent pas. Tous ceux qui font profession d'impiété & de libertinage ; tous ceux qui sont coupables de crimes grossiers & visibles ; tous ceux qui violent ouvertement la loi de Dieu, ne sont point de ceux dont parle saint Paul. Ceux qui sont donc marqués par l'Apôtre sont des gens qui font profession de vertu, qui paroissent observateurs de la loi, & qui sont irrépréhensibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une chose essentielle : c'est d'être animés de l'esprit de charité. Ils pechent dans le principe des actions, & non dans les actions mêmes qui en naissent. Ils ont les paroles des enfans de Dieu, ils en ont les œuvres ; mais ils n'en ont pas le cœur ; & ce cœur n'étant pas visible aux hommes, on ne voit rien en eux qui mérite d'être condanné. C'est un ver qui ronge la racine de leurs œuvres, & qui leur ôte la vie. Ce sera, si l'on veut, une vanité secrette, une jalousie cachée, un interêt secret. Ils substituent une créature à Dieu, & c'est ce

qui fait leur crime : mais ils le font si finement, qu'ils trompent & les autres & eux-mêmes. Il seroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment, de rechercher tout ce qu'ils recherchent, si l'on le recherchoit comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal est qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin ce sont des gens édifians en apparence, & qui passent non-seulement pour Chrétiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrétiens. Cependant avec tout cela, le seul défaut de cet amour interieur qui rapporte tout à Dieu, fait qu'ils ne sont dans le fond que des esclaves & des enfans de l'ancien Testament, qui n'ont point de part à la loi nouvelle; & enfin, *des enfans d'Agar*, dont il est dit *qu'ils* Baruch. *n'ont qu'une prudence de la terre .... &* 2. 23. *qu'ils ignorent la voie de la vraie sagesse :* FILII *Agar, qui exquirunt prudentiam quæ de terra est, ... viam autem sapientiæ nescierunt.*

IX. Que cette doctrine de l'Apôtre est terrible ! Et à qui ne donne-t-elle point sujet d'appréhender qu'en mourant il ne se trouve du nombre de ces enfans d'Agar, qui n'ont point de part à l'hé-

ritage du ciel, qui n'appartient qu'aux
Rom. 8. 17. enfans de Dieu : *Si nous ſommes enfans*, dit l'Apôtre, *nous ſommes heritiers* : Si *filii, & heredes*. Mais ſi nous ne ſommes pas enfans, nous ne ſommes donc pas heritiers. Or qui n'a ſujet de craindre de n'être pas du nombre des enfans de Dieu ? Ce n'eſt pas un mal que de le craindre ; puiſque cette crainte nous peut aider à le devenir, ſi nous ne le ſommes pas encore, ou à nous conſerver dans cette heureuſe qualité, ſi nous le ſommes. Tirons donc avec ſoin les concluſions qui naiſſent de cette doctrine, & occupons-nous l'eſprit des refléxions qu'elles donnent lieu de faire.

Concluons de cette doctrine, que ſans l'amour de Dieu ou parfait ou commencé, on ne peut être bien diſpoſé à recevoir la rémiſſion des pechés par le miniſtere des Prêtres, puiſque les Sacremens de la loi nouvelle, comme la Pénitence, demandent des diſpoſitions, qui appartiennent à la loi nouvelle, & qu'il n'y a que l'amour qui y appartienne.

Concluons-en qu'il eſt néceſſaire, pour agir chrétiennement, d'agir par l'eſprit de charité, puiſqu'il eſt néceſſaire d'agir en enfant de Dieu, & que toutes les

actions qui n'ont point la charité pour principe, ne sont que des actions d'esclaves & non d'enfans.

Apprenons-en à ne mettre pas notre confiance dans les seules bonnes œuvres exterieures, parce qu'on peut demeurer encore esclaves, & être exclus du nombre des enfans de Dieu avec cette multitude de bonnes œuvres exterieures.

Apprenons-en à *operer notre salut avec crainte & tremblement*; puisque tout ce qui nous rend vivans & enfans de Dieu consistant dans cet amour intérieur, comme nous ne sommes jamais entierement assurés de cette disposition du cœur, nous ne pouvons jamais avoir une entiere certitude que nous soyons effectivement vivans, & nous avons toujours lieu de craindre qu'on ne puisse dire de nous avec verité : *Vous avez la réputation d'être vivant ; mais vous êtes mort :* NOMEN *habes quod vivas, & mortuus es.*

Philip. 2. 13.

Apoc. 3. 1.

Apprenons-en à ne nous élever jamais d'aucunes qualités exterieures de corps & d'esprit, puisque aucune de ces qualités ne nous donnant une entiere assurance que nous ne sommes point

esclaves, ne nous peut donner aucune certitude que nous ne sommes pas dans l'extrémité de la misere & de la bassesse.

Apprenons-en à ne nous élever au-dessus de personne ; car peut-être ceux à qui nous voudrions nous préferer sont du nombre des élûs, & par consequent peuvent être nos maîtres dans l'ordre que Dieu met invisiblement entre les hommes, qui est le seul veritable.

Et enfin apprenons à n'estimer heureux, que ceux qui possedent la vraie liberté que donne la charité, & à faire ainsi de ce bien unique l'objet de tous nos desirs & de toutes nos prieres pendant toute notre vie.



SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE DE CARESME.

EVANGILE. *Joan. 6. 1.*

En ce tems-là, Jesus s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est le lac *de Tiberiade : & une grande foule de peuple le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il faisoit sur les malades. Jesus monta sur une haute montagne, & s'y assit avec ses disciples. Or le jour de Pâque, qui est la* grande *fête des Juifs, étoit proche. Jesus ayant donc levé les yeux, & voyant qu'une grande foule de peuple venoit à lui, dit à Philippe : D'où acheterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce monde ? Mais il disoit ceci pour le tenter ; car il sçavoit bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répondit : Quand on auroit pour deux cens deniers de pain, cela ne suffiroit pas pour en donner à chacun tant soit peu. Un de ses disciples, qui étoit André, frere de Simon-Pierre, lui dit :*

Il y a ici un petit garçon, qui a cinq pains d'orge & deux poissons : mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? Jesus leur dit : Faites-les asseoir. Or il y avoit beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, & environ cinq mille hommes s'y assirent. Jesus prit donc les pains, & ayant rendu graces, il les distribua à ceux qui étoient assis, & il leur donna *de même des* deux *poissons autant qu'ils en vouloient. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Amassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde. Ils les ramasserent donc, & emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge, qui étoient restés après que tous en eurent mangé. Et ces personnes ayant vû le miracle qu'avoit fait Jesus, disoient : C'est-là vraiment le Prophete qui doit venir dans le monde. Mais Jesus sçachant qu'ils devoient venir l'enlever pour le faire Roi, s'enfuit encore sur la montagne lui seul.*

EXPLICATION.

I. SAint Augustin remarque souvent, que quelque grand que fût le miracle par lequel Jesus-Christ nourrit cinq mille personnes de cinq pains d'orge & de deux poissons, il n'est point plus grand

que ce que Dieu fait tous les jours pour la nourriture des hommes. Que Dieu multiplie tout-d'un-coup par lui-même cinq pains en une quantité capable de suffire à cette multitude, ou qu'il multiplie des grains par le moyen de la terre, & nourrisse cette même multitude par la voie ordinaire, la merveille est assez égale. Cependant les hommes sont surpris de l'une, & le sont si peu de l'autre, qu'ils n'y pensent pas seulement. Ils conçoivent que Dieu agit en l'un, & s'imaginent que ce sont les causes secondes qui produisent l'autre; & ils ne comprennent pas que ces causes secondes n'ont ni mouvement, ni force par elles-mêmes, qu'il faut que Dieu les remue & les fasse agir, qu'il les conduise, & qu'il produise par elles l'effet que sa providence a destiné.

Ce qu'il y a de pis en cela, c'est que les hommes mesurent aussi leur gratitude selon ces jugemens si peu solides. Ils sont fort touchés des secours extraordinaires qu'ils appellent miraculeux, & ils ne pensent pas seulement aux secours ordinaires, qui ne le sont pas moins. Mais il faut que la piété & la raison corrigent ces faux jugemens, & que nous

concevions une bonne fois que nous n'avons pas moins d'obligation à Dieu de ce qu'il nous nourrit par la voie ordinaire, que s'il faisoit tous les jours un miracle pour cela, comme il en a fait pour quelques Saints. C'est toujours la providence qui agit dans l'un & dans l'autre par la même bonté pour nous, & par la même force à produire ses effets.

II. On peut dire même en un sens, qu'il y a plus de force, plus de puissance, plus de grandeur dans les effets ordinaires que dans les effets extraordinaires. Car les effets extraordinaires étant détachés de l'ordre des causes secondes, n'ont besoin que d'une volonté unique de Dieu, & d'un effet unique de sa puissance. Le ciel & la terre ont été produits par une seule parole. Il voulut que le ciel & la terre fussent créés en un certain instant, & ils furent créés : *Quia ipse dixit, & facta sunt; ipse man-*
Ps. 148. 5. *davit, & creata sunt.* Mais quand il veut un certain effet dans le cœur, & par le cours des causes secondes, comme cet effet particulier dépend depuis la création du monde, d'une infinité de causes, parmi lesquelles il se rencontre souvent des causes libres que Dieu ne réduit à

l'action précise qui entre dans l'ordre de la providence, que par l'amas d'une infinité de circonstances & d'opérations par lesquelles il la procure, il faut qu'il joigne pour le produire une infinité de connoissances & d'opérations efficaces toutes également incompréhensibles à l'esprit humain. La chaîne dont dépend le moindre effet naturel, est une chaîne infinie composée d'une infinité d'anneaux, dont chacun ne peut être produit & mis en son rang sans une connoissance, un dessein, & une opération particuliere de Dieu, qui produise cet effet particulier par le moyen de ce concours de causes qui y contribuent.

III. C'est une chose admirable combien Jesus-Christ ménage les miracles dans les miracles mêmes, & épargne ceux qui seroient inutiles. Qu'avoit-il besoin de ces cinq pains & de ces deux poissons que ce jeune homme portoit? Lui eût-il été plus difficile de nourrir ces cinq mille personnes avec cinq mottes de terre qu'avec ces cinq pains? Tout est également possible à une puissance infinie; mais tout n'est pas également conforme à la sagesse infinie. Au-contraire plus Dieu est sage, plus il réduit

ſa conduite à des voies ſimples. Il nous vouloit inſtruire à ne négliger jamais les moyens ordinaires, & à faire toujours tout ce qui eſt en notre pouvoir; & c'eſt l'inſtruction qu'il nous en donne en ſe ſervant de ces pains. Jeſus-Chriſt n'avoit que cinq pains pour nourrir cinq mille perſonnes. Cela ne ſuffiſoit pas; mais il les avoit. Il uſe donc de ce qu'il avoit, & il ſupplée à ce qu'il n'avoit pas. C'eſt qu'il nous vouloit apprendre par là, que les voies extraordinaires ne doivent être employées que pour ſuppléer aux ordinaires; & qu'il ne faut avoir recours à la puiſſance extraordinaire de Dieu, que lorſque l'on a obéi à Dieu en tout ce que l'on pouvoit faire ſelon la puiſſance ordinaire qu'il nous donne. Nous avons un ordre géneral de Dieu de faire tout ce que nous pouvons. Nous n'avons droit de lui demander ni par nos deſirs, ni par nos paroles aucun effet de ſa puiſſance extraordinaire, que lorſque nous aurons ſatisfait à ce premier ordre.

IV. Les hommes tâchent de relever leurs œuvres par mille choſes qui ne tendent qu'à l'éclat: mais Dieu ne recherche point un vain éclat dans les ſiennes.

Il

Il ne fait précisément que ce qui est nécessaire. Ces gens avoient besoin de nourriture. Jesus-Christ n'avoit pour les nourrir que cinq pains & deux poissons. Il ne fait précisément que ce qui étoit nécessaire. Cela nous apprend donc non-seulement à ne tenter point Dieu, mais aussi à pratiquer, autant qu'il se peut, l'humilité dans nos actions, & principalement dans celles qui ont de l'éclat. Il faut en toutes choses se souvenir qu'on est homme, qu'on est foible, & que rien ne nous est plus nécessaire que de nous conserver dans le sentiment de notre foiblesse. Nous sommes donc obligés à nous humilier dans la pratique même des vertus, & à retrancher de nos actions & de nos paroles tout ce qui ne se termine qu'à nous attirer de la réputation. Point de ces vertus fieres & orgueilleuses, qui tendent à exciter l'admiration des hommes. Et qu'on ne colore point la recherche de l'éclat, du prétexte de l'édification. La principale édification que nous devons aux hommes est de leur *inspirer l'humilité* : OMNES *invicem humilitatem insinuate*. Si Dieu oblige donc un homme de bien à faire quelque action qui ait de l'éclat, il y doit obéir, parce qu'il

1. *Petr.* 5. 5.

n'y a jamais d'humilité à ne pas obéir à Dieu : mais il n'y doit rien ajouter, & il doit rentrer le plutôt qu'il peut dans la voie de rabaiſſement & d'humiliation. Et c'eſt l'exemple perpétuel que Jeſus-Chriſt nous a donné dans toute ſa vie, & dans cette action particuliere.

V. Jeſus-Chriſt ſe ſervit de ſes Apôtres pour aſſiſter ce peuple dans ce beſoin, & ſouvent auſſi il occupe ſes Miniſtres du ſoin des charités temporelles. C'eſt une partie de leurs devoirs, & l'une des voies dont Dieu veut qu'ils ſe ſervent pour attirer les ames à lui. Ce n'eſt pas que leur miniſtere ne ſoit tout ſpirituel, & ne tende directement à purifier les ames de leurs pechés : mais c'eſt que les aſſiſtances temporelles ſont la voie la plus propre pour s'inſinuer dans les eſprits & pour y introduire la verité. Pour perſuader aux hommes qu'on a un deſir ſincere de les ſervir dans les beſoins ſpirituels, il faut leur montrer qu'on deſire de les ſoulager dans leurs beſoins corporels. Car comme ils en ſont plus touchés, ils ſont plus diſpoſés à être gagnés par cette voie : & leur cœur étant gagné, eſt enſuite bien plus diſpoſé à ſe rendre aux conſeils qu'on leur donne pour leur bien ſpirituel.

VI. C'eſt par cette raiſon que les Miniſtres de l'Egliſe ont été dès ſon commencement les diſtributeurs des aumônes des fideles : Ainſi c'eſt une pratique très-ſainte & très-autoriſée par l'antiquité, de faire faire ſes aumônes par les Paſteurs plutôt que par ſoi-même; afin que ces aſſiſtances tendent plus directement à leur fin, qui doit être de gagner les ames à Dieu au même-tems que l'on prend ſoin de ce qui eſt néceſſaire au corps. Et cela fait voir que ce n'eſt pas pourvoir un Paſteur de ce qui eſt néceſſaire pour ſon miniſtere, que de ne lui donner préciſément que ce qui lui eſt néceſſaire pour vivre. Car comme il vit pour les autres, il doit avoir dequoi les aſſiſter : autrement il leur ſera le plus ſouvent inutile.

VII. Les charités temporelles font d'ordinaire un très bon effet préſent : car le peuple y eſt ſenſible, au-lieu qu'il eſt peu touché de ce qui ne regarde que les biens ou les maux ſpirituels. Ces peuples que Jeſus-Chriſt nourrit dans le deſert, en conclurent nettement qu'il étoit
le Prophete qui devoit venir dans le monde. *v.* 14.
Mais il ne faut pas néanmoins faire un ſi grand fond ſur ces mouvemens qu'un

bienfait temporel excite, si l'on en demeure-là. Souvent ils ne sont que passagers, & l'état où ils mettent les ames est encore bien éloigné de celui d'une conversion constante & durable. Ces peuples qui paroissent fort touchés de ce miracle de Jesus-Christ, n'y penserent peut-être pas quelque tems après. Les passions qui occupent le fond du cœur, étouffent bien-tôt tous ces mouvemens que la vûe d'une chose extraordinaire & présente produit sur le champ, & c'est ce qui oblige les Pasteurs à ne s'y arrêter pas tout-à-fait, & à demander d'autres preuves d'une conversion solide, en cultivant néanmoins avec soin ces bons mouvemens qu'ils ont excités, & tâchant de les enraciner dans le cœur.

VIII. Il est remarquable que Jesus-Christ a permis que la plupart des bons mouvemens qu'il a produits dans les ames durant sa vie, soit par ses miracles, soit même par ses paroles, se soient dissipés & ayent porté peu de fruit : pour faire voir que les ames n'ont pas seulement besoin d'être touchées en passant par quelque rencontre extraordinaire ; mais qu'elles ont besoin que ces bons mouvemens soient cultivés & entretenus

par le ſoin aſſidu & continuel des Paſteurs ordinaires qui veillent ſur ceux qui les ont conçus. Et c'eſt pourquoi les Apôtres en convertiſſant les Juifs & les Gentils, leur donnoient en même-tems des Prêtres & des Evêques pour les gouverner, afin de cultiver & de conſerver en eux les ſemences de la parole de vie qu'ils avoient reçue, & qui avoit pris racine en eux. Sans la pratique de ce moyen leur fruit n'auroit été que paſſager, & avec l'uſage de ce moyen ils ont fondé en peu de tems une infinité d'Egliſes dans toute la terre, qui ont produit des fruits admirables. Mais Jeſus-Chriſt ne devoit pas en uſer durant ſa vie. Car la ſageſſe de Dieu ne voulant abolir la Synagogue qu'à la mort de Jeſus-Chriſt, & en punition du meurtre de Jeſus-Chriſt, il ne devoit pas durant ſa vie établir un nouvel ordre de Paſteurs different de ceux de la Synagogue, ni former encore de nouvelles ſociétés par l'établiſſement d'un nouveau miniſtere, parce que ç'auroit été une eſpece de ſchiſme. Cela fit néanmoins que ſes paroles n'eurent gueres d'autre effet que de préparer les eſprits à la grande moiſſon qui a été recueillie par ſes diſciples après ſa

résurrection. Ainsi Jesus-Christ a bien voulu servir par là de modele & de consolation aux Pasteurs qui exercent leur ministere avec peu de fruit par le défaut de certains moyens exterieurs que la providence de Dieu ne leur donne pas, & qui y acquerent néanmoins d'autant plus de mérite, qu'ils l'exercent avec moins de consolation & de succès.

IX. Il faut donc frapper les esprits par quelque chose d'exterieur, mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut tâcher de conduire les ames à une vertu solide, interieure & constante. Si Jesus-Christ eût voulu se contenter de ces conversions exterieures, il lui étoit bien facile de gagner tout le monde. Il n'auroit eu qu'à renouveller ce miracle tous les jours, & il auroit attiré par là tous les peuples. Mais il veut d'autres vertus que celles que ces moyens peuvent produire. Il usoit même de justes précautions pour éviter les empressemens humains de ces peuples. Ainsi l'on voit qu'il se soustrait à ceux qui le vouloient faire Roi, parce que cela auroit autorisé les calomnies des Pharisiens. Il étoit venu pour regner sur les ames, & non sur les corps. Il ne cherchoit que cela. Tout autre royaume étoit

indigne de lui. C'eſt ce qui oblige auſſi les Miniſtres de l'Egliſe de moderer les zeles trop humains que des perſonnes conçoivent pour eux. Car ces zeles indiſcrets ſont des ſources d'une infinité d'inconvéniens. Et bien-loin de favoriſer le fruit de leur miniſtere, ils l'empêchent & le détruiſent. C'eſt une ſource de diſcours & de médiſances qui amuſent les eſprits & qui les empêchent de profiter des ſolides inſtructions des Paſteurs. Le diable n'aime rien tant que d'avoir quelque hiſtoire à faire courir des Miniſtres de l'Egliſe, de même qu'il auroit été ravi de pouvoir rendre Jeſus-Chriſt odieux en l'accuſant d'aſpirer à une royauté temporelle. Il faut donc que les Paſteurs s'éloignent avec grand ſoin de toutes les délicateſſes qui leur ſont ſuggerées & fournies par des perſonnes trop zelées ; qu'ils évitent la grande application des autres à leurs beſoins. Il vaut mieux qu'ils ſouffrent un peu par le défaut d'application, que non pas qu'ils ſcandaliſent le monde en permettant qu'on s'applique trop à leur procurer leurs commodités, à quoi ces ſoins extraordinaires des peuples pour les Paſteurs portent naturellement.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Joan.* 2. 13.

EN ce tems-là, La Pâque des Juifs étant proche, Jesus s'en alla à Jerusalem : & ayant trouvé dans le temple des gens qui vendoient des bœufs, des moutons & des colombes, comme aussi des changeurs qui étoient assis à leurs bureaux ; *il fit un fouet avec des cordes, & les chassa tous du temple, avec les moutons & les bœufs, & il jetta par terre l'argent des changeurs, & renversa leurs bureaux ; & il dit à ceux qui vendoient des colombes : Otez* tout *cela d'ici, & ne faites pas de la maison de mon Pere une maison de trafic.* Alors *ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zele de votre maison me dévore. Les Juifs lui dirent : Par quel miracle nous montrez-vous* que vous avez droit *de faire de telles*

choses ? Jesus leur répondit : Détruisez ce temple, & je le rétablirai en trois jours. Les Juifs lui *repartirent : Ce temple a été quarante-six ans à bâtir, & vous le rétablirez en trois jours ? Mais il entendoit parler du temple de son corps. Après donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se ressouvinrent qu'il leur avoit dit cela, & ils crurent à l'Ecriture & à la parole que Jesus avoit dite. Pendant qu'il étoit dans Jerusalem à la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisoit. Mais Jesus ne se fioit point à eux, parce qu'il les connoissoit tous, & qu'il n'avoit pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme, car il connoissoit par lui-même ce qu'il y avoit dans l'homme.*

EXPLICATION.

I. L'Action de zele que Jesus-Christ fit en Jerusalem, en chassant les profanateurs du temple, qui nous est proposée par l'Evangile de ce jour, n'est differente de celle que l'Eglise nous propose le premier Mardi de Carême, qu'en ce qu'elle l'a précedée de quelques années. Car au-lieu que celle qui est rapportée dans le 21e chapitre de saint Mat-

thieu, se fit à Jerusalem la derniere année de la vie de Jesus-Christ proche de sa derniere Pâque & de sa mort, celle qui est contenue dans l'Evangile de ce jour se fit au commencement de sa prédication, lorsqu'il entroit dans l'exercice de son ministere. C'en est même une des premieres actions. Car saint Jean la rapporte immédiatement après le miracle de Cana en Galilée où il changea l'eau en vin, qui est le premier de ses miracles. Ainsi l'ordre même où cette action de zele a été placée par Jesus-Christ, nous marque que le premier & le principal objet d'un Ministre de Dieu doit être ce qui regarde plus directement son culte & sa gloire; qu'il doit être embrasé de l'amour de la beauté de sa maison, & d'une sainte ardeur pour en empêcher la profanation; & que sans ce zele de l'honneur de Dieu, il n'y a rien à esperer du succès de son ministere. C'est à ceux qui y entre à examiner s'ils sont devorés de ce saint zele, & s'il consume en eux toutes leurs autres passions, comme il est dit de Jesus-Christ, que le zele de la maison de Dieu le devoroit. Il ne suffit pas en quelque sorte qu'il domine sur leurs autres passions, il faut qu'il les

devore, qu'il les faſſe diſparoître, & que le deſir de la gloire de Dieu ſoit la ſeule paſſion qui agiſſe en eux ; c'eſt-à-dire que les autres paſſions doivent être ſi amorties, qu'elles ne ſe faſſent preſque plus ſentir dans un veritable Miniſtre de Jeſus-Chriſt.

II. Mais comme on a traité ailleurs de la profanation des trois temples de Dieu, marqués en divers endroits de l'Ecriture ; ſçavoir, des temples materiels, de l'Egliſe toute entiere, & des ames des fideles ; on s'attachera particulierement ici à ce dernier temple de Dieu, d'autant plus que nous y aurons ainſi lieu de conſiderer Jeſus-Chriſt comme le modele d'un zele qui ne regarde pas ſeulement les Paſteurs, mais qui ſe doit rencontrer dans chaque fidele. Il n'appartient pas à tous les Chrétiens de corriger autrement que par leurs gémiſſemens, les profanations qui ſe commettent ou dans les temples materiels, ou dans l'Egliſe de Dieu. Mais il y a un temple dont la charge eſt donnée géneralement à tous, & dont ils ſont tous non-ſeulement les gardiens, mais les Prêtres ; un temple où ils doivent tous offrir des ſacrifices à Dieu, & qu'ils ſont chargés de

Sur l'Evangile du Mardi de la I. Sem. de Carême, tome préced. p. 199. & ſuiv.

conſerver pur & exemt de toute profanation. Ce temple, comme il a été dit, eſt le temple de leurs ames. C'eſt *un temple qui n'eſt pas fait de la main des hommes*, & qui n'a pas été ſimplement conſacré à Dieu par des hommes, mais que Dieu même a conſacré à ſa gloire par l'impreſſion de ſon image & le gage de ſon eſprit. Il l'a créé uniquement pour cette fin ; & rapporter tout à cette fin, c'eſt le premier devoir, le principal honneur, & le ſouverain bonheur de l'homme.

III. Dieu n'a point créé l'ame de l'homme pour ſe remplir de connoiſſances curieuſes, pour jouir par ſes ſens de tous ces corps qui rempliſſent l'univers ; pour exercer des talens humains : mais il l'a créée pour être ſon temple. Il l'a créée pour recevoir par elle & dans elle les hommages dûs à ſa majeſté & à ſa grandeur. Il l'a créée pour y regner par l'amour, & pour y recevoir des ſacrifices d'amour. Tout autre uſage eſt contraire non-ſeulement à l'honneur de Dieu, mais à l'inſtitution de la nature de l'homme, & par-conſequent eſt une profanation de ce temple. Qu'y a-t-il donc de plus juſte que d'employer cet ouvrage de Dieu à la fin pour laquelle il l'a unique-

ment destiné, & sans laquelle il ne l'auroit jamais fait ? Et qu'y a-t-il de plus injuste que d'user de cet ouvrage contre l'intention de celui qui l'a formé, & à qui il appartient par tant de titres ?

Si un grand Roi avoit fait bâtir exprès un palais digne de lui, pour y faire paroître la magnificence de sa gloire, & que quelques-uns de ses sujets eussent la hardiesse de le changer en une étable d'animaux immondes, de le remplir de fumier, & d'en ôter toutes les marques de son autorité, pour le soustraire entierement à l'usage auquel il l'avoit destiné ; quelle punition croiroit-on pouvoir égaler l'énormité de cet attentat ? Cependant combien cette image est-elle foible en comparaison de ce qu'elle représente ? Qu'est-ce qu'un Roi en comparaison de Dieu ? Qu'est-ce qu'un édifice materiel & périssable en comparaison d'une ame spirituelle & immortelle ? Et qu'est-ce que ce qu'on appelle sale dans les corps en comparaison de l'infection du peché ? Enfin, qu'est-ce que de profaner un temple materiel incapable d'une autre sainteté que d'une sainteté de figure, en comparaison du crime de celui qui profane le temple d'une

ame, ſeule capable d'une ſainteté veritable & effective, & par-conſequent d'une privation effective de ſainteté ? Car on ne doit pas ignorer que dans les profanations de toutes les choſes materielles, qu'on appelle ſacrées, la profanation n'y eſt qu'en figure, parce que toutes ces choſes ne ſont capables que d'une ſainteté figurative : mais la profanation réelle réſide dans l'ame de celui qui eſt auteur de cette profanation. Ainſi quand quelqu'un vient à violer un temple par quelque ſacrilege, il y a une profanation en figure dans ce temple materiel ; parce qu'il n'eſt capable que de ce genre de profanation : mais la profanation effective eſt dans l'ame de celui qui le viole ; & c'eſt ſon ame qui eſt rendue effectivement l'objet de l'horreur & de la colere de Dieu.

IV. Il n'y a donc rien de plus juſte ni de plus néceſſaire que le zele qu'on doit avoir pour purifier le temple de ſon ame de toutes ſortes de profanations. Et ce zele, comme il a été dit, n'eſt point une vertu qui ſoit reſervée aux Prêtres & aux Miniſtres de Dieu. Ils en doivent être plus animés que les autres, & travailler à purifier & leur ame propre &

telle des autres. Mais enfin chacun étant chargé de ſon ame, chacun eſt obligé de la purifier de toute profanation. C'eſt un devoir géneral & indiſpenſable. Perſonne ne ſe peut exempter de faire ce qui eſt la fin de ſon être. C'eſt donc l'ouvrage de tous les Chrétiens de purifier le temple de Dieu, & il eſt bon qu'ils conſidérent en cette maniere & par cette vûe là, le ſoin qu'ils doivent avoir d'éviter l'impureté du peché qui profane ce temple ; parce qu'elle leur apprend à s'y appliquer par un motif de juſtice & de zele, & qu'elle les convainc qu'en ne le faiſant pas, ils ne ſatisfont pas à la fin de leur être, & mériteroient d'en être privés. Or qui mérite de perdre l'être même, mérite la perte de tous les autres biens.

V. Mais en quoi conſiſte cette profanation ? On s'en peut former des idées fort differentes, & la regarder par diverſes faces, parce qu'elle eſt injuſte & criminelle en bien des manieres. Mais celle que l'Evangile nous fournit, eſt très-propre pour nous la faire concevoir d'une maniere qui nous repréſente vivement le vrai uſage que nous devons faire de nos ames. Il dit dans S. Mat-

Matth. 21. 13. Joan. 2. 16.

thieu, que cette maiſon eſt *une maiſon de priere* : & il eſt dit dans S. Jean, qu'il ne faut pas en faire *une maiſon de trafic : Otez*, dit Jeſus-Chriſt à ces profanateurs du temple de Jeruſalem, *tout cela d'ici, & ne faites pas de la maiſon de mon Pere une maiſon de trafic.*

Voilà ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire. Il faut faire de ſon ame une maiſon de priere : il n'en faut pas faire une maiſon de trafic. Or il eſt clair que faire de ſon ame une maiſon de priere, c'eſt y louer Dieu, c'eſt l'y adorer : c'eſt y avoir recours à lui ; c'eſt l'y aimer, & lui offrir des ſacrifices d'amour : car c'eſt ce qui eſt compris ſous le nom de priere. Tout ce qui n'eſt donc point priere, louange, adoration, amour, ſacrifice, doit être banni de ce temple, & tient lieu d'un trafic qui le profane.

Et quoi, dira-t-on, ne peut-on donc occuper ſon eſprit qu'à la priere, à la louange de Dieu, à l'amour, au ſacrifice ? Tout autre uſage de l'ame eſt-il interdit ? Oui : & c'eſt un grand honneur à l'homme de n'être créé que pour employer ſon être à une fin ſi noble & ſi excellente. Il faut néanmoins, pour ne s'éfaroucher pas de cette doctrine,

la bien concevoir ; & en la concevant bien, l'on verra que la pratique n'en eſt nullement impoſſible, & que ſi elle eſt rare, c'eſt qu'il eſt rare de vivre en Chrétien.

VI. Saint Auguſtin nous ſervira à éclaircir & à autoriſer en même-tems cette doctrine, par ce qu'il enſeigne dans la Cité de Dieu, de l'étendue du ſacrifice, par lequel il entend le culte ſouverain que nous devons à Dieu. » C'eſt, dit-il, un vrai ſacrifice que tout ce que « nous faiſons pour nous unir à Dieu « d'une union ſainte, & pour le rapporter « à ce ſouverain bien qui nous peut « rendre vraiment heureux. C'eſt pour- « quoi la miſéricorde qu'on exerce en- « vers le prochain, n'eſt pas un ſacrifice, « ſi on ne l'exerce pas dans la vûe de « Dieu ; mais l'homme même conſacré « & dévoué à Dieu, eſt un ſacrifice entant « qu'il meurt au monde pour ne vivre « que pour Dieu. « *Liv. 10. ch. 6.*

Notre corps même eſt un ſacrifice « lorſque nous le mortifions par la tem- « pérance, ſi nous le faiſons pour plaire « à Dieu, comme nous y ſommes obli- « gés. Or ſi le corps, dont l'ame ſe ſert « comme d'un ſerviteur & d'un inſtru- «

» ment, eſt un ſacrifice, lorſqu'elle rap-
» porte à Dieu le ſervice qu'on en tire,
» combien plus l'ame en eſt-elle un lorſ-
» qu'elle s'offre à Dieu, afin qu'il l'em-
» braſe du feu de ſon amour, & qu'elle
» ſe dépouille de toute la concupiſcence
» du ſiecle ? Les œuvres de miſéricorde
» quand nous les rapportons à Dieu,
» ſont de vrais ſacrifices, ſoit que nous
» les pratiquons envers nous-mêmes ou
» envers le prochain lorſque ces œuvres
» n'ont point d'autre fin que de nous dé-
» livrer de toute miſere, & de nous
» rendre bienheureux. »

Il eſt donc vrai que notre ame en qualité de temple de Dieu, doit être toute employée à offrir à Dieu des prieres, des louanges, des ſacrifices : mais cela n'exclut aucunes bonnes œuvres ; parce que toute bonne œuvre eſt un ſacrifice par le rapport que nous en faiſons à Dieu ayant pour fin de nous unir à lui, devient un ſacrifice par ce rapport & par cette intention. C'eſt une priere, c'eſt une louange, c'eſt une adoration de Dieu. Ainſi, dire que toutes les actions de notre vie doivent être des prieres & des ſacrifices, ce n'eſt rien dire autre choſe, ſinon que nous devons rapporter à Dieu

toutes les actions de l'ame, ou les actions conduites par la direction de l'ame. Et exclure de l'ame comme une profanation tout ce qui n'est point priere, ce n'est en exclure que les actions qui ne sont point rapportées à Dieu.

VII. Ce rapport de nos actions à Dieu, qui les rend de veritables sacrifices, ne consiste point dans une oblation stérile & sans effet, incapable de sanctifier nos actions, parce qu'elle n'en est pas la cause : mais il consiste dans une intention efficace, qui naissant du desir d'être unis à Dieu comme à la parfaite justice, de de lui être parfaitement soumis, & de n'avoir rien en nous de contraire à sa sainte volonté, nous porte à pratiquer les bonnes œuvres, parce qu'elles sont conformes à la volonté de Dieu, & qu'elles nous servent à parvenir à cette parfaite justice à laquelle nous aspirons. Qui agit dans cet esprit, offre à Dieu de continuels sacrifices. Il pratique cette priere continuelle qui nous est ordonnée par l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Priez sans* 1. *Thess.*
cesse : SINE *intermissione orate :* les prieres 5. 17.
qui se font en certain tems, & qui ne peuvent être continuelles, ne servant qu'à ranimer & entretenir cette priere

& ce ſacrifice qui ne ceſſe point.

Je ne dis pas cela pour rejetter les oblations que l'on fait à Dieu de toutes ſes œuvres : mais je dis qu'elles ne ſuffiſent pas, & qu'il faut de plus que l'amour de Dieu en ſoit le principe. Car des actions faites pour le ſeul plaiſir ou pour un pur interêt, ne deviennent point des prieres & des ſacrifices par une oblation génerale qui n'en change point le motif, & qui n'y coopere point.

VIII. Voilà ce que Jeſus-Chriſt nous enſeigne qu'il eſt permis de faire dans notre cœur. C'eſt le ſens des paroles dont il ſe ſervit la ſeconde fois qu'il chaſſa les vendeurs & les acheteurs du temple : *Il*
Matth. *eſt écrit : Ma maiſon ſera appellée la mai-*
21. 13. *ſon de la priere :* SCRIPTUM *eſt : Domus mea domus orationis vocabitur :* c'eſt-à-dire qu'elle eſt uniquement deſtinée à cet uſage, & que tout autre y eſt interdit. Il faut dire de toutes les autres actions, qui ne ſont point rapportées à Dieu, que tout cela eſt indigne de la ſainteté de notre ame ; qu'il la deshonore, qu'il la profane, & qu'il en doit être exclus, & que nous devons nous animer du même zele pour l'en bannir, que celui que Jeſus-Chriſt fit paroître contre ces vendeurs &

ces acheteurs. Il les chaſſa du temple avec un fouet, qui eſt un châtiment dont on ſe ſert à l'égard des eſclaves & des perſonnes viles. Il faut de même exclure toutes ces penſées de notre cœur, en les traitant comme indignes de la ſainteté d'une ame conſacrée à Dieu, qui lui doit appartenir toute entiere. Il faut rejetter les deſirs & les penſées des choſes du monde, & tout ce que l'Apôtre comprend ſous le nom de *deſirs ſeculiers*, non *Tit. 2. 11.* comme quelque choſe de grand, mais comme des deſirs d'objets indignes de nous, & auſquels nous ne pouvons nous attacher que par une baſſeſſe de cœur & un aviliſſement de la grandeur à laquelle nous ſommes appellés par notre vocation au Chriſtianiſme, & par notre nature même. Ce trafic déroge à notre foibleſſe. Nous ne pouvons nous y appliquer ſans la perdre. C'eſt un trafic, puiſque pour acquerir des choſes temporelles, c'eſt-à-dire pour en jouir, on donne ſon tems & ſon cœur. Mais c'eſt un trafic honteux & mercenaire, qui nous dégrade & nous deshonore, qui remplit notre ame d'ordure & d'infection, & qui la fait du ſanctuaire de Dieu une étable d'animaux immondes, c'eſt-à-dire de

passions toutes charnelles, *domum negotiationis.*

IX. Ces actions faites sans rapport à Dieu, & par le seul desir de jouir des choses sensibles, ne font pas seulement
v. 16. de notre ame *un lieu de trafic*, DOMUM *negotiationis*; mais elles en font *une caverne de voleurs*; Vos *autem fecistis eam speluncam latronum.* Elles la rendent l'habitation des démons; parce que l'ame se laissant aller aux desirs & à la recherche des choses temporelles, elle en est bientôt possedée, & par-là elle devient *une*
Matth. 21. 13. *caverne de voleurs*: car les démons sont les vrais voleurs des ames. Ce sont des voleurs, parce qu'ils sont tout occupés à ravir l'honneur de Dieu, & les ames qui lui appartiennent; & de ces ames ils en font des cavernes, parce qu'ils y répandent une affreuse obscurité qui les prive de toute lumiere. Voilà la profanation horrible que l'on fait de son ame en l'assujettissant au démon, dont l'énormité se doit conclure de la colere que Jesus-Christ témoigna dans cet Evangile contre les profanateurs des temples materiels qui n'en sont que des figures.



SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Joan.* 7. 14.

EN ce tems-là, Vers le milieu de la fête, Jesus monta au temple, où il se mit à enseigner. Et les Juifs en étant étonnés, ils disoient : Comment cet homme sçait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée ? Jesus leur répondit : Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnoîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de son propre mouvement cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est veritable, & il n'y a point en lui d'injustice. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? & néanmoins nul de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me

faire mourir ? Le peuple lui répondit : Vous êtes possedé du démon ; qui est-ce qui cherche à vous faire mourir ? Jesus leur répondit : J'ai fait une seule action le jour du Sabbat, *& vous en êtes tous surpris. Cependant Moïse vous ayant donné la loi de la circoncision, quoiqu'elle vienne des Patriarches, & non de Moïse, vous ne laissez pas de circoncire au jour du Sabbat. Si un homme peut recevoir la circoncision le jour du Sabbat, sans que la loi de Moïse soit violée ; pourquoi vous mettez-vous en colere contre moi, de ce que j'ai guéri un homme dans tout son corps au jour du Sabbat ? Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice. Alors quelques gens de Jerusalem commencerent à dire : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir ? Et néanmoins le voilà qui parle devant tout le monde, sans qu'ils lui disent rien. Est-ce que les Senateurs ont reconnu qu'il est veritablement le Christ ? Mais nous sçavons cependant d'où est celui-ci ; au-lieu que quand le Christ viendra, personne ne sçaura d'où il est. Jesus cependant continuoit à les instruire, & crioit à haute voix dans le temple : Vous me connoissez, & vous sçavez d'où je suis, & je ne suis pas venu de moi-même ; mais celui qui m'a envoyé*

envoyé est veritable, & vous ne le connoissez point. Pour moi je le connois; parce que je suis né de lui, & qu'il m'a envoyé. Ils cherchoient donc les moyens de le prendre; & néanmoins personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'étoit pas encore venue. Mais plusieurs du peuple crurent en lui.

EXPLICATION.

I. CE que Jesus-Christ dit aux Juifs, *que sa doctrine n'est point sa doctrine, mais la doctrine de celui qui l'a envoyé*, v. 16.
ne nous découvre pas seulement sa propre disposition; mais aussi celle où tous ses Ministres doivent être. Jesus-Christ homme ne faisoit rien dont le Verbe uni à l'humanité ne fût le principe, & qu'il n'imprimât efficacement dans cette humanité qui étoit sienne. Ainsi toutes les verités qu'il annonçoit aux hommes par son humanité, étoient imprimées à cette humanité par le Verbe; & non seulement les verités dogmatiques, mais aussi les verités de conduite, qui servoient de regle à ses actions exterieures. Il ne faisoit rien qui ne fût reglé par la verité, & cela s'étendoit à tout, aux manieres dont il s'exprimoit, au ton dont il parloit, à la composition

de tout son exterieur. Tout cela étoit conduit par raison ; & cette raison étoit conduite, dirigée, éclairée & appliquée par le Verbe qui étoit le principe de toutes ses actions & de tous ses mouvemens. Ainsi l'humanité ne s'attribuoit rien de tout ce qu'elle faisoit. Elle rapportoit tout à Dieu qui en étoit le principe. Elle étoit dans un parfait dépouillement d'elle-même, dans une parfaite dépendance de Dieu. Le Verbe même tirant sa nature de son Pere, en tire aussi toutes ses connoissances & toutes ses volontés, & reçoit de son Pere & la nature & les actions : c'est pourquoi Jesus-Christ en toutes rencontres rapporte tout à son Pere, parce que le Verbe même reçoit tout de lui, & par-consequent la doctrine & la sagesse qu'il communiquoit à l'humanité. Il est donc vrai à la lettre que Jesus-Christ n'a rien enseigné de lui-même, & qu'il n'a jamais fait sa volonté, mais celle de son Pere.

Mais ce que Jesus-Christ étoit par état, ses Ministres le doivent être par le devoir & par l'obligation de leur ministere. Ils ne sont point destinés à annoncer aux hommes leurs propres pensées & leurs propres paroles, mais les pensées

& les paroles de Dieu. Tout ce qu'ils disent sans le recevoir de Dieu, est hors de l'étendue de leur office, ou plutôt c'en est un abus visible ; puisqu'au-lieu d'annoncer la parole de Dieu, ils n'annoncent que la parole des hommes.

II. Il s'ensuit de-là que la maniere dont les Prédicateurs doivent examiner leurs discours, leurs expressions, leur extérieur, est de considerer en tout cela s'il n'y a rien qui n'ait Dieu pour principe, & la verité pour regle ; s'il n'y a rien qui soit indigne de Dieu, & qui ne leur ait été inspiré par son Esprit Saint ; s'ils ont eu en vûe de ne rien dire & de ne rien faire que ce que Jesus-Christ lui-même auroit dit ou fait s'il avoit été en leur place : s'ils se sont dépouillés de tout desir de s'honorer eux-mêmes, & de faire paroître leur esprit ; s'il n'y a rien dans la maniere dont ils s'expriment qui ne convienne à la sainteté de la parole de Dieu qu'ils annoncent ; enfin s'ils ont eu soin de tout emprunter de Jesus-Christ, & de ne rien dire d'eux-mêmes. C'est un étrange arrêt que celui que Jesus-Christ prononce dans cet Evangile : *Que celui qui parle de lui-même cherche* v. 18.
sa propre gloire. Car s'il cherche sa pro-

pre gloire, non-ſeulement il n'agit point en miniſtre de Jeſus-Chriſt, mais il agit en miniſtre du démon, puiſqu'il eſt la ſource de l'orgueil & le roi des orgueilleux. Agir de la ſorte, c'eſt faire un abus horrible de la parole de Dieu. C'eſt convertir le plus ſaint de tous les miniſteres en un commerce d'orgueil. Tout cela eſt renfermé dans ces paroles : *Celui qui parle de lui-même cherche ſa propre gloire :* QUI *à ſemetipſo loquitur, gloriam propriam quærit.* C'eſt donc aux Prédicateurs à examiner s'ils n'ont rien recherché dans leurs diſcours, que de faire paſſer la vérité dans le cœur de leurs auditeurs d'une maniere plus efficace. A la bonne-heure, s'ils ſe rendent ce témoignage, & s'ils ſe le rendent avec verité : mais s'ils ne peuvent pas ſe le rendre, c'eſt à eux à conſiderer pour qui ils travaillent, & de qui ils ſont miniſtres.

III. Ce ſeroit un crime énorme que de propoſer volontairement à l'adoration des peuples, des hoſties non conſacrées, au-lieu du veritable Corps de Jeſus-Chriſt, quoique la bonne foi des fideles les ex mptât même en ce cas du crime d'idolatrie. C'en eſt donc auſſi un t ès-grand d'employer à l'inſtruction des peu-

ples, au-lieu de la parole de Dieu & des verités de Dieu, des pensées ou fausses ou frivoles, ou toutes humaines. Car en les proposant dans la chaire de verité, on contribue à les faire recevoir comme la parole de verité. On trompe le peuple, qui se croit en droit de prendre pour regle les maximes des Prédicateurs, & qui seroit trompé s'il les suivoit quand elles sont fausses ou humaines. On usurpe les droits & l'honneur de Dieu en faisant rendre à la parole de l'homme ce qui n'est dû qu'à la parole de Dieu. Enfin, au-lieu de cette nourriture divine qui nourrit les ames pour l'éternité, on ne leur donne qu'une nourriture périssable qui se corrompt, que Jesus-Christ défend de rechercher, & qu'il défend à plus forte raison de proposer aux Chrétiens comme leur veritable nourriture : *Operamini non cibum, qui perit, sed qui* *Joan. 6.*
permanet in vitam æternam. *27.*

IV. Ce n'est pas un moindre peché quand annonçant aux peuples les verités mêmes de Dieu, & ne les trompant point dans la chose même, on s'en sert d'une maniere plus propre à honorer le Prédicateur, & à lui acquerir la réputation de bel esprit, qu'à toucher les cœurs & à

les gagner à Dieu. Car par cet attentat on s'attribue à soi-même l'honneur qui est dû à la parole de Dieu, l'on fait trafic de cette parole sainte en la rapportant à des fins basses & temporelles. On préfere son propre honneur à celui de Dieu & à l'édification du prochain : l'on prive d'efficace la parole de Dieu en la revêtant de vains ornemens, & en la dépouillant de sa simplicité, de sa force & de sa vigueur. Un Prédicateur évangélique, qui est véritablement ami de l'Epoux, doit être dans la disposition de celui qui s'appelle lui-même *l'ami de l'Epoux*, qui ne
Joan. 3. 29. tendoit qu'à relever l'Epoux, & à s'abbaisser lui-même, suivant en tout cette
Joan. 3. 30. regle qu'il nous a apprise : *Il faut que l'Epoux croisse, & moi il faut que je diminue :* OPORTET *illum crescere, me autem minui.* S'il faut donc qu'un Prédicateur tâche à obscurcir l'homme pour faire éclater la force de la parole de Dieu, c'est un étrange renversement de la justice & de la charité, quand il ne tâche au-contraire qu'à obscurcir Dieu & à affoiblir sa parole, pour faire paroître l'homme.

V. Ce que Jesus-Christ infere dans ce
v. 17. discours, que *celui qui voudra faire la vo-*

bonté de Dieu connoîtra si sa doctrine est de Dieu, ou s'il parle de lui-même, contient un principe de la conduite de Dieu dans la maniere dont il a fait annoncer aux hommes les verités de la Religion. Il n'a pas voulu que ces verités fussent destituées de preuves certaines & indubitables : mais il n'a pas voulu aussi que ces preuves fussent si évidentes que la malice des hommes ne pût se les cacher, & qu'elles fussent incapables d'être obscurcies par leurs passions. Il a voulu que les hommes fussent discernés par leur cœur à cet égard. Ceux qui cherchent la verité & qui l'aiment, trouvent ces preuves claires & évidentes. Ils ne les font pas claires, mais ils en reconnoissent la clarté. Ceux au-contraire qui haïssent la verité, qui tâchent de la combattre, & qui sont bien-aises de ne s'y pas rendre, trouvent de fausses lueurs qui favorisent la corruption de leur cœur, & ne manquent pas de voies & de moyens de se persuader à eux-mêmes, ou que les verités qu'on leur propose sont des faussetés, ou qu'elles ne sont pas assez claires pour mériter leur créance. Les hommes ne s'apperçoivent point que c'est le fond de leur cœur qui les distingue, &

ils attribuent au défaut de lumiere dans les objets ce qui vient du défaut de sincerité dans leur cœur. Cependant c'est de ce fond qui leur est inconnu, ou plutôt qu'ils ne veulent pas connoître, que naît le discernement de ceux qui rejettent ou qui embrassent la verité, des fideles & des infideles, des élûs & des réprouvés : & c'est le fondement de la nécessité de la grace pour la foi.

Jurieu, dans son Systême de l'Eglise.

VI. Il y en a qui prétendent au-contraire se faire une raison de cette nécessité de la grace pour déterminer le cœur à embrasser les verités de foi, & à rejetter l'erreur, contre la nécessité des preuves certaines & évidentes, & d'une autorité visible & extérieure qui unisse les fideles dans une même foi & dans une même Communion. C'est l'illusion de certains hérétiques de ce tems qui ont prétendu que la grace suffit pour attacher les cœurs à la verité, & pour former la vraie Eglise, & qu'il n'est pas nécessaire ni d'une autorité visible & extérieure, ni de preuves claires & certaines pour former & pour conserver cette union. L'erreur de ces personnes vient de ce qu'ils n'ont pas assez médité sur la conduite de Dieu dans l'établissement

de la vraie Religion, ni sur l'exemple & les paroles de Jesus-Christ. Toute sa conduite & toute sa doctrine les devroient détromper de cette illusion. Premierement, on ne peut établir plus clairement qu'il fait dans son Evangile la nécessité de la grace pour embrasser toutes les verités de la foi. *Tous ceux*, dit-il, *que mon Pere me donne, viennent à moi, & je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi.* Et pour montrer que c'est la grace qui fait le discernement de ceux qui croyent, & de ceux qui ne croyent pas, il dit ensuite : *Mais il y en a quelques-uns d'entre vous qui ne croyent pas. C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Pere.*

Joan. 6. 37.

Ibid. v. 65. & 66.

Il dit en un autre endroit, que *les brebis entendent la voix du Pasteur :* OVES *vocem ejus audiunt ;* & qu'*elles la suivent, parce qu'elles la connoissent :* OVES *illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus.* Il dit qu'*elles ne suivent point un étranger, parce qu'elles ne connoissent point la voix des étrangers :* ALIENUM *autem non sequuntur, quia non noverunt vocem alienorum.*

Joan. 10. 3. & 4.

Ibid. v. 5.

Dans l'Evangile même de ce jour Jesus-Christ attribue le discernement de la

doctrine à la rectitude du cœur, qui est
v. 17. l'effet de la grace : *Si quelqu'un*, dit-il, *veut faire la volonté de Dieu, il connoitra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de moi-même.* C'est donc la grace qui fait embrasser la verité de la foi, & qui fait discerner entre les doctrines des hommes & la doctrine de Dieu.

Mais s'ensuit-il qu'il le fasse sans des preuves extérieures, certaines & évidentes, & que Jesus-Christ se soit contenté de discerner les hommes par l'impression seule de sa grace, & tout au plus par certaines raisons spirituelles & métaphysiques qu'il fasse sentir aux uns, & que pour cela on appelle des *sentimens*, & qu'il ne fasse point sentir aux autres ? Cela ne s'ensuit nullement : & toute la vie du Fils de Dieu dément clairement cette imagination. Jamais autorité extérieure comme la sienne, ne fut prouvée & appuyée par des miracles plus visibles & plus certains. Et c'est ce qui lui donne cette confiance à l'égard des Juifs, de les rappeller si souvent à la certitude de
Joan. 5. 36. ses miracles. *J'ai*, dit-il, *un témoignage plus grand que celui de Jean : car les œuvres que mon Pere m'a donné pouvoir de faire, les œuvres*, dis-je, *que je fais, ren-*

dent témoignage pour moi que c'est le Pere qui m'a envoyé.

Les œuvres que je fais au nom de mon Joan. 10. 25.
Pere, dit-il encore en un autre lieu, *rendent témoignage de moi.*

Elles en rendoient témoignage, & un témoignage évident, extérieur & sensible, qui n'avoit point besoin de preuves métaphysiques. Cependant elles ne convertissoient point ces cœurs endurcis. Et c'est pourquoi il ajoute immédiatement après : *Mais pour vous, vous ne* Joan. 10. 26.
croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.

Il dit dans le même chapitre aux Juifs : *Si je ne fais les œuvres de mon Pere, ne me* v. 37. 38.
croyez pas ; mais je les fais : quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres. On ne peut donc nier que le témoignage de ses miracles ne fût certain & évident.

VII. Il y avoit donc une pleine conviction dans les œuvres de Jesus-Christ, & Jesus-Christ annonçant sa doctrine avoit une autorité visible & extérieure, propre à unir les peuples dans une même Religion. Cependant le même Jesus-Christ prouve par son exemple & par ses paroles, que ceux qui l'ont reçu, ne l'ont

reçu que par la grace, & par une grace très-forte qui les faisoit & entendre & croire. Ainsi la nécessité de l'autorité extérieure pour réunir les peuples dans un même corps de Religion, n'exclut point la nécessité de la grace, comme il a plû à quelques gens de se l'imaginer : & la nécessité de la grace n'exclut point la nécessité de l'autorité extérieure & visible. Et cette autorité visible & extérieure ne s'est pas seulement rencontrée au tems de Jesus-Christ, elle a toujours continué depuis. L'autorité visible de l'Eglise a pris la place de l'autorité visible de Jesus-Christ. Les Apôtres & les premiers fideles témoins des actions & de la résurrection de Jesus-Christ, en ont rendu un témoignage évident & certain. Et les paroles de Jesus-Christ autorisées par tant de miracles, ont rendu un témoignage certain à la perpétuité & à l'infaillibilité de son Eglise. Les miracles faits par les Apôtres, & par ceux qui embrassoient la foi, étoient des preuves convaincantes de la doctrine de Jesus-Christ qui les avoit prédits, & au nom duquel ils se faisoient, & de l'autorité de l'Eglise dans laquelle ils se faisoient. Les successeurs des Apôtres ont eu la même autorité vi-

ſible, & la même certitude dans leur témoignage. Il étoit évident qu'ils enſeignoient ce qu'ils avoient appris, & leur autorité n'étoit point deſtituée de beaucoup d'autres preuves certaines. Il en a été de même de l'Egliſe dans tous les ſiecles. C'a toujours été une autorité certaine & viſible qui a rendu un témoignage certain de la veritable foi, auquel tous les fideles, & principalement les ſimples, ont pû s'attacher, ce qui les a délivrés de ces diſcuſſions infinies des points de foi dont ils étoient incapables.

VIII. Mais la grace ne ſuffit-elle pas pour faire cette union & pour joindre les fideles dans une même ſocieté, ſans autorité viſible ? C'eſt une queſtion en l'air & tout-à-fait inutile. Il n'eſt point queſtion d'hypotheſes chimeriques. Il eſt queſtion des moyens réels dont Dieu s'eſt ſervi. Il ne s'agit point de ce que Dieu peut faire : mais il eſt queſtion de ce qu'il a fait. Or il eſt clair par l'Evangile même qu'il a joint ces deux choſes dans l'établiſſement de l'Egliſe, l'autorité extérieure appuyée ſur des preuves certaines & évidentes aux plus ſimples; la grace par laquelle il a ſoumis les cœurs à cette autorité extérieure. Ce ſont les

deux moyens qu'il a choisis pour fonder son Eglise; & l'on ne peut dire sans témerité & sans erreur, que l'un ou l'autre ne fût pas nécessaire. Ainsi tous ceux qui ont voulu les séparer, comme les Pélagiens qui ont nié la grace, ou les nouveaux héretiques, qui nient la nécessité de l'autorité extérieure de l'Eglise, sont également coupables. S'ils ne comprenoient pas la nécessité de cette union, il falloit commencer par la croire : & cette humble déference leur auroit fait obtenir l'intelligence de ce qu'ils ne pouvoient comprendre. C'est par ce degré que Dieu veut que l'on passe; parce qu'*il*
Jac. 4. 6. *communique sa grace* & ses lumieres *aux humbles, & les refuse aux superbes.*

IX. Si l'on s'appliquoit avec un esprit d'humilité à la recherche des raisons de cette conduite de Dieu, & qu'on s'éloignât de cette fierté toujours prête à rejetter & à *blasphemer* ce qu'elle ne comprend pas, on ne seroit pas long-tems sans en pénetrer les raisons : mais comme ce n'est pas le tems de les proposer ici, je n'alleguerai que cette considération génerale. Si d'un côté il a plû à Dieu d'humilier les hommes en leur proposant à croire des choses inconcevables à

l'esprit humain, quant à la nature des objets, ce qui a fait dire à l'Apôtre *qu'il avoit plû à Dieu de sauver les hommes par la folie apparente de ce qu'on leur annonçoit* : PLACUIT *Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* : il n'a pas voulu d'un autre côté deshonorer les Ministres de son Eglise, en leur faisant proposer des choses inconcevables, sans les accompagner de preuves qui fissent voir clairement & certainement qu'on les doit croire, quelque inconcevables qu'elles soient. C'est-à-dire, qu'il n'a pas voulu qu'il fût raisonnable de ne point écouter ses Ministres, comme il l'auroit été sans doute, si en proposant des choses qui surpassoient l'esprit humain, ils n'eussent allegué aucunes preuves qui convainquissent les hommes qu'il étoit juste & raisonnable de les croire.

1. Cor. 1. 21.

Qu'est-ce qui rend la religion des Mahometans si ridicule ? C'est que proposant à croire des choses absurdes, elle ne les appuye d'aucune raison, d'aucuns miracles, d'aucune autorité. Ainsi elle est également destituée de vraisemblance dans l'objet qu'elle propose, & dans les moyens dont elle l'appuye. Cependant si on pouvoit être reçu à alleguer des

instincts, des *sentimens*, des *mouvemens intérieurs*, voilà le Mahometisme à couvert; car il n'y auroit qu'à dire en un mot, que ceux qui en font profession sont persuadés par des *instincts intérieurs*, & par des *sentimens* qu'ils ne sçauroient communiquer aux autres. C'est donc réduire la veritable Religion à la condition du Mahometisme, que de la priver de preuves claires, proportionnées à tout le monde, aux ignorans & aux sçavans: & c'est la rendre ridicule que de prétendre qu'on ne sçauroit discerner le parti de la verité d'avec celui de l'erreur, que par des *sentimens* que chacun croit avoir, & qui ne peuvent faire impression sur ceux qui ne les ont pas, & qui en ont de contraires. Il faut non-seulement des preuves certaines en soi, mais des preuves certaines & proportionnées aux simples. Or après les miracles extérieurs, tels que ceux de Jesus-Christ, il n'y a qu'une autorité extérieure appuyée sur des marques certaines, qui soit proportionnée à la multitude.

SUR L'EVANGILE
DU MERCREDI
DE LA IV. SEMAINE
DE CARESME.

EVANGILE. *Joan.* 9. 1.

EN ce tems-là, Lorſque Jeſus paſſoit, il vit un homme qui étoit aveugle dès ſa naiſſance; & ſes diſciples lui firent cette demande: Maître, eſt-ce le peché de cet homme, ou le peché de ceux qui l'ont mis au monde, qui eſt cauſe qu'il eſt né aveugle? Jeſus leur répondit: Ce n'eſt point qu'il ait peché, ni ceux qui l'ont mis au monde; mais c'eſt afin que les œuvres de la puiſſance de Dieu éclatent en lui. Il faut que je faſſe les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il eſt jour; la nuit vient, dans laquelle perſonne ne peut agir. Tant que je ſuis dans le monde, je ſuis la lumiere du monde. Après avoir dit cela, il cracha à terre, & ayant fait de la boue avec ſa ſalive, il oignit de cette boue les

yeux de l'aveugle, & lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé, qui signifie Envoyé. Il y alla donc, il s'y lava ; & il s'en revint voyant clair. Ses voisins & ceux qui l'avoient vû auparavant demander l'aumône, disoient : N'est-ce pas là cet aveugle *qui étoit assis, & qui demandoit l'aumône ? Les uns répondoient : C'est lui. D'autres disoient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais lui leur disoit : C'est moi-même. Ils lui demandoient donc : Comment est-ce que vos yeux ont été ouverts ? Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jesus, a fait de la boue, & en a oint mes yeux, & il m'a dit : Allez à la piscine de Siloé, & vous y lavez. J'y ai été, je m'y suis lavé, & je voi. Ils lui dirent : Où est-il ? Il leur répondit : Je ne sçai. Alors ils amenerent aux Phariſiens cet homme qui avoit été aveugle. Or c'étoit le jour du sabbat que Jesus avoit fait cette boue, & lui avoit ouvert les yeux. Les Phariſiens l'interrogerent donc aussi eux-mêmes comment il avoit recouvré la vûe. Et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, & je voi. Sur quoi quelques-uns des Phariſiens dirent : Cet homme n'est point* envoyé *de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. Mais d'autres di-*

ſoient : Comment un méchant homme pourroit-il faire de tels prodiges ? Et il y avoit ſur cela de la diviſion entre eux. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'eſt un Prophete. Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, & eût recouvré la vûe, juſqu'à ce qu'ils euſſent fait venir ſon pere & ſa mere, qu'ils interrogerent, en leur diſant : Eſt-ce-là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment eſt-ce donc qu'il voit maintenant ? Le pere & la mere leur répondirent : Nous ſçavons que c'eſt-là notre fils, & qu'il eſt né aveugle ; mais nous ne ſçavons comment il voit maintenant, & nous ne ſçavons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le, il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même. La crainte que ſon pere & ſa mere avoient des Juifs les fit parler de la ſorte : car les Juifs avoient déja conſpiré & réſolu enſemble, que quiconque reconnoîtroit Jeſus pour être le Chriſt, ſeroit chaſſé de la Synagogue ; ce fut ce qui obligea le pere & la mere de répondre : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même. Ils appellerent donc une ſeconde fois cet homme qui avoit été aveugle, & lui dirent : Rend gloire à Dieu ; nous ſçavons

que cet homme est un pecheur. Il leur répondit : Si c'est un pecheur, je n'en sçai rien. Tout ce que je sçai, c'est que j'étois aveugle, & que je voi maintenant. Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait, & comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déja dit, & vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples ? Sur quoi ils le chargerent d'injures, & lui dirent : Sois toi-même son disciple ; mais pour nous, nous sommes les disciples de Moïse : nous sçavons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci, nous ne sçavons d'où il est. Cet homme leur répondit : C'est ce qui est étonnant, que vous ne sçachiez d'où il est, & qu'il m'a ouvert les yeux. Or nous sçavons que Dieu n'exauce point les pecheurs : mais si quelqu'un l'honore, & qu'il fasse sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis que le monde est, on n'a jamais oui dire, que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né : si cet homme n'étoit point envoyé *de Dieu, il ne pourroit rien faire* de tout ce qu'il fait. *Ils lui répondirent : Tu n'es que peché dès le ventre de ta mere, & tu veux nous enseigner ; & ils le chasserent dehors. Jesus apprit qu'ils l'avoient*

ainsi chassé ; & l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ? Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Jesus lui dit : Vous l'avez vû, & c'est celui-là même qui parle à vous. Il lui répondit : Je croi, Seigneur ; & se prosternant, li l'adora.

EXPLICATION.

I. DIeu permet qu'un petit nombre d'hommes naissent aveugles de corps ; afin de représenter à tous les autres l'aveuglement de l'ame dans lequel ils naissent tous. Il y a pourtant grand nombre de differences entre ces deux aveuglemens : & il ne faut se servir de l'aveuglement corporel, que comme d'une image fort imparfaite de l'aveuglement spirituel. Voici quelques-unes de ces differences.

On connoît que l'on est aveugle selon le corps, par l'esprit qui ne l'est pas : mais l'aveuglement de l'esprit ne pouvant être connu que par l'esprit même, la premiere lumiere dont cet aveuglement le prive est celle qui lui pourroit faire connoître qu'il est aveugle.

Celui qui est aveugle selon le corps, hait son état & desire d'en sortir ; mais

l'aveugle ſpirituel aime ſes ténébres & deſire y demeurer.

L'aveugle ſelon le corps aime la lumiere corporelle & deſire d'en jouir : l'aveugle d'eſprit hait la lumiere ſpirituelle & deſire de ne la pas voir.

Il n'y a point de fauſſe lumiere corporelle que l'on prenne pour la veritable : mais il y a de fauſſes lumieres ſpirituelles que l'on veut faire paſſer pour de vraies lumieres.

II. Jamais les aveugles ſelon le corps ne diſputent avec ceux qui ne le ſont pas. Ils leur cedent, ils ſe laiſſent conduire par eux, & ils ont d'ordinaire de la reconnoiſſance pour ceux qui leur rendent ces offices. Mais les aveugles ſelon l'eſprit ſont perſuadés & ſoutiennent qu'ils voient clair, & ils oſent même faire paſſer pour aveugles ceux qui ne leur reſſemblent pas. Ils n'ont aucune docilité & aucune reconnoiſſance, & ils s'élevent au-contraire avec hardieſſe contre ceux qui les veulent empêcher de ſe jetter dans les précipices que leur aveuglement leur cache.

Si l'aveugle ſelon le corps tombe, il s'en apperçoit par la douleur qu'il en ſent. Il ne s'amuſe point à ſoutenir qu'il

n'eſt pas tombé. Il prie qu'on le ſecoure, & il fait ſon poſſible pour ſe relever. Mais les aveugles ſelon l'ame ne ſçavent quand ils tombent : *Neſciunt ubi corruunt.* Prov. 4. 9. Ils ne reſſentent aucune douleur en cette vie ; ils ne ſçavent juſqu'à quel point ils ſont bleſſés, & ils ſont prêts à ſoutenir qu'ils ne le ſont point.

Jamais un aveugle ſelon le corps ne s'offre à conduire les autres dans un chemin inconnu. Ainſi il n'engage perſonne dans l'égarement. Il eſt aveugle pour lui, & ne l'eſt pas pour les autres, & il ſupplée tant qu'il peut à ſon aveuglement en ſe ſoumettant à la conduite d'autrui. Mais les aveugles ſpirituels n'en ſont que plus diſpoſés à s'offrir pour conducteurs, parce que leur aveuglement leur cache les difficultés de cet emploi. Ainſi ils ſont fort diſpoſés à engager les autres dans l'égarement. Ils ſont aveugles pour eux-mêmes & pour les autres, & ils ne cherchent jamais de lumiere pour ſuppléer à celle qui leur manque ; parce qu'ils ne ſont pas perſuadés d'en manquer.

III. Ce qu'il y a de commun entre ces deux ſortes d'aveugles eſt, 1. Que comme la privation de la lumiere corporelle fait que l'on ne ſçait où l'on va, & qu'on s'engageroit en des chutes mor-

telles, si dans cet état on marchoit au hazard & sans guide : de même la privation de la lumiere spirituelle nous cachant les précipices de notre chemin, nous y fait tomber à chaque moment, sans que nous nous en appercevions, à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui nous en empêche.

2. Comme l'aveuglement corporel est absolument involontaire, l'aveuglement spirituel l'est aussi en partie : ce qui fait dire à saint Augustin : *Y a-t-il quelqu'un qui soit volontairement aveugle d'esprit, puisqu'il ne se trouve même personne qui soit volontairement aveugle de corps ?* QUIS *volens cæcus est cordè, cùm velit nemo cæcus esse vel corpore ?*

Il y a néanmoins une grande difference, même sur ce point, entre l'un & l'autre aveuglement. Car l'aveuglement corporel est absolument involontaire, & par-consequent ne rend point coupables ceux qui y sont. Mais il n'en est pas de même de l'aveuglement spirituel. Personne à la verité ne veut directement être aveugle selon l'esprit : mais cet aveuglement vient toujours de quelque amour déreglé & volontaire. On se livre volontairement & librement à une passion : & cette

cette passion ensuite nous aveugle à l'égard des actions qui en dépendent. L'aveuglement est donc involontaire, mais la source en est volontaire. Et ainsi les actions qui se commettent par cet aveuglement, ne sont point exemptes de peché. C'est la passion qui étouffe la lumiere, & elle ne l'étouffe pas même si pleinement qu'il n'en reste quelque peu, quoique l'ame ne s'y arrête que lorsqu'elle favorise sa passion.

IV. Pour nous donner plus d'horreur de cet aveuglement d'esprit & de cœur, Dieu a permis que les Pharisiens nous en fissent voir un exemple affreux dans le procedé dont ils userent envers cet aveugle que Jesus-Christ avoit guéri. Jamais la haine de la verité qui produisit cet aveuglement en eux, ne parut d'une maniere si manifeste. Ils ne s'informent pas du miracle que Jesus-Christ avoit fait en la personne de l'aveugle-né, pour s'en assurer & pour le croire; mais dans l'unique dessein de le détruire s'ils eussent pû, ils y opposent des raisons frivoles qui n'avoient point d'autre force que leur passion; & se voyant forcé par l'évidence de la verité à les abandonner; au-lieu de se rendre de bonne foi, ils ont

recours à d'autres prétextes d'incrédulité, qui n'étoient pas moins vains ni frivoles. D'abord ils ne veulent pas croire que cet homme qui voyoit clair, fût né aveugle. Ils l'interrogent, & ils interrogent ses parens sur ce fait. Ils en sont convaincus. Les voilà donc assurés & de l'aveuglement passé, & de la vûe présente de cet homme, qui est tout ce qui étoit nécessaire pour établir la foi du miracle. Mais cela ne suffit pas encore. Ils lui font repeter plusieurs fois la maniere dont il a été guéri, pour chercher dans son récit quelque prétexte d'éluder ce miracle. N'en pouvant trouver, ils veulent exiger de cet homme, qu'il condanne sans raison Jesus-Christ qui lui avoit rendu la vûe. *Rend gloire à Dieu*, lui di-
v. 24. rent-ils, *nous sçavons que cet homme est un méchant* : DA *gloriam Deo ; nos scimus quia hic homo peccator est*. Enfin ne pouvant repliquer à ce que l'aveugle guéri leur alleguoit pour la défense de Jesus-Christ, ils tournent leur fureur contre lui. Ils le chargent de reproches ; ils se font une raison contre lui de son état
v. 34. passé. *Tu n'es que peché*, lui dirent-ils, *dès le ventre de ta mere, & tu te mêles de nous enseigner ?* Raisonnement ridicule !

Car il étoit faux que l'état d'aveugle où cet homme étoit, fût une marque qu'il étoit plus grand pecheur qu'eux ; & si c'en étoit une marque, le recouvrement de la vûe étoit donc aussi une marque qu'il étoit délivré de ses pechés, & qu'il avoit autant de droit de parler qu'eux. Enfin étant à bout de leurs raisons toutes frivoles qu'elles fussent, ils en viennent aux mauvais traitemens sans raison, & ils chassent honteusement cet homme de la Synagogue. Exemple terrible de ce que peut faire l'aveuglement de l'ame causé par les passions, par l'orgueil intérieur, par la crainte de déchoir de sa réputation & de son rang, par la haine des verités qui découvrent les crimes qu'on se dissimule à soi-même ! Mais exemple consolant pour ceux qui éprouvent de la part des hommes ces effets de l'aveuglement spirituel ! Car ils se doivent tenir honorés que Jesus-Christ leur fasse porter une partie de la haine que les méchans ont eue pour lui : & cette conduite de Dieu sur eux les doit faire entrer dans des sentimens particuliers de reconnoissance, pour avoir été délivrés d'un si malheureux état.

V. Souvent les passions toutes seules

ne ſuffiſent pas pour nous précipiter dans les crimes, ou pour nous y retenir, parce qu'elles nous ſeroient ſuſpectes, & nous cauſeroient même quelque ſorte de honte. Les Phariſiens ne dirent pas de Jeſus-Chriſt : Oppoſons-nous à ce faiſeur de miracles, puiſqu'il tend à diminuer notre gain & notre réputation. Cela eût été trop groſſier. Mais ce qu'elles ne font pas directement, elles le font par un détour qui les rend fieres & hardies. Les Phariſiens tout paſſionnés qu'ils fuſſent, ne conteſtoient point cette maxime, Qu'il ne faut point s'oppoſer à ceux qui viennent de la part de Dieu, mais il eſt permis auſſi de s'oppoſer à ceux qui ne viennent pas de la part de Dieu. La maxime ne peut être blâmée en elle-même, & les Phariſiens n'avoient pas tort de la recevoir. Il fut queſtion enſuite d'examiner ſi Jeſus-Chriſt venoit de la part de Dieu, & ce fut ſur cela que les Phariſiens aveuglés par leur paſſion, ſe rendirent au plus pitoyable de tous les raiſonnemens. Ils conclurent que Jeſus-Chriſt
v. 16. *ne venoit point de la part de Dieu : parce*, diſoient-ils, *qu'il ne gardoit pas le ſabbat :* NON *eſt hic homo à Deo, qui ſabbatum non cuſtodit.* Ce raiſonnement étoit faux

en toutes manieres : mais les passions d'orgueil & d'avarice le leur firent trouver bon ; & après cela ils ne garderent plus de mesures à l'égard de Jesus-Christ. Leur passion armée de ce principe veritable en soi, mais mal appliqué, Qu'il faut s'opposer aux ennemis de la loi de Dieu ; & de ce faux jugement, Que Jesus-Christ étoit ennemi de cette loi, n'eut plus de bornes, & devint capable des desseins les plus cruels. Craignons nos passions & nos préventions, quoiqu'il ne semble pas que nous les préférions à notre conscience. Car si Dieu nous y abandonnoit, elles pourroient nous faire tomber dans les plus grands excès, en se couvrant de quelques faux jugemens ausquels elles nous engageroient. C'est un bon principe que de ne vouloir rien faire contre sa conscience. Mais il ne s'y faut pas fier. Car si nous sommes possedés de quelque forte prévention, elle sçaura bien allier notre conscience avec l'exécution de tout ce qu'elle nous inspire. Les Pharisiens étoient gens de conscience, ils agissoient par conscience : & ce fut par une conscience trompée qu'ils s'opposerent en tout à Jesus-Christ, & le livrerent enfin à la mort. Ainsi nous

ne ſçaurions trop demander à Dieu qu'il nous délivre de ces piéges où nos paſſions nous engagent, ni veiller avec trop de ſoin ſur toutes les paſſions qui nous cauſent ces illuſions.

VI. En vain eſpere-t-on de convaincre par raiſon les faux jugemens qui ont pour ſource la paſſion. Ils l'éludent ſans peine. Il étoit queſtion, s'il étoit permis de guérir un homme le jour du ſabbat. Les raiſons de Jeſus-Chriſt le prouvoient
Luc. 14. 5. parfaitement. *Il eſt permis*, dit-il dans un autre Evangile, *de tirer le jour même du ſabbat, un bœuf, ou un âne, d'un puits où il ſe ſeroit jetté.* Il eſt donc encore plus permis de ſauver la vie à un hom-
Matth. 12. 5. me. Ce que les Prêtres font dans le temple, diſoit-il encore ailleurs, ne viole pas le ſabbat, parce qu'ils le font pour honorer Dieu. On peut donc bien auſſi pour honorer Dieu & montrer la verité d'un miracle de ſa puiſſance, faire certaines œuvres, qui ſans cela ne ſeroient pas permiſes. Toutes ces raiſons évidentes en ſoi étoient confirmées par des miracles viſibles. Mais malgré ces raiſons & ces miracles la paſſion décide au-con-
v. 16. traire : *Cet homme n'eſt pas de Dieu, puiſqu'il ne garde pas le ſabbat.* Il ne faut pas

néanmoins perdre courage, ni croire que la verité, quoiqu'accablée pour un tems, puisse être entierement étouffée. Les entêtemens se dissipent, les passions se ralentissent; & ensuite ce qui avoit paru vrai dans l'ardeur de la passion, devient ridicule à tout le monde, comme l'entêtement des Pharisiens, convaincus par des miracles si évidens & des preuves si claires, nous paroît présentement monstrueux. Il ne faut donc pas se rebuter dans la défense de la verité, parce que l'on ne persuade pas ceux à qui on la propose. Jesus-Christ n'a pas persuadé les Pharisiens, & il est bien juste que l'on souffre ce qu'il a souffert.

Il est dit que la parole de Dieu porte son fruit, mais c'est *avec patience* : ET *fructum afferunt in patientia* : pour montrer à ceux qui l'annoncent, qu'ils doivent attendre ce fruit *avec patience*, & ne pas prétendre que Dieu doive suivre dans les operations de sa grace, leur empressement & leur précipitation. Ce seroit un miracle trop visible si la grace changeoit les cœurs dans l'ardeur même des passions. Elle attend donc ordinairement qu'elles soient ralenties, pour ne pas frapper souvent les hommes par des prodiges. *Luc. 8. 15.*

VII. L'aveuglement ſpirituel étant un ſi horrible obſtacle à la verité, & n'y ayant perſonne qui n'ait ſujet de le craindre, chacun a un extrême interêt d'apprendre les moyens de l'éviter : & ce ſont ces moyens dont Jeſus-Chriſt inſtruit ſes auditeurs, en prenant occaſion de la plainte qu'ils lui avoient faite qu'il les traitoit
v. 41. d'aveugles : *Sommes-nous donc auſſi aveugles ?* diſoient-ils à Jeſus-Chriſt. Sur quoi Jeſus-Chriſt leur répondit : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de peché : mais maintenant vous dites que vous voyez, & c'eſt ce qui fait que votre peché demeure en vous.*

Il eſt clair que ces paroles, *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de peché*, ſignifient que ſi les Phariſiens euſſent reconnu ſincerement leur aveuglement, ils en auroient évité les ſuites qui ſont les pechés. Or on n'évite le peché que par la lumiere qui nous tire de l'aveuglement ; & par-conſequent c'eſt comme ſi Jeſus-Chriſt leur eût dit : Si vous reconnoiſſiez que vous êtes aveugles, vous ceſſeriez d'être aveugles. Mais comment en reconnoiſſant ſon aveuglement, ceſſe-t-on d'être aveugle ? C'eſt qu'en reconnoiſſant ſon aveuglement, on ceſſe d'être

préſomptueux. Or la préſomption eſt la principale partie de l'aveuglement. En reconnoiſſant ſon aveuglement, on commence à prier Dieu ; & l'on eſt par là dans la voie d'obtenir de Dieu les lumieres qui ſont néceſſaires. En reconnoiſſant ſincerement ſon aveuglement, on commence à chercher la verité & à écouter ceux qui la propoſent. Ainſi l'on renonce à ſes préventions, on prend les voies de trouver la verité, & l'on s'éloigne de ce qui nous empêche de la découvrir & de la trouver.

VIII. Ce n'eſt pas que ceux qui ſont veritablement éclairés de Dieu, ne puiſſent avoir une juſte confiance qu'ils connoiſſent ce que Dieu leur a fait connoître ; mais c'eſt avec une diſpoſition fort differente de celle de ces préſomptueux opiniâtres qui ſont aveuglés par leur orgueil. Car premierement ils reconnoiſſent que s'ils ont quelque lumiere, ils la tiennent de Dieu : & que c'eſt lui qui la leur donne, non-ſeulement par ſon Ecriture, mais en éclairant intérieurement leur eſprit par lui-même. Ainſi ils ſe reconnoiſſent aveugles par leur nature, & ils avouent que la lumiere ne leur appartient point, qu'ils ne la trouvent point en eux-

mêmes, & qu'il eſt néceſſaire qu'ils la reçoivent continuellement de Dieu.

Ils reconnoiſſent ſecondement qu'ils ſont encore aveugles à l'égard d'une infinité de choſes ; qu'ils ont beſoin ſans ceſſe que Dieu les éclaire & les conduiſe, & que ſans cela ils ne pourroient éviter de tomber dans les ténebres de l'erreur. Ils ne ſe croient donc jamais ſuffiſamment éclairés. Ils ſe tiennent toujours dans la dépendance de Dieu & dans la diſpoſition d'écouter ſans paſſion toutes les verités qu'on leur voudra propoſer, quelque contraires qu'elles ſoient à leurs préventions. C'eſt la diſpoſition que la grace inſpire à tous ceux à qui Jeſus-Chriſt la donne : & c'eſt pourquoi il conclut dans cet Evangile, que l'effet de ſa venue ſera de faire que les aveugles, c'eſt-à-dire ceux qui reconnoiſſent leur aveuglement, jouiſſent de la lumiere, & que ceux qui voyent, c'eſt-à-dire ceux qui prétendent voir clair, demeurent dans l'aveuglement & dans les ténebres. Le premier état regarde les Chrétiens, & le ſecond les Juifs. C'eſt ce qui nous eſt admirablement dépeint dans l'exemple de l'aveugle-né, qui reçut la vûe & corporelle & ſpirituelle tout enſemble ;

& dans celui des Pharisiens, qui ne pouvant souffrir qu'on les traitât d'aveugles, demeurerent dans leurs ténebres, leurs préventions, leur obstination, & leur haine pour la verité.

IX. Comme Jesus-Christ dit à ces Pharisiens, que s'ils eussent reconnu qu'ils étoient aveugles, ils n'auroient point eu de peché, c'est-à-dire qu'ils auroient cessé d'être aveugles & de pecher par aveuglement : on peut dire dans le même sens à tous ceux qui présument des forces & de la santé de leur ame : Si vous étiez foibles, vous commenceriez d'être forts; si vous étiez malades, vous commenceriez d'être sains : car la reconnoissance sincere de notre foiblesse est la plus grande disposition à devenir forts ; & c'est un commencement de force de reconnoître sa foiblesse. Il faut bien de la force pour pénetrer & avouer ses foiblesses, bien de la santé pour reconnoître le fond de sa maladie. On est donc foible & fort, malade & sain tout ensemble : & il est aisé de le comprendre, en concevant bien la nature de la force & de la santé que Dieu donne à ses élûs en cette vie. Leur vertu consiste principalement dans la conviction de leur foi-

blesse, leur santé dans la persuasion qu'ils ont de leur maladie : car ce sont ces lumieres qui font qu'ils ont recours uniquement à Dieu ; qu'ils se dépouillent de la confiance en eux-mêmes ; qu'ils ne présument point de leur propre justice ; qu'ils n'attendent que de Dieu la guérison de leurs maux : & ce sont-là les moyens les plus efficaces pour obtenir la force & la santé de leur ame, puisque c'est par ces sentimens qu'on s'établit dans une vraie humilité.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Luc.* 7. 11.

EN ce tems-là, Jesus alloit dans une ville appellée Naïm, & ses disciples l'accompagnoient avec une grande foule de peuple ; & lorsqu'il étoit près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre

un mort, qui étoit fils unique de sa mere, & cette femme étoit veuve, & il y avoit avec elle une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vûe, fut touché de compassion envers elle, & il lui dit : Ne pleurez point ; & s'approchant il toucha le cercueil. Ceux qui le portoient s'arrêterent. Alors il dit : Jeune-homme levez-vous, je vous le commande. En même-tems le mort se leva en son séant, & commença à parler ; & Jesus le rendit à sa mere. Tous ceux qui étoient présens furent saisis de frayeur ; & ils glorifioient Dieu en disant : Un grand Prophete a paru au milieu de nous, & Dieu a visité son peuple.

EXPLICATION.

I. COmme Jesus-Christ en guérissant les maux corporels par des miracles visibles, a voulu nous faire comprendre qu'il est l'unique auteur des guérisons spirituelles qu'il opere sur les ames ; il n'y a pas lieu de douter que par ce fils de la veuve de Naïm qu'il ressuscite dans l'Evangile de ce jour, & par l'histoire de la résurrection de Lazare, qui nous est représentée dans celui de demain, il ne nous ait voulu signifier qu'il est le seul auteur de la résurrection des ames

mortes, ſelon ce qu'il dit lui-même : *Je*
Joan. 11. 25. *ſuis la réſurrection & la vie ;* & qu'il ne nous ait marqué par les circonſtances de ces deux réſurrections, de quelle maniere il opere celle des ames dans le cours des ſiecles. Il faut ſeulement remarquer en géneral ſur toutes les deux, qu'au-lieu que les maux corporels ſont differens & ſéparables les uns des autres, qu'il y en a même qui ſont incompatibles entre eux, qu'un ſourd n'eſt pas néceſſairement aveugle, ni un aveugle muet, ni un muet paralytique ; & que bien loin qu'un paralytique ſoit mort, il s'enſuit au-contraire que s'il eſt paralytique, il n'eſt pas mort : il en eſt tout au-contraire des maux ſpirituels. Ils ſont preſque toujours joints enſemble. Les ſourds ſont aveugles, les aveugles ſont muets, les muets paralytiques, les paralytiques morts. Ce n'eſt qu'un même état qu'on regarde par differentes faces. Mais ces differens regards ſont utiles pour nous en donner la juſte idée que nous en devons avoir, & pour nous faire comprendre que le peché eſt un aſſemblage de tous les maux.

II. L'Egliſe nous propoſe donc aujourd'hui l'état du peché ſous l'image de

la privation de la vie du corps ; & cette idée eſt très-juſte & très-naturelle : car Dieu eſt la veritable vie de l'ame, comme l'ame eſt celle du corps. Le corps meurt quand l'ame s'en ſépare. L'ame meurt quand Dieu ſe ſépare d'elle, & qu'elle ſe prive de ſa connoiſſance & de ſon amour. Il lui reſte ſeulement une autre vie baſſe & miſer ble dans l'amour des créatures, qui fait en même-tems ſon ſupplice.

Les hommes privés ainſi de la vie de l'ame, ne ſont proprement que des ſépulcres qui ſe remuent, & qui portent une ame morte : *Animæ mortuæ corpus ſepulcrum eſt*. Et au-lieu que le mort de notre Evangile étoit porté par d'autres au lieu de ſa ſépulture, ces ſepulcres vivans de la vie du corps portent au-contraire eux-mêmes leur ame privée de ſa vraie vie pour l'enſevelir dans l'enfer, comme il eſt dit du mauvais riche, *Et ſepultus eſt in inferno*. C'eſt la fin de toutes les démarches des hommes morts ſelon l'ame. Elles les approchent toutes de la ſeconde mort qui eſt l'enfer. Ils y tendent malgré eux ; de-ſorte que l'on peut dire que toute leur vie n'eſt que le convoi d'une ame miſérable que l'on va précipiter dans l'enfer.

Luc. 16. 22.

III. Rien n'eſt plus terrible que cet état. Cependant il eſt ſi ordinaire, que ſelon les lumieres de l'Evangile, on ne voit preſque que de ces morts ſpirituels, & l'on n'a preſque de commerce qu'avec eux. Non-ſeulement les aſſemblées du monde, mais les Egliſes mêmes en ſont remplies, puiſqu'elles ſont pleines d'amateurs du monde, vuides de l'amour de Dieu. L'unique devoir & l'unique bonheur de ceux qui ſont en ce monde, eſt donc de ſe ſéparer de ces malheureux qui courent au précipice ſans y penſer. Il ſeroit aiſé de prouver tout cela par les maximes de l'Ecriture : mais il ſuffit de dire ici qu'il eſt certain que tous ceux qui marchent dans la voie large ſont morts, & qu'il n'y a de vivans que ceux qui marchent dans la voie étroite. Or le nombre en eſt ſi petit, que Jeſus-Chriſt admire combien il y en a peu qui y entrent & qui y marchent. Arrêtons-nous donc ſeulement un peu à la contemplation de ce terrible ſpectacle. Qu'eſt-ce qu'une ville ſelon cette idée ? C'eſt une multitude de morts, parmi leſquels il y a un petit nombre de gens qui reſpirent encore. Qu'eſt-ce qu'un Prédicateur qui parle dans un grand auditoire ?

C'eſt un homme qui parle à une multitude de morts qui l'environnent, & à qui il pourroit adreſſer avec juſtice ces paroles d'un Prophete : *Oſſa arida, audite verbum Domini* : O s deſſechés, entendez la voix du Seigneur. Dieu veuille même que le Prédicateur ne ſoit pas du nombre de ces morts, & que ce ne ſoit pas un mort qui parle à des morts ! Ezech. 37. 4.

Ces images ſont affreuſes ; & la charité nous doit empêcher de les appliquer à perſonne en particulier. Il faut traiter par une vûe de charité tous ceux qui font profeſſion de la Religion chrétienne, quand on agit avec eux en particulier, comme s'ils étoient vivans. Mais cela n'empêche pas que par une vûe de verité on ne doive reconnoître que c'eſt-là dans le fond le vrai état du Chriſtianiſme ; qu'il n'y a qu'un peu de bon grain parmi une infinité de paille ; un peu de vivans parmi une infinité de morts : ce qui doit exciter les pecheurs à tâcher par toutes ſortes de moyens de ſortir de ce malheureux état.

IV. Ce qui les doit conſoler, c'eſt que dans ce monde ici ces deux états ne ſont point tellement ſéparés, que l'on ne puiſſe encore paſſer de l'un à l'autre

quand on le veut. Il faut donc que ceux qui se trouvent dans la voie large, inséparable de la mort de l'ame, apprennent de notre Evangile de quelle sorte ils en peuvent sortir & rentrer dans le chemin de la vie. C'est ce que l'Evangile nous marque dans la suite de ce miracle. Ce n'est pas le mort qui demanda lui-même de recouvrer la vie. L'homme, comme dit souvent saint Bernard, est un esprit
Ps. 77. 39. qui va & ne revient point : *Spiritus vadens & non rediens.* Il faut que ce soit Jesus-Christ qui commence; mais la compassion de Jesus-Christ fut excitée par la douleur de la mere de ce jeune
v. 13. homme. *Le Seigneur*, dit l'Evangile, *ayant vû cette femme, ses entrailles en furent émues de compassion, & il lui dit : Ne pleurez point.* C'est la charité de l'Eglise son épouse qui touche le cœur de Jesus-Christ, & qui le porte à redonner la vie aux pecheurs. Ce ne sont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes; mais c'est l'Eglise qui prie pour eux, qui leur obtient les premiers mouvemens de conversion & de vie. Elle répand des larmes pour eux, & ce sont ses prieres & ses larmes qui obtiennent les premiers commencemens de la résur-

rection de ses enfans morts. Ainsi les pecheurs ne doivent pas seulement à l'Eglise leur premiere naissance & leur premiere justification ; mais ils lui doivent aussi leur résurrection & le recouvrement de la vie , quand ils l'ont perdue. Sans elle ils auroient été pour jamais ensevelis dans la mort. C'est donc une dévotion digne d'un pénitent touché de reconnoissance d'être attaché à l'Eglise d'une maniere particuliere ; & d'employer à son service la vie qu'il a recouvrée, comme l'ayant reçue d'elle, & cela se fait par toutes sortes de bonnes actions : car on peut servir l'Eglise en diverses manieres , jusques-là que saint Paul dit que les serviteurs fideles & qui s'acquittent bien de ce ministere, *ornent la doctrine de* Jesus-Christ, qui est ce qu'il y a de plus grand & de plus relevé dans l'Eglise : *Doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus*. Et par-là l'on peut juger ce que l'on doit dire des pénitens, qui bien-loin de consacrer leur vie & leurs travaux à l'ornement & au service de l'Eglise , ne lui consacrent pas seulement la moindre partie de leur bien , & lui ravissent souvent le sien. *Tit. 2. 10.*

V. Cette mere qui pleuroit la mort

de son fils ne pouvoit être consolée que par sa résurrection. Ainsi Jesus-Christ pour lui marquer qu'il étoit dans le dessein de lui redonner la vie, se servit de
v. 13. ces paroles, *Noli flere* : NE *pleurez point* : ce qui étoit la même chose que s'il lui eût dit : Je m'en vais ressusciter votre fils. Rien ne peut consoler l'Eglise de la mort spirituelle de ses enfans, que leur conversion & leur résurrection effective. C'est la seule chose qui doive tarir ses larmes. Dieu les essuyera toutes quelque jour lorsqu'il l'aura transportée dans le ciel. Elle n'y pleurera plus, parce que tous ses enfans seront sauvés ; & Dieu lui fera connoître que ceux qui ne se convertiront pas, n'étoient pas du nombre de ceux qu'il lui avoit donnés pour l'éternité. Mais bien loin d'essuyer ses larmes dans cette vie, c'est lui-même qui les excite & qui les cause. Il veut redonner la vie à certains morts : mais il veut que ce soit par les larmes de l'Eglise. Il fait pleurer l'Eglise, & il accorde à ses larmes ce qu'elle demande. Elle n'employe ses larmes que pour la résurrection spirituelle de ceux qu'elle pleure ; & comme elle ne distingue pas en cette vie les élûs des réprouvés, elle ne cesse

jamais de demander la vie & le ſalut de ceux qui ont été du nombre de ſes enfans ; & ſa charité eſt toujours efficace dans tous ceux que le Pere a donnés à Jeſus-Chriſt. Ceux donc de qui la charité ſe laſſe bien-tôt, & qui ceſſent incontinent de pleurer les morts ſpirituels, n'ont pas le cœur de l'Egliſe. La diſpoſition d'un vrai Chrétien eſt d'être inconſolable pendant que ceux qu'il regrette demeurent dans la mort. Et ce qui fait qu'on eſt ſi rarement exaucé, c'eſt qu'on ceſſe de pleurer avant que d'avoir entendu de Jeſus-Chriſt la promeſſe de la réſurrection de ceux que l'on pleure.

VI. Jeſus-Chriſt toucha le cercueil de ce jeune homme avant que de le reſſuſciter, ce qui ſignifie qu'il cauſe de grands renverſemens dans tous les objets des attaches de ceux qu'il veut convertir. C'eſt une étrange choſe qu'il faille preſque que le monde quitte la plupart des gens, afin qu'ils ayent la penſée & le courage de le quitter. Quel plus grand ſujet d'humiliation pour les pénitens, que d'être obligés de reconnoître qu'ils n'ont renoncé au monde que quand le monde les a rejettés : mais c'eſt en même-tems pour eux un grand ſujet de reconnoiſ-

ſance envers Dieu, qu'il veuille recevoir les reſtes d'un cœur, qui ne s'eſt ſéparé du monde qu'à cauſe des mauvais traitemens qu'il en recevoit. Cependant la bonté de Dieu eſt telle, qu'il ſe ſert même de ces moyens pour nous ramener à lui. C'eſt par-là qu'il commence le plus ſouvent de nous en donner la penſée. Il fallut que le fils prodigue pour retourner à ſon pere après avoir diſſipé ſon bien, ſe trouvât dans la derniere diſette, & que le monde lui refusât même ce que l'on donne aux pourceaux. Dieu ſe ſert de tous ces motifs pour faire que les pecheurs rentent en eux-mêmes. Mais il ne les y laiſſe pas. Il les conduit par ces degrés à un amour pur & ſincere, & il s'en ſert enſuite pour les humilier, & pour rendre par leur humilité leur converſion plus ferme & plus aſſurée.

VII. Jeſus-Chriſt touche & arrête le cercueil de cet jeune homme, & le reſſuſcite enſuite tout-d'un-coup. Mais ce qu'il fait ici en un même tems dans la réſurrection corporelle du fils de cette veuve, il le partage ordinairement en divers tems dans la réſurrection ſpirituelle des ames. Dieu travaille ſouvent

long tems sur un cœur pour rompre les attaches qui le lient aux créatures, & pour affoiblir les passions qui le portent au tombeau ; & il y a quelquefois des préparations qui précedent de plusieurs années sa conversion. On ne sçait souvent pourquoi Dieu nous prive en un certain tems d'un objet de notre attachement, & d'un autre en un autre tems. Mais le dessein de Dieu en cela est d'empêcher que cet objet ne serve d'obstacle à sa grace, lorsqu'il lui plaira de toucher notre cœur à plusieurs années de-là. Il fait jetter de même dans notre esprit en certains tems des semences de certaines verités. Il semble qu'elles soient inutiles alors, parce qu'il n'est pas le tems d'en faire usage. Mais il vient ensuite des occasions où ces verités fortifiées par l'approbation qu'on y a donnée, servent à faciliter notre retour à Dieu, & à repousser les tentations qui nous auroient emportés. Ce sera une chose qui nous comblera d'admiration & de joie dans l'autre vie, que de connoître les voies dont Dieu s'est servi ou pour nous conserver la grace, ou pour nous la faire recouvrer. Mais nous en connoissons assez dès celle-ci pour concevoir de grands

mouvemens de reconnoissance envers Dieu de la bonté qu'il lui plaît d'exercer envers nous.

VIII. Ces ménagemens de Dieu n'arrivent pas seulement dans les préparations éloignées à la conversion, ni dans le retranchement des obstacles capables de l'empêcher ; ils arrivent dans la conversion même, qui ne se fait ordinairement que par degrés. *Levez-vous*, dit saint Paul, *vous qui dormez, sortez d'entre les morts : & Jesus-Christ vous éclairera.* Voilà ces divers degrés clairement marqués. Il faut que l'ame endormie par le peché se leve, qu'elle sorte d'entre les morts : & ce n'est qu'après cette sortie d'entre les morts qu'elle reçoit la vie par la lumiere de Jesus-Christ. Car Jesus-Christ vivifie les ames en les éclairant, selon que le dit saint Jean : *Dans lui étoit la vie, & la vie étoit la lumiere des hommes.* Il est vie entant que lumiere, parce que la vie qu'il donne consiste dans la connoissance & dans l'amour de la verité. Il y a donc divers degrés de cette vie que Dieu communique aux ames. Il y en a une commencée qui nous fait lever & sortir d'entre les morts, c'est-à-dire abandonner le peché, & rechercher notre

Ephes. 5. 14.

Joan. 1. 4.

tre résurrection parfaite. Il y en a une parfaite & achevée qui nous rend effectivement justes & enfans de Dieu. Tous les commencemens de pénitence tendent à la vie, mais ne la contiennent pas encore. Il faut, pour la recevoir, que la pénitence soit arrivée à une certaine maturité : & souvent ces commencemens de vie qui précedent la vie parfaite, durent fort long-tems. Il y en a même qui avortent & ne conduisent pas l'ame jusqu'à la parfaite conversion. Et c'est lorsque le cœur s'endurcit à la voix de Dieu qu'il avoit commencé d'entendre. Cependant ces commencemens de vie aussi-bien que la vie entiere & parfaite, ne laissent pas d'être des effets de la voix de Dieu & de sa grace, comme le dit saint Thomas. Les commencemens naissent de la grace prévenante ; la perfection de la vie, de la grace subsequente. Les morts selon le corps ne demandent jamais la vie corporelle : mais les morts spirituels la peuvent demander, parce qu'ils sont vivans en partie, & morts en partie. Ils demandent la perfection de la vie par le commencement de vie qu'ils ont reçu. Ils demandent leur parfaite résurrection par les commencemens de

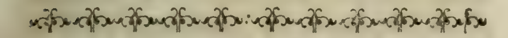
résurrection que Dieu leur a accordés.

IV. Il ne faut donc pas supposer que cette voix de Jesus-Christ, *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande*, se dise tout-d'un-coup & en un seul tems. Elle se partage ordinairement en divers tems dans la résurrection des ames. Et c'est par une conduite expresse de Dieu que ce partage se fait. La vie qui se recouvre ainsi par degrés, en est plus ferme, & plus assurée. On conserve avec plus de soin ce que l'on a recouvré avec plus de peine, dit saint Augustin : *Ex difficultate sanationis erit diligentior custodia receptæ sanitatis*. Que les pecheurs ne se découragent donc point, s'ils ressentent encore bien des foiblesses qui les menacent de rechutes. Il viendra un tems où Dieu se communiquera davantage à eux. Mais qu'ils ne s'ennuyent point cependant des retardemens de Dieu. La voix de Dieu qu'ils auront reçue avec docilité, sera suivie de quelque autre voix plus forte & plus efficace. Le bon usage des moindres graces en attirera de plus grandes par la fidelité qu'ils auront à suivre les inspirations de Dieu. Ils recouvreront enfin tout ce qu'ils avoient perdu. Ils rentreront dans tous les droits

v. 15.

August. in Ps. 6. n. 4.

des enfans de l'Eglise, & Jesus-Christ les rendra à elle, non morts & ensevelis & portés dans un cercueil, mais vivans & agissans en enfans de Dieu.



SUR L'EVANGILE

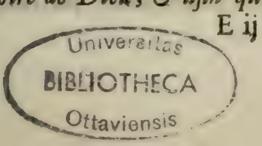
DU VENDREDI

DE LA IV. SEMAINE

DE CARESME.

EVANGILE. *Joan.* II. I.

EN ce tems-là, Il y avoit un homme malade nommé Lazare, qui étoit du bourg du Bethanie, où demeuroient Marie & Marthe sa sœur. Cette Marie étoit celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfum, & qui lui essuya les pieds avec ses cheveux; & Lazare qui étoit alors malade étoit son frere. Ses sœurs envoyerent donc dire à Jesus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Ce que Jesus ayant entendu, il dit : Cette maladie ne va point à la mort, mais elle n'est que *pour la gloire de Dieu, & afin que le Fils*



de Dieu soit glorifié. Or Jesus aimoit Marthe & Marie sa sœur, & Lazare. Ayant donc entendu dire qu'il étoit malade, il demeura encore deux jours au lieu où il étoit; & il dit ensuite à ses disciples: Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent: Maître, il n'y a qu'un moment que les Juifs vouloient vous lapider, & vous parlez déja de retourner parmi eux. Jesus leur répondit: N'y a-t-il pas douze heures au jour? Celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumiere du monde; mais celui qui marche la nuit se heurte, parce qu'il n'a point de lumiere. Il leur parla de la sorte; & ensuite il leur dit: Notre ami Lazare dort, mais je m'en vais l'éveiller. Ses disciples lui répondirent: Seigneur, s'il dort il sera guéri; mais Jesus entendoit parler de la mort, au-lieu qu'ils crurent qu'il leur parloit du sommeil ordinaire. Jesus leur dit donc alors clairement: Lazare est mort, & je me réjouis pour vous autres de ce que je n'étois pas là, afin que vous croïiez; mais allons à lui. Sur quoi Thomas appellé Didyme, dit aux autres disciples: Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui. Jesus étant arrivé, trouva qu'il y avoit déja quatre jours que Lazare étoit

dans le tombeau. Et comme Bethanie n'étoit éloignée de Jerusalem que d'environ quinze stades, il y avoit quantité de Juifs qui étoient venus voir Marthe & Marie pour les consoler de la mort *de leur frere. Marthe ayant donc appris que Jesus venoit, alla au-devant de lui, & Marie demeura dans la maison. Alors Marthe dit à Jesus : Seigneur, si vous eussiez été ici, notre frere ne seroit pas mort ; mais je sçai que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jesus lui répondit : Votre frere ressuscitera. Marthe lui dit : Je sçai qu'il ressuscitera en la résurrection* qui se fera *au dernier jour. Jesus lui repartit : Je suis la résurrection & la vie : celui qui croit en moi, quand il seroit mort, vivra ; & quiconque vit & croit en moi, ne mourra point à jamais. Croyez-vous cela ? Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je croi que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. Lorsqu'elle eut ainsi parlé elle s'en alla, & appella tout-bas Marie sa sœur, en lui disant : Le Maître est venu, & il vous demande. Ce qu'elle n'eut pas plutôt oui, qu'elle se leva, & l'alla trouver ; car Jesus n'étoit pas encore entré dans le bourg, mais il étoit au même lieu où Marthe*

l'avoit rencontré. Cependant les Juifs qui étoient avec Marie dans la maiſon & la conſoloient, ayant vû qu'elle s'étoit levée ſi promptement & qu'elle étoit ſortie, la ſuivirent, en diſant: Elle s'en va au ſepulcre pour y pleurer. Lorſque Marie fut venue au lieu où étoit Jeſus, l'ayant vû, elle ſe jetta à ſes pieds, & lui dit: Seigneur, ſi vous euſſiez été ici, mon frere ne ſeroit pas mort. Jeſus voyant qu'elle pleuroit, & que les Juifs qui étoient venus avec elle pleuroient auſſi, frémit en ſon *eſprit, & ſe troubla lui-même; & il leur dit: Où l'avez-vous mis? Ils lui répondirent: Seigneur, venez & voyez. Alors Jeſus pleura; & les Juifs dirent entre eux: Voyez comme il l'aimoit. Mais il y en eut* auſſi *quelques-uns qui dirent: Ne pouvoit-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né? Jeſus frémiſſant donc derechef en lui-même vint au ſepulcre. C'étoit une grotte, & on avoit mis une pierre par-deſſus. Jeſus leur dit: Otez la pierre. Marthe qui étoit ſœur du mort, lui dit: Seigneur, il ſent déja mauvais; car il y a quatre jours qu'il eſt là. Jeſus lui répondit: Ne vous ai-je pas dit, que ſi vous croyez vous verrez la gloire de Dieu? Ils ôterent donc la pierre, & Jeſus levant les*

yeux en-haut dit ces paroles : Mon *Pere, je vous rends graces de ce que vous m'avez exaucé : pour moi je sçavois que vous m'exaucez toujours, mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : Lazare, sortez dehors. Et à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds & les mains liés de bandes, & son visage étoit envelopé d'un linge. Alors Jesus leur dit : Déliez-le, & le laissez aller. Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étoient venus voir Marie & Marthe, & qui avoient vû ce que Jesus avoit fait, crurent en lui.*

EXPLICATION.

I. LE miracle que Jesus-Christ opera sur Lazare frere de Marie & de Marthe, est d'autant plus considerable, qu'il a été une des principales causes de la mort de Jesus-Christ, puisque c'est ce qui a particulierement excité la jalousie des Pharisiens & des Prêtres. C'est ce qui leur a fait craindre que tout le monde ne suivît Jesus-Christ, & leur a fait prendre la résolution de lui ôter la vie. Ainsi il ne faut pas considerer seulement Jesus-Christ dans ce miracle, comme

redonnant la vie à Lazare, mais comme abandonnant la ſienne, & entrant dans la voie qui le conduiſoit directement à la mort. Il a voulu nous montrer par là qu'il y a des actions deſtinées à manifeſter la gloire de Dieu, qu'il ne faut pas omettre quand même il en coûteroit la vie, & que l'on ſçauroit avec certitude que la haine des méchans qu'elles attireroient, devroit cauſer notre ruine & notre mort. Et les hommes ſont d'autant plus obligés à n'être point retenus par ces ſortes de craintes, qu'ils ne ſont jamais aſſurés des évenemens futurs, & qu'ainſi le danger n'eſt jamais ſi grand ni ſi certain à leur égard; au-lieu que Jeſus-Chriſt qui pénetroit dans l'avenir, voyoit certainement que la réſurrection de Lazare cauſeroit ſa mort.

II. Auſſi il eſt clair que cette réſurrection étoit particulierement deſtinée à faire paroître la puiſſance de Dieu & à autoriſer la miſſion de Jeſus-Chriſt & ſa qualité de Fils de Dieu, non-ſeulement à l'égard de quelques Juifs, mais à l'égard de tous ceux à qui l'Evangile devoit être annoncé dans le cours des ſiecles. Car ce miracle fut accompagné de circonſtances qui accablent l'incrédulité des hommes,

& qui les réduiroient tous à embrasser la foi, si l'entêtement & la prévention étoient capables de se rendre à la raison. C'est un mort que Jesus-Christ ressuscite, & un mort de quatre jours; un mort enseveli en présence de plusieurs Juifs; un mort qui répandoit déja l'infection des corps morts, & qui étoit tout corrompu. Jesus-Christ ne le ressuscite pas sans témoins, comme il avoit fait la fille du Prince de la Synagogue. Ce fut en présence de plusieurs Juifs venus de Jerusalem, témoins irreprochables de la corruption de ce corps mort, & de la verité de sa résurrection. L'histoire même qui en est rapportée dans l'Evangile, est décrite d'une maniere inimitable à l'artifice, & persuade tellement l'esprit, qu'il ne sçauroit former le moindre doute sur ce miracle. Et cependant il est tel, qu'étant supposé, on ne sçauroit avoir aucun doute raisonnable de la verité de toute la Religion chrétienne.

III. Comme Jesus-Christ avoit plusieurs fins dans ses actions, parce qu'il y avoit diverses vûes, il a voulu dans la résurrection de Lazare non-seulement faire connoître qu'il étoit l'auteur de la résurrection des ames, mais montrer de

plus qu'il pouvoit redonner la vie de l'ame aux pecheurs les plus endurcis & les plus deſeſperés, comme il redonna celle du corps à Lazare déja corrompu dans ſon ſepulcre. Car il ne faut pas s'i-
Vide B ſil. in Pſ. 1. maginer que la converſion de tous les pecheurs ſoit également facile en ſoi. Une mauvaiſe coutume contractée depuis long-tems y eſt un ſi grand obſtacle, qu'il n'y a nulle proportion entre la converſion de ceux qui ne ſont point dans cet état, & celle des gens liés à l'iniquité par une habitude inveterée. Le commun des pecheurs eſt bien incliné & déterminé au mal par une pente génerale : mais quoiqu'il ſoit dominé par l'amour-propre, & qu'il n'agiſſe que pour des fins temporelles, il n'a point néanmoins d'attache forte aux objets particuliers des paſſions. Les diverſes cupidités qui les portent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, s'affoibliſſent & ſe détruiſent ſouvent les unes les autres. De-ſorte que Dieu venant à répandre quelque degré de ſa lumiere & de ſon amour, il ſe rend facilement maître de leur cœur, parce qu'il ne le trouve pas dominé par de fortes paſſions.

L'eſprit de ces pecheurs n'eſt pas d'ail-

leurs si corrompu ni si gâté ; les fausses opinions n'y sont pas si enracinées & si naturalisées. Ils souffrent plus facilement qu'on les contredise & qu'on les combatte, & ils ne s'élevent pas avec tant de violence contre ceux qui s'y opposent. Mais c'est toute autre chose quand par une habitude vicieuse l'ame contracte une forte alliance avec la mort. Elle a comme émoussé par sa longue résistance aux lumieres de Dieu toutes les pointes de la verité, & elle y est devenue comme impénetrable. Les vices lui sont devenus naturels : elle y succombe sans résistance & sans refléxion : & cette paix malheureuse qui accorde les lumieres de l'esprit avec les passions corrompues, n'est plus troublée par aucuns remords. Enfin l'ame se livre aux objets de ses passions par une attache qui approche de l'inflexibilité des démons. Dieu convertit peu d'ames de cette sorte : parce qu'il veut faire connoître aux hommes le danger effroyable de ce malheureux état. Mais il en convertit quelques-unes, pour montrer qu'il n'y a point de maladie si desesperée qui ne puisse trouver son remede dans sa misericorde & dans sa grace.

IV. Personne ne nie la flexibilité & l'indifference de la volonté des hommes : mais on ne sçauroit nier que cette indifference & cette liberté ne s'accordent avec une volonté déterminée à un objet auquel elle se porte surement : & toute la vie humaine est presque fondée sur la confiance que l'on prend dans ces déterminati ns certaines que l'on connoît dans l'esprit des autres. Qui fait difficulté de confier sa vie à un médecin, à un chirurgien, à un ami, lorsqu'il voit qu'ils n'ont aucun interêt qui les puisse porter à lui nuire ? Enfin lorsque l'on connoît une forte passion dans quelqu'un, qu'on ne voit point de raison qui le sollicite de ne la pas suivre, & qu'il y en a de fortes pour l'y porter, on ne doute non plus du succès que si l'effet dépendoit d'une cause nécessaire ; on se tient très-assuré qu'un pauvre qui est en grande nécessité, qui n'a point de bizarrerie dans l'esprit, qui desire beaucoup son soulagement, qui n'a aucun sujet d'avoir pour suspect celui qui lui présente une aumône considerable, la recevra.

Il est vrai qu'il y a des gens qui se portent à des actions bizarres. Mais ces actions sont toujours des causes, & sans

ces causes ils ne s'y porteroient jamais. Or l'effet des passions fortes qui ont passé en habitude, est de faire en-sorte que l'ame se porte à l'objet de ses passions avec une détermination à peu près pareille à celle que l'on a à l'égard des objets dont le contraire nous paroît insensé & sans raison. Ainsi, par exemple, l'on a presque aussi peu lieu d'esperer qu'un avare chargé de biens injustement acquis se porte à les restituer en se ruinant, qu'on a lieu de s'attendre qu'un grave Magistrat fasse une action qui le rende ridicule à tout le monde. Ce sont differens motifs : mais l'attache est presque égale de part & d'autre.

Il est vrai de l'avare qu'il peut se convertir, qu'il peut restituer le bien mal acquis, qu'il peut obéir à Dieu qui le lui commande & l'y sollicite. Mais il est vrai aussi que s'il n'y est excité que par une grace foible, il ne le fera jamais.

V. Cependant ces habitudes invariables à l'égard des hommes ne le sont pas à l'égard de Dieu. Il sçait bien quand il veut ouvrir les yeux de l'esprit, & faire regarder les objets des passions d'une maniere toute differente de celle dont on les voyoit. Quand il veut, il fait sentir

aux ames les verités qu'elles regardoient auparavant avec mépris. Il le fait quelquefois : mais il le fait rarement ; & il n'est pas même utile qu'il le fasse si souvent. Il faut que les pecheurs appréhendent de s'engager dans ces malheureux liens dont il est si difficile de se dégager, qu'ils soient frappés de l'exemple de ces funestes nécessités que l'on contracte par ces habitudes, afin qu'ils les évitent avec plus de soin. Si le peché attire par ses attraits, il faut que les hommes en soient détournés par les peines extrêmes qu'il y a à en sortir. Ils feroient un jeu de se rendre malades, s'il étoit si aisé de se guérir. Si le Prince accordoit souvent pardon aux plus criminels, l'esperance d'une grace si facile à obtenir rendroit les méchans infiniment plus hardis à se porter aux actions les plus noires.

VI. Il est donc bon que les grands pecheurs sçachent & soient fortement persuadés qu'il est très-difficile de sortir du précipice où ils se sont jettés, en fortifiant leurs crimes par l'habitude. Cependant afin qu'ils ne tombent pas dans un autre précipice encore plus dangereux, qui est celui du desespoir, ils doivent

ſçavoir auſſi que la réſurrection d'une ame morte par une longue habitude du peché, qui eſt impoſſible aux efforts purement humains, n'eſt nullement impoſſible à Dieu ; & que quoique cette grace ſoit rare en ſoi, elle n'eſt plus rare quand on la demande & qu'on la recherche avec les diſpoſitions néceſſaires. Car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne ſoit pas porté à l'accorder, elle vient de ce qu'il eſt rare de la rechercher & de la demander comme il faut.

Que les pecheurs la demandent avec la ferveur, la perſeverance & l'humilité néceſſaire ; qu'ils pratiquent les exercices propres à ſurmonter l'habitude du peché ; qu'ils fuyent avec le ſoin qu'il faut les occaſions de la fortifier ; qu'ils ſe mettent dans un genre de vie, qui produiſe en eux une habitude contraire ; & non-ſeulement il ne ſera pas rare d'obtenir la remiſſion des plus grands pechés, mais il ſera certain qu'on l'obtiendra par cette voie. D'où vient donc que cette guériſon eſt ſi rare ? C'eſt qu'on la veut obtenir ſans peine, ſans effort, ſans l'uſage d'aucuns remedes qui ayent de la force & de l'efficace. On veut guérir des cancers, des ulceres malins & inveterés, des

gangrenes toutes formées, avec de l'eau chaude & des remedes anodins. C'est ce que prétendent les hommes charnels & aveugles : & la principale difficulté de leur conversion consiste à les détromper de cette déraisonnable prétention.

VII. Quoi donc que tout soit également facile à Dieu, parce que rien ne resiste à ses volontés; néanmoins, parce que les choses sont inégalement difficiles en elles-mêmes, & que Dieu veut que les hommes sentent ces difficultés, Jesus Christ a voulu faire paroître dans la résurrection de Lazare l'extrême difficulté de la conversion de ces pecheurs.
v. 33. *Il pleura* sur la misere de cet état, *il se*
35. *troubla*, *il en frémit*. Horrible état qui fait frémir Jesus-Christ, & qui trouble celui qui est venu apporter la paix dans
Coloss. 8. le ciel & dans la terre, comme dit saint
26. Paul! Mais si Jesus-Christ en frémit & s'en trouble, c'est pour nous apprendre à en frémir & à nous en troubler nous-mêmes. Ce que nous regardons comme un jeu, comme un plaisir, comme un divertissement, est un monstre épouvantable : & si nous n'en sommes pas effrayés, c'est que notre esprit est obscurci par un aveuglement incompréhensible.

Mais au défaut des lumieres que nous n'avons point, empruntons par la foi celles de Jesus-Christ; & croyons aumoins, que le peché, & encore plus un peché inveteré, est quelque chose de si terrible, que nous n'y devons jamais penser qu'avec horreur, avec tremblement & avec frémissement.

VIII. Jesus-Christ appelle donc Lazare avec *une voix haute*, pour marquer v. 33.
l'éloignement extrême de Dieu où sont ces pecheurs. Après l'avoir appellé, il le ressuscite; mais il le ressuscite tout lié, parce que des ames ressuscitées après de grands pechés, ont encore beaucoup d'attaches & de liens qui doivent être dénoués dans la suite par les soins des Ministres de l'Eglise, à qui Jesus-Christ remet ces ames ressuscitées, comme il remit Lazare entre les mains des Apôtres. Il n'exprime pas la peine de ce dénouement, & ce que les ames souffrent pour se défaire de ces liens: mais c'est une chose étrange que ce qu'elles ont à supporter dans la suite de leur pénitence, pour purifier leur imagination encore toute remplie des idées des actions criminelles, pour regler leur esprit & leur corps qui sont dereglés & corrompus:

pour s'approcher de Dieu qui leur fait ſouvent ſentir, après les avoir touchés, combien il eſt dur & amer à l'ame de l'avoir abandonné. Car il ſe retire en quelque maniere d'eux après ces ſentimens par leſquels il les a attirés à lui, non pour les laiſſer retomber dans les mêmes crimes, mais pour leur faire mieux connoître l'indignité où ils étoient de la grace. Le ciel leur paroît de bronze & d'airain, & ils demeurent dans d'affreuſes ſéchereſſes. Enfin ils payent l'uſure de la jouiſſance des créatures, en s'en détachant ainſi peu-à-peu avec des peines terribles. La converſion des pecheurs ordinaires n'eſt pas accompagnée de ces convulſions : & Dieu veut faire voir par là combien il eſt mauvais de s'éloigner de lui, puiſqu'il y a tant de peine à ſouffrir dans le retour.

IX. Cependant, quoique ces peines ſoient effectivement très-grandes, elles ne ſont point ſans adouciſſement & ſans conſolation. Le plus grand danger en eſt même bien-tôt ôté. Il reſte de la douleur à ſouffrir ; mais ce n'eſt plus une douleur qui menace de la mort. Les pecheurs ſincerement convertis ſont bien-tôt en un état où il leur ſeroit impoſſible de pren-

dre plaisir dans leurs dereglemens passés. S'ils ne trouvent pas encore leur consolation & leur joie en Dieu, & dans l'exercice de la vertu, au-moins leur seroit-il insupportable de retourner à leur vie passée. Ils ne goûtent pas Dieu comme il mérite d'être goûté. Mais ils n'ont plus aussi de goût pour le monde. Cet état est effectivement dur & pénible aux cœurs accoutumés aux plaisirs sensibles, & qui s'en voyent absolument privés. Ainsi ils éprouvent ce que dit David : *Leur ame a de l'horreur pour toute sorte de nourriture : ils sont venus jusqu'aux portes de la mort :* OMNEM *escam abominata est anima eorum ; & appropinquaverunt usque ad portas mortis.* *Psalm. 106. 18.*

Mais qu'ils ne se découragent pas dans cet état. Qu'ils y adorent la justice de Dieu qui punit par ces dégoûts & ces ennuis, les goûts & les plaisirs criminels qu'ils ont cherché dans la jouissance des créatures. Qu'ils y benissent sa misericorde, qui les délivre par là de ces goûts mortels & empoisonnés qu'ils y ont trouvés. Qu'ils pensent que ce défaut de goût dans les exercices de piété n'est pas un si grand mal qu'ils s'imaginent, puisque cette vie n'est pas le lieu des consola-

tions, & que Dieu les leur reserve pour l'éternité, mais que la privation des plaisirs criminels est un bien inestimable, puisqu'ils eussent été certainement suivis de maux éternels.

Que le souvenir de leurs pechés ne leur cause donc pas de trouble ni de découragement. Les grands pechés subsistans sont un grand objet de la colere de Dieu : mais les grands pechés détruits par la pénitence & remis par la misericorde de Dieu, sont le triomphe de la grace. Ainsi les grands pecheurs convertis contribuent d'une maniere particuliere à la gloire de la grace : & l'on peut dire qu'ils sont par un titre singulier des
Rom. 6. 23. *vases de misericorde.* Ce doit être là leur grande consolation dans ce monde, comme ce sera dans l'autre le sujet éternel de leur joie. S'ils sont donc confondus par le souvenir de l'énormité de leurs pechés, qu'ils rentrent dans la paix par la pensée que Dieu ne les a permis que pour en tirer sa gloire. Qu'ils s'humilient & qu'ils se relevent : mais qu'ils s'humilient en eux-mêmes, & qu'ils se relevent en Dieu.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

EVANGILE. *Joan.* 8. 12.

EN ce tems-là, Jesus disoit aux Juifs: Je suis la lumiere du monde, celui qui me suit ne marche point dans les ténebres, mais il aura la lumiere de la vie. Les Pharisiens donc lui dirent: Vous vous rendez témoignage à vous-même; & ainsi *votre témoignage n'est point véritable. Jesus leur répondit: Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable; parce que je sçai d'où je viens, & où je vais; mais pour vous, vous ne sçavez d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair, mais pour moi je ne juge personne: & si je juge, mon jugement est véritable; parce que je ne suis pas seul, mais moi & mon Pere qui m'a envoyé. Il est écrit dans votre loi: Que le témoi-*

gnage de deux hommes est véritable. Or je me rends témoignage à moi-même, & mon Pere qui m'a envoyé me rend aussi témoignage. Ils lui disoient donc : Où est-il votre Pere ? Jesus leur répondit : Vous ne connoissez ni moi, ni mon Pere ; si vous me conneissiez, vous connoîtriez aussi mon Pere. Jesus dit ces choses enseignant dans le temple, au lieu où étoit le trésor ; & personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'étoit pas encore venue.

EXPLICATION.

I. RIen n'est plus terrible que la vérité que Jesus-Christ annonce aux Juifs dans l'Evangile de ce jour par
v. 12. ces paroles : *Je suis la lumiere du monde. Celui qui me suit, ne marche point dans les ténebres : mais il aura la lumiere de la vie.* Il dit qu'il étoit la lumiere du monde, c'est-à-dire qu'il en étoit l'unique lumiere, & que hors de lui il n'y a que ténebres : *Ego sum lux mundi.* Il en conclut que ceux qui le suivent, ne marchent point dans les ténebres : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.* Et il marque clairement par-là que tous ceux qui ne le suivent point, sont enveloppés de ténebres, & ne peuvent marcher

que dans les ténebres. Ainſi il diviſe tous les hommes en deux claſſes, en ceux qui le ſuivent, & en ceux qui ne le ſuivent pas ; & il ſépare ces claſſes l'une de l'autre par une effroyable difference. A l'une il donne la lumiere pour partage, & à l'autre les ténebres. Et comme il marque que cette lumiere dont il fait le caractere de ceux qui le ſuivent, n'eſt pas cette lumiere ordinaire qui éclaire les corps, mais une lumiere bien plus excellente qu'il appelle *une lumiere de vie*, c'eſt-à-dire une lumiere qui fait vivre ceux qui la voyent, il fait connoître par-là que ces ténebres qu'il attribue à ceux qui ne le ſuivent point, ne ſont pas des ténebres ordinaires, mais des ténebres qui font mourir les ames, ou qui ſont des ſignes qu'elles ſont mortes. Cependant ces deux claſſes comprennent tous les hommes ; puiſqu'il faut néceſſairement ou qu'ils ſuivent, ou qu'ils ne ſuivent pas Jeſus-Chriſt : & le nombre de ceux qui ſuivent Jeſus-Chriſt étant très-petit, ceux qui ne le ſuivent pas, & qui n'ont pour partage que la mort & les ténebres, comprennent la plupart des hommes.

II. Mais quand on ſeroit du nombre

de ceux qui ſont enveloppés dans ces ténebres de mort, il en faut ſortir : & plus cet état eſt miſerable, plus il faut faire d'efforts pour s'en retirer. Cela n'eſt point impoſſible. Car tous ceux qui en ſuivant Jeſus-Chriſt ſont dans la lumiere, ont été enſevelis dans ces ténebres & dans cette mort. Ainſi nous avons grand interêt de nous informer comment Jeſus-Chriſt eſt la lumiere du monde : puiſqu'on ne ſçauroit la ſuivre ſans la connoître, ni ſortir des ténebres ſans la ſuivre. Et premierement il eſt certain que Jeſus-Chriſt ne s'appelle point la lumiere du monde, pour avoir inſtruit le monde des ſciences & des arts. Il n'a rien moins fait que cela, ni ſes Apôtres non plus : & l'on peut dire plutôt que s'il a apporté quelque ſcience dans le monde ſur ce point, c'eſt celle de mépriſer toutes les ſciences qui ſont l'objet & le fondement de la vanité & de la curioſité des hommes. Il les ſçavoit ſans doute dans tout ce qu'elles ont de vrai. Cependant on ne trouve pas qu'il en ait jamais parlé. Ce ne ſont donc point là ces ténebres que Jeſus-Chriſt diſſipe comme lumiere du monde. Ce ne ſont point là les connoiſſances qu'il a données, ce ſont celles

que

que l'homme avoit perdues par le peché, & dont la perte le rendoit malheureux & coupable. Les ténebres qu'il est venu dissiper sont des ténebres jointes à la mort de l'ame, & qui sont bannies par une lumiere qui lui rend la vie.

III. L'homme a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravés dans le fond de sa nature, & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Mais avant le peché cette idée n'étoit pas seulement génerale & confuse comme elle est à présent, elle étoit distincte & particuliere. Il sçavoit que ce souverain bonheur ne se trouvoit que dans la possession de Dieu, c'est-à-dire de la sagesse & de la justice éternelle ; & il desiroit & aimoit cette sagesse & cette justice. Le peché a effacé de son esprit & de son cœur cette connoissance distincte & cet amour particulier du souverain bien. Il ne lui en reste qu'une notion confuse & génerale, laquelle est inséparable de sa nature. Il ne sçauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit plus que confusément : mais il ne sçait où il est, ni en quoi il consiste ; & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs.

Car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien ſouverain, il y rapporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'eſt en quoi conſiſtent ces ténebres: & cela fait voir qu'elles ſont bien differentes des ténebres corporelles. Car les ténebres qui dérobent les corps à nos yeux, ſont une ſimple privation de lumiere qui ſe corrige ſouvent par les autres ſens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas. Mais les ténebres ſpirituelles ne ſont pas de ſimples privations de lumiere; ce ſont des erreurs & de fauſſes lumieres qui portent à juger & à agir. On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît point, & voir ce qu'on ne voit point. On croit tenir ce bien dont on a l'idée confuſe, & l'on ne tient rien qui y reſſemble; & ce qui eſt de terrible, c'eſt qu'on ne s'en détrompe que lorſqu'il eſt inutile d'être détrompé.

IV. C'eſt l'état où l'homme a été réduit par le peché, & les rayons de ſageſſe & de verité qui lui ont fait entrevoir quelques verités au travers de ſes

plus épaiſſes ténebres, ne l'ont point délivré de ce malheur, parce qu'il ne manquoit point de les rejetter. Cette *lumiere luiſoit dans les ténebres* du monde, comme dit ſaint Jean, *mais les ténebres ne l'ont point reçue.* Le Fils de Dieu a donc bien voulu par une bonté infinie remedier à ce mal, en ſe rendant la lumiere du monde d'une maniere plus efficace & plus claire : & c'eſt ce qu'il a fait par ſon Incarnation. Car il faut bien remarquer que ces paroles, *Je ſuis la lumiere du monde*, ne s'entendent pas de Jeſus-Chriſt ſimplement comme ſageſſe & comme verité increée, mais qu'elles s'entendent de Jeſus-Chriſt comme verité & ſageſſe incarnée. Elles s'entendent de Jeſus-Chriſt homme & converſant parmi les hommes. C'eſt pourquoi il dit de lui-même en un autre endroit, qu'*il eſt la lumiere du monde pendant qu'il eſt dans le monde :* QUANDIU *ſum in mundo, lux ſum mundi.* Ce qui marque manifeſtement que quand il a dit qu'il eſt dans le monde en qualité de lumiere, il ne parle pas d'une ſorte de préſence qui eſt perpétuelle, & ſelon laquelle il ne s'en retire jamais : mais il parle d'une préſence qui n'étoit que pour un tems,

Joan. 1. 5.

Joan. 9. 5.

& qui devoit ceſſer, qui eſt la préſence de Jeſus-Chriſt viſible dans le monde. Ce n'eſt donc pas ſimplement dans Jeſus-Chriſt, comme dans le Verbe & la ſageſſe de Dieu, qu'il faut chercher cette lumiere ſans laquelle nous marchons dans les ténebres; c'eſt dans Jeſus-Chriſt incarné, dans Jeſus-Chriſt homme, & dans la vie qu'il a menée ſur la terre, qui n'eſt plus effectivement expoſée à nos yeux, mais qui nous eſt conſervée par l'hiſtoire fidelle qu'il nous en a laiſſée dans ſon Evangile.

V. En s'attachant, ſelon cette vûe, à Jeſus-Chriſt homme, pour y chercher la lumiere dont nous avons beſoin, on peut dire en géneral qu'on la doit chercher dans ſes paroles, dans ſes privations, dans ſes actions, dans ſes ſouffrances, & dans ſa grace. Il la faut chercher dans ſes paroles, parce qu'elles contiennent la condannation formelle des fauſſetés & des erreurs où les hommes s'étoient engagés par les jugemens faux & témeraires qu'ils avoient portés des biens & des maux. Ces divines paroles apprennent aux hommes en quoi conſiſte le vrai bien: & c'eſt par où Jeſus-Chriſt a voulu commencer toutes ſes inſtructions,

Beati pauperes spiritu. Beati mites. BIENHEUREUX *sont les pauvres d'esprit. Bienheureux les debonnaires.* Rien ne pouvoit être plus opposé aux fausses idées des hommes, ni aux faux principes qui sont les sources de leurs actions. Jesus-Christ ne s'est point amusé à combattre certaines erreurs philosophiques qui ont peu de part à la conduite de la vie. Il s'est attaché directement aux grands ressorts de leurs actions. Ce qu'il a attaqué, c'est la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour du plaisir, l'hypocrisie : ce qu'il a établi, c'est le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en esprit & en verité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, l'abnégation de soi-même. Ce n'est pas qu'il y ait aucune erreur des hommes touchant les biens & les maux, qui ne soit condannée par une consequence nécessaire dans les paroles de Jesus-Christ, ni aucune vertu qui n'y soit approuvée & commandée. Car les paroles de Jesus-Christ sont d'une fécondité infinie. Et si elles sont si steriles à notre égard, c'est que nous n'avons pas soin d'en sonder la profondeur. Il faut qu'elles soient bien étendues, puisqu'elles jugeront tous les

Matth. 5. 3. 4.

hommes, comme Jesus-Christ nous le déclare. Or elles ne les jugeront que parce qu'elles contiennent les regles de toutes leurs actions, & qu'elles condannent tout ce qui est contraire à la justice.

VI. Mais Jesus-Christ ne s'est pas contenté de renfermer dans ses paroles cette lumiere que nous devons suivre en la conduite de notre vie, il l'a renfermée aussi dans ses privations. Car il y a bien de la difference entre les privations de Jesus-Christ & les nôtres. Les nôtres ne sont que des marques de notre impuissance & de notre foiblesse, & non de la disposition de notre cœur. Souvent nous ne desirons rien davantage que les choses dont l'ordre de Dieu nous a privé, & qu'il nous est impossible d'avoir. Mais les privations de Jesus-Christ sont des marques de son choix & de sa volonté. Il n'a été privé de rien que parce qu'il l'a voulu. Et ainsi toutes ses privations sont des signes certains qu'il les a choisies & qu'il les a préferées à la possession des choses dont il s'est privé. Or étant la sagesse infinie & la verité souveraine, il ne s'est point trompé dans son choix; & par consequent toutes les privations des choses du monde qu'il a em-

braſſées, ſont meilleures & plus utiles que la poſſeſſion de ces mêmes choſes. La conſequence eſt certaine & indubitable. Il a préferé la pauvreté aux richeſſes, l'humiliation & l'abaiſſement à la pompe du monde, la privation des plaiſirs à la jouiſſance des plaiſirs. Donc la pauvreté eſt meilleure que les richeſſes; l'humiliation, que la pompe du monde; la privation des plaiſirs, que la jouiſſance des plaiſirs. Jeſus-Chriſt par le choix volontaire de ces privations, a décidé ces queſtions avec une autorité ſouveraine. Car pour nous montrer, dit ſaint Auguſtin, que toutes ces choſes dont le deſir porte les hommes au peché, ſont viles & mépriſables, il a voulu s'en priver.

De agone christiano, c. 11. n. 12.

Mais ſi en décidant ces queſtions, il ne nous a pas impoſé une néceſſité abſolue de nous priver de ces mêmes choſes, il nous a impoſé au-moins une néceſſité d'approuver ſon choix & ſon jugement. S'il n'eſt pas néceſſaire de ſe priver entierement des richeſſes, il eſt néceſſaire de croire que la privation des richeſſes vaut mieux que la poſſeſſion: il eſt néceſſaire de croire que ceux qui y renoncent, ſont plus heureux que ceux qui n'y renoncent pas; qu'ils choiſiſſent

la meilleure voie & la meilleure part : il eſt néceſſaire de ne pas louer l'état des richeſſes du monde, & de n'en inſpirer pas l'amour par ſes diſcours. On ne veille gueres d'ordinaire ſur ces ſortes de diſcours, & on les regarde comme indifferens. Cependant rien n'a de plus grands & de plus mauvais effets ſur les ames de ceux à qui on les fait. Car ce qu'il y a de plus naturel dans les paſſions, c'eſt-à-dire ce qu'elles tirent de la corruption de la nature, eſt infiniment augmenté par les diſcours des hommes qui impriment une idée avantageuſe de ce que Jeſus Chriſt a mépriſé, & qui tendent ainſi à condanner ſon choix & à faire eſtimer ce qu'il a voulu faire mépriſer.

VII. Les actions de Jeſus-Chriſt ſont encore des regles plus préciſes & plus expreſſes de la conduite des hommes, que ſes privations. Car il y a imprimé tous les caracteres de ſa ſageſſe, & les a expoſés à la vûe des hommes pour leur ſervir de modeles & de regles. Ils étoient trop groſſiers & trop terreſtres pour découvrir ces verités dans le ſein de Dieu, & dans la ſageſſe increéée. Ainſi il les a voulu rendre ſenſibles en les imprimant dans les actions de ſon humanité. Il n'y

a rien qu'on ne puisse lire dans ces divins caracteres : mais on y lit sur tout cette regle qui comprend toutes les autres, & qui exclut toutes sortes de dereglemens, de n'avoir en vûe dans toutes ses actions que l'execution de la volonté de Dieu. C'est ce que Jesus-Christ *entrant dans le monde* s'étoit uniquement proposé, comme on le voit dans ces paroles de David, qui sont appliquées au Fils de Dieu par le grand Apôtre : *J'ai dit, Me voici ; je* Hebr. 10.
viens pour faire, mon Dieu, votre volonté, 7.
& accomplir votre loi au fond de mon cœur. Ps. 39. 8. 9.
C'est ce qu'il appelloit sa nourriture. MEUS *cibus est ut faciam voluntatem ejus* Joan. 4.
qui misit me, & perficiam opus ejus. C'é- 34.
toit sa nourriture, & sa nourriture continuelle. Car il n'a jamais fait aucune action que dans cette vûe. *Je fais tou-* Joan. 8.
jours, dit-il, *ce qui lui est agréable :* QUÆ 29.
placita sunt ei facio semper. Il ne vivoit & ne demeuroit dans le monde que pour cela. Et c'est pourquoi après l'avoir pleinement accompli, il cessa de vivre. Après avoir dit, *Tout est accompli*, dit S. Jean, Joan. 19.
il rendit l'esprit : DIXIT, *Consummatum* 30.
est ; & inclinato capite, emisit spiritum.

C'est ainsi que Jesus-Christ nous a voulu instruire de ce que nous devons

à la volonté de Dieu. Nous pouvons dire comme lui, que nous ne ſommes dans le monde que pour l'accomplir. C'eſt notre devoir & notre bonheur. Car quel plus grand déreglement, & quelle plus grande injuſtice peut-on s'imaginer, que de préferer les deſirs & les fantaiſies des créatures miſerables comme nous ſommes, aux volontés toujours ſaintes & toujours juſtes d'un Dieu tout-puiſſant ? Quel plus grand honneur pouvons-nous avoir que celui de lui obéir ? C'eſt-là l'exemple & la regle que Jeſus-Chriſt nous a donnée dans toute ſa vie.

VIII. Enfin de-peur que les maux de la vie ne nous détournaſſent de l'execution des volontés de Dieu, par la crainte d'y tomber, Jeſus-Chriſt a voulu lui-même ſouffrir tous ces maux, afin de nous montrer avec quelle fermeté nous nous devons attacher à la verité & à la juſtice.

» Pour empêcher les hommes, dit » ſaint Auguſtin, d'appréhender les cho» ſes dont la crainte les engage à s'écar» ter de la verité, il a voulu les ſouffrir. » S'ils fuſſent demeurés innocens, ils n'auroient point été obligés de ſoutenir aucun combat pour la défenſe de la verité.

La néceſſité de ſouffrir pour elle eſt une ſuite du peché. Et ainſi il faut que l'homme, tout foible qu'il eſt, faſſe préſentement des actions de force qu'il n'auroit point été obligé de faire étant fort. Mais pour l'empêcher de perdre courage, Jeſus-Chriſt innocent s'eſt mis à la tête de ceux qui ſouffrent. Il a ſouffert lui-même tous les maux que nous pouvions être obligés de ſouffrir, & il leur a montré par ſon exemple ce qu'il falloit ſouffrir pour la verité. Ce n'eſt pas que les ſouffrances de Jeſus-Chriſt n'ayent encore d'autres fins, dont la principale eſt de ſatisfaire à la juſtice de Dieu pour les pechés des hommes, & de lui offrir le prix de leur rédemption : mais celle de nous apprendre à ſouffrir en eſt certainement une, puiſque ſaint Pierre nous déclare que Jeſus-Chriſt *a ſouffert pour nous en* 1. Petr. 2. 21. *donner l'exemple, & nous engager à ſuivre ſes pas : Christus paſſus eſt pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut ſequamini veſtigia ejus.*

IX. Jeſus-Chriſt eſt encore la lumiere du monde d'une autre maniere, qui ſeule rend utile tout ce que l'on peut en appercevoir dans ſes paroles, dans ſes privations, dans ſes actions, & dans ſes

ſouffrances. C'eſt par le don de ſa grace. Car nous ne découvrons toutes ces lumieres qu'on peut appeller exterieures, que par une lumiere interieure qu'elle nous donne. Mais elle ne nous les découvre qu'en nous attachant à Jeſus-Chriſt, & non en nous les faiſant puiſer immédiatement en Dieu. Car Jeſus-Chriſt étant *la voie, la verité, & la vie,* il faut marcher dans lui comme voie pour arriver à lui comme vie. C'eſt pourquoi toutes les ſpiritualités qui nous ſéparent de Jeſus-Chriſt ne ſont pas des voies, mais des égaremens, puiſqu'elles nous écartent de la veritable voie. Nourriſſons-nous donc de ſes divines paroles. Honorons toutes ſes divines privations. Soumettons-nous avec joie à toutes celles où il nous réduit. Imitons ſes actions, & la fin unique de ſes actions, qui eſt d'accomplir la volonté de Dieu en tout : & recevons avec gratitude la part qu'il nous fait de ſes ſouffrances, puiſque c'eſt pour nous apprendre à ſouffrir qu'il a voulu ſouffrir lui-même. C'eſt en cette maniere que Jeſus-Chriſt ſera notre lumiere, & que nous ne marcherons point dans les ténebres. Ce n'eſt pas la ſeule vûe de cette lumiere qui nous en préſer-

Joan. 14. 6.

ve, c'est de la suivre. Car Jesus-Christ ne dit pas : Celui qui me voit, ne marche point dans les ténebres ; mais, *celui qui me suit :* ou plutôt il la faut suivre pour la voir ; & il n'y a que ceux qui la suivent qui la voyent, puisqu'il n'y a que ceux qui la suivent qui *ont la lumiere de la vie :* ET *habebit lumen vitæ :* & que ceux qui n'ont pas la lumiere de la vie, demeurent nécessairement ensevelis *dans les ténebres & dans l'ombre de la mort :* IN *tenebris & in umbra mortis*.

Joan. 8. 12.

Luc. 1. 79.



SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

EPÎTRE. *Hebr.* 9. 11.

MEs Freres, Jesus-Christ le Pontife des biens futurs étant venu dans le monde, *est entré une fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand & plus excellent, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été for-*

mé par la voie commune & ordinaire ; & il y est entré non avec le sang des boucs & des veaux, mais avec son propre sang, nous *ayant acquis une rédemption éternelle. Car si le sang des boucs & des taureaux, & l'aspersion de* l'eau mêlée avec *la cendre d'une génisse sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté exterieure* & *charnelle ; combien plus le sang de Jesus-Christ, qui par l'Esprit éternel s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un* vrai *culte au Dieu vivant ? C'est pourquoi il est le Médiateur du testament nouveau, afin que par la mort* qu'il a souffert *pour expier les iniquités qui se commettoient sous le premier testament, ceux qui sont appellés* de Dieu *reçoivent l'heritage éternel qu'il leur a promis, en Jesus-Christ notre Seigneur.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ est le Pontife de tous les hommes, comme il est le Rédempteur de tous les hommes ; puisqu'il ne les rachete que par le sacrifice qu'il a offert sur la croix, & qu'il offre dans le ciel & sur la terre comme Pontife

éternel. Mais la qualité que saint Paul lui donne d'être *le Pontife des biens futurs*, nous fait voir comment on participe aux effets qu'il opere dans les ames comme Pontife. Car puisqu'il est *le Pontife des biens futurs*, tous ceux qui n'ont aucun desir sincere de ces biens, & qui ne travaillent point à se les procurer, renoncent en quelque sorte aux fruits du sacerdoce de Jesus-Christ, ils ne le reconnoissent point comme leur Pontife. Ils n'attendent rien de lui, & ils ne prétendent rien aux biens qu'il veut procurer aux hommes en cette qualité. Ils abusent même de toutes les graces qu'ils reçoivent de lui; puisqu'elles se rapportent à ces biens, & ne sont données que pour nous en inspirer l'amour. Il s'ensuit donc de là, que la cupidité dominante & la préference des biens temporels aux éternels, qui fait le caractere des gens du monde, est un renoncement à la Religion chrétienne. Car tout le culte que cette Religion rend à Dieu, est renfermé dans le sacrifice que Jesus-Christ offre en qualité de Pontife; ce sacrifice comprenant non-seulement le corps du Médiateur, mais aussi toutes les bonnes œuvres des membres de l'E-

v. 11.

glise, parceque Jesus-Christ les y offre en offrant l'Eglise même avec lui, comme l'enseigne saint Augustin : *Tota ipsa redempta Civitas ; hoc est congregatio societasque sanctorum, universale sacrificium offertur Deo per sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit in passione pro nobis :* TOUTE *la cité rachetée est offerte à Dieu comme un sacrifice universel, par le Grand-Prêtre qui s'est offert pour nous dans sa Passion.* Toute l'Eglise est donc comprise dans le sacrifice de Jesus-Christ, & avec elle toutes les bonnes œuvres de ceux qui la composent ; puisque ces bonnes œuvres, pour être reçues de Dieu, doivent être jointes au sacrifice de Jesus-Christ. Ainsi ce sacrifice universel comprend tout le culte qui est rendu à Dieu par les membres de l'Eglise. Et comme il est offert par Jesus-Christ dans le ciel, il est aussi offert sur la terre par le Ministres de l'Eglise, & par Jesus-Christ Souverain Prêtre ; ce que saint Augustin témoigne par ces paroles qu'il ajoute au même chapitre : *Quod etiam sacramento altaris fidelibus noto frequentat Ecclesia, ubi ei demonstratur, quod in ea re quam offert, ipsa offeratur.* C'EST, dit-il, *ce que l'Eglise pratique tous les jours dans le*

August. de civit. Dei, l. 10. c. 6.

Sacrement de l'autel connu des fideles, où il lui est marqué, qu'elle est elle-même offerte dans le sacrifice qu'elle offre.

Mais soit que Jesus-Christ offre ce grand & universel sacrifice dans le ciel ou sur la terre, il l'offre toujours comme *Pontife des biens futurs*, & il n'offre rien qui ne s'y rapporte. Ceux donc qui ne font rien pour les acquerir, qui bornent leurs prétentions & leurs desirs aux biens de la terre, ne contribuent rien à ce sacrifice, & ne présentent rien à Jesus-Christ qu'il puisse joindre à son sacrifice. Ils ne prétendent rien à ce que Jesus-Christ veut obtenir à ceux pour qui il l'offre. Car tout ce qu'il demande se rapporte toujours aux biens futurs, puisqu'il le demande comme Pontife, & qu'il n'est Pontife que des biens futurs.

II. Il s'ensuit de-là que tous les amateurs du monde, qui y mettent leur fin & leur esperance, & qui ne font aucun effort pour sortir de ce malheureux état, n'assistent jamais comme il faut au sacrifice de la Messe, ni d'une maniere qui leur soit utile; parce qu'ils n'aiment point les biens pour lesquels le sacrifice est offert, & qu'ils ne se joignent point à Jesus-Christ *Pontife des biens futurs*,

qui ne s'offre que pour les obtenir à son Eglise : de sorte qu'en y assistant de corps, ils ne font que le deshonorer & le profaner.

C'est à la verité une pratique très-sainte que d'assister tous les jours à la sainte Messe. On ne sçauroit trop porter les fideles à s'unir à l'Eglise pour offrir avec elle tous les jours ce sacrifice. Mais il faut les avertir en même-tems, que ce sacrifice étant offert principalement par Jesus-Christ comme *Pontife des biens futurs*, se rapporte uniquement à ces biens. De-sorte que ceux qui ne les desirent point, ne sçauroient se joindre au sacrifice de Jesus-Christ, ni rapporter ce sacrifice qu'à quelque fin basse, terrestre, & indigne de sa sainteté. Et de-là il s'ensuit, non qu'ils ne doivent pas assister à ce sacrifice des Chrétiens, mais qu'ils y doivent assister avec des dispositions chrétiennes. Car on peche, ou en n'y assistant pas quand l'Eglise le commande, ou en y assistant sans les dispositions qui y sont essentielles, qui consistent dans l'amour & le desir des biens éternels pour lesquels il est offert.

III. C'est ce qui fait voir encore que la maniere d'offrir utilement le sacrifice

de la Messe, qui est le même que celui de Jesus-Christ sur la croix, ne dépend pas principalement des pensées de dévotion que l'on a pendant le sacrifice, ni des prieres que l'on y forme. Il faut à la verité tâcher d'exciter sa foi & sa dévotion par de saintes pensées & de saints desirs, & même par des paroles saintes prononcées vocalement. Mais quand on seroit même privé de tous ces secours par des distractions involontaires, pourvû que Dieu voie dans le cœur ce desir *des biens futurs*, & cet amour de la vie éternelle, on coopere au sacrifice de Jesus-Christ, & l'on sacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de sacrifier en cette maniere, il faut que hors de l'Eglise, & dans les actions ordinaires de la vie on ait effectivement cette intention. Car il ne faut pas prétendre qu'il soit possible de se rapporter à Dieu dans l'Eglise, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ses autres actions. C'est hors de l'Eglise & dans les actions ordinaires de la vie que l'on prépare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Eglise. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Eglise, ne le trouve point dans l'Eglise. Le sacrifice est une suite de la vie. Qui

ne vit point pour Dieu, ne se sacrifie point à Dieu; & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lorsque l'on donne tout le reste de son tems à ses passions sans rapport à Dieu.

IV. Doit-on conclure de-là que Jesus-Christ soit tellement *le Pontife des biens futurs*, qu'on ne lui puisse demander aucun bien pour cette vie, ni prétendre en obtenir aucun par son sacrifice? Ce seroit une très-fausse conclusion. Car l'Eglise dans les prieres mêmes du sacrifice demande des graces & des bienfaits temporels. Elle l'offre non-seulement pour l'esperance du salut éternel, mais aussi
Canon de la Mess. pour la vie temporelle: *pro spe salutis & incolumitatis suæ.* Elle demande la protection de Dieu en toutes choses: *Ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio.* Elle demande le secours de Dieu pour l'ame & pour le corps: *Tutamen mentis & corporis.* Elle approuve qu'on offre le sacrifice pour diverses nécessités temporelles. La puissance de Jesus-Christ n'est pas bornée aux seuls *biens futurs*, puisqu'il a reçu dans sa résurrection toute sorte de puissance dans le ciel & sur
Matth. 28. 18. la terre: *Data est mihi*, dit-il, *omnis potestas in cœlo & in terra.* Cette puissance

étant la récompense du sacrifice qu'il a offert sur la croix, on ne doit point douter qu'il ne soit le distributeur de tous les biens temporels de même que de tous les biens éternels, & que nous ne tenions de lui tout ce que nous en avons jusqu'à la vie même; car ayant mérité de la perdre par le peché, elle ne nous est prolongée que par les mérites de Jesus-Christ. Comment donc peut-on dire que Jesus-Christ ne soit le Pontife que des biens futurs; puisque les biens temporels dépendent de lui comme les futurs? C'est qu'il ne donne & n'obtient à personne les biens temporels que par rapport aux biens futurs. Tout bien temporel se reçoit mal & avec ingratitude, si l'on n'en use pour cette fin. S'il nous prolonge la vie temporelle, c'est afin que nous l'employions à acquerir les biens futurs, à remedier à nos maladies spirituelles, & à nous préparer à l'éternité. Quiconque en use pour une autre fin, est un ingrat, & abuse contre l'intention de Jesus-Christ des biens qu'il reçoit de Jesus-Christ. Ainsi, comme il ne nous accorde jamais rien que pour cette fin, il n'est pas permis de les lui demander pour une autre fin, ni d'en user pour une

autre intention. Ce n'eſt donc pas un mal de demander des choſes temporelles à Jeſus-Chriſt, mais c'eſt un mal de ne demander à Jeſus-Chriſt que des choſes temporelles, de s'y arrêter, & d'en faire la derniere fin de nos demandes. Jeſus-Chriſt ne peut rien accorder à de telles prieres que par juſtice, & pour la punition de ceux qui les lui offrent, & qui employent ſon ſacrifice à cette fin : & leur oblation entant qu'elle vient d'eux-mêmes, ne ſe termine qu'à les rendre plus criminels.

V. Mais quel eſt le lieu principal où Jeſus-Chriſt offre la victime de ſon ſacri-
v. 11. fice ? C'eſt *ce ſanctuaire*, dit l'Apôtre, & ce ſanctuaire eſt le ciel : Car Jeſus-Chriſt n'étant pas Prêtre ſelon l'ordre d'Aaron, n'eſt jamais entré dans le ſanctuaire de la Jeruſalem viſible.

Hebr. 9. 11. *Il eſt entré*, dit l'Apôtre, dans le *ſanctuaire* du ciel, non comme le Grand-Prêtre entroit *une fois l'année* dans celui
v. 12. de la terre, & *il y eſt entré non avec le ſang des boucs*, mais avec *ſon propre ſang :* SED *per proprium ſanguinem.* Ce n'eſt point lui qui a imité le Grand-Prêtre de la Synagogue, mais c'eſt que Dieu avoit impoſé cette loi au Grand-Prêtre de la

Synagogue, pour figurer ce que Jesus-Christ devoit faire. La verité n'est pas pour la figure : mais la figure est pour la verité qu'elle représente. Comme donc le Grand-Prêtre de la loi après être entré dans le sanctuaire du temple, y offroit le sang du veau & du bouc qu'il avoit immolé hors de ce temple ; de même Jesus-Christ étant entré dans le sanctuaire du ciel, y offre à Dieu le sacrifice immolé hors du ciel, c'est-à-dire sur le Calvaire. L'immolation n'a été faite qu'une fois, & elle a été terminée par la mort de Jesus-Christ. Mais l'oblation de Jesus-Christ immolé est éternelle, & elle se fait par tout où Jesus est. Elle se fait dans le ciel, parce que Jesus-Christ y est. Elle se fait sur la terre, parce que Jesus-Christ s'y rend présent pour s'y offrir sur nos autels. Ainsi l'oblation de Jesus-Christ présent est une suite nécessaire de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Il s'offre dans le ciel comme immolé sur le Calvaire ; & il s'offre de même sur la terre comme immolé sur la croix. Mais cette immolation sur le Calvaire est représentée de plus sur la terre par la séparation visible des voiles dont il est couvert sur nos autels,

la victime & l'oblation de la victime sont les mêmes sur le Calvaire, dans le ciel & sur nos autels. Et ce n'est par-tout que la même oblation, & le même offrant qui est Jesus-Christ en qualité de Prêtre éternel : *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.* *Ps. 109. 4.*

VI. Il est aisé de comprendre par-là de quelle maniere il faut assister au sacrifice de la Messe. Car puisque ce sacrifice qui se fait sur nos autels est le même, quant à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que Jesus-Christ a offert sur le Calvaire, & que Jesus-Christ s'y offre par la continuation de la même oblation qu'il a faite sur le Calvaire, & qu'il fera toujours dans le ciel : Il est clair que nous devons assister à la Messe, comme nous aurions dû assister au sacrifice de la croix, si nous y avions été présens, & comme y a assisté la sainte Vierge, qui y a été effectivement présente. Elle s'est jointe aux dispositions de Jesus-Christ offrant son sacrifice : & nous nous devons unir à ces mêmes dispositions. Et quoique nous sommes bien éloignés de les comprendre comme la sainte Vierge les comprenoit, nous devons néanmoins y entrer selon la mesure de notre lumiere.

miere. Jesus-Christ s'est offert pour adorer la sainteté de Dieu ; pour réparer l'outrage qui lui avoit été fait par les pechés des hommes ; pour réconcilier l'homme avec Dieu ; pour lui obtenir les graces & les biens nécessaires à opérer son salut. Nous devons entrer dans les mêmes vûes & les mêmes motifs, & offrir cette sainte victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas si distinctement par notre esprit, unissons-nous au-moins de cœur à l'esprit de Jesus-Christ sans les comprendre. Joignons-nous à l'Eglise dans cette oblation, demandons à Jesus-Christ quelque part de l'esprit qu'il inspire à l'Eglise pour l'offrir.

VII. Jesus-Christ n'est entré dans le ciel que par son sang, c'est-à-dire qu'en sacrifiant son corps à Dieu, & en offrant à Dieu ce corps sacrifié : mais il ne l'a offert que pour nous, & parce que le nôtre n'étoit plus capable de lui être offert. Nous étions bien obligés de lui offrir notre vie pour l'expiation de nos pechés : mais étant souillée, elle n'en étoit pas digne ; parce que toute victime qu'on offre à Dieu doit être pure, & nous étions impurs & souillés. Mais ce qui

nous étoit impossible dans l'état où nous étions réduits, nous a été rendu possible par Jesus-Christ. En offrant sa vie pour nous en sacrifice d'expiation, il nous a rendus capables de lui offrir aussi la nôtre en la joignant à la sienne. La sainteté de sa victime rend la nôtre agréable aux yeux de Dieu. Il ne faut donc pas croire que Jesus-Christ offrant sa vie pour nous, ait prétendu nous exempter d'offrir la nôtre. Il a offert son sacrifice pour sanctifier le nôtre, & non pour l'anéantir. L'homme après le sacrifice de la croix demeure dans la même obligation d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice. Mais le sacrifice de Jesus-Christ fournit à l'homme le moyen de rendre son sacrifice agréable à Dieu.

VIII. Tous les hommes à la verité ne sont pas obligés à mourir d'une mort sanglante comme Jesus-Christ, ni de souffrir le martyre comme lui : mais ils sont tous obligés de mourir & d'offrir leur vie en sacrifice, comme Jesus-Christ, & par Jesus-Christ. Dieu s'est réservé de leur marquer le tems & la maniere de leur sacrifice : & ce tems qu'il leur a marqué est celui où il les met dans la nécessité de mourir. Il le fait quelque-

fois par une violence étrangere. Il leur rend quelquefois la mort absolument necessaire, en l'attachant à l'obligation de rendre témoignage à la verité. Mais de quelque maniere que ce soit, c'est un devoir géneral d'offrir sa vie en sacrifice à Dieu, & de l'offrir par Jesus-Christ, & en l'unissant à la mort de Jesus-Christ. Et ainsi c'est un exercice & une pratique très-utile, en assistant, comme les fideles font si souvent, au sacrifice du corps de Jesus-Christ, qui se fait sur nos autels, d'offrir en même-tems notre vie à Dieu pour le tems où il nous la demandera, & de lui demander la grace de la lui offrir quand il lui plaira de nous mettre dans cette nécessité.

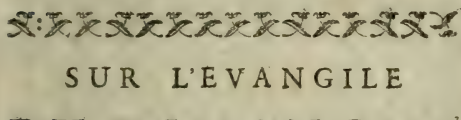
IX. Il s'ensuit de-là, que tous les membres de Jesus-Christ sont en cela conformes à leur chef, qu'ils n'entreront non-plus que lui dans le ciel qu'avec leur sang, c'est-à-dire par le sacrifice de leur vie uni à son sacrifice; & qu'ainsi il n'est pas vrai seulement de Jesus-Christ comme chef, mais de Jesus-Christ tout entier, c'est-à dire du chef & des membres, qu'ils n'entrent dans le sanctuaire du ciel que par le sacrifice de leur vie. Mais comme les mots de *vie* & d'*ame*

ſe prennent dans l'Ecriture non-ſeulement pour la vie du corps, mais auſſi pour le principal objet humain de l'attachement de l'ame, & que c'eſt en ce ſens qu'il nous eſt commandé *de haïr notre ame*, & qu'il eſt dit que *celui qui conſerve ſa vie, la perdra*: on peut dire encore, que l'on n'entrera point dans le ciel qu'en perdant ſa vie & ſon ame, c'eſt-à-dire en renonçant aux choſes qui ſont la principale attache humaine de l'ame. Dieu veut être le principal objet de notre cœur. Il ne peut ſouffrir de compagnon. Nous ne devons rien préferer ni égaler à Dieu, ni mettre aucune choſe en balance avec Dieu. Il faut qu'il voye dans notre cœur une diſpoſition de perdre tout, & même la vie, plutôt que de le perdre. Ainſi, quoique tous les Chrétiens ne ſoient pas dans le degré de force néceſſaire pour ſouffrir actuellement le martyre; ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, qu'il y a pluſieurs femmes mariées qui ſont aux yeux de Dieu dans un plus haut degré de perfection & de vertu, que pluſieurs vierges; parce que Dieu voit en elles qu'elles ſont prêtes à mourir pour lui, ce qu'il ne voit point dans ces vierges: il y a pourtant un ſens

Luc. 14. 26. *Matth.* 10. 39. & *Marc.* 8. 35.

De ſancta virginit. c. 44. n. 45.

dans lequel le martyre est d'obligation à tous les Chrétiens selon la préparation du cœur ; parce que tous les Chrétiens doivent être dans une préparation réelle & effective de tout perdre, & la vie même, plutôt que de perdre Dieu. Et cette disposition nécessaire à tout Chrétien, étant une espece de martyre, & ce que l'Evangile appelle la perte de sa propre vie, il s'ensuit en ce sens, qu'aucun des membres de Jesus-Christ ne sera reçu au ciel que par le martyre & par son sang.



SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 8. 46.

EN ce tems-là, Jesus disoit aux Juifs & aux Princes des Prêtres : Qui de vous me peut convaincre d'aucun peché ? Si je vous dis la verité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu : c'est pour cela que vous

ne les entendez point, parce que vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui répondirent donc : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, & que vous êtes possedé du démon ? Jesus leur repartit : Je ne suis point possedé du démon ; mais j'honore mon Pere, & vous vous me deshonorez. Pour moi je ne recherche point ma propre gloire, un autre la recherchera, & me *fera justice. Oui, je vous le dis & je vous en assure : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Les Juifs lui dirent : Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possedé du démon. Abraham est mort, & les Prophetes aussi, & vous dites : Celui qui gardera ma parole ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre pere Abraham qui est mort, &* que *les Prophetes* qui *sont morts aussi ? Qui prétendez-vous être ? Jesus leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien : c'est mon Pere qui me glorifie : Vous dites qu'il est votre Dieu, & cependant vous ne le connoissez pas : mais pour moi je le connois ; & si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous ; mais je le connois, & je garde sa parole. Abraham votre pere a desiré avec ardeur de voir mon jour ; il l'a vû, & il en a été*

rempli de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, & vous avez vû Abraham ? Jeſus leur répondit : Oui, je vous le dis, & je vous en aſſure : Je ſuis avant qu'Abraham fût au monde. Là-deſſus ils prirent des pierres pour les lui jetter, mais Jeſus ſe cacha, & ſortit du temple.

EXPLICATION.

I. ON peut conſiderer ces paroles, ou comme une regle & un modele géneral pour tous les Paſteurs, ou comme un caractere ſingulier de Jeſus-Chriſt. Tous les Paſteurs doivent pouvoir dire aux peuples qui leur ſont confiés : *Qui de vous me convaincra de peché ?* Mais Jeſus-Chriſt l'a dit & l'a pû dire aux Juifs d'une maniere ſi particuliere, qu'elle fait un des principaux caracteres qui le diſtinguent de tous les hommes purement hommes. Tout Paſteur devroit avoir droit de dire : *Qui de vous me convaincra de peché ?* parce que, ſelon le premier ordre de l'Egliſe, tous les Prêtres doivent avoir conſervé l'innocence de leur Batême, & en avoir augmenté la grace par un exercice continuel des vertus chrétiennes. Si l'Egliſe s'eſt trouvé v. 40.

obligée dans la ſuite des tems d'en admettre d'autres, c'eſt avec douleur, contre ſon premier eſprit, & par la néceſſité où elle a été réduite : mais au-moins elle exige encore de ceux qu'elle admet au Sacerdoce une vie exempte de crimes depuis un tems conſiderable. Elle veut qu'il n'y ait rien qui les deshonore devant ceux qu'ils doivent inſtruire. Elle eſt bien éloignée d'approuver qu'on faſſe du Sacerdoce un état de pénitence, & qu'on porte aux autels des mains encore toutes ſouillées par des déreglemens honteux, & connus. Elle ſçait trop quelle eſt la grandeur & la pureté des myſteres dont elle les rend Miniſtres, & elle n'ignore pas que quoique Jeſus-Chriſt ait ordonné au peuple de pratiquer ce que diſent les Paſteurs, & de n'imiter pas leurs actions : *Quæcumque dixerint vobis facite : ſecundùm opera verò eorum nolite facere :* c'eſt néanmoins une tentation ſi humaine & ſi naturelle à l'homme d'être peu touché par des inſtructions qui ſont démenties par la vie précedente de celui qui les donne, qu'elle évite autant qu'elle peut d'y expoſer ſes enfans. La vie prêche auſſi-bien que les paroles : & l'impreſſion de ce qui y paroît, ou y a paru,

Matth. 23. 2. 3.

est toujours beaucoup plus vive que celle qui n'est formée que par les discours. On parle par rapport à ce qu'on veut persuader aux autres : mais on vit par rapport à ce qu'on aime, & l'on aime ce que l'on juge de meilleur pour soi. Il ne faut donc pas qu'un Pasteur qui prêche par sa vie que le monde & les choses du monde sont aimables & dignes d'être recherchées, prétende persuader ses auditeurs par ses paroles qu'elles ne sont dignes que de mépris. Ce sont deux manieres de prêcher qui se détruisent l'une l'autre : mais la plus forte & la plus vive, qui est celle de l'exemple & de la vie, l'emporte toujours sur l'autre.

Il faut au-moins, comme je l'ai dit, que la vie qui précede immédiatement le Sacerdoce & les fonctions de ce ministere, ne démente pas les paroles des Pasteurs, & ne donne point l'idée qu'elles ne sont pas sinceres. Il faut que la malice du cœur n'ait pas cette prise, & qu'ainsi le Pasteur en disant avec Jesus-Christ, *Qui de vous me convaincra de peché ?* il ne réveille pas dans ceux à qui il parle, des souvenirs qui le rendent méprisable & odieux.

II. Cependant comme Dieu a voulu

que son Eglise fût gouvernée par des hommes foibles, & non exemts de défauts humains, il ne faut pas aussi que les peuples exercent envers leurs Pasteurs une séverité maligne, en ne leur pardonnant aucun des défauts qu'ils se pardonnent à eux-mêmes si facilement. Car c'est une chose étrange combien ceux qui sont si peu spirituels & si peu indulgens à l'égard d'eux-mêmes, sont subtils & spirituels à l'égard des Ministres de l'Eglise. La malignité leur ouvre les yeux sur les moindres choses. Ils ne leur pardonnent rien. Ils n'excusent rien en eux. Le diable qui couvre aux yeux des peuples leurs propres pechés, afin de les y entretenir, leur découvre les moindres défauts des Pasteurs pour les avilir & pour détruire l'impression de leurs paroles & de leur exemple. C'est un puissant motif aux Ministres de l'Eglise pour éviter même les petits défauts, & pour pratiquer ce que saint Paul témoigne qu'il
Cor. 6. 3. observoit dans sa conduite, de ne donner à personne aucun sujet de scandale, afin de ne pas faire blâmer son ministere. Mais les peuples aussi ont un très grand interêt de s'éloigner de cet esprit de malignité envers les Pasteurs; parce qu'ils

se privent par-là du fruit des verités qu'ils leur annoncent, & qu'ainsi ce sont eux-mêmes qui en portent la peine. Ils devroient considerer qu'il n'est pas étrange que les Pasteurs vivans avec les hommes pour le bien des hommes, y contractent quelque poussiere par le commerce qu'ils ont avec eux; mais que la charité qu'ils pratiquent continuellement dans l'exercice de leur ministere, est très-capable de les en purifier, selon qu'il est dit, que *la charité couvre la multitude des pechés:* CARITAS *operit multitudinem peccatorum.* 1. Petr. 4. 8.

Ils ont même sujet de s'imputer les défauts de leurs Pasteurs; Dieu ne permettant pas qu'ils leur donnent de plus grands exemples de vertu, & les laissant tomber dans divers défauts, parce que les peuples ne méritent pas d'être éclairés par des lumieres plus pures. Et enfin ils doivent craindre que cette délicatesse à l'égard des défauts des Superieurs, ne vienne d'un fond d'orgueil & d'un esprit d'indépendance, qui cherche des prétextes pour se soustraire à la conduite des Superieurs, & pour s'établir juge & arbitre unique de ses propres actions. Qui est trop sensible aux petits défauts des

Superieurs, hait tous les Superieurs, & n'en voudroit reconnoître aucun.

III. Voilà l'usage que nous pouvons faire de cette parole de Jesus Christ en la regardant comme une regle pour ses Ministres. Mais si nous la considerons par rapport à lui-même, elle nous peut servir de lumiere pour découvrir dans Jesus-Christ des qualités qu'on ne peut remarquer en aucun autre homme.

Ceux qui ont fait réflexion de près à la vie des plus grands hommes, ont toujours été forcés d'y reconnoître quelques défauts, & d'avouer qu'ils étoient hommes par quelque endroit. Mais plus on fait de réflexion à celle de Jesus-Christ, plus on y voit paroître par-tout une totale exemption de défauts. Il ne faut pour cela que faire attention aux sources generales des défauts des hommes, & voir ensuite si on en trouvera quelques traces & quelques vestiges dans la vie de Jesus-Christ.

Tous les pechés des hommes ont leur racine & leur origine dans la triple concupiscence marquée par saint Jean dans
1. *Joan.* ces paroles : *Tout ce qui est dans le monde,*
2. 16. *est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : ce*

qui ne vient point du Pere, mais du monde.

Mais on ne voit rien en Jesus-Christ de cette triple concupiscence. On n'y remarque pas un regard, pas une action, pas une parole où il en paroisse le moindre vestige.

IV. Qu'on lise tout ce que les Evangélistes rapportent de la vie de Jesus-Christ, & qu'on examine toutes les circonstances de ses actions, on ne trouvera point qu'il y ait jamais recherché le moindre plaisir. Tout y est conduit par la raison, par la charité, par la vûe de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes, mais c'est uniquement pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parce qu'il devoit montrer qu'il ne les excluoit pas de sa grace & du salut qu'il est venu apporter au monde, il mange presque toujours avec les pauvres & chez les pauvres, de ce qui s'y trouve; ce qui étoit joint avec une extrême mortification. Sa vie est une vie toute de fatigue & d'un travail sans relâche & sans délassement, toujours tendue, toujours occupée à ses fonctions. On ne parle pas même dans sa vie de mortifications ni d'austerités, parcequ'encore qu'elle en fût toute remplie, néan-

moins ce n'étoient point des mortifications où il parût de l'effort. Jesus-Christ n'avoit rien à combattre de ce côté-là ni d'aucun autre. Il n'avoit rien à quoi il fût obligé de resister. Il a donc embrassé la vie de la croix, parce qu'il l'aimoit, parce qu'il en vouloit donner l'exemple, mais non par le desir de mortifier en lui-même quelque mauvaise inclination, puisqu'il n'en pouvoit avoir. Ceux qui ont quelque chose à vaincre en eux-mêmes sont obligés de faire des efforts pour se garantir de cet ennemi. On ne voit rien de cela dans Jesus-Christ. Il n'a point dit de lui comme saint Paul : *Je*
1. Cor. 9. 27. *traite rudement mon corps, & je le réduis en servitude.* La privation de tout plaisir paroît en lui souverainement : mais elle y paroît sans effort & par une pure suite de sa volonté.

V. Jamais il n'y eut une extinction plus absolue & plus entiere de toute curiosité, que celle qui paroît dans la vie de Jesus-Christ. Il n'y a pas un discours qui puisse appliquer l'esprit aux choses du monde & à la beauté des créatures. Celui qui sçavoit toutes les choses passées, présentes & futures, qui pénetroit le fond des cœurs, qui lisoit dans l'ave-

nir, connoissoit à plus forte raison tous les secrets de la nature, toutes les inventions utiles à la vie humaine, & ce qu'il y a de vrai dans toutes les sciences & dans tous les arts. Cependant il n'en parle jamais. Il n'apprend rien aux Apôtres ni à ses Disciples d'aucun art, ni d'aucune science humaine. Les esprits des hommes étoient occupés durant son tems, de certains objets qui les remplissoient, des Romains, des Grecs, des Empereurs, d'Herode & de sa famille. Jesus-Christ en parle aussi peu, que s'ils n'eussent point été au monde. Il nomme seulement une fois le nom de Cesar, pour se défendre d'une question captieuse qui lui avoit été faite; mais c'étoit après se l'être fait nommer, pour marquer qu'il ne se portoit pas de lui-même à en parler. Il n'explique à ses Apôtres aucunes des difficultés de l'Ecriture qui pouvoient tenir quelque chose de la curiosité. Son esprit ne paroît occupé que de Dieu, du salut des hommes & des choses éternelles. Qu'on examine tous les hommes que nous pouvons connoître par les livres, & que l'on voye s'il y a rien de ce caractere. Socrate qui paroît le plus singulier de tous, est un homme

tout rempli de petites idées & de petits raisonnemens qui ne regardent que la vie présente, un homme qui prend plaisir à discourir de verités pour la plupart inutiles, & qui ne tendent qu'à éclairer l'esprit à l'égard de quelques objets humains. Mais on ne voit rien ni dans lui ni dans aucun des autres hommes, du caractere de Jesus-Christ, de cette élévation au-dessus du monde présent & de toutes les choses de la terre, & de cette application unique à ce qui regarde l'autre vie.

VI. Enfin l'exemption totale de la troisiéme concupiscence, qui est ce que saint Jean appelle *l'orgueil de la vie*, n'y paroît pas avec moins d'éclat. Que ne pouvoit point faire un homme maître des vents & des tempêtes, à qui toute la nature étoit soumise, s'il eût eu quelque mouvement de cette passion qui remue tous les autres hommes? Ce n'étoit rien pour lui que de se faire Roi du monde & de se faire suivre par tous les hommes. Il n'avoit qu'à leur montrer les merveilles de son pouvoir, à se faire voir transfiguré en leur présence comme il parut à trois de ses Apôtres, & à ne les point contredire dans leurs passions, ou

à les effrayer par l'éclat de sa grandeur & les effets de sa puissance. Mais tout cela est indigne de Jesus-Christ. Il passe trente ans de sa vie sans être connu de qui que ce soit ; & lorsqu'il se fait connoître, c'est d'une maniere si éloignée de la grandeur & de la pompe du monde, qu'elle n'en pouvoit inspirer l'amour & le desir à qui que ce soit. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat. Il ne paroît point à la Cour des Rois. Il ne se signale point auprès des Grands. Il prêche ordinairement aux pauvres, & ne se fait suivre que par des disciples pauvres. Il ne fait aucun établissement dans le monde, & il y marche toujours dans la vûe de la mort, & d'une mort cruelle & honteuse, dont il avoit toutes les circonstances présentes, & qu'il avoit souvent prédite à ses disciples.

Il fait à la verité une infinité de miracles éclatans par la nécessité de son ministere ; parce qu'il devoit accomplir les propheties, & donner des preuves claires de sa mission. Mais il les étouffe tellement par le rabaissement de sa vie, qu'il donne la liberté aux plus vils d'entre les hommes de le décrier, de le mépriser, & d'entreprendre contre sa vie. Il est

étrange que Jesus-Christ étant maître de la nature, comme il le faisoit voir par ses miracles, n'ait été craint de personne. C'est que les marques d'humilité dont il se couvroit, faisoient encore plus d'impression sur l'esprit, que les marques de grandeur qui paroissoient dans ses œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'éclatant en Jesus-Christ n'est qu'une suite de son ministere; & tout ce qu'il y a de petit & d'humble est un effet de sa volonté & de son choix, & l'on ne voit rien en lui qui n'inspire le mépris du monde & de son éclat.

VII. Ce caractere si singulier d'être totalement exemt de toutes les passions, de tous les desirs & de toutes les vûes des autres hommes, qui se remarquent continuellement dans leurs actions & dans toute la conduite de leur vie, n'est qu'une suite d'un autre caractere aussi particulier. C'est celui de ne vivre point pour la vie présente, de rapporter tout à une autre vie, & de n'instruire les hommes que par rapport à ce qu'ils doivent craindre ou esperer après la mort. Qu'on examine toutes les actions & toutes les paroles de Jesus-Christ, aucune ne se rapporte à la vie présente; il ne paroît

point qu'il en desire la moindre chose, ni qu'il en ait inspiré le desir à personne. Il ne la compte pour rien, il est tout occupé d'une autre vie & d'autres objets invisibles aux sens. C'est ce qui ne se voit en aucun autre. Quoiqu'il y ait eu une infinité de Philosophes persuadés de l'immortalité de l'ame, & par-conséquent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment les principaux de leurs soins. Ce qui devoit arriver en l'autre vie n'a été que le sujet de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiroient aucune consequence pour leur conduite. Il est étrange même combien les Prophetes, & Moïse le plus grand d'entre eux, parlent peu de l'autre vie, quoique sans doute ils y pensassent beaucoup. Il n'y a que Jesus-Christ seul qui en paroît non-seulement occupé, mais qui ne paroît occupé d'aucune autre chose, & qui en fait l'unique objet de sa vie & de ses paroles. Par là il est clair qu'il ne devoit prendre aucune part à tous les desirs & à toutes les passions des hommes, parce qu'elles ont toutes pour objet les choses présentes & sensibles. Sa-

vie donc eſt un caractere ſuivi & ſi ſingulier, qu'il eſt plus different en cela des autres hommes, que les hommes ne ſont differens des bêtes.

VIII. Ce qu'il y a de plus étrange en cela, eſt que ce qui ſert de fondement à ce caractere, étoit preſque reconnu de tous les hommes par un conſentement univerſel. Le peuple & les ſçavans, principalement parmi les Juifs, s'accordoient dans ces verités capitales, qu'il y avoit un Dieu qui récompenſeroit dans l'autre vie les bonnes actions, & puniroit les mauvaiſes. Tous les Juifs diſoient com-
Tob. 2. 18. me Tobie : *Nous ſommes les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne manquent point de fidelité à ſon égard :* Filii *ſanctorum ſumus ; & vitam illam expectamus, quam Deus daturus eſt his, qui fidem ſuam nunquam mutant ab eo.* Or ſuppoſé ce principe, il s'enſuit que la vie préſente doit être conduite par rapport à cette autre vie ; que tout ce qui nous arrive en celle-ci, proſperité, affliction, élévation, baſſeſſe, biens, maux, eſt de nulle conſideration ; que l'autre vie nous doit entierement occuper, & qu'il n'y a que cet objet qui mérite qu'on s'y applique.

Cependant personne n'avoit tiré avant Jesus-Christ ces consequences si justes, si naturelles, si nécessaires, & n'en avoit paru pleinement & totalement pénetré. Les Saints mêmes de l'Ancien Testament avoient paru assez frappés des biens & des maux de cette vie, & les avoient comptés pour quelque chose de considerable. Jesus-Christ seul les a regardés comme la raison obligeoit de le regarder. Jesus-Christ seul a vêcu & parlé conformément à ses principes sans se démentir en aucune chose, sans que la coutume ni l'exemple des autres ait fait aucune impression sur lui. Ainsi il est le seul qui ait vêcu selon la raison, & dont la vie n'ait été qu'une suite des principes dont il étoit rempli. Il est le seul dont les pensées, les actions, les paroles se soient parfaitement accordées. Ce ne sont que contrariétés dans les autres hommes. Ils vivent selon certaines vûes, & ils parlent selon d'autres. Leurs pensées se combattent, & n'ont aucune uniformité ni aucune suite. Tout est égal en Jesus-Christ, rien ne se dément, tout s'entretient, tout tend au même but; & ce but est un but de lumiere & de raison, & non de caprice & de passion,

IX. Voilà quelle a été en Jesus-Christ cette exemption de défaut, marquée par ces paroles : *Qui de vous me peut convaincre d'aucun peché ?* QUIS *ex vobis arguet me de peccato ?* Et l'on ne doit pas s'étonner si la suite de ce défi qu'il fait aux Juifs, est de leur faire reproche de ce qu'ils ne se rendoient pas aux verités qu'il leur annonçoit : car ce caractere si singulier de sainteté étoit une preuve qui les devoit obliger à se soumettre à ce que leur disoit le plus raisonnable de tous les hommes. Et personne n'avoit droit de préferer ses pensées à celles de celui en qui on voyoit des lumieres si solides & si élevées au-dessus de celles des hommes. Il n'y avoit qu'une corruption de cœur, une haine secrette de la verité qui pût empêcher d'embrasser les verités que Jesus-Christ annonçoit. Et c'est pourquoi Jesus-Christ
v. 47. ajoutoit encore : *Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.* C'est Dieu qui guérit la corruption du cœur, en inspirant un amour sincere de la verité. Or celui qui est ainsi disposé, reçoit sans peine des verités telles que celles que Jesus-Christ annon-

çoit ; puisqu'elles étoient suffisamment attestées par sa sainteté & par ses miracles, & qu'elles se trouvoient conformes à la droiture du cœur. Au-contraire, comme elles sont opposées aux inclinations de la nature corrompue, elles sont rejettées de tous ceux qui sont dominés par leurs passions. C'est par là que Dieu discerne les hommes. La verité est reçue par tous les cœurs sinceres & droits. Elle est rejettée par tous les cœurs corrompus : mais cela ne se doit entendre que de la verité suffisamment prouvée & attestée : car la droiture du cœur ne reçoit pas & ne doit pas recevoir les vérités sans preuves solides ; parce que ce seroit agir contre le bon sens & la raison, que d'agir de cette sorte : ce qui est contraire à la droiture du cœur.



SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 7. 32.

EN ce tems-là, Les Princes des Prêtres & les Pharisiens envoyerent des archers pour prendre Jesus; mais Jesus leur dit : Je suis encore avec vous un peu de tems, & je vais ensuite *vers celui qui m'a envoyé; vous me chercherez, & vous ne me trouverez point, & vous ne pouvez venir où je suis. Les Juifs dirent donc entre eux : Où est-ce qu'il s'en ira, que nous ne pourrons le trouver? Ira-t-il vers les Gentils qui sont dispersés par tout le monde; & instruira-t-il les Gentils? Que signifie cette parole qu'il vient de dire : Vous me chercherez, & vous ne me trouverez point, & vous ne pouvez venir où je suis? Le dernier jour de la fête, qui étoit le plus solennel, Jesus se tenant*

tenant debout disoit à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur, comme dit l'Ecriture. Ce qu'il entendoit de l'Esprit que devoient recevoir ceux qui croiroient en lui, [car le Saint-*Esprit n'avoit pas encore été donné, parce que Jesus n'étoit pas encore glorifié.*]

EXPLICATION.

I. SI ces Prêtres & ces Pharisiens eussent suivi les lumieres de la raison, ils n'auroient jamais eu recours au moyen qu'ils veulent employer : car ne pouvant douter des miracles de Jesus-Christ, ils en auroient conclu que celui qui pouvoit redonner la santé à tant de malades, qui *commandoit aux vents & à* *Luc.* 8.
la mer, pourroit bien, s'il le vouloit, 25.
rendre leurs desseins inutiles, & même en faire une rigoureuse punition. Cependant ils ne sont point touchés de cette crainte. Ils n'avoient vû en Jesus-Christ aucun mouvement de vengeance contre ses ennemis. Il n'avoit fait paroître aucune marque de puissance dans la punition de qui que ce soit. Ils en concluoient qu'ils étoient en état de l'of-

fenser impunément. C'est l'illusion de la plupart des hommes, la patience de Dieu les trompe, & ils s'imaginent qu'il ne fera jamais ce qu'il ne fait pas en cette vie. Les Pharisiens jugeoient de Jesus-Christ par eux-mêmes. Comme ils ne manquoient point de se venger de leurs ennemis quand ils le pouvoient, ils s'imaginoient que si Jesus-Christ l'avoit pû, il auroit agi de la même sorte. Ils prenoient donc sa douceur & sa patience pour une marque d'impuissance : mais rien n'est si faux que ces pensées des Pharisiens à l'égard de Jesus-Christ & les hommes envers Dieu. Jesus-Christ étant juste, avoit dessein de punir les Pharisiens quelque jour : & Dieu a de même la volonté d'exercer sa justice contre les pecheurs, mais c'est selon les regles d'une sagesse divine, & non selon les caprices précipités des hommes. Les retardemens de Dieu sont des marques de sa puissance, & non de son impuissance. Les hommes se hâtent, parce qu'ils craignent que les occasions ne leur échappent ; & ils se pressent de faire ce qu'ils ont dans l'esprit, parce qu'ils sçavent qu'ils n'en auront pas toujours le pouvoir. Mais Dieu étant infiniment puis-

sant, ne manque jamais de force pour punir les hommes quand il le veut ; & ainsi il attend que leurs iniquités soient consommées, & il n'exerce ses vengeances que dans les tems que sa sagesse choisit par rapport à tous ses autres desseins.

II. Le combat des justes contre les méchans est un combat dans lequel les justes sont pleinement assurés de la victoire, pourvû qu'ils ne se trahissent pas eux-mêmes. Ils n'ont pas à la verité, comme Jesus-Christ, le pouvoir de renverser & de rendre inutiles tous les efforts des méchans ; mais ils ne laissent pas d'avoir des principes immobiles qui les assurent de la victoire. Il est vrai premierement de tous ceux qui demeurent fermes dans l'execution des volontés de Dieu, que si leur heure n'est venue, & si Dieu n'a dessein de les livrer au pouvoir des méchans, ces méchans n'ont aucun pouvoir sur eux. Et il est encore vrai que lors même qu'il plaît à Dieu d'abandonner les justes à leurs ennemis, & de leur donner pouvoir d'exercer contre eux leur animosité & leur malice, c'est par un jugement très juste auquel ces justes doivent se soumettre volontairement, & qui tourne à leur avantage. Ainsi ils

ſont donc pleinement aſſurés ou de ne pas ſuccomber, ou d'être victorieux même en ſuccombant. Mais le malheur & l'illuſion des hommes du monde, eſt qu'ils ne comptent pour rien une victoire qui ne ſe reconnoît que dans l'autre vie. La vie préſente eſt leur tout, & la vie future ne leur eſt rien. Cependant ce n'eſt rien au-contraire d'être victorieux en cette vie, parce que finiſſant en ſi peu de tems elle anéantit cette prétendue victoire. Et c'eſt tout d'être victorieux dans celle qui ne finira jamais, parce que cette victoire eſt auſſi éternelle que cette vie. Dieu a donc voulu corriger ces faux jugemens des hommes en voulant que ſon Fils même ne fût victorieux de ſes ennemis qu'après ſa mort, & en permettant qu'ils prévaluſſent ſur lui pendant ſa vie mortelle juſqu'à le faire mourir de la mort de la croix, afin d'apprendre aux hommes combien ils devoient faire peu d'état de ce petit avantage de venir à bout de leurs deſſeins en cette vie ici.

III. Dieu promet donc à ſes ſerviteurs une victoire certaine, mais non une victoire préſente ſur les méchans. Et cependant il leur donne de grandes reſſour-

ces pour se soutenir contre eux. Jesus-Christ en marque deux dans cet Evangile même. La premiere est contenue dans ces paroles : *Je suis encore avec vous* v. 33.
pour un peu de tems, & je m'en vais ensuite à celui qui m'a envoyé. La briéveté du séjour que nous devons faire en cette vie est un grand motif pour mépriser toutes les entreprises des méchans. Quel est ce pouvoir qui ne dure qu'un moment, qui passe pendant qu'on en parle, & qui diminue à chaque instant ? Tout homme-de-bien peut donc dire à tous ceux qui forment des desseins pour lui nuire : Vous ne pouvez rien sur moi que pendant que je suis avec vous : mais je n'ai plus que peu de tems à y être. Je m'en vais trouver celui de qui je soutiens les interêts, auprès duquel je serai à couvert de toutes vos entreprises.

La seconde est contenue dans les paroles qui suivent : *Vous me chercherez, &* v. 34.
ne me trouverez point ; & vous ne sçauriez venir où je dois aller. Les justes ont après cette vie une retraite assurée où ils seront pleinement en sureté contre toutes les attaques des méchans. Car il n'entre point dans cette retraite ni d'envieux, ni d'injustes, ni de calomniateurs. Tous

ceux qui persécutent les justes, ou n'y entreront point, ou deviendront leurs
Eccles. 4. 1. amis & leurs défenseurs. *J'ai vû*, dit le Sage, *les calomnies & les oppressions qui se font sous le soleil, & les larmes des innocens*; il les a vûes, mais *sous le soleil*: VIDI *calumnias quæ sub sole geruntur, & lacrymas innocentium*. Au-dessus du soleil il n'y a ni *calomnies*, ni *larmes*, ni
Apoc. 21. 4. craintes, ni plaintes, *ni cris*: NEQUE *luctus, neque clamor*. Voilà ce qui nous doit ôter toute crainte des méchans; car on leur peut dire: *Vous ne sçauriez venir où je dois aller*, pendant que vous demeurerez ce que vous êtes. Encore donc un peu de tems, & nous serons pour jamais dans cette heureuse retraite où les méchans n'entreront point.

IV. Dieu fait passer ses élûs comme en revûe dans le monde: & pendant ce passage, les démons résidant dans le cœur des méchans, les portent à rugir contre eux comme des lions & des bêtes féroces, & à faire une infinité d'efforts pour les déchirer: mais Dieu les en retire bien-tôt pour les mettre dans un lieu de sureté & de repos. Les méchans n'ont même pouvoir sur eux pendant cette vie, qu'à l'égard des choses superflues

dont ils se peuvent passer. Ainsi ils leur peuvent dire avec un sentiment de confiance ce que saint Augustin dit : » Qu'ils me persecutent tant qu'ils voudront, il « ne peut mourir en moi que ce qu'il y a « de mortel : il y restera toujours quel- « que chose où la fureur des persécuteurs « ne peut atteindre ; & c'est-là où mon « Dieu habite. » *Sæviant persequendo, nihil in me moritur nisi mortale. Erit in me aliquid, quò persecutor pervenire non possit, ubi habitat Deus meus.*

August. in Psal. 26. Ser. 2. n. 4.

V. Il semble à bien des gens qu'il n'y ait rien de solide dans tout ce que l'on dit de la haine des méchans contre les bons ; parce que communément on n'éprouve pas tant de malice de la part de ceux mêmes qui ne sont pas d'ailleurs fort reglés, & qui ne font pas profession de piété. Souvent même on reçoit de plusieurs d'entre eux quantité de civilités & d'assistances. On vit avec eux dans une societé commode dont il semble qu'on n'ait pas lieu de se plaindre ; & enfin on n'y voit pas de sujet de les regarder comme des ennemis passionnés. Cependant ce n'est que faute de lumiere qu'on ne voit pas dans les méchans tout ce que les Saints nous en disent. On les

considere tout seuls, & on n'y conçoit que des pensées & des desseins d'hommes : mais il les faut regarder comme assujettis au démon qui les anime & qui les remue, & à qui ils servent d'instrumens pour perdre les hommes. Or cette haine marquée par les Saints, est encore beaucoup plus vive & plus ardente dans les démons, qu'on ne la peut concevoir. Le démon remue donc toujours tout le corps des méchans contre les justes avec la même haine & la même fureur. Mais comme il ne lui est pas utile de la faire paroître par tous ses instrumens, & qu'il lui est plus avantageux de les attaquer par divers endroits, il fait agir & parler fort diversement ceux qu'il employe à ce ministere. Il y en a qui ne font que leur exposer des intentions & des vûes contraires aux leurs, & qui tâchent de les attirer à leur parti en leur témoignant de l'affection. Mais quoiqu'il ne paroisse que de la douceur dans leur procedé, ils ne laissent pas d'être effectivement ennemis des gens de bien : ce qui fait dire à saint Augustin, » que quoique ceux qui » ne pensent point à se convertir vivent » en paix, & conversent souvent avec » ceux qui sont convertis ; il est vrai

August. in Ps. 6. n. 9.

néanmoins que la contrariété de leurs « desseins & de leurs intentions les rend « plus criminels : » *Tamen intentione contraria, inimici sunt eis qui se ad Deum convertunt.* D'autres combattent plus ouvertement les gens de bien par les fausses maximes dont leurs discours sont remplis, par lesquels ils décrient la piété & autorisent le relâchement. Et cela se fait souvent avec tant de hardiesse & tant de hauteur, que c'est une grande grace de Dieu, dit saint Augustin, de vivre & de converser tous les jours avec ces gens sans sortir des voies de la loi divine : *Magnum donum est, inter eorum verba versari quotidie, & non excedere de itinere præceptorum Dei.* Ibid.

VI. Qui pourroit exprimer combien les railleries des gens du monde sont souvent dangereuses aux ames foibles, & combien elles ont de force pour les porter à quitter le bien qu'elles avoient embrassé ? » Les railleries des impies, dit saint Augustin, sont quelquefois si puis- « santes sur les esprits des personnes foi- « bles, qu'elles les font rougir de mener « une vie digne de Jesus-Christ. » Ibid.

» L'ame, dit-il encore, qui s'efforce de s'avancer vers Dieu, se trouve souvent « Ibid.

« si ébranlée & si chancelante dans ses » voies, qu'elle n'accomplit pas ses bons » desseins, de crainte de choquer les per- » sonnes avec qui elle a à vivre, qui » n'aiment que les biens passagers & pé- » rissables : *Sæpè mens nitens pergere in Deum, concussa in ipso itinere trepidat : & plerumque propterea non implet bonum propositum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & transeuntia diligentes atque sectantes.*

Mais tout cela n'arrive que parce qu'on ne pense pas assez que l'on ne sera plus gueres avec tous ces gens, dont l'exemple, les discours, & les railleries nous servent de tentation, qu'on est prêt à passer bien-tôt à un autre lieu où ils n'auront plus d'accès ; en un lieu où la justice regnera, & d'où l'injustice n'approchera point. Notre mal, c'est de faire trop d'état de cette vie, & de nous la représenter comme longue, au-lieu qu'elle passe avec une rapidité prodigieuse ; & de ne penser pas assez à ce jour stable & éternel où nous serons délivrés pour jamais de tous ces vains fantômes qui nous troublent.

ꝟ. 37. VII. *Le dernier jour de la fête des Tabernacles, qui étoit le plus solennel.* Jesus-

Christ donna aux Juifs une instruction importante, qui fut alors entendue de peu de personnes, mais qui regardoit ceux qui devoient entrer dans son Eglise à l'avenir. *Si quelqu'un*, leur dit-il, *a soif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive :* ce qui nous donne lieu d'examiner quelle est cette soif dont on ne se délivre qu'en s'approchant de Jesus-Christ, & quelle est cette eau qu'il nous donne & qu'il nous exhorte de boire.

Il semble d'abord qu'il n'y ait pas lieu de douter que cette soif ne soit celle dont il est parlé dans les huit Béatitudes, où il est dit : *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam :* HEUREUX *ceux qui ont faim & soif de la justice :* soif qui n'est pas differente de la faim spirituelle, & qui a le même objet ; soif qui loin de nous faire souhaiter les choses du monde, en éteint au-contraire le desir ; & enfin soif qui nous fait chercher en Dieu ce que nous desesperons de trouver dans les créatures. Ainsi cette soif suppose qu'on a déja goûté l'eau de Jesus-Christ, autrement on ne la pourroit desirer. Elle est produite par l'amour de la verité & de la justice, mais dans un degré qui ne satisfaisant pas l'ardeur de l'ame, lui fait

Matth. 9. 6.

desirer de s'en desalterer pleinement. Cependant on peut aussi fort bien entendre la soif des choses temporelles : & pour comprendre comment cette soif nous peut conduire à Jesus-Christ, il faut concevoir qu'il y a deux choses dans cette soif. Car il y a le desir d'un bien imaginaire, dont on espere la possession, & il y a un amas d'inquiétudes qui déchirent l'ame & la privent de son repos. Or il arrive quelquefois que Dieu fait sentir plus vivement à certaines ames le mal qu'il y a dans ces inquiétudes, que ce bien qu'elles esperent, & alors elles sont capables de desirer d'être délivrées de cette soif & de cette ardeur inquiette. Ce sont donc ces ames qui sentent le mal de l'amour du monde, que Jesus-Christ exhorte de venir à lui, pour y trouver, non la possession des biens qu'elles desirent, mais la délivrance de ces desirs. Et ainsi cette parole auroit le même sens que celle-ci : *Venez à* *Matth.* *11. 28.* *moi vous tous qui êtes accablés & chargés, & je vous soulagerai.*

VIII. Quand une ame est touchée ou du desir des biens veritables, ou d'un vif sentiment des maux qui sont joints aux desirs des choses temporelles, il ne lui

reste plus que de s'adresser à Jesus-Christ, c'est-à-dire à la Sagesse incarnée. Car on ne se desaltere pas en contemplant immédiatement le Verbe dans sa divinité : il faut prendre la voie qu'il nous a marquée. Il s'est fait homme, afin que son humanité nous servît de voie & d'appui, *Ego sum via* ; afin d'y représenter ses perfections divines, & de les rendre plus proportionnées à la foiblesse & à la petitesse de l'esprit des hommes. Cette humanité est un miroir très-pur où l'image du Soleil éternel est imprimée. C'est le degré dont il se faut servir pour s'élever à Dieu. Qui veut se passer de ce degré, anéantit le conseil de Dieu, & voulant arriver à lui par un autre chemin que celui qu'il nous a marqué, n'y arrive point-du-tout, & ne trouve que des ténebres au-lieu de la lumiere qu'il cherche. Car pour y arriver nous avons besoin de la grace de Dieu, & Dieu ne la donne qu'à ceux qui marchent dans sa voie qui est Jesus-Christ, & non à ceux qui par une hardiesse téméraire s'engageroient dans des routes égarées.

Joan. 14. 6.

IX. Après avoir trouvé Jesus-Christ, il n'y a plus qu'à boire de son eau, & cette eau est une eau vivante *qui rejaillit jus-*

Joan. 4. 14.

Joan. 7. 39. *ques dans la vie éternelle*, parce que ce n'eſt autre choſe que *ſon Eſprit*. C'eſt cet eſprit de Jeſus-Chriſt qui doit être le principe de toutes les actions d'un vrai Chrétien, & les élever toutes juſqu'au ciel. Car ce que cet Eſprit opere en nous, ne demeure point dans la terre : il remonte juſqu'à ſa ſource, & devient un tréſor & un dépôt entre les mains de Dieu, pour nous être conſervé dans la vie éternelle. Il eſt vrai que pendant qu'on eſt en ce monde on boit bien de cette eau ; mais on ne s'en enivre pas, on ne s'y plonge pas ; on s'y deſaltere ſeulement : mais en s'y deſalterant en cette maniere pendant cette vie, on ſe diſpoſe à s'y plonger & à s'en enivrer en l'autre. Il ne ſera plus queſtion alors de chercher cet Eſprit ni de le demander à Jeſus-Chriſt. Il ſe ſaiſira de nous, il nous inondera ; & pourvû que nous ne l'ayons pas banni de notre cœur pendant cette vie, il nous transformera heureuſement dans l'autre en ſes qualités divines.



SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 7. 1.

EN ce tems-là, Jesus demeuroit en Galilée, ne voulant pas demeurer en Judée, parce que les Juifs cherchoient à le faire mourir : mais la fête des Juifs, appellée *des Tabernacles, étant proche, ses freres lui dirent : Quittez ce lieu, & vous en allez en Judée, afin que vos disciples voyent aussi les œuvres que vous faites ; car personne n'agit en secret lorsqu'il veut être connu dans le public : puisque vous faites ces choses,* que ne vous *faites-vous connoître au monde ? Car ses freres ne croyoient pas en lui. Jesus leur dit donc : Mon tems n'est pas encore venu ; mais* pour *le vôtre, il est toujours prêt. Le monde ne sçauroit vous haïr ; mais pour moi il me hait, parce que je rends témoignage contre lui, que ses*

œuvres sont mauvaises. Allez, vous autres, à cette fête : pour moi je ne vais pas à celle-ci, parce que mon tems n'est pas encore accompli. Ayant dit ces choses, il demeura en Galilée ; mais lorsque ses freres furent partis, il alla aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme s'il eût voulu se cacher. Les Juifs donc le cherchoient pendant cette fête, & ils disoient : Où est-il ? Et on faisoit plusieurs discours de lui en secret parmi le peuple ; car les uns disoient, C'est un homme de bien ; les autres disoient, Non, mais il séduit le peuple ; sans que personne néanmoins en osât parler avec liberté, par la crainte qu'on avoit des Juifs.

EXPLICATION.

I. ON reconnoît parfaitement l'esprit du monde dans ces paroles des parens de Jesus-Christ. Ils ne croyoient pas en lui, & ils ne se mettoient pas non plus en peine de s'éclaircir si ses miracles étoient vrais ou faux : mais dans l'esperance qu'il leur en pourroit revenir quelque avantage, ils lui conseillent de se produire. C'est ainsi que les gens du monde ne font pas difficulté de se rendre les conseillers de leurs en-

fans ou de leurs parens dans l'exercice des ministeres ecclésiastiques, & de les vouloir conduire dans ces fonctions par rapport à leurs interêts humains. Mais parce qu'il n'y a rien de plus commun ni de plus dangereux que cet abus, il est bon de s'y arrêter un peu davantage, & de tâcher de découvrir par ces vûes interessées des parens de Jesus Christ, & par la réponse que Jesus-Christ leur fit pour les corriger, quels sont les défauts qu'on doit éviter sur ce sujet, & les regles que l'on y doit suivre.

Ces parens de Jesu-Christ le trouvant déja engagé dans la prédication de l'Evangile, ne commettent qu'une faute, qui est de le vouloir regler dans les fonctions de ce ministere, & de le porter à l'exercer par les vûes humaines, de s'élever & de se signaler dans le monde. Mais les parens possedés de l'esprit du siecle, & qui ne se conduisent que par ses maximes, commettent d'abord une autre faute qui n'est pas moins importante ; c'est de se rendre les principes de la vocation de leurs enfans, & de destiner à la vie religieuse ou au ministere de l'Eglise ceux d'entre eux que l'interêt de leur famille demande qu'ils

y deſtinent, & d'en détourner au-contraire ceux qu'il leur plaît de donner au monde. C'eſt aſſurément un très-grand deſordre & par l'injuſtice qu'il renferme, & par les ſuites qu'il attire. Car c'eſt révoquer l'oblation qu'on a faite de ſes enfans à Dieu en les préſentant au Batême, & lui ôter le droit de diſpoſer d'eux ſelon ſes deſſeins. C'eſt uſurper une autorité que l'on n'a jamais eue, & à laquelle on a ſolennellement renoncé en les faiſant batiſer. C'eſt ſe rendre par là reſponſable devant Dieu des fautes énormes qu'ils commettent dans ces engagemens qu'on leur a choiſis : mais ce deſordre, quelque grand qu'il ſoit, eſt aſſez connu. Le monde ne peche pas en ce point par ignorance. On ſçait aſſez que la vocation à l'état eccléſiaſtique ou à l'état religieux doit venir de Dieu, & que c'eſt un très-grand peché que d'y engager ſes enfans, lorſque Dieu ne les y appelle point. On s'aveugle ſur l'application de cette maxime : mais pour la maxime en ſoi, on ne la conteſte pas.

II. On ne conſidere d'ordinaire ſur ce point que les fautes de ce genre, & l'on ne penſe gueres qu'on en peut commettre deux autres toutes differentes.

C'est que comme on ne doit porter à l'Eglise ou à la Religion que ceux que Dieu y appelle, on n'en doit détourner aussi que ceux que Dieu n'y appelle pas, & l'on doit leur souhaiter à tous cette sorte de vocation, & la procurer par une éducation chrétienne qui les y dispose. C'est un très-grand mal que de vouloir ravir à Dieu le droit de choisir ceux qu'il lui plaît entre ses enfans pour les appliquer à son service ; & c'en est un autre qui n'est peut-être pas moins grand, que de ne pas souhaiter cet honneur à ses enfans, & de ne leur pas procurer autant que l'on peut, par une éducation qui les y dispose. C'est ce qu'enseigne sur ce sujet un Pere de l'Eglise, qui en parle plus en détail & plus particulierement qu'aucun autre. C'est saint Gaudence Evêque de Bresse, contemporain de saint Ambroise, dont voici les propres termes : » Ayant fait voir, dit-il, que les peres, les meres, & les autres « parens des vierges de l'un & de l'autre « sexe, n'ont aucun droit de dominer sur « leurs enfans à l'égard du choix du ma- « riage & de la virginité, il ne faut pas « qu'ils prennent sujet de là de se flatter, « ni d'en conclure qu'ils n'ont rien à faire «

» à l'égard d'un choix qui dépend de la
» volonté des enfans, & non de la leur.
» Car il eſt bien vrai qu'ils ne peuvent
» en aucune ſorte les engager par auto-
» rité à une continence perpétuelle, parce
» que cet engagement doit dépendre d'un
» choix volontaire; mais ce qu'ils doi-
» vent faire, eſt de tâcher de tourner
» leur volonté à celui de ces états, qui
» eſt le meilleur; & ils ſont obligés, DE-
» BITORES SUNT, de faire tout ce qu'ils
» p uvent par leur avis, par leurs exhor-
» tations, & par tout ce qui peut nour-
» rir les bonnes inclinations de leurs en-
» fans, afin de les engager plutôt à ſe
» conſacrer à Dieu, qu'à embraſſer la
» vie du ſiecle: & que leurs fils puiſſent
» être de dignes fruits du ſaint autel
» dans l'ordre du Clergé, ou que leurs
» filles embraſſant l'état de virginité,
» puiſſent être du nombre de celles de
» leur ſexe qui font profeſſion de cet
» état; & qu'ainſi contribuant en cette
» maniere à l'ornement de l'Egliſe de
» Dieu par l'éducation de leurs enfans
» qu'ils élevent à ce deſſein, ils parvien-
» nent à la béatitude que l'Ecriture at-
» tache à la pratique de ce devoir par
» ces paroles: Heureux celui qui aura

de ses enfans dans Sion, & dont la race « habitera dans Jerusalem ! » *Parentes autem & consanguinei virginum tam puerorum quàm etiam puellarum, nolo sibi de supradicta libertate arbitrii blandiantur, quod alienis mentibus eos dominari non posse tractavimus. Imperare quidem perpetuam continentiam non possunt, quia res esse noscitur voluntatis : sed voluntatem tunc in melius nutrire possunt, &* DEBITORES SUNT, *ut moneant, ut hortentur, ut foveant, ut pignora sua Deo magis gestiant obligare quam sæculo, ut de propinquis seminis sui, vel in Cleri ordine dignos altari divino ministros exhibeant, vel in sanctarum numero feminarum puellas castimoniæ dicatas, nutriant; ut Ecclesiam Dei talibus nutrimentis ornantes, beatitudinem debitam consequantur. Scriptum est enim : Beatus qui habet semen suum in Sion, & domesticos in Jerusalem.*

Gaud. Brix homil. 9. ad Neophitos.

III. Voilà les regles de la conduite chrétienne clairement marquées & exprimées par ce saint Evêque.

Il ne faut point que les peres déterminent par autorité aucun de leurs enfans à la continence, à l'état ecclésiastique, ni à l'état religieux; parce qu'ils ne peuvent pas leur donner les graces né-

cessaires pour vivre chrétiennement dans ces états, & que Dieu ne les donne pas à tout le monde. Mais comme ce sont de grands dons de Dieu, & que ces états sont d'eux-mêmes préferables aux conditions seculieres, ils sont obligés non-seulement de n'en pas détourner leurs enfans, mais de favoriser par leurs avis, par leurs exhortations, & par une éducation chrétienne, l'inclination qu'ils y auroient. Car quoiqu'il ne soit pas nécessaire à chacun de suivre ces conseils, il est nécessaire de les approuver, & de les préferer par l'estime & le jugement que l'on en fait aux états ausquels Jesus-Christ les a préferés. Il n'est donc jamais permis d'en détourner personne : & quand des enfans y sont attirés de Dieu, on est obligé de seconder ces desirs, & de leur procurer une éducation qui soit capable de les y entretenir.

Que diroit-on d'un pere de qualité, qui voyant que ses enfans se portent d'eux-mêmes à des emplois & des exercices dignes de leur naissance, les voudroit forcer à embrasser des conditions basses & roturieres, qui les priveroient d'une infinité d'avantages qu'ils auroient trouvés dans l'état où la providence de

Dieu les avoit fait naître, & où leur inclination les portoit ? C'eſt ce qui n'arrive jamais dans le monde, & ce qui arrive au-contraire très-ſouvent dans le royaume de Jeſus-Chriſt. Les états les plus nobles & les plus élevés de ce royaume divin, ſont ceux, où, ſelon le ſentiment de l'Egliſe, on fait plus facilement ſon ſalut, & l'on arrive avec moins d'obſtacle a une plus haute perfection. Au-contraire les états les plus vils, les plus bas, & pour le dire ainſi, les plus roturiers, ſont ceux où le ſalut eſt le plus rare, & où il eſt plus difficile de pratiquer les hautes vertus. Ce ſont ceux qui engagent à plus d'occupations baſſes & terreſtres. Jeſus-Chriſt ni l'Egliſe n'ont point remis le diſcernement de ces états aux opinions que les hommes en pourroient avoir. Ils nous ont preſcrit ce qu'il en faut juger, en préferant la virginité au mariage, & la pratique de tous les autres conſeils aux états où l'on ne les ſçauroit obſerver. Il y a donc de la cruauté à en détourner ſes enfans, & l'on ne ſatisfait à ce qu'on leur doit, qu'en leur ſouhaitant les vocations que l'Egliſe préfere, & qu'elle juge les plus favorables pour leur ſalut,

& en faiſant ce que l'on peut pour les leur procurer par une éducation toute chrétienne.

IV. Il faut pratiquer ces regles, non par des interêts bas & groſſiers, comme ſeroit celui de ſe décharger d'une partie de ſes enfans, pour en charger l'Egliſe; d'enrichir les aînés, & de conſerver l'éclat des maiſons; mais dans la vûe unique de leur bien ſpirituel; & par-conſéquent il les faut pratiquer à l'égard de tous, & à l'égard des aînés auſſi-bien que des cadets, parce qu'il n'y en a aucun à qui l'on ne doive ſouhaiter ce qui eſt plus avantageux pour ſon ſalut. Heureuſes les maiſons qui ſeroient détruites, parce que ceux qui les pourroient ſoutenir, ſe porteroient tous à renoncer au monde, & à ſe conſacrer à Jeſus-Chriſt! Et heureux le monde entier s'il pouvoit périr en ſe donnant tout entier à Dieu!

Mais s'il faut favoriſer en géneral ce choix & cette vocation, il faut bien prendre garde de quelle maniere on y porte les enfans, ou comment on ſouffre qu'ils s'y portent: car il y a bien des manieres d'entrer dans l'Egliſe & dans les Religions, qui bien loin de rendre le ſalut plus facile, y ſont au-contraire de grands obſtacles.

obstacles. C'est à Dieu à y appeller les enfans ; c'est aux parens à les y disposer par une sainte éducation ; mais ce n'est point à eux à les y appeller, & à juger de leur vocation, ni de toutes les suites de cette vocation, ni à leur choisir la place qu'ils doivent remplir dans l'Eglise. Ils peuvent lui présenter leurs enfans ; mais c'est à elle à voir de quoi ils sont capables, & dans quel rang elle croira les devoir mettre. Il y a dans l'Eglise une infinité de fonctions. Et il n'y en a aucune qui ne soit au-dessus des hommes, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils soient. Les moindres emplois de l'Eglise sont plus grands & plus relevés que toutes les fonctions séculieres. Quiconque n'en est pas persuadé, non-seulement n'est pas digne des plus grands, mais est indigne même des plus petits.

V. C'est donc un desordre très-grand, que ce que l'on voit pratiquer par tout le monde, de n'avoir point d'autres bornes dans l'élevation de ses enfans, que l'impuissance de les pouvoir élever plus haut. Si l'on les laisse dans un état plus rabaissé, c'est que l'on n'a pas eu le crédit de les porter à de plus grandes dignités ; mais ce n'est point par la modé-

ration. Ils seroient tous Abbés, Evêques, Archevêques, Cardinaux, si leurs parens avoient eu le pouvoir de leur procurer ces dignités. Et comme Dieu prend les volontes réelles & effectives pour les effets mêmes, il regarde sans doute tous ces peres comme coupables d'une ambition très-témeraire, pour avoir desiré ces dignités à leurs enfans, & avoir été dans la disposition de les leur procurer s'ils eussent pû.

VI. Mais on ne se contente pas d'engager & de placer ses enfans dans l'Eglise, & de les y élever le plus haut qu'on peut, sans considerer s'ils y sont appellés : on prétend encore avoir droit de les conduire comme si on étoit fort instruit des regles que les Ecclésiastiques doivent suivre. C'est ce qui est particulierement marqué par les conseils témeraires & interessés que les parens de Jesus-Christ eurent la hardiesse de lui donner.
v. 4. *Si vous faites ces choses*, lui disoient-ils, *manifestez-vous au monde*. On veut que les enfans qu'on engage dans l'Eglise, y éclatent; qu'ils se signalent dans le cours de leurs études ; qu'ils prêchent quand ils les ont achevées; & qu'ils fassent tout ce qui peut leur attirer de la considera-

cion dans le monde. On les suppose capables de tout, & l'on ne se persuade jamais que ce qui leur peut être utile selon les vûes du monde, leur puisse être préjudiciable selon Dieu. A la verité on ne les veut pas dereglés ; car cela n'attire pas d'honneur : mais on ne desire pas aussi en eux une réforme trop exacte. Tout cela se termine à empêcher les scandales. Mais les jeunes-gens conduits par ces regles plus politiques qu'ecclésiastiques, ne demeurent pas dans ces bornes que leurs parens leur prescrivent. Il vient un tems où, selon les loix du monde, ils jouissent de leur bien ; & alors ils prennent bien tôt l'essor, & au-lieu de se regler par l'interêt de leur fortune selon les vûes de leurs parens, ils ne suivent plus que les passions qui les dominent, & font quelquefois repentir ceux qui les ont engagés dans cet état, quelque peu sensibles qu'ils soient à ce qui en deshonore la sainteté.

VII. Il y avoit un très-grand défaut de raison & de lumiere dans ce que les parens de Jesus-Christ concluoient que s'il faisoit tous les miracles dont on parloit, il devoit se manifester davantage au monde : car ils devoient conclure le

contraire du principe même ſur lequel ils ſe fondoient ; & au lieu de dire, comme ils faiſoient, *Si vous faites ces choſes, manifeſtez-vous au monde*, ils devoient
v. 4.
dire tout au-contraire, pour parler raiſonnablement : Si vous faites ces choſes, c'eſt-à-dire ſi vous avez reçu ces dons de Dieu, n'en uſez que ſelon les deſſeins de Dieu ; ne vous manifeſtez au monde qu'au tems où Dieu vous fera connoître qu'il le veut ; ne recherchez que la gloire de Dieu dans l'uſage de ſes dons, & non pas la vôtre ni la nôtre. De ſi grandes choſes ne doivent pas être rapportées à une fin ſi petite. Voilà ce que la raiſon devoit conclure. Mais ce n'eſt pas là le compte de l'amour-propre. Il veut profiter de tout, & des dons mêmes de Dieu. Il tient donc bien plutôt ce langage ici : Si vous avez ces dons que vous vous attribuez, paroiſſez dans le grand monde ; acquerez-y de la réputation, il en réjaillira quelque choſe ſur nous. Langage bas & même déteſtable, qui rapporte les dons de Dieu à une fin indigne de leur grandeur ; mais langage ordinaire parmi les hommes, où il n'y a rien de plus commun que de rapporter les plus grandes choſes aux plus petits inte-

rêts. Un homme a reçu de Dieu des talens extraordinaires d'esprit, de science, d'éloquence. Il est donc bien juste qu'il consacre à Dieu ces talens qu'il a reçus de lui : & qu'il ne les produise que par son ordre, & pour procurer sa gloire. C'est ce que la piété conclut. Mais l'interêt au-contraire fonde incontinent sur ces talens des desseins de faire fortune, & de s'élever dans le monde. Il porte à s'y engager pour avoir lieu de s'y faire valoir, & il nous dit en un langage intelligible : *Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde.* Il ne connoît pas v. 4.
d'autre fin que celle-là. Ainsi les gens possedés de l'esprit du monde rapportent à eux-mêmes tout ce qu'ils ont reçu de Dieu. Ils y rapportent les dignités de l'Eglise. Ils y entrent par interêt, ils s'y conduisent par interêt. Ils prêchent par interêt, ils administrent les Sacremens par interêt, & enfin l'interêt propre est le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions les plus saintes & les plus sacrées. Voilà comment l'esprit du monde fait pratiquer cette parole qu'il fit dire aux parens de Jesus-Christ : *Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde.*

VIII. La réponse de Jesus-Christ

contient le vrai remede de cette corruption du cœur des hommes. *Mon tems*, leur dit-il, *n'est pas encore venu ; mais pour vous, votre tems est toujours prêt*. C'est-à-dire, comme vous n'avez point d'autre regle que vos interêts & vos fantaisies, vous êtes toujours prêts de faire tout ce qu'il vous plaît : mais comme je me conduis par d'autres regles & par d'autres principes que les vôtres, mon tems n'est pas toujours prêt. La volonté de Dieu est ma regle. Je n'entreprens rien que cette regle ne me prescrive, & je ne l'entreprens que dans le tems précis où elle me marque que chaque chose doit être faite. Voilà la conduite que nous devons suivre en toutes choses, & dont nous ne sçaurions nous écarter sans abuser des dons de Dieu. Et de là il s'ensuit que les gens de bien sont beaucoup moins libres que les gens du monde, parce qu'il y a une infinité d'actions que Dieu leur interdit, & une infinité d'autres ausquelles il ne les appelle pas, ce qui leur suffit pour ne les pas entreprendre. Ainsi il les fait marcher par des chemins fort étroits; mais il leur fait éviter par-là toutes ces vûes basses & interessées que l'amour-propre fournit. Il leur apprend à ne re-

garder que lui, à ne se proposer que de lui obéir & de lui plaire ; & cela vaut infiniment mieux que tout ce que l'amour-propre lui pourroit faire acquerir.

IX. On ne comprend pas d'abord la verité de ce que Jesus-Christ ajouta pour rejetter le conseil de ses parens, qui lui vouloient persuader d'aller à Jerusalem : Que *le monde ne les pouvoit haïr, mais* v. 7.
que pour lui il étoit haï du monde, parce qu'il rendoit témoignage contre lui. Car il semble au-contraire qu'il n'y a rien de plus haïssable que des gens amoureux d'eux-mêmes, & qui cherchent en toutes choses leur propre gloire & leurs propres interêts. Cela est vrai ; mais ce que Jesus-Christ dit ici n'y est pas contraire. L'amour-propre est haïssable quand il se fait paroître tel qu'il est, quand il incommode celui des autres, quand il leur veut ravir quelque chose de ce qu'ils possedent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'est ce qu'il évite ordinairement. Il se déguise, il s'assujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations, & desesperant de pouvoir obtenir par la force ce qu'il desire, il tâche d'y arriver par la complaisance. Or quoiqu'il demeure le même dans le fond,

auſſi ennemi de tous les autres, auſſi injuſte qu'on le reconnoît quand il a le pouvoir de ſe faire voir tel qu'il eſt; les hommes ſont néanmoins ſi dupes, qu'ils ne diſtinguent point les ſoumiſſions & les complaiſances extérieures & feintes, de l'affection veritable. Ainſi ils prennent pour amis ceux qui les flattent & qui ne les contrediſent pas, & pour ennemis ceux qui les contrediſent, quoique ce ſoit par un motif de juſtice & de charité. On ne veut pas pénetrer plus avant, ni chercher la ſource de ces differentes conditions. Ainſi il eſt vrai que le monde ne ſçauroit haïr ceux qui s'accommodent à ſes inclinations, quoiqu'ils n'ayent le cœur rempli que d'envie & de jalouſie, & qu'il haïra toujours ceux qui découvriront ſes défauts & ſes vices, quoiqu'ils n'ayent que le charité dans le cœur.



SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 10. 22.

EN ce tems-là, On faisoit à Jerusalem la fête de la Dédicace ; & c'étoit l'hiver. Et Jesus se promenant dans le temple, dans la Galerie de Salomon, les Juifs s'assemblerent autour de lui, & lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. Jesus leur répondit : Je vous parle, & vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Pere, rendent témoignage de moi : mais pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix ; je les connois, & elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, & elles ne périront jamais, & nul ne les ravira d'entre mes mains. Ce

que mon Pere m'a donné est plus grand que toutes choses ; & personne ne le sçauroit ravir de la main de mon Pere. Mon Pere & moi nous sommes une même chose. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Et Jesus leur dit : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de *mon Pere, pour laquelle est-ce que vous me lapidez ? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphême ; & parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. Jesus leur répartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux ? Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu étoit adressée, & que l'Ecriture ne puisse être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphême, moi que mon Pere a sanctifié & envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Pere, ne me croyez pas : mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à* mes *œuvres ; afin que vous connoissiez, & que vous croyiez que le Pere est en moi, & moi dans mon Pere. [Les Juifs tâcherent alors de le prendre, mais il s'échappa de leurs mains.]*

EXPLICATION.

I. IL y a bien des manieres de chercher la verité, qui ne naissent pas de l'amour de la verité. On la peut chercher pour la détruire, pour la rendre odieuse, & pour en prendre un prétexte de persecuter ceux qui la disent. Et il y a bien de l'apparence que c'est avec quelqu'une de ces mauvaises intentions que les Juifs disoient à Jesus-Christ : *Si vous* v. 24.
êtes le Christ, que ne nous le dites-vous ouvertement ? Mais quand on la cherche de cette maniere ; la plus grande punition que Dieu puisse exercer est de permettre qu'on la trouve. Ainsi ce fut par justice que Jesus-Christ répondit aux Juifs : *Je vous le dis, & vous ne me croyez* v. 25.
pas. Ils méritoient par la corruption de leur cœur, de devenir les persécuteurs de la verité. Et Jesus-Christ en avouant qu'il étoit le Messie, & s'attribuant dans la suite la qualité de Fils de Dieu, leur donna l'occasion qu'ils cherchoient. Car si-tôt qu'ils eurent oui cette réponse, au lieu de l'examiner tranquillement, ils la condannerent sans examen, & ne songerent plus qu'à lapider Jesus-Christ, leur passion ne leur permettant pas d'u-

ser de la moindre suspension.

On ne sçauroit trop éviter les préventions & les passions secrettes qui s'emparent du fond du cœur : car elles entraînent ensuite si absolument l'esprit, qu'il n'use plus de ce qu'il a de discernement, & ne s'occupe qu'à trouver des raisons qui favorisent l'inclination dont le cœur est prévenu. C'est ce qui arriva aux Juifs dans la plus importante affaire qu'ils pussent avoir, qui étoit de discerner le Messie. Et c'est ce qui arrive de même à la plupart de ceux qui ont le fond du cœur corrompu par quelque passion secrette. Car si Dieu permet qu'il se présente des occasions où cette passion ait lieu d'agir, elle ne manque pas d'engager ceux qu'elle possede dans le mauvais parti qui la favorise.

II. La crainte de ces surprises qui naissent de la corruption du cœur prévenu par les passions, devroit donc faire prendre à tout le monde pour regle & pour principe de leur conduite, de suspendre leurs jugemens lorsqu'ils sentent que leurs passions sont émues. Car cette émotion leur marque suffisamment qu'ils ne sont pas en état de juger équitablement des choses. Tout témoin passionné

est récusable. Ainsi nous devrions nous récuser nous-mêmes dessors que nous nous sentons prévenus de passion. C'est une des principales raisons qui prouve l'utilité & la nécessité de se conduire dans ses affaires, & principalement dans celles de sa conscience, & par la lumiere d'autrui. Car il arrive assez rarement que deux personnes se trouvent prévenues de la même passion à l'égard des mêmes objets. Ainsi de cela même qu'un Directeur consulté n'a point de part à ce qui excite la passion de celui qui le consulte, il lui doit être plus croyable que lui-même. Ce qui paroît un grand bien ou un grand mal à un homme passionné, paroît tout autrement à un homme exemt de passion. Ainsi quand même on ne pourroit trouver des Directeurs qui eussent toutes les qualités nécessaires & prescrites par les Saints, il ne laisse pas d'être ordinairement meilleur & sûr de se regler par le jugement d'un autre, que par le sien propre.

III. Ce que Jesus-Christ dit aux Juifs, qu'*ils ne croyoient pas en lui, parce qu'ils n'étoient pas de ses brebis*, NON *creditis, quia non estis ex ovibus meis*, ne signifie pas que de n'être point brebis, soit la

cause effective de l'infidelité de ceux qui ne croyent pas Cela signifie seulement, que l'infidelité est un signe qu'on n'est pas du nombre des brebis de Jesus-Christ, ce qui est très-vrai. Mais comme il y a differens degrés d'infidelité, elle est aussi differemment signe de réprobation. Une infidelité passagere & qui n'est que pour un tems, n'est qu'un signe incertain de réprobation. Afin qu'elle en soit un signe certain, il faut que ce soit une infidelité perseverante, & qui dure toute la vie. Mais de quelque maniere qu'elle en soit signe, elle n'en est jamais l'effet. C'est-à-dire que la réprobation n'est jamais la cause de l'infidelité ni des autres pechés de celui qui est réprouvé. Car Dieu en réprouvant les hommes, ne les met point dans la néceffité de pecher, ni dans l'impuissance de faire le bien. Et il ne s'ensuit pas que Dieu n'ait aucune bonté pour ceux qu'il réprouve. L'Ecriture nous assure du contraire, puis-
Rom. 2. 4. 5. que saint Paul dit, que *la bonté de Dieu invite à la pénitence ceux même qui par la dureté de leur cœur amassent un trésor de colere pour le jour de la colere.* Et le Sage considerant la bonté de Dieu sur les
Sap. 12. 1. Payens mêmes, s'écrie : *O Seigneur, que*

votre Esprit est bon & doux en toutes choses ! Car vous ne châtiez qu'en partie ceux qui s'égarent, & vous les avertissez par les choses mêmes qui sont la matiere de leurs pechés, de quitter leur malice, & de croire en vous, Seigneur.

Il ne faut donc point conclure que Jesus-Christ n'eût aucun amour ni aucune bonté pour ces Juifs incrédules & qui n'étoient pas de ses brebis. Car quoiqu'il ne leur donnât pas de ces graces que Dieu par une misericorde gratuite a reservées pour ses élûs, il leur en donnoit d'une autre sorte dont ils abusoient par leûr malice, mais Dieu ne laissoit pas de les leur donner par amour & par bonté.

Il est vrai que le sens humain porteroit à croire que ç'auroit été traiter plus favorablement ces Juifs de ne leur donner point du-tout de graces, que de leur en donner dont Dieu prévoyoit qu'ils abuseroient ; de même qu'on feroit porté à croire que Dieu auroit plus témoigné de bonté aux Anges réprouvés de ne les point créer du tout, que de les créer en prévoyant qu'ils se perdroient éternellement. Mais il faut corriger par la foi tous ces jugemens humains, en recon-

noiſſant que Dieu par une ſageſſe élevée au-deſſus de nos eſprits, a jugé qu'il étoit meilleur de tirer le bien du mal, que de ne permettre aucun mal. Si cela ne s'accommode pas à nos idées, il faut réformer nos idées ſur celles de la foi. Il n'eſt pas étrange que la bonté de Dieu ne ſoit pas moins incompréhenſible que ſa puiſſance. Si donc il y a des effets de la puiſſance de Dieu que nous ne comprenons point, ne nous étonnons pas qu'il y ait des effets de ſa bonté que nous ne puiſſions comprendre.

IV. Jeſus-Chriſt dit enſuite de ſes brebis diverſes choſes qui ſont de grande conſolation pour les ames vraiment
v. 27. chrétiennes. Il dit qu'*elles entendent ſa*
& 28. *voix, qu'il les connoît, qu'elles le ſuivent, qu'il leur donne la vie éternelle, qu'elles ne périront jamais, & que nul ne les ravira d'entre ſes mains.* Car encore que les plus juſtes n'ayent pas dans cette vie une aſſurance entiere d'être du nombre des élûs, ils peuvent néanmoins en avoir une juſte confiance : & cette confiance leur donne droit d'eſperer les autres avantages qui ſont encore futurs. Quiconque eſt dans un tel état que ſa conſcience ne lui reproche point d'avoir mépriſé la

voix de Jesus-Christ dans aucun de ses préceptes, ou qui a raison de croire qu'il a réparé ce mépris par une sérieuse pénitence ; a droit d'avoir une confiance raisonnable, qu'il est du nombre de ces brebis qui entendent la voix de Jesus-Christ & qui la suivent. Car encore que pour s'attribuer cette qualité avec certitude, il fallût être assuré d'entendre & de suivre jusqu'à la mort la voix de Jesus-Christ : néanmoins quand on l'a entendue & suivie durant un assez longtems, on a un très-grand sujet d'esperer qu'on l'entendra & qu'on la suivra toujours, & que l'on aura part à ces autres promesses que Jesus-Christ fait à ses élûs *de leur donner la vie éternelle, de ne les point laisser périr, & de ne permettre pas qu'aucun les ravisse de ses mains.* La disposition présente est un gage de la future. On a droit de la considerer comme un effet de l'amour de Jesus-Christ envers soi : & l'on a sujet de croire qu'il nous a aimés de cette *charité perpétuelle* qu'un Prophete marque par ces paroles : *In caritate perpetua dilexi te : ideò attraxi te, miserans : Je vous ai aimé d'un amour éternel · C'est pourquoi je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai eue de vous.* *Jerem. 31. 5.*

V. Un Chrétien eſt au-moins par là bien plus aſſuré de ſon ſalut, que s'il n'en fondoit l'eſperance que ſur ſa propre vigilance & ſa propre volonté. Car il auroit alors tout ſujet de craindre que le diable ne le renversât par la force de ſes tentations, & ne le trompât par ſes artifices : & quelque bonne volonté qu'il ſe ſentît, il devroit appréhender ſa foibleſſe & ſon inconſtance. Mais étant aſſuré par l'Ecriture, que Dieu ne permettra pas qu'aucun de ſes élûs périſſe & ſoit ravi de ſes mains, il a tout ſujet d'eſperer & de ſe confier qu'il aura part à cette promeſſe, & qu'entendant & ſuivant la voix de Jeſus-Chriſt, il trouvera en lui ſon azile & ſa force contre les attaques du démon, la malice des hommes, & ſa propre corruption.

VI. Quoique Jeſus-Chriſt ait dit aux Juifs à qui il parloit, qu'ils n'étoient point de ſes brebis, on ne doit pas ſuppoſer par là qu'il leur ait revelé leur réprobation, & que ſi ſes Apôtres étoient préſens à ce diſcours, ils fuſſent obligés de regarder tous ces Juifs comme réprouvés, & de ne ſe mettre plus en peine ni de leur annoncer l'Evangile, ni de prier pour eux. Pour entendre donc ce

langage de Jesus-Christ, il faut sçavoir que l'on est des brebis de Jesus-Christ en deux manieres, selon la grace présente, & selon la prédestination éternelle. Etre brebis de Jesus-Christ selon la grace présente, ce n'est autre chose que d'être en grace, d'être juste, d'avoir droit au royaume des cieux. Ceux qui sont en cette maniere du nombre des brebis, entendent la voix de Jesus-Christ pendant qu'ils sont brebis. C'est pourquoi quand Jesus-Christ reproche aux Juifs qu'ils ne sont pas de ses brebis, cela veut dire simplement qu'ils ne le sont pas selon la grace présente : mais il ne s'ensuit pas que pouvant se convertir en un autre tems, ils ne pussent devenir brebis, & qu'ainsi ils ne pussent être brebis de Jesus Christ selon la prédestination.

N'entendre pas la voix de Jesus-Christ en un certain tems, est un signe certain qu'on n'est pas brebis de Jesus Christ dans ce tems-là. C'est aussi un signe que l'on ne l'est pas selon la prédestination : mais un signe qui n'est pas certain. Desorte que Jesus-Christ disant aux Juifs qu'ils n'étoient pas de ses brebis, leur marquoit certainement qu'ils ne l'étoient pas dans le tems qu'ils refusoient de croire

en lui, & il leur donnoit lieu de craindre de ne l'être pas non plus ſelon la prédeſtination éternelle. Et c'eſt pour cela qu'il mêle ces deux ſens, & paſſe de l'un à l'autre ; & qu'après les avoir avertis qu'ils n'étoient pas de ſes brebis, il décrit l'avantage de ceux qui ſont brebis ſelon la prédeſtination éternelle ; afin de leur faire voir de quel bien ils avoient lieu de craindre d'être exclus, quoique ce ne fût pas encore avec certitude. L'infidelité eſt un ſigne de réprobation ; & la foi préſente eſt un ſigne de prédeſtination. Mais comme l'infidelité, quoique ſigne de réprobation, n'en eſt pas un ſigne certain, celui qui eſt infidele pouvant anéantir ce ſigne en croyant & en ſe convertiſſant : de même celui qui a la foi & la charité, peut anéantir ce ſigne de prédeſtination en perdant la foi & la charité.

VII. Quoiqu'il n'y ait rien de plus terrible que d'avoir des marques de réprobation, il eſt clair néanmoins que jamais perſonne n'en peut être raiſonnablement troublé, parce qu'il n'y a point en cette vie de ſigne certain de réprobation. Le plus grand ſigne de réprobation eſt ſans doute de ne croire point du tout. Mais

outtre que celui qui ne croit point en un tems, peut croire en un autre, il est clair de plus que cette disposition ne sçauroit produire de trouble. Une personne qui ne croit point du tout, est à la verité miserable par cette privation de la foi : mais elle n'en est pas troublée, puisqu'il est impossible d'être troublé par la menace d'être privé de biens qu'on ne croit point. Que si l'on vient à en être troublé, on commence donc à croire, & l'on n'a plus ce caractere de réprobation. Ainsi ce trouble seroit déraisonnable s'il s'élevoit : & bien loin que ce fût cette doctrine qui le fît naître, on le combattroit plutôt efficacement par cette doctrine. Car la crainte même est un sujet d'espérance. C'est la voie de la charité. C'est le commencement de la conversion. C'est un effet de la foi. Ainsi quiconque est touché de crainte, y doit trouver sa consolation, & en doit tirer des motifs de travailler à sa conversion avec courage.

VIII. Dieu ne met jamais l'homme dans un état où il ait sujet de desesperer de son salut. Et cela suffit pour le faire agir. Car toutes les entreprises & tous les desseins des hommes ne sont presque fondés que sur des esperances sans certitude.

On s'embarque pour de longs voyages. On embraſſe la profeſſion des armes. On s'engage à la Cour. On forme dans la ſuite de ſa vie mille ſortes de projets qui ſont à la verité ſoutenus par quelque eſperance, mais qui n'ont aucune aſſurance de ſuccès. On ne laiſſe pas de ſe flatter de l'eſperance des biens auſquels on prétend, lorſqu'il y a bien plus d'apparence qu'on ne les obtiendra pas, qu'il n'y en a qu'on les obtiendra. Il ſuffit aux hommes pour ſoutenir par l'eſperance, que ce qu'ils eſperent ne ſoit pas impoſſible, & qu'il y en ait des exemples. Combien y a-t-il peu de gens qui parviennent aux premiers emplois de l'Egliſe ou de l'Etat, & combien y en a-t-il qui y prétendent, & qui ſe repaiſſent de l'eſpérance d'y arriver ? Quelle folie ſeroit-ce donc de renoncer au plus grand de tous les biens, & de ſe précipiter dans le plus grand de tous les malheurs, parce que ce bien ne ſeroit pas tout-à-fait certain ?

S'il n'y a pas de certitude d'y arriver, il n'y a jamais auſſi de certitude entiere d'en être exclus. La dépendance que nous avons de Dieu pour l'obtenir, eſt auſſi contraire au deſeſpoir qu'à la préſomption. Il ne faut pas s'en aſſurer pleine-

ment, parce qu'il dépend de Dieu. Mais il ne faut pas en deſeſperer, parce qu'il dépend de Dieu, & que nous le pouvons obtenir par le ſecours de ſa grace. Il faut donc operer ſon ſalut avec crainte & tremblement, parce que c'eſt Dieu qui donne la bonne volonté & l'accompliſſement de la bonne volonté; & il faut operer ſon ſalut avec eſperance, parce que c'eſt Dieu qui eſt notre refuge & notre ſecours.

Il ne faut pas même croire que le ſalut ſe trouve toujours dans le même degré d'incertitude. Car à meſure qu'on y travaille avec plus d'ardeur & plus de fidelité, il devient moins incertain. Chaque degré de vertu & de fermeté dans le bien que l'on acquert, diminue cette incertitude, & fortifie l'eſperance par la juſte confiance que nous devons avoir du ſecours de Dieu.

IX. Tout ce que l'on en peut donc dire, eſt que l'on n'arrive jamais en ce monde à la certitude entiere. Auſſi n'eſt-il pas utile d'y arriver. Car cette confiance entiere ſeroit dans l'état préſent une ſemence de préſomption. En ôtant la crainte, on diminueroit la ſollicitude, l'activité, la précaution, la vigilance. On di-

minue bien par les pechés les ſujets de cette grande confiance qui eſt jointe aux longs exercices des vertus chrétiennes ; mais on n'arrive jamais à un état où l'on ait raiſon de deſeſperer, parce que le deſeſpoir eſt une crainte ſans eſperance. Or on ne peut craindre ſans eſperer, puiſque la crainte même eſt une raiſon d'eſperer. Qui craint, croit ; qui croit, a le principe du ſalut. Qu'il s'applique donc uniquement à bien uſer de ce principe ; & au-lieu de s'embarraſſer de penſées contraires à la foi & au bon ſens, qu'il s'occupe uniquement des moyens d'augmenter ſa foi & ſon eſperance. Ces moyens ſont de monter par degrés de l'abîme où l'on s'eſt précipité. Or dans quelque abîme que l'on ſoit, on peut
Pſ. 129. 1. 2. crier à Dieu avec le Pſalmiſte : *Seigneur, je m'écrie vers vous du fond des abîmes : Seigneur, écoutez ma voix.*

Il ne faut pas ſe mettre en peine d'examiner ſi ces cris ſont un pur effet de la crainte, ou s'ils naiſſent de quelque commencement de charité. Auſſi-bien nous ne le ſçaurions diſtinguer certainement, ces mouvemens ſe mêlant & ſe confondant d'une maniere imperceptible. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il faut toujours crier

crier à Dieu par la priere. Il y a toujours des actions de vertu qui ſont proches & comme à la portée des états les plus éloignés de Dieu. Ce ſont les premiers degrés qu'il faut monter. Ces degrés nous rendent plus proches d'autres actions qui n'étoient pas d'abord à notre portée. Ainſi peu à peu on arrive juſqu'aux degrés où non-ſeulement on a ſujet d'eſperer, mais l'on a même ſujet d'avoir une grande confiance de ſon ſalut. Les pecheurs doivent tendre à la juſtice, & ont ſujet d'eſperer en montant les degrés qui y conduiſent. Ce doit être là le but de leurs prétentions. Et enſuite s'ils deviennent juſtes, ils doivent tendre à la perfection de la juſtice qui ſe terminera à la béatitude & au ſalut. Et ils en ſont déja en poſſeſſion en quelque ſorte, parce que cette juſtice qu'ils poſſedent eſt la vie éternelle, ſelon l'Evangile. C'eſt un bien éternel de ſa nature, que Dieu ne leur ôte jamais s'ils n'y renoncent eux-mêmes : & comme ils ſentent une volonté en eux de n'y pas renoncer, ils ont tout ſujet de croire qu'ils le conſerveront juſqu'à la fin.

SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Luc.* 7. 36.

EN ce tems-là, Un Pharisien ayant prié Jesus de manger chez lui, il entra en son logis, & se mit à table; en même-tems une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant sçu qu'il étoit à table chez ce Pharisien, y vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfum; & se tenant derriere lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, & elle les essuyoit avec ses cheveux, elle les baisoit, & y répandoit ce parfum. Ce que le Pharisien qui l'avoit invité considerant, il dit en lui-même: Si cet homme étoit Prophete, il sçauroit qui est celle qui le touche, & que c'est une femme de mauvaise vie. Alors Jesus prenant la parole, lui dit: Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Il

répondit : Maître, dites. Un créancier avoit deux debiteurs ; l'un lui devoit cinq cens deniers, & l'autre cinquante : mais comme ils n'avoient point dequoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette : lequel des deux l'aimera donc davantage ? Simon répondit : Je croi que ce sera celui auquel il a plus remis. Jesus lui dit : Vous avez fort bien jugé. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison ; vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver *les pieds ; & elle au-contraire a arrosé mes pieds de ses larmes, & les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser : mais elle depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête ; & elle a répandu* ses *parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de pechés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : mais celui à qui on remet moins, aime moins. Alors il dit à cette femme : Vos pechés vous sont remis. Et ceux qui étoient à table avec lui, commencerent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci, qui remet même les pechés ? Et Jesus dit* encore *à cette femme : Votre foi vous a sauvée, allez en paix.*

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour en nous représentant une sainte Pénitente, dont l'amour ardent obtient la rémission de plusieurs pechés, comme Jesus-Christ le lui déclare par ces paroles,
v. 47. *Beaucoup de pechés sont remis à cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé*; nous fait connoître par les actions où son amour l'engage, que celui de la plupart des pénitens étant si foible, est par-consequent peu capable d'obtenir la rémission de leurs pechés. Rien n'est plus extraordinaire que ce qu'elle fait. Elle entre dans un festin où elle n'est point invitée. Elle baise les pieds de Jesus-Christ; elle y répand des parfums; elle les arrose de ses larmes; elle les essuye de ses cheveux. Il falloit que son amour fût bien fort pour lui faire ainsi oublier toutes les regles de la bienséance humaine. C'est qu'elle sentoit vivement son mal, & qu'elle avoit une vive confiance que Jesus-Christ y remedieroit. Ces deux dispositions d'une douleur violente de ses pechés, & d'une esperance vive en son Médecin & en son Libérateur, produisirent en elle cet oubli des vûes humaines

qui la pouvoient détourner de faire ce qu'elle fit. Et c'est le défaut de ces deux dispositions qui nous remplit au-contraire de tant d'égards, & qui nous rend si faciles à remettre à un autre tems les principales actions de notre pénitence. Jamais on ne vit moins d'empressement qu'il en paroît dans la plupart des pénitens. Bien loin de faire des actions extraordinaires, ils ne font pas les plus ordinaires. Ils craignent toujours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'ils ne pourront soutenir. Ils veulent qu'on les mene lentement & peu à peu. Et ils craignent plus d'avancer dans la voie de Dieu, que les vrais pénitens ne craignent de reculer.

Mais il y a une regle indubitable qui doit retrancher la plupart de ces circonspections. C'est qu'il ne faut point déliberer sur toutes les choses incompatibles avec la piété ; ou qui nous peuvent être une occasion prochaine de chute. Malheur à nous si par un retour funeste dans le peché nous faisons une nouvelle alliance avec la mort ! Mais bien loin de nous épargner la confusion que nous nous attirerions par-là, nous devons souhaiter que si nous étions assez malheureux

pour retomber dans ce funeſte état, nous devinſſions l'objet du mépris & de la moquerie de tous les hommes. Ainſi nous ne devons point faire difficulté de nous conduire de telle ſorte que nous ne puiſſions abandonner Dieu ſans devenir ridicules. Il ne faut point craindre de s'engager, lorſqu'on ne s'engage qu'à ce qu'on ne ſçauroit omettre ſans périr. Il n'y a rien de pis que de demeurer dans la mort; & par-conſequent on ne doit jamais faire difficulté de quitter tout ce qui nous y retient, & qui eſt incompatible avec la vie.

II. Pour deſcendre donc au particulier de ce qui eſt renfermé dans cette maxime, concluons de là qu'il n'y a point de ménagemens à garder quand il s'agit de renoncer à l'immodeſtie ſcandaleuſe des habits & aux liaiſons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire une profeſſion publique d'obſerver les loix de l'Egliſe. Il ne faut pas continuer à s'empoiſonner, de peur de ne pas perſeverer dans la réſolution de ſe conſerver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne ſont pas eſſentielles à la vie chrétienne. A la bonne-heure qu'on ne frappe

pas les yeux du monde par un changement exterieur de son état, lorsque cet état n'a rien en soi qui soit criminel : mais deslors qu'il s'agira de renoncer aux obstacles de son salut, deslors qu'on reconnoîtra que quelque genre de vie, quelque action, quelque conversation est une occasion prochaine de retomber dans le crime, ce n'est plus là matiere de ménagement. On ne sçauroit trop se hâter de rompre tous ces funestes liens : & l'on doit embrasser au-contraire ces occasions comme un moyen que Dieu nous donne de réparer nos pechés, & de faire beaucoup de chemin en peu de tems.

III. Mais outre ce cas qui est indubitable, il y en a encore beaucoup d'autres dans lesquels on use d'un ménagement contraire aux interêts de son salut, & où la prudence est de n'en pas user. C'est lorsque faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertissemens, de se retirer de certaines conversations, de faire des retranchemens dans sa dépense & dans ses meubles, on mene une vie foible & si languissante, qu'on n'avance point dans la piété, ou qu'on y avance si peu, qu'on

eſt toujours tout prêt de retomber. Car quoiqu'alors on ne puiſſe dire en particulier d'aucune de ces choſes, qu'elle ſoit abſolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compoſe cette ſorte de vie, qu'on ne ſe guérit point des maladies dangereuſes qu'on a contractées; qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre, & qu'on demeure toujours dans un état de foibleſſe. On craint, dit-on, que ſi l'on ſe ſépare de ces amuſemens, on ne ſoutienne pas cette vie, on ne faſſe parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en ſéparant pas on ne retombe dans le peché. S'il faut ſe conduire par la crainte, que la moindre cede à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles qui ne veulent rien faire pour lui; qui veulent que leur ſalut ne leur coûte rien, & qui ne croyent pas qu'on ſoit obligé à rien ſouffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont beſoin de force pour y reſiſter: & comme l'on ne ſe fortifie point dans cette vie molle & languiſſan-

re, on ſuccombe à ces tentations. On s'approche ſi près du précipice, qu'on s'y laiſſe enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes & d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & ſes Anges font de notre lâcheté. Et enfin l'on craint tant le perſonnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grands ménagemens ſont des marques certaines que le monde eſt grand à nos yeux, & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu. Car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les effets de ſa juſtice, qui ſeroit touché de ſon amour, paſſeroit par deſſus ces petits obſtacles qui arrêtent l'ame; il ſe déferoit des vûes humaines; il penſeroit d'une autre ſorte à aſſurer ſon ſalut. C'eſt donc un état étrangement dangereux, que celui dans lequel une ame eſt ſi peu touchée des ſentimens de foi, de crainte & d'amour, parce que c'eſt par ces ſentimens qu'on repouſſe les tentations.

IV. Rien n'eſt plus éloigné de cette prudence humaine qui entretient l'ame

ou dans un état de mort, ou dans une foibleſſe dangereuſe, que la diſpoſition de cette ſainte Pénitente que l'Evangile décrit pour ſervir de modele à tous les vrais pénitens; & c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop méditer ce qui nous en eſt marqué. Il paroît premierement en elle un mépris, ou plutôt un entier oubli des jugemens des hommes. Elle ne ſe met point en peine de ce que pourroit penſer ce Phariſien. Elle n'y penſe pas. Quiconque eſt bien touché de la honte de ſes pechés, n'eſt gueres touché des vaines penſées des hommes. Une honte étouffe l'autre. Et comme l'on peut dire des faux pénitens, après ſaint Auguſtin, » qu'ils préferent à la juſtice qui les » oblige à s'humilier par la pénitence, » la vaine eſtime des hommes qui trou- » vent cette humiliation honteuſe : *Plus delectat hominum exiſtimatio, quàm juſtitia quâ ſe quiſque humiliat pœnitendo :* l'on peut dire auſſi d'un vrai pénitent, ce que ce ſaint Docteur dit d'un homme vraiment converti : » *Depuduit vanitati,* » *& erubuit veritati ;* qu'il ceſſe de rou- » gir d'être condanné par les vaines pen- » ſées des hommes, & qu'il commence » à rougir d'être condanné par la verité.

Auguſt. Enchir. c. 82. 22.

Cette mauvaise subtilité, qui nous fait pénetrer avec tant de promptitude ce que les hommes jugent de nous, ne vient que de l'attache que nous avons à leurs jugemens. L'amour de la verité nous aveugle au-contraire à l'égard de ces jugemens, pour nous découvrir d'autres jugemens, dont il est juste que nous soyons plus touchés.

Cette Pénitente étant donc entrée dans ce festin où elle n'étoit point invitée, mais où elle étoit portée par le desir de trouver son Médecin, elle s'approche de lui : mais elle ne se présente pas devant lui. Il y a une mauvaise confusion qui fait que les pecheurs tâchent de s'éloigner de Dieu : & ce sera ce sentiment qui abîmera tous les réprouvés dans l'enfer, pour tâcher de se soustraire aux rayons de sa justice. Mais la confusion dont cette Pénitente est touchée, est bien differente de celle là. Elle fuit la colere de Dieu, mais c'est en recourant à sa misericorde. Cette confusion lui fait chercher Dieu, & s'en approcher autant qu'elle peut : mais elle s'en approche néanmoins avec retenue. Elle se tient derriere : *Stans retrò*. Elle ne se présente v. 38.
pas devant lui. Elle ne prétend pas qu'il

lui parle ; il lui ſuffit qu'il la ſouffre à ſes pieds, & qu'il lui permette de les embraſſer.

Un vrai pénitent fait tout ce qu'il peut pour s'approcher de Dieu : mais il s'en approche d'une maniere qui marque la confuſion qu'il a de ſes pechés. Il lui ſuffit d'être au dernier rang des fideles. Il ſe met au-deſſous de tout le corps de Jeſus-Chriſt. Pourvû qu'il le touche en quelque façon, il ne demande rien davantage. Il eſt donc bien éloigné de prétendre qu'on le doive admettre tout-d'un-coup à la table des enfans & au feſtin des noces de l'Agneau. Ce lui eſt aſſez de n'être pas exclus de l'Egliſe, qui eſt le lieu de ce feſtin.

V. L'Evangile remarque enſuite qu'elle commença d'arroſer de ſes larmes les pieds de Jeſus-Chriſt, qu'elle les eſſuya de ſes cheveux, & qu'elle y répandit ſes parfums. Ses larmes & ſon proſternement aux pieds de Jeſus-Chriſt, marquent ſa douleur & ſon humiliation ; ſon amour eſt marqué par les baiſers, la haine de ſoi-même par l'uſage qu'elle fit de ſes cheveux, objet ordinaire de la vanité des femmes ; & enfin le ſoin de ſatisfaire pour ſes pechés par l'effuſion

de ses parfums. Ce sont diverses actions toutes nécessaires à la pénitence, mais qui naissent toutes d'une même source qui est l'amour. Point de pénitence sans humiliation, sans douleur, sans haine de soi-même, sans satisfaction. Mais pourvû qu'il y ait de l'amour, ces suites ne manquent jamais de s'y rencontrer. L'amour nous cause une sainte douleur d'avoir offensé celui que nous aimons. Il nous humilie de nous être élevé au-dessus des loix de Dieu. Il nous fait haïr tout ce qui nous a servi à l'offenser. Il employe tout ce que nous avons pour réparer nos pechés, & même les choses que nous avons le plus aimées; comme il n'y a rien que les femmes vaines aiment d'ordinaire davantage que leurs cheveux.

VI. C'est en cette maniere qu'on répand dans l'Eglise un parfum précieux qui la remplit d'une excellente odeur: & c'est par une raison contraire que la plupart des pénitens, au-lieu d'y causer une odeur agréable, n'y causent au-contraire que de l'infection. On ne voit dans leur exterieur aucun signe d'une veritable humiliation de cœur. Tout y respire encore le faste & la vanité. On

ne voit point qu'ils méprisent ce qu'ils ont aimé. On ne voit point qu'ils embrassent les pieds de Jesus-Christ; qu'ils témoignent de l'amour pour ses membres rabaissés & souffrans, qu'ils ayent soin de les soulager. Jesus-Christ, en se retirant dans le ciel, nous a laissé ses pieds sur la terre, pour servir d'exercice à notre charité. Qui n'a point d'amour pour ses membres visibles, mais infirmes, n'en a point pour Jesus-Christ glorieux, mais invisible. Il veut que les innocens mêmes leur donnent leur superflu, mais il prétend avec justice plus des pénitens que des autres. Le superflu a quelque étendue, & une personne touchée de l'esprit de pénitence, le doit prendre plus à la rigueur. Ce n'est qu'un devoir commun aux plus innocens, de donner aux pauvres leur superflu, parce que Dieu ne donne à personne les biens du monde que pour en prendre ce qui lui est nécessaire, & que l'on n'est que dépositaire & distributeur à l'égard du reste. Mais un pénitent, outre ce devoir, est encore obligé à donner son superflu pour satisfaire à la justice de Dieu, & pour réparer l'abus qu'il a fait des biens du monde; & c'est pourquoi Dieu a

voulu que cette Pénitente nous marquât ce devoir par l'usage qu'elle fit de ses cheveux. Les cheveux sont à la verité superflus ; mais entre les choses superflues, ce sont celles qui le sont le moins. Ce n'est point assez à un pénitent de pratiquer la tempérance. Adam auroit été tempérant, & les plus justes le doivent être. Il faut qu'un pénitent punisse par quelques mortifications pénibles aux sens les excès qu'il a commis dans la jouissance des créatures. Ce n'est point assez à une femme qui revient à Dieu après l'avoir beaucoup offensé par le luxe & par l'immodestie de ses habits, de se réduire à une exacte modestie. Les plus innocentes le doivent faire. Il faut que si elle est libre de faire ce qu'elle veut, elle répare par le retranchement de toutes sortes d'ornemens le scandale qu'elle a causé. On ne connoît d'ordinaire qu'une sorte de scandale, qui est celui que peut causer l'immodestie. Mais le seul luxe des habits sans aucune immodestie en est un très-grand, parce qu'il sollicite toutes les personnes foibles à l'imiter. Il fait passer ce vice en coutume, & la coutume est une espece de loi : ce qui rend toutes les personnes qui l'établissent

ou qui l'autorisent en la pratiquant, coupables de toutes ces mauvaises suites, & par-consequent obligées de réparer ce scandale par un exemple contraire.

VII. Jesus-Christ déclarant à l'égard
ѵ. 47. de la femme pénitente, que *beaucoup de pechés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, & que ceux à qui l'on remet moins, aiment moins*, sembleroit nous donner lieu de préferer en mérite les pénitens aux innocens, & de mesurer même leur charité sur les pechés qui leur ont été remis, en croyant qu'ils ont eu d'autant plus de charité, que Dieu leur a remis plus de pechés. Mais il est bien vrai que plus on aime, plus on obtient pleinement la rémission de ses pechés. Il est encore vrai que le mérite suit l'abondance de la charité; en-sorte qu'un pecheur qui aime davantage, est préferable, selon le jugement de Dieu, à un innocent qui aime moins; & par-consequent si l'amour d'un pénitent est plus grand, c'est une preuve que Dieu l'aime davantage; car l'amour de l'homme envers Dieu est un effet de l'amour de Dieu envers l'homme; & un plus grand amour de l'homme envers Dieu est une preuve certaine d'un plus grand

amour de Dieu envers l'homme. Mais ce que l'on ne doit pas conclure de ces paroles de l'Evangile, c'est que Dieu fasse toujours plus de graces aux coupables qu'aux innocens, ni qu'il leur témoigne plus d'amour.

C'est à la verité un grand amour de Dieu que de tirer les pecheurs de l'abîme du peché où ils se sont précipités ; mais c'en est encore un plus grand d'empêcher les innocens d'y tomber. Tous les pechés qu'ils n'ont point commis sont autant d'effets de ce grand amour, aussi-bien que toutes les bonnes œuvres qu'ils ont amassées durant tout le cours de leur vie. Ainsi les innocens n'ont pas moins de sujet d'aimer Dieu que les pecheurs convertis, &, comme dit saint Augustin, ils doivent croire que Dieu leur a remis tous les pechés qu'ils n'ont point faits ; mais s'ils n'aiment pas Dieu à proportion de ce qu'ils ont reçu de lui, & que les pecheurs le fassent, il est certain que les pecheurs les précederont dans le royaume de Dieu, & leur seront préferés. Car ce royaume étant le royaume de la charité, & la félicité qu'on y espere consistant dans une abondance de charité, il est certain que qui aura plus

Confes. l. 1. c. 7. n. 15.

de charité, y ſera plus grand, plus élevé, & plus heureux.

VIII. Mais pendant que cette femme pénitente ſe purifie de ſes pechés par les larmes que ſon amour lui fait répandre ſur les pieds de Jeſus-Chriſt, & par les bonnes œuvres qu'elle pratique, ce Phariſien ſe ſouille & ſe rend coupable par les jugemens injuſtes que ſa témerité lui fait faire & d'elle & de Jeſus-Chriſt. Il conclut que Jeſus-Chriſt n'eſt pas Prophete, puiſqu'il ſouffroit que cette femme touchât ſes pieds; & tant de marques extraordinaires de pénitence que cette femme fait paroître, ne lui font point changer l'impreſſion qu'il avoit d'elle. Elle eſt toujours pechereſſe dans ſon eſprit, & il ſuppoſe ou qu'elle n'eſt point changée, ou que toute changée qu'elle eſt, elle demeure digne de l'averſion des hommes. Voilà proprement l'eſprit du monde. Il eſt promt à juger en mal, & très-lent & très-retenu à juger en bien. Les plus legeres conjectures ſuffiſent à ce Phariſien pour condanner Jeſus-Chriſt, & les plus fortes preuves de converſion ne lui ſuffiſent pas pour juger favorablement de cette femme. La charité fait tout le contraire. Si elle ne juge

pas tout-à-fait sur des preuves petites & legeres, que des personnes qui ont été décriées soient effectivement converties, elle suspend au-moins les jugemens contraires. Elle est bien-aise d'avoir lieu de ne les pas condanner, & elle cesse dès-lors de les regarder comme étant dans le desordre, parce que les preuves, quoique legeres, suffisent pour douter ; & que dans le doute il n'est pas permis de condanner ceux dont le crime nous est douteux. Au-contraire pour renoncer à l'estime de quelqu'un, elle demande des preuves claires & décisives. Elle ne se contente nullement des conjectures incertaines; & ainsi elle la conserve tant qu'elle n'a pas d'évidence du contraire.

IX. Ce Pharisien qui formoit de faux jugemens en particulier, & qui se mettoit par ses jugemens injustes beaucoup au-dessous de la femme pénitente qu'il condannoit si durement, ne laisse pas de bien juger des maximes génerales & spéculatives. Ce qui lui fait donner cet éloge par Jesus-Christ même, qu'il avoit fort bien jugé, *rectè judicasti.* La verité v. 43.
ne nous devient odieuse que quand elle choque nos passions : ce qui n'arrive pas si souvent dans les maximes génerales. Et

c'eſt auſſi ce qui nous doit faire compter pour peu de choſe une certaine droiture que nous témoignons dans l'examen des regles génerales du Chriſtianiſme, & même une ſéverité apparente dans les déciſions des cas de conſcience où nous n'avons point d'interêt. Il ſemble qu'il n'y ait rien de trop fort pour nous : mais tout cela n'empêche pas que quand nous venons aux affaires particulieres, & que notre amour-propre s'y trouve intereſſé par quelque endroit, nous ne prenions les partis les plus foibles & les moins honnêtes, & que nous ne ſoyons fort injuſtes & fort déraiſonnables en effet comme l'étoit ce Phariſien. Au-lieu qu'il devoit ſe réjouir de la converſion de cette femme, & y prendre part par ſa joie, la grace qu'elle a reçue de Dieu devient la cauſe de ſa ruine par le mépris qu'il en fait. Un cœur charitable profite de tout ; des maux du prochain par la compaſſion, de ſes biens par la joie qu'il en reçoit. Un cœur malin & envieux trouve ſa ruine en tout ; dans les maux du prochain, parce qu'il s'y plaît ; & dans ſes biens, parce qu'il en conçoit du dépit & de l'envie, & qu'il tâche de les diminuer autant qu'il peut.

SUR L'EVANGILE
DU VENDREDI
DE LA SEMAINE
DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 11. 47.

EN ce tems-là, Les Princes des Prêtres & les Pharisiens s'assemblerent, & disoient entre eux : Que faisons-nous ? Cet homme fait plusieurs miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui ; & les Romains viendront, & ruineront notre ville, & notre nation. Mais l'un d'eux nommé Caïphe, qui étoit Grand-Prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien, & vous ne considerez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne périsse point. Or il ne disoit pas ceci de lui-même ; mais étant Grand-Prêtre cette année-là, il prophetisa que Jesus devoit mourir pour la nation des Juifs : *& non-seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler &*

réunir les enfans de Dieu qui étoient dispersés. Ils ne penserent donc plus depuis ce tems-là qu'à trouver le moyen de le faire mourir. C'est pourquoi Jesus ne se montroit plus en public parmi les Juifs, & il se retira même dans une contrée près du desert, en une ville nommée Ephrem, où il se tint avec ses disciples.

EXPLICATION.

I. C'Est un étrange spectacle que celui de ce conseil tenu contre Jesus-Christ, qui nous est représenté dans l'Evangile de ce jour. Ceux qui le composent, sont les chefs de la Religion Judaïque, qui ont à leur tête le Grand-Prêtre. On n'y examine ni la conduite, ni la doctrine de Jesus-Christ. On y demeure d'accord de la multitude de ses miracles. C'est même la conviction où l'on est de celui qu'il avoit fait en la personne de Lazare, qui y donne lieu. Miracle évident, inoui, & qui dans toutes ses circonstances étoit au dessus de tous ceux qui avoient été faits par les Prophetes! Il falloit donc décider d'abord à quel principe on le devoit rapporter, à Dieu, ou au démon. On ne se met pas en peine de tout cela. Les Prê-

tres, les Scribes, & les Pharisiens n'avoient aucuns sentimens fixes & uniformes touchant Jesus-Christ. Mais ils étoient fort unis dans l'amour des choses présentes, & dans le desir de se conserver. Ils convenoient parfaitement dans ces points. Leur principe commun étoit de ne hazarder point leur sureté temporelle pour aucune de ces choses, qui ne se voyent point, comme la justice, la verité, l'interêt de Dieu, la crainte des maux dont on les menaçoit en l'autre vie. Tout cela n'étant ni visible ni présent, n'étoit d'aucune consideration à l'égard de gens attachés uniquement aux choses présentes & visibles. Si quelque passion humaine eût favorisé Jesus-Christ, ils y auroient regardé de plus près. Car jamais nation ne fut plus violente dans ses passions, ni plus propre à se porter aux extrémités, & ils le firent bien voir quelques années après, ayant secoué le joug des Romains contre tous leurs interêts. Mais ici leur passion n'agissoit que contre Jesus-Christ.

Les miracles de Jesus-Christ étoient certains. La malice, l'imposture, l'entêtement ne pouvant les déguiser, les Prêtres & les Pharisiens étoient forcés de les

reconnoître, de-peur de se rendre ridi-
v. 47. cules. *Cet homme*, disoient-ils, *fait plusieurs miracles*. Or ces miracles étant certains, ils prouvoient invinciblement que la verité, la justice, la piété, & Dieu qui en est le protecteur, étoient du côté de Jesus-Christ. Ce n'étoient pas là de petits sujets de craindre. Mais ces sujets de crainte, quelque grands qu'ils fussent, n'étoient pas des maux présens. Car Dieu ne punit pas les crimes des hommes sur le champ, & souvent il ne les punit pas en ce monde. Ils en étoient donc peu touchés.

Que craignoient-ils donc ? Le voici :
v. 48. Les Romains sçauront que les peuples s'attachent à Jesus-Christ : ils le trouveront mauvais : ils feront passer cela pour une révolte : ils viendront & détruiront la nation des Juifs, & le temple. Quel remede à cela ? *Quid facimus ?*

II. Il falloit prendre parti sur ces diverses raisons de craindre. Il y avoit certitude de la verité & de la justice de la cause de Jesus-Christ : certitude de la puissance de Dieu pour le défendre, ou pour punir ceux qui se déclareroient contre lui. Les effets de la crainte des Romains étoient incertains. Dieu les pouvoit

voit anéantir ou détourner en mille manieres. Ils n'étoient pas même fort probables. Car que pouvoit-on craindre de l'attachement du peuple à un homme, qui faisoit si bien voir qu'il ne prétendoit rien dans le monde, & que son royaume n'étoit pas de ce monde ? Quelle sera donc la conclusion de cette déliberation ? On y avança d'abord ces petites raisons humaines : & sur cela le Grand-Prêtre Caïphe proposa son sentiment de cette maniere remarquable : *Vous n'y entendez rien, & vous ne considerez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne périsse point.* Il trouve la chose hors de doute, & il fait reproche aux autres d'y hésiter tant soit peu. C'est une moquerie, selon lui, que de mettre en balance miracles, verité, justice, crainte de la colere de Dieu, avec la crainte des Romains, quelque incertain que fût l'effet qu'on en appréhendoit. Ce n'est pas, selon lui, une déliberation de gens sensés. Que faut-il donc faire ? Il faut que Jesus-Christ périsse pour le salut du peuple. Voilà la conclusion. *v. 49. 50.*

Hé quoi ! si c'est un Prophete, un instrument choisi de Dieu, faut-il qu'il

périsse? Si c'est le Messie attendu par les Juifs, faut-il le faire mourir? La chose ne vaut-elle pas bien d'être éclaircie à fond? Dieu n'est-il pas aussi à craindre que les Romains, & n'y avoit-il pas lieu d'appréhender qu'il ne tirât une solennelle vengeance de la mort d'un juste dont ils ne pouvoient desavouer les miracles? Ce n'étoient-là que des raisons spirituelles & tirées d'évenemens futurs qui dépendoient de la volonté de Dieu inconnue aux hommes. Les gens du caractere de Caïphe ne se remuent pas par là. Que conclut-il donc? Il faut que Jesus-Christ meure, Prophete ou non Prophete, Messie ou non Messie, Fils de Dieu ou non Fils de Dieu. Il ne craignit point de s'attirer la colere de Dieu. Il considera seulement que les Romains pouvoient trouver mauvais que l'on crût en Jesus-Christ. Cette raison prévalut tellement sur les esprits, que l'on n'y en considera point d'autre. La décision parut sans replique: tout le monde y consentit. Et ainsi l'arrêt contre Jesus-Christ fut donné sans retardement.

III. Mais quel est le fondement de cette étrange conclusion? C'est uniquement que les Romains étoient des enne-

mis présens & visibles, capables de leur ôter les biens temporels & visibles dont ils craignoient la privation; & ces maux visibles dont ils étoient menacés, leur parurent tout autrement solides que toutes ces raisons spirituelles qui pouvoient les détourner d'attenter à la vie de Jesus-Christ. Quelque peu de proportion qu'il y ait entre Dieu & l'homme, l'homme visible fait pourtant plus d'impression sur l'esprit des gens charnels, que Dieu invisible. Il n'y a personne qui ne condanne cette détestable assemblée & cette horrible résolution. Mais, hélas! on ne fait pas réflexion que la conduite de la plupart des hommes a de même pour principe de préferer le présent au futur, le visible à l'invisible. L'on fait tous les jours ce que l'on condanne dans ces Juifs, & l'on ne peche même qu'en le faisant. Les Juifs ont méprisé Jesus-Christ sur la terre & revêtu des marques de foiblesse & de mortalité: & les Chrétiens le méprisent immortel & glorieux dans le ciel & dans la possession de son royaume. Les Juifs l'ont méprisé avant l'accomplissement des propheties, & avant qu'il eût donné les marques les plus éclatantes de sa divinité & de sa puissance:

& les Chrétiens le méprisent lorsque toute la terre est remplie de sa gloire & des marques de son pouvoir. Les Juifs l'ont méprisé sans lui avoir rien promis & sans l'avoir jamais reconnu : & les Chrétiens le méprisent après avoir promis de lui être fideles en faisant profession de le reconnoître pour leur Seigneur & pour leur Dieu. Les Juifs l'ont méprisé lorsque sa doctrine n'étoit presque reçue de personne, & qu'ils étoient soutenus en la rejettant, de l'autorité de toute la terre : les Chrétiens le méprisent, lorsqu'il faut en rejettant Jesus-Christ rejetter en même-tems l'autorité de toute la terre qui l'a reçu.

IV. Qui considerera bien ces differences, n'aura pas de peine à entrer dans ce sentiment de saint Augustin, qui paroît d'abord étrange : » Il semble, dit ce saint » Docteur, que le comble de tous les » crimes soit d'avoir crucifié Jesus-Christ: » mais ceux-là en commettent un plus » grand, qui non-seulement ne veulent » pas mener une vie chrétienne, mais » qui haïssent encore les préceptes de la » verité pour lesquels le Fils de Dieu a » été crucifié » : *Videtur consummata nequitia hominum qui crucifixerunt Filium*

August. in Ps. 7. v. 9.

Dei : sed eorum major est, qui nolunt rectè vivere, & oderunt præcepta veritatis, pro quibus crucifixus est Filius Dei. C'est par cette même raison que les soldats qui crucifierent Jesus-Christ, & Pilate qui le condanna, sont bien moins coupables que les Pharisiens & les Prêtres qui le livrerent entre leurs mains; parce que la haine de la verité étoit bien plus forte dans les Juifs que dans ces Romains. Les soldats ne se porterent à outrager Jesus-Christ que par l'inclination que les soldats ont d'ordinaire à faire du mal. Pilate ne le condanna qu'étant intimidé par les Juifs & par des interêts humains. Mais ni les soldats, ni Pilate n'avoient aucune haine particuliere contre Jesus-Christ. Il n'en étoit pas de même des Prêtres & des Pharisiens. La vie de Jesus-Christ étant contraire à leurs œuvres & à leur orgueil, ils étoient animés contre lui personnellement. Ils le haïssoient. Ils desiroient de l'ôter du monde : & non-seulement ils se portoient volontairement à sa mort, mais ils y forçoient les autres. C'a été là le principal crime des Juifs; & tous ceux qui haïssent plus la verité & la justice qu'eux, sont encore plus coupables qu'eux.

V. Dieu se plaît quelquefois à confondre visiblement la prudence humaine, & à faire tomber ceux qui la suivent dans les maux qu'ils appréhendent, par les voies mêmes qu'ils prennent pour les éviter. Il faut, disent les Juifs, que Jesus-Christ meure, afin que la nation des Juifs & le temple ne soient point détruits par les Romains; & ce sera la mort de Jesus-Christ qui fera détruire par les Romains & le temple & toute la nation des Juifs. Daniel l'avoit expressément prédit. Jesus-Christ le prédit depuis encore plus particulierement, & les Juifs s'attirent la ruine prédite par ces Prophetes, par le conseil même qu'ils prennent pour l'éviter. Ce sont des instructions utiles pour faire mépriser la prudence humaine. Mais quand Dieu permettroit qu'elle réussît, & qu'elle évitât les maux temporels qu'elle appréhende, elle n'en seroit pas moins aveugle ni moins méprisable. Qu'est ce que d'éviter un mal passager quand on s'engage par là en des maux éternels? Qu'est-ce que d'échapper des mains des hommes, quand on tombe par là dans celles d'un Dieu tout-puissant & irrité? Aussi Dieu ne permet ces châtimens visibles, comme celui qu'il fit des Juifs,

que pour nous porter à craindre bien plus sa colere que celle des hommes, & pour nous faire voir que si sa vengeance est si terrible dans ce monde même, lorsqu'il la veut exercer d'une maniere visible, elle le sera bien autrement en l'autre, qui est proprement le tems de ses vengeances contre les méchans. Ils sont donc toujours trompés par leur malice, & ils s'attirent toujours les maux qu'ils prétendent éviter. Car ils ne veulent pas seulement éviter un mal particulier, ils veulent éviter d'être malheureux. Or ils s'attirent le souverain malheur par tout ce qu'ils font pour l'éviter. Ainsi il est vrai de dire d'eux ce que dit l'Ecriture : *Quod timet impius, veniet super eum :* CE *que craint le méchant, lui arrivera.* *Prov.* 10. 4.

VI. Dieu laisse quelquefois tomber les justes dans les maux temporels, & permet que les méchans les évitent. Il permet même l'un & l'autre assez souvent, parce que les gens de bien n'ont pas d'ordinaire tant de précaution pour éviter les accidens de la vie, que les méchans, & qu'il y a bien des moyens qu'ils ne croyent pas pouvoir employer. Les méchans au-contraire trouvent bonnes toutes les voies qui les en délivrent.

Mais ils ne prennent pas garde que Dieu a une autre voie de délivrer ceux qui ſont à lui, & de punir ceux qui n'y ſont pas. S'il ne délivre pas les bons des maux de la vie préſente, il en fait des remedes à leurs maladies ſpirituelles. Il les préſerve par là de maux infiniment plus grands : & enfin il les y ſoutient par ſa grace, il adoucit ces maux par la patience qu'il leur donne, & il leur y fait trouver leur conſolation & même leur joie. Et s'il en délivre les méchans, il permet que cette délivrance ſoit pour eux un ſurcroît d'aveuglement, qu'ils ſe fortifient dans le déreglement par le ſuccès apparent de leur malice, qu'ils penſent moins à s'en relever, qu'ils s'y enfoncent de plus en plus, & que leurs maux en deviennent plus grands & plus irremédiables. Voilà ce qu'on gagne en rejettant la verité & la juſtice par des interêts humains.

VII. Mais comment eſt-il poſſible que des gens qui paroiſſent ſi zelés pour les interêts de Dieu, & qui faiſoient une ſi haute profeſſion de donner leur vie pour leur Religion, comme les Phariſiens, ayent pû condanner Jeſus-Chriſt en voyant dans ſes miracles qu'ils ne pou-

voient révoquer en doute des marques visibles de la protection & de l'approbation de Dieu ? Cela n'est pas difficile à comprendre à qui comprendra bien l'état d'une ame que la passion possede. Elle ne juge pas positivement que ce qui est évidemment vrai, soit faux. Ce n'est pas là la maniere dont elle s'y prend : mais elle favorise tous les doutes pour peu raisonnables qu'ils soient. Si elle n'a pas des sujets particuliers de douter des verités qu'elle n'aime pas, elle fait valoir certaines raisons generales, qui portent à douter de tout. Il y a bien des choses, dit-elle, qui paroissent miraculeuses, & qui ne le sont pas. On se trompe très-souvent en matiere de miracles. Qui sçait toutes les fins que Dieu peut avoir en les operant par les hommes ? Sur ces raisons génerales, elle met le point dont il s'agit au rang des choses douteuses : & croyant ainsi avoir droit de le regarder comme n'étant pas suffisamment prouvé, elle s'arrête à sa prévention ; & évitant d'envisager les raisons qui lui en pourroient faire voir la fausseté, elle s'occupe uniquement de ce qui la favorise. Ainsi en augmentant d'une part toutes les raisons de doute,

en se cachant toutes les preuves de la verité, en s'appliquant fortement aux lumieres trompeuses favorables à la fausseté, elle vient à bout de rejetter des vérités évidentes par elles-mêmes, & de demeurer attachée à des erreurs claires & certaines. C'est ainsi qu'ont fait les Pharisiens ; c'est ainsi que les heretiques agissent en préferant des sectes destituées de raisons solides, à l'Eglise Catholique, quelque environnée qu'elle soit de preuves & de lumieres. C'est enfin de cette maniere que se prennent tous les faux partis où l'on se porte par le poids des passions.

VIII. Il est marqué expressément dans
v. 50. l'Evangile, que *Caïphe ne dit pas de lui-*
& 51. *même qu'il étoit avantageux qu'un seul homme mourût pour le peuple, & que toute la nation ne pérît pas ; mais qu'étant Grand-Prêtre cette année-là, il prophetiza :* c'est-à-dire qu'en le disant, il avoit dans l'esprit une lumiere de Dieu & une lumiere prophetique, & cette lumiere entant qu'elle venoit de Dieu, ne pouvoit être mauvaise. Cependant ce fut sur cette lumiere que la résolution de faire mourir Jesus-Christ fut prise, & ce fut là l'usage que Caïphe en fit, & l'impression qu'elle fit

sur l'esprit de tous ces Prêtres & de tous ces Pharisiens. Mais c'est qu'il faut bien distinguer entre cette lumiere entant qu'elle venoit de Dieu, & entant qu'elle étoit alterée dans l'esprit de l'homme par les additions que les passions y faisoient. La lumiere de Dieu lui découvroit simplement que la mort de Jesus-Christ seroit utile aux Juifs, & cette lumiere étoit exactement veritable. Mais elle ne déterminoit point la maniere dont elle seroit utile. Elle ne marquoit point qu'il fût juste de procurer la mort de Jesus-Christ, & de n'avoir aucun égard à son innocence & à ses miracles. C'étoient toutes additions que Caïphe y faisoit par la corruption de son cœur. Il en concluoit qu'il seroit utile que Jesus-Christ mourût pour empêcher que les Romains ne détruisissent le temple & la nation. C'est ce que cette lumiere ne marquoit point.

Il en concluoit qu'il falloit donc le faire mourir, sans examiner s'il avoit ou s'il n'avoit point mérité la mort. Et c'est ce qui n'étoit point compris dans la lumiere de Dieu, & qui étoit une pure addition de la malice de l'homme. Qu'il est aisé à un cœur corrompu d'abuser des verités les plus certaines & les plus saintes, en

les alterant ainſi par des additions dont il ne veut pas s'appercevoir ! Qu'il eſt aiſé de les rendre les inſtrumens de ſes paſſions, quand on ſe laiſſe dominer par elles ! Et qu'il eſt important de demander continuellement à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas, de-peur que les lumieres mêmes qu'il nous aura données pour nous éclairer, ne ſe changent en ténebres qui augmentent notre aveuglement !

IX. Mais que les hommes faſſent ce qu'ils voudront en ſuivant leurs paſſions, ils peuvent bien ſe tromper eux-mêmes, mais ils ne peuvent tromper Dieu, ni ſe ſouſtraire à ſon pouvoir. Dieu préſide à l'aſſemblée des bons pour les éclairer & pour les conduire, & il préſide à l'aſſemblée des méchans pour uſer de leur malice ſelon ſes deſſeins. Jeſus-Chriſt comme Dieu étoit préſent dans cette déliberation dans laquelle ſa mort fut conclue. Il donna lui-même a Caiphe cette lumiere prophetique dont il fit un ſi déteſtable uſage. Il laiſſa agir les paſſions des hommes juſqu'à un certain point précis, & il ne permit pas qu'elles allaſſent plus avant. Que de voies les Prêtres & les Phariſiens pouvoient prendre pour le perdre ! Mais il les éloigna de toutes celles

qui ne s'accordoient pas avec ses desseins. Il regla avec un pouvoir souverain toutes les circonstances du sacrifice qu'il vouloit faire pour les hommes. Ceux qui se croyoient maîtres de sa vie, étoient dominés par lui, sans qu'ils s'en apperçûssent, dans toutes leurs paroles & toutes leurs actions. Il étoit maître absolu, lorsqu'il paroissoit assujetti aux méchans; & les méchans n'étoient que ses esclaves, lorsqu'ils croyoient être les maîtres de tout. N'entreprenons donc point de nous soustraire à l'empire de Dieu, ce qui ne peut avoir d'autres succès que de nous tromper. Employons tous nos soins à connoître, non ce qu'il permet simplement, mais ce qu'il approuve & qu'il nous ordonne d'accomplir. Les bons & les méchans ne sçauroient rien faire que ce qu'il veut ou qu'il permet; mais il n'y a que les bons qui executent ce qu'il veut & ordonne comme juste. Il n'y a qu'eux à qui Dieu revele quelle est sa volonté, que l'Apôtre appelle, *bonne*, *Rom. 12.* *agréable, & parfaite*, parce qu'elle ne nous porte qu'à ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, & ce qui est parfait. C'est ce que nous devons chercher toute notre vie.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *Joan.* 12. 10.

EN ce tems-là, Les Princes des Prêtres déliberérent de faire mourir aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs se retiroient d'avec eux à cause de lui, & croyoient en Jesus. Le lendemain une grande quantité de peuple qui étoit venu pour la fête, ayant appris que Jesus venoit à Jerusalem, ils prirent des branches de palmiers, & s'en allerent au-devant de lui, en criant : Hosanna (salut & gloire) *beni soit le Roi d'Israel qui vient au nom du Seigneur. Et Jesus ayant trouvé un ânon, monta dessus, selon qu'il est écrit : Ne craignez point, fille de Sion, voici votre Roi qui vient monté sur le poulain d'une ânesse. Les disciples ne firent point d'abord attention à cela ; mais quand Jesus fut entré*

dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avoient été écrites de lui, & que ce qu'ils avoient fait à son égard en étoit l'accomplissement. *Le grand nombre de ceux qui s'étoient trouvés avec lui lorsqu'il avoit appellé Lazare du tombeau, & l'avoit ressuscité d'entre les morts, lui rendoit témoignage. Et ce fut aussi ce qui fit sortir tant de peuple pour aller au-devant de lui, parce qu'ils avoient oui dire qu'il avoit fait ce miracle. De-sorte que les Pharisiens dirent entre eux : Vous voyez que nous ne gagnons rien, voilà tout le monde qui court après lui. Or il y eut quelques Gentils, de ceux qui étoient venus pour adorer au jour de la fête, qui s'adresserent à Philippe, qui étoit de Bethsaide en Galilée, & lui firent cette priere : Seigneur, nous voudrions bien voir Jesus. Philippe le vint dire à André, & André & Philippe le dirent ensemble à Jesus. Jesus leur répondit : L'heure est venue que le Fils-de-l'homme doit être glorifié. Oui, je vous le dis & je vous en assure : Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie, la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conserve pour la vie*

éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; & où je serai, là sera aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Pere l'honorera. Maintenant mon ame est troublée : & que dirai-je? Mon *Pere, délivrez-moi de cette heure, mais c'est pour cela que je suis venu en cette heure.* Mon *Pere, glorifiez votre nom. Au même-tems on entendit une voix du ciel*, qui dit : *Je l'ai déja glorifié, & je le glorifierai encore. Le peuple qui étoit là & qui l'écoutoit, disoit que c'étoit un coup de tonnerre. D'autres disoient : C'est un Ange qui lui a parlé. Jesus répondit : Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue, mais pour vous; c'est maintenant que le monde va être jugé, c'est maintenant que le Prince de ce monde va être chassé dehors. Et pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. (Ce qu'il disoit pour marquer de quelle mort il devoit mourir.) Le peuple lui répondit : Nous avons appris de la loi, que le Christ doit demeurer éternellement. Comment donc dites-vous, qu'il faut que le Fils-de-l'homme soit élevé en-haut? Qui est ce Fils-de-l'homme? Jesus leur répondit : La lumiere est encore avec vous pour un peu de tems : marchez pendant que vous avez la lumiere, de-peur que les ténebres*

ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténebres ne sçait où il va. Pendant que vous avez la lumiere, croyez en la lumiere, afin que vous soyez des enfans de lumiere. Jesus parla de la sorte, & se retirant il se cacha d'eux.

EXPLICATION.

I. UN des plus étranges effets de passion qui ait peut-être jamais été, est le dessein que formerent les Princes des Prêtres de tuer Lazare, après que Jesus-Christ l'eut ressuscité. Ils ne s'y porterent point dans la créance que sa résurrection fût feinte. Ils étoient assurés de sa verité par trop de témoins, ausquels ils ne sçavoient que répondre. Ils étoient même forcés d'avouer que Jesus-Christ faisoit plusieurs miracles : *Hic homo multa signa facit.* Que prétendoient-ils donc faire en tuant Lazare ? Il y a bien de l'apparence qu'ils n'avoient aucune vûe distincte, sinon d'anéantir une œuvre de Jesus-Christ, qui leur déplaisoit. Il falloit pour cela faire des suppositions insensées, que Dieu ne pouvoit les empêcher de tuer Lazare ; qu'il ne le pouvoit ressusciter qu'une fois, ou qu'il favoriseroit leur mauvaise intention.

Joan. 11. 47.

Il eſt clair qu'il y a de la folie dans toutes ces penſées ; auſſi ne s'y arrêtoient-ils pas peut-être diſtinctement. Ils étoient uniquement occupés de cet objet, que la vie de Lazare reſſuſcité par Jeſus-Chriſt, relevant Jeſus-Chriſt, étoit contraire à leurs deſſeins. La paſſion, quand elle eſt exceſſive, ne raiſonne plus. Elle tend à ſon but par toutes ſortes de voies. Si Jeſus Chriſt a reſſuſcité Lazare, ou il eſt Dieu lui-même, ou Dieu lui communique ſa puiſſance. C'eſt donc une impiété de s'oppoſer à lui, & de vouloir détruire ce qu'il a fait. C'eſt ce que la raiſon dicte. Mais la paſſion prend un autre tour, & en tire une autre concluſion. Elle faiſoit dire aux Phariſiens : Jeſus-Chriſt eſt contraire à nos œuvres, à notre réputation, à nos interêts. Il faut donc qu'il meure. Lazare lui attire de la réputation : il faut donc le perdre auſſi, en arrive ce qui pourra. Leur paſſion n'alloit pas plus avant, & ne vouloit pas écouter d'autres raiſons, parce qu'elle ne pouvoit ſouffrir que celles qui la ſecondoient.

II. Des Gentils favorables à la Religion des Juifs, & qui étoient venus à Jeruſalem pour y faire leurs prieres

& pour y adorer le vrai Dieu, ayant prié Philippe de leur faire voir Jesus, v. 21.
Jesus-Christ en prit sujet de marquer à ses Apôtres, que le tems étoit venu que sa gloire devoit être manifestée parmi les Gentils, & que sa mort en seroit le moyen. C'est ce qui est signifié par ces paroles: *L'heure est venue que le Fils-de-* v. 23.
l'homme doit être glorifié; c'est-à-dire que sa gloire doit éclater parmi les Gentils. En prédisant ainsi sa gloire, il avoit dans l'esprit le principal moyen de cette gloire qui étoit sa mort, comme il paroît par le discours qu'il fait ensuite, qui se rapporte uniquement à cette mort, par laquelle il enseigne à ses disciples qu'il opereroit la conversion des peuples: *Si* v. 24.
le grain de froment jetté en terre, ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il apporte beaucoup de fruit. Il est bien permis de desirer la gloire que Dieu nous a destinée; mais nous devons toujours enfermer dans ce desir les moyens par lesquels Dieu a dessein de nous y conduire: & ces moyens sont les souffrances & la mort même. Jesus-Christ l'a demandée distinctement à son Pere par ces paroles: *Mon Pere, l'heure est venue, glo-* Joan. 17.
rifiez votre Fils, afin que votre Fils vous 1.

glorifie. Il suffit aux Chrétiens qui ne connoissent pas cette heure, de demander à Dieu en géneral qu'il nous conduise par la voie des souffrances qu'il nous a destinées. Mais si-tôt que la volonté de Dieu leur est manifestée par les nécessités où il les met, ils doivent appreuver & recevoir avec actions-de-graces cette mesure de souffrances qu'il leur destine comme la voie de leur salut; & ils ne sçauroient séparer le desir & la demande de la gloire, du desir & de la demande de ses souffrances.

III. Jesus-Christ a demandé à son Pere qu'il le glorifiât : mais c'est afin de le glorifier lui-même, & de faire servir sa propre gloire à celle de son Pere : *Clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.* C'est ainsi que la charité nous faisant desirer la gloire du ciel & la souveraine béatitude, n'en est pas moins pure, ni moins desinteressée, parce qu'elle regarde cette béatitude comme un moyen de glorifier Dieu plus parfaitement; & elle la rapporte ainsi toute entiere à Dieu. L'amour de Dieu fait desirer d'arriver à la fin à laquelle l'homme est naturellement destiné, qui est de servir à jamais à la louange de la misericorde de

Ibid.

Dieu ; & c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire que par la poſſeſſion du ſouverain bien, c'eſt-à-dire par la connoiſſance & par l'amour de Dieu. Car on ne ſçauroit glorifier ce qu'on ne connoît point & ce qu'on n'aime point, & l'on le glorifie d'autant mieux qu'on le connoît & qu'on l'aime plus parfaitement.

IV. Ce que Jeſus-Chriſt dit à ſes Apôtres, que *ſi le grain de froment ne* v. 24.
meurt, il ne porte point de fruit ; mais qu'il en porte beaucoup quand il eſt mort ; ſe vérifia clairement par le ſuccès prodigieux de la prédication des Apôtres après la mort de Jeſus-Chriſt, au-lieu qu'il n'avoit converti que très-peu de perſonnes avant ſa mort, & encore d'une maniere fort imparfaite. C'eſt qu'il vouloit montrer que ſa mort eſt le vrai principe de la converſion des pecheurs ; que c'eſt d'elle que découlent tous les bons mouvemens qui font quitter le peché ; que c'eſt par elle qu'on en obtient la remiſſion ; que c'eſt en elle que les pecheurs doivent mettre toute leur confiance. Or comme la foi de la mort de Jeſus-Chriſt ne pouvoit être fort commune avant qu'elle fût effectivement arrivée, les converſions en ce tems-là étoient rares par

néceſſité, & elles ne ceſſerent de l'être que lorſque cette foi devint commune, & que l'on crut diſtinctement la mort du Médiateur.

V. Jeſus-Chriſt a voulu que ſa mort fût le principe de la vie des ames, afin de leur faire entendre que la vie qu'il leur donnoit en ce monde ici étoit une vie de mort. Car comme Jeſus-Chriſt en mourant s'eſt dépouillé de la vie d'Adam, il veut auſſi que la vie à laquelle il reſſuſcite les Chrétiens, ſoit une renonciation continuelle à toutes les inclinations de la nature corrompue. On n'eſt point vivant de la vie nouvelle, que par une mort continuelle à la vie d'Adam. Il faut que la vie d'un Chrétien tienne de ſon origine ; & qu'ayant pour principe la mort de Jeſus-Chriſt, elle porte en toutes choſes les caracteres de cette mort, & qu'elle l'annonce non-ſeulement dans la réception des ſacrés myſteres,
1. Cor. 11. 26. comme ſaint Paul nous l'ordonne, mais par toutes les actions dont elle eſt le principe. Tout doit être marqué à ce coin, & porter l'image de Jeſus-Chriſt mort à la vie d'Adam. Et c'eſt ce que Jeſus-Chriſt nous marque expreſſément dans
v. 25. cet Evangile même. *Celui*, dit il, *qui aime*

ſa vie, la perdra ; mais celui qui hait ſa vie en ce monde, la conſervera pour la vie éternelle. C'eſt-à-dire, que celui qui s'aime pour le monde, & qui cherche à y mener une vie ſenſuelle, ſe perdra lui-même ; & qu'afin de ſe conſerver pour l'éternité, il faut mourir à toutes les ſatisfactions humaines, & à tous les objets de la vie d'Adam.

VI. Quoique les Miniſtres de Jeſus-Chriſt n'ayent pas la même néceſſité de mourir que lui pour profiter aux autres, puiſque c'eſt au contraire durant leur vie qu'ils travaillent à la converſion des peuples ; il veut néanmoins que ce qu'il dit de lui même, que ſi le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure ſeul, mais que quand il eſt mort, il porte beaucoup de fruit, ſe trouve vrai en eux en pluſieurs manieres.

Premierement, cela eſt vrai à la lettre à l'égard de pluſieurs, en l'entendant de leur mort naturelle. Car il y en a beaucoup à qui il ne permet point de voir le fruit de leurs travaux. Il fait ſemer par les uns & recueillir par les autres, afin de les tenir tous dans l'humilité, & que perſonne ne s'attribue les fruits qu'il plaît à Dieu de produire par leurs mi-

nistere. Ainsi pour voir le fruit de leurs travaux, il faut qu'ils meurent comme Jesus-Christ.

Mais cela est vrai de tous, en l'entendant de la mort spirituelle à la vie des sens & de la concupiscence; car un Ministre de Jesus-Christ fait toujours peu de fruit, s'il n'est effectivement mort au monde, & si l'on ne peut dire de lui ce
Gal. 6. 14. que S. Paul dit de lui-même, qu'*il étoit crucifié au monde, & le monde à lui*: MIHI *mundus crucifixus est, & ego mundo.*

Il ne faut point chercher d'autre raison que celle-là, pourquoi il y a si peu de Prédicateurs dont la parole fructifie, c'est qu'ils sont trop vivans, que leurs passions se font trop paroître, & qu'ils aiment trop ce qui regarde la vie présente. Ainsi au-lieu de s'exercer à l'éloquence des paroles, & de tâcher d'acquerir les autres talens nécessaires à des Orateurs, pour rendre leurs prédications efficaces, ils devroient s'exercer à la mortification de leurs passions, & à devenir des grains qui meurent & qui germent dans la terre. Cela vaudroit sans doute bien mieux pour les disposer à leur ministere, que tous les talens humains qu'ils cultivent avec tant de soin.

VII. Jesus-

VII. Jesus-Christ après avoir marqué à ses Apôtres les avantages de sa mort, ne laisse pas de leur témoigner que *son ame en est troublée* : Et *nunc anima mea turbata est.* v. 27.
Il est difficile de comprendre comment ce trouble a pû s'élever dans l'ame de Jesus-Christ. Car étant certain que les plus forts mouvemens de l'ame étouffent les moindres, on ne voit pas comment l'ame de Jesus-Christ étant toute pénetrée d'un amour sans mesure pour la volonté de Dieu, & pour le salut des hommes, a pû être troublée de l'approche de cette heure, dans laquelle il devoit accomplir le principal de ses desirs, qui étoit d'executer l'ordre de son Pere, en rachetant les hommes. Si la mesure de charité que Dieu versoit dans l'ame des Martyrs, leur faisoit trouver de la joie dans les souffrances, combien la charité sans bornes que l'Esprit de Dieu répandoit dans l'ame de Jesus-Christ étoit-elle plus capable de produire cet effet ? Il faut donc dire que ce trouble n'étoit point l'effet de la seule idée de la mort, mais qu'il étoit produit par la volonté de Jesus-Christ. C'est elle qui suspendoit l'effet de la joie qu'il ressentoit au fond du cœur par l'amour im-

menſe qu'il avoit pour la volonté de ſon Pere, & pour la rédemption des hommes. C'eſt elle qui empêchoit cette joie de ſe répandre ſur la partie ſenſible de l'ame, & qui faiſoit en-ſorte qu'elle ne laiſſât pas d'être frappée fortement de l'idée des ſouffrances juſqu'à en être troublée. Ce trouble même faiſoit partie de ce qu'il devoit ſouffrir. Il eût moins ſouffert s'il n'eût pas été troublé, comme l'effuſion de cette joie qui étouffoit tous les ſentimens de trouble dans les Martyrs, diminuoit beaucoup leurs ſouffrances. Or Jeſus-Chriſt ne vouloit diminuer en rien les ſiennes. Il vouloit boire ſon calice tout entier, & n'en perdre pas la moindre goutte. Les hommes auroient pû penſer qu'il s'étoit ſervi de la force qu'il avoit comme Dieu, pour étouffer en lui le ſentiment des maux qu'il a ſoufferts. Il a donc voulu au-contraire ne ſe ſervir de la force qu'il avoit comme Dieu, que pour empêcher que ſes ſouffrances ne fuſſent diminuées par la joie qu'il avoit d'executer l'ordre de ſon Pere, & c'eſt-là la veritable cauſe de ce trouble.

VIII. Mais comme c'étoit lui-même qui l'excitoit, & qu'il n'auroit pû s'éle-

ver en lui ſans ſa volonté, il n'y a que lui qui en ſçache la meſure. Les troubles des hommes ſont bornés par la foibleſſe de leur eſprit, & l'obſcurité de leurs connoiſſances. Ainſi les effets n'en ſçauroient être grands, parce que la cauſe en eſt toujours foible. Mais le trouble de Jeſus-Chriſt étant l'effet de ſa puiſſance qui eſt infinie, & du deſir qu'il avoit de ſouffrir, il y a lieu de juger que ç'a été un des grands tourmens de ſa Paſſion: & c'eſt ce qu'il nous a falu faire connoître en permettant que ce trouble fût marqué par un ſigne auſſi extraordinaire que celui de cette ſueur de ſang qui arriva dans le jardin des olives, où il voulut le reſſentir pleinement.

IX. Jeſus-Chriſt finit les inſtructions qu'il donne aux Juifs dans cet Evangile, par cet avis important: *Marchez pendant* v. 35.
que vous avez la lumiere, de-peur que les ténebres ne vous ſurprennent. Le moyen ordinaire de conſerver & d'augmenter les lumieres & les graces de Dieu, n'eſt pas d'en parler, d'en écrire, d'en faire le ſujet de ſes ſpéculations. C'eſt de marcher & de vivre ſelon ces lumieres & ces graces, & de les réduire ainſi en pratique. Au-contraire la voie ordinaire

de les perdre & de les anéantir, eſt de negliger de les pratiquer. Il y a bien des gens qui demandent avec empreſſement ce qu'il faut faire pour avancer dans la vertu, & qui croyent n'avoir jamais aſſez d'avis & de methodes pour cela, comme ſi cet avancement & ce progrès dépendoit d'un certain ſecret, & d'une certaine methode. Mais voici une methode que l'on peut appeller évangelique, & qui nous eſt propoſée de par Jeſus-Chriſt même. Pour avancer dans la piété, pour empêcher que les ténebres ne nous ſurprennent, il ne faut que conſiderer ce que Dieu nous a fait connoître de ſes verités, & les réduire en pratique. Cet uſage des verités que nous connoiſſons, nous en découvrira d'autres que nous ne connoiſſons pas encore. Nos lumieres s'augmenteront par la pratique des vertus ; & ces lumieres diſſipant les ténebres, empêcheront ainſi que nous n'en
v. 35. ſoyons ſurpris : *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.*



SUR L'EPITRE

DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

EPÎTRE. *Philip. 2. 5.*

MEs Freres, Soyez dans la même disposition & dans le même sentiment où a été Jesus-Christ, qui ayant la forme & la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu : mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme & la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, & étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au-dehors. Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, & jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses, *& lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom; afin qu'au nom de Jesus tout genou fléchisse dans le ciel, dans la terre & dans les enfers; & que toute langue confesse que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de Dieu* son *Pere.*

EXPLICATION.

I. IL y a quantité de paroles & de maximes de l'Ecriture qui comprennent en abregé toutes les verités de la morale chrétienne, ou qui nous donnent des ouvertures pour les découvrir : mais je ne croi pas qu'il y en ait de plus féconde que celle-ci : *Soyez dans la même* v. 5. *disposition & les mêmes sentimens où a été Jesus-Christ.* Car pour reconnoître ce qu'il faut faire dans toutes les rencontres de la vie, nous n'aurions qu'à examiner quels sentimens auroit eu Jesus-Christ sur la chose dont il s'agit. La verité qui ne nous paroît pas toujours en elle-même & par rapport à notre disposition, nous paroît beaucoup plus facilement à la faveur de celle de Jesus-Christ. Elle nous marqueroit nos devoirs & nos obligations ; parce que nous n'avons pas une autre regle que lui. Entant que Dieu, il étoit la verité même, & cette verité le regloit toujours entant qu'homme ; & il en doit être de même de nous. Ses dispositions sont notre regle par elles-mêmes, parce que nous nous y devons conformer. Car, selon saint Paul, *Qui-* Rom. 8. 9. *conque n'a point l'esprit de* Jesus-*Christ*,

n'est point à lui : S i *quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Or il est bien clair que qui n'a point les dispositions de Jesus-Christ, n'a point son esprit. Ainsi l'examen des sentimens de Jesus-Christ sur chaque chose nous peut instruire en même-tems de ce que nous devons faire, & nous apprendre si nous avons lieu de croire que nous lui appartenons. Et cette pratique est d'autant plus utile, qu'elle renouvelle dans nous le souvenir de Jesus-Christ, & qu'elle nous donne lieu de recourir à lui ; ainsi elle ne nous montre pas seulement ce que nous devons faire, mais elle nous découvre encore de qui nous en pouvons obtenir la grace.

II. Ce n'est pas une marque certaine qu'on n'est pas à Jesus-Christ, de trouver en soi quantité de sentimens contraires à ceux qu'il a eus ; car il est certain que la concupiscence qui vit toujours en nous jusqu'à la mort, ne cessera jamais d'y exciter des desirs contraires à ceux de l'esprit : mais c'est de se laisser dominer par ces sentimens corrompus, de n'avoir point dessein de les combattre & de les détruire en soi. C'est de les approuver, de les suivre, & de mépriser

ceux qui ne les ſuivent pas. Car ce n'eſt pas un conſeil que celui de tendre à former en nous les ſentimens de Jeſus-Chriſt, & de condanner tout ce qui y eſt oppoſé : c'eſt un précepte ſans l'obſervation duquel nous ne ſçaurions appartenir à Jeſus-Chriſt. Cette condannation de tous ces mauvais ſentimens nous rend conformes aux diſpoſitions de Jeſus-Chriſt ; puiſque c'eſt une marque qu'on les a gravés dans le fond du cœur. Et quoiqu'il nous échappe des fautes qui y feront contraires, pourvû qu'elles ne ſoient que venielles, elles ne nous donnent lieu que de dire avec l'Apôtre :
Rom. 7. 16. 25. *Je conſens à la loi*, & reconnois *qu'elle eſt bonne :* CONSENTIO *legi*, *quoniam bona eſt :* ou, *Je ſuis ſoumis à la loi de Dieu ſelon l'eſprit :* MENTE *ſervio legi Dei.* Mais il n'y a point de conformité dans ceux qui ne condannent point ces mauvais ſentimens, & qui n'ont aucun deſir d'en être guéris.

III. L'Apôtre ne ſe contente pas de nous exhorter en géneral à être dans les mêmes ſentimens que Jeſus-Chriſt, il nous propoſe même en particulier la diſpoſition de Jeſus-Chriſt, qui paroît la plus éloignée de pouvoir être ſuivie &

imitée par les hommes. *Soyez*, dit-il, *dans les mêmes ſentimens & dans les mêmes diſpoſitions où a été Jeſus-Chriſt, qui ayant la forme & la nature de Dieu, s'eſt anéanti lui-même en prenant la forme & la nature de ſerviteur, en ſe rendant ſemblable aux hommes, &c.* Car comment, dira-t-on, l'homme peut-il imiter cet anéantiſſement ; puiſque toute l'humiliation des hommes ne va qu'à reconnoître l'état très-effectif de baſſeſſe où ils ſont réduits, & à vouloir bien être traités ſelon cet état ? Qu'ils faſſent ce qu'ils voudront, ils ne ſçauroient ſe rabaiſſer plus qu'ils ne méritent. Ils ne ſçauroient renoncer à aucune grandeur, puiſqu'ils n'en ont plus. Il eſt vrai qu'il faut reconnoître cette difference entre l'humilité de Jeſus-Chriſt & celle des hommes. Mais il n'en eſt pas moins vrai que cette humilité inimitable à l'homme le met dans une obligation indiſpenſable de s'humilier au-moins en la maniere qu'il le peut. Si Jeſus-Chriſt s'eſt humilié en Dieu, il faut que l'homme s'humilie en homme, & qu'il renonce aux petites élevations & aux petits avantages dont il eſt capable, puiſque Jeſus-Chriſt s'eſt anéanti dans les avantages divins qui v. 5. 6. 7.

lui appartenoient selon la nature divine.
Serm. 2. in Ps. 8. n. 13. » Il faut, dit saint Augustin, que l'hom-
» me rougisse d'être superbe, puisque
» Dieu s'est rendu humble pour lui :
Erubescat homo esse superbus, propter quem factus est humilis Deus. Car l'homme sans doute est d'autant plus obligé de renoncer à la fausse grandeur que son orgueil lui attribue, que Dieu s'est dépouillé pour lui des veritables grandeurs qui lui appartenoient légitimement.

IV. Outre cet anéantissement de Jesus-Christ entant que Dieu, qui ne sçauroit convenir proprement à aucune créature, il nous donne de plus entant qu'homme des exemples de la plus parfaite humilité qui puisse être pratiquée par les hommes. Cette humilité consiste à avoir tellement regardé la gloire de Dieu en toutes choses, qu'il n'y a jamais mêlé aucune recherche humaine, ni aucune complaisance dans sa propre excellence, com-
Joan. 8. 50. me il est aisé de remarquer en toute sa vie. C'est ce qui fait qu'il se rend lui-même ce témoignage, qu'*il ne cherche*
Joan. 38. *point sa gloire :* Ego *autem non quæro gloriam meam :* & que son Apôtre déclare
Rom. 15. que Jesus-Christ *n'a jamais eu aucune vûe de sa propre satisfaction :* Christus *non*

sibi complacuit. Il nous dit encore dans son Evangile, qu'*il n'est point venu au monde pour faire sa volonté, mais celle de son Pere.* Joan. 6. 38.
Et quoiqu'il ait été élevé par son Pere, selon son humanité, à une gloire ineffable, il rapporte néanmoins totalement cette gloire à l'honneur de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre témoigne qu'à la fin de tous les tems & au commencement du regne de l'éternité, *il remettra son royaume à Dieu son Pere :* 1. Cor. 15. 24.
CÙM *tradiderit regnum Deo & Patri.* ET *qu'après que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses :* TUNC *& ipse Filius subjectus erit* v. 28.
ei, qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. L'ordre naturel est que Dieu regne sur toutes choses. Jesus-Christ, bien loin de troubler cet ordre, est venu pour le rétablir, en rapportant toutes choses à Dieu. Or ce rapport de toutes choses à Dieu, qui paroît excellemment dans Jesus Christ, renferme la parfaite humilité & la destruction totale de l'orgueil ; car l'orgueil n'est autre chose qu'un vol que l'on fait à Dieu d'une partie de sa gloire ; & il est clair que celui qui lui rapporte tout, ne lui

vole rien, & par-consequent qu'il est parfaitement humble.

V. On ne considere gueres parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui consiste à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas : mais le fond de ce vice est de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, soit qu'on les ait, soit qu'on ne les ait pas. C'est une sorte de vanité, si l'on s'imagine les avoir lorsqu'on en est dépourvu. Mais c'est toujours orgueil de s'y plaire quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en estiment, & d'avoir de la complaisance dans cette estime. Il y a toujours en cela non-seulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injustice & du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, & qu'il est obligé de la lui rendre & de la lui rapporter toute entiere. Enfin il ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaissé par cette enflure interieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talens & ces qualités dont il se glorifie. Il est meilleur, si l'on veut, d'avoir certaines qualités humaines & certains talens, que de ne les avoir

point : mais il vaut mieux de beaucoup en être privé, que d'en faire un ſujet d'élevation & d'orgueil. Ainſi la plupart des talens rabaiſſent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains & plus orgueilleux.

Or comme il n'eſt pas permis de s'élever, & de ſe plaire dans ſes propres talens, il n'eſt pas permis auſſi de contribuer à produire cette mauvaiſe complaiſance dans les autres. Si l'on demande donc à un homme de bien pourquoi il fait difficulté de louer les Grands du monde, lors même qu'ils paroiſſent louables, il peut répondre en un mot, que ce qui l'empêche d'imiter ceux qui les accablent de louanges, c'eſt qu'il les aime, & que les aimant il ne croit pas qu'il lui ſoit permis de leur nuire & de les empoiſonner comme il le feroit par ſes louanges. Il faut donc voir avec plaiſir les bonnes qualités des Grands ; il faut en rendre un témoignage équitable en leur abſence : mais il eſt dangereux d'en parler devant eux d'une maniere qui leur puiſſe ſervir de tentation, parce qu'il n'eſt pas permis de leur nuire, & qu'on eſt obligé de les aimer.

VI. Il n'eſt pas beſoin de prouver que

Jesus-Christ a renoncé à toutes les choses qui servent d'ordinaire de fondement à l'orgueil des hommes, comme les richesses, la pompe, la puissance, la magnificence, la faveur des Grands, les talens humains : mais il n'est pas aisé d'abord de comprendre que ce soit par humilité qu'il s'en est privé. Car sa lumiere lui faisoit voir tellement le néant & le vuide de toutes ces choses, qu'il les auroit pû posseder sans aucun danger. Comme il n'étoit pas moins temperant en se trouvant à des festins par des motifs de charité, il n'en auroit pas été moins humble en possedant tous les objets de la vanité des hommes, parce qu'il n'en auroit pas moins connu le néant, & qu'il n'y auroit eu aucune complaisance. Pourquoi donc a-t-il voulu s'en priver ? C'est par des raisons dignes de sa charité. Il pouvoit à la verité être parfaitement humble en possedant tous les avantages humains ; mais il n'auroit pas instruit les hommes par son exemple, qu'il leur est meilleur d'en être privés que de les posseder. Les maximes de verité qu'il auroit pû leur proposer sur ce point, n'auroient pas été accompagnées de la pratique. Or les hommes sont si grossiers, qu'ils sont peu

touchés des inſtructions qui ne conſiſtent qu'en paroles. Afin donc de les détromper de la fauſſe idée qu'ils avoient de toutes ces qualités humaines, & pour leur apprendre efficacement que leur bien conſiſtoit à en être privés, il devoit marquer ce jugement auſſi bien par ſes actions que par ſes paroles : & pour les obliger à ne pas mépriſer ceux qui ſeroient privés de ces biens humains, il falloit qu'ils fuſſent obligés à honorer ces privations dans la perſonne de la Sageſſe éternelle. On élude plus facilement ce qui n'eſt marqué que par ſes paroles : mais on n'élude pas de même des exemples vivans, tels que Jeſus-Chriſt nous a donnés de ſes ſentimens. On ne ſçauroit nier en voyant Jeſus-Chriſt privé de tous les biens du monde par un effet de ſa volonté & de ſon choix, que cette privation ne ſoit préferable à la poſſeſſion de toutes ces choſes. C'eſt la premiere raiſon qui a porté Jeſus-Chriſt à embraſſer cette privation en qualité de Docteur de l'humilité.

VII. Un autre motif que Jeſus-Chriſt a eu de ſe priver de toutes les grandeurs du monde, a été l'interêt de la gloire & de l'honneur de ſon Pere : car comme

la passion que les hommes avoient pour l'élevation les a portés à se faire des idoles de tous les objets de leur orgueil, Jesus-Christ a jugé avec raison que le zele de l'honneur de son Pere l'obligeoit à se priver de toutes ces idoles profanes dont les hommes s'étoient servis à deshonorer Dieu. Ainsi pour leur inspirer le même mouvement de zele, il leur en a voulu montrer l'exemple dans sa personne. Le mauvais usage que les hommes font de toutes les grandeurs humaines, suffit donc à un Chrétien pour s'en éloigner, à l'exemple de Jesus-Christ, afin de témoigner par là qu'il déteste cet usage criminel, & qu'il n'y veut point avoir de part.

Cette raison nous en découvre une autre, qui obligeoit encore Jesus-Christ à se priver de toutes les choses qui servent de nourriture à l'orgueil des hommes. C'est que toutes ces choses sont devenues à l'homme de grandes tentations. Le péché a imprimé dans son cœur un tel penchant à l'orgueil, qu'il est très-difficile de s'en garantir autrement que par la privation de ce qui l'excite. Ainsi cette privation est devenue par là le grand remede de sa principale plaie ;

& comme Jesus-Christ est venu dans le monde pour l'en guérir, il étoit obligé en qualité de Médecin de lui en montrer l'exemple. Il n'en avoit pas besoin pour lui-même, mais l'homme en avoit besoin : & pour l'empêcher d'en avoir horreur, il a voulu prendre lui-même ce remede, afin que l'homme ne fît pas difficulté de le prendre dans le besoin pressant qu'il en a.

VIII. Mais outre ces raisons qui ont porté Jesus-Christ à renoncer à tous les objets de l'orgueil des hommes, il y a encore été obligé par la principale de ses qualités, qui est celle de Médiateur entre Dieu & les hommes ; car cette qualité ne consistoit pas seulement à réconcilier l'homme avec Dieu, en lui obtenant un pardon gratuit de ses pechés ; elle consistoit à satisfaire à la justice de Dieu, & à prendre sur soi les peines qui étoient destinées à l'homme, & qu'il devoit souffrir selon les regles de cette justice. Comme donc le capital des pechés de l'homme étoit l'orgueil, Jesus-Christ en qualité de Réparateur de ce peché, a voulu porter la peine dûe à l'orgueil de l'homme. Or il n'y en a point de plus convenable que l'humiliation. L'outrage

fait à Dieu par l'élevation injuste de l'homme pecheur, devoit être réparé par la profonde humiliation du Fils de Dieu. Et comme tous les crimes des hommes portoient le caractere de leur orgueil, toutes les actions de Jesus-Christ homme ont dû porter les caracteres de son humilité ; & c'est aussi ce qu'il a parfaitement accompli, & qui paroît dans toutes les actions de sa vie.

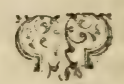
IX. L'Apôtre nous le marque clairement par ces paroles qu'il ajoute : *Que*
v. 8. Jesus-Christ *s'est rabaissé lui-même en obéissant à son Pere jusqu'à la mort, & à la mort de la croix :* HUMILIAVIT *semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Le grand orgueil de l'homme a été de s'être voulu rendre indépendant de Dieu, & de s'être soustrait à son obéissance, pour chercher sa gloire & son bonheur dans soi-même. La grande humilité de Jesus-Christ est de n'avoir jamais eu en vûe que d'obéir à son Pere, & de faire, non sa volonté, mais celle de son Pere. Cette obéissance n'a eu pour terme que la mort & la mort de la croix ; parce que c'est le terme de la vie de J. C. mais elle a commencé dès le premier moment de

ſon être. Car pour rendre ſes humiliations plus parfaites, il ne s'en eſt pas réſervé le choix, & il a voulu qu'elles fuſſent toutes conſacrées par l'obéiſſance ; parce que comme il n'y a rien de plus grand dans l'homme que ſa volonté par laquelle il commande à toutes choſes, la principale humiliation de l'homme conſiſte dans le dépouillement de ſa propre volonté. C'eſt-là l'humiliation que Jeſus-Chriſt a pratiquée depuis le premier moment de ſa vie juſqu'à ſa mort. Ainſi ſon humiliation a été continuelle, parce que ſon obéiſſance a été ſans interruption.

Mais puiſque c'eſt-là l'humiliation que Jeſus-Chriſt a pratiquée, il s'enſuit que c'eſt auſſi celle qui nous eſt principalement propoſée à imiter. Jeſus-Chriſt s'eſt humilié comme chargé des pechés des hommes, & nous devons nous humilier comme étant effectivement pecheurs : car Jeſus-Chriſt n'a pas prétendu en s'humiliant pour les pechés des hommes, les exempter de s'humilier : mais il a voulu ſanctifier nos humiliations par le mérite des ſiennes, & les rendre capables d'être reçues de Dieu en ſatisfaction de nos pechés, étant jointes avec les ſiennes. Il s'eſt humilié pour nous obte-

nir la grace de nous humilier. Mais qui ne s'humilie point, n'a point de part à cette grace. Il faut donc que notre vie pour être ſemblable à celle de Jeſus-Chriſt, ſoit une humiliation continuelle : que nous renoncions à toutes nos fantaiſies, & à toutes les volontés de la chair, pour nous conduire par la volonté de Dieu. Cette obéiſſance nous conduira comme Jeſus-Chriſt à la mort, & à la mort de la croix : car la mort que Dieu nous fait rencontrer dans le cours de notre obéiſſance, eſt pour chacun de nous notre croix propre : & ſi le reſte de notre vie a été l'imitation de l'obéiſſance de Jeſus-Chriſt, nous devons eſperer que notre mort ſera l'imitation de la ſienne, & qu'elle nous conduira à la participation de la gloire que Jeſus-Chriſt s'eſt acquiſe par ſes humiliations, & qu'il a acquiſe à tous ceux qui ſe rendront imitateurs de ſa vie & de ſa mort.



SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

EVANGILE. *Matth.* 21. 1.

EN ce tems-là, Jesus étant près de Jerusalem, & étant arrivé à Bethphagé près de la montagne des oliviers, il envoya deux de ses disciples, & leur dit: Allez à ce village qui est devant vous, & vous y trouverez en arrivant une ânesse liée, & son ânon auprès d'elle; déliez-la, & me l'amenez. Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, & aussi-tôt il les laissera emmener. Or tout ceci s'est fait, afin que cette parole du Prophete fût accomplie, Dites à la fille de Sion; Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse, & sur l'ânon de celle qui est sous le joug. Les disciples s'en allerent donc, & firent ce que Jesus leur avoit commandé. Et ayant amené l'ânesse & l'ânon, ils les couvrirent

de leurs vêtemens, & le firent monter dessus. Une grande multitude de peuple étendit aussi ses vêtemens le long du chemin: les autres coupoient des branches d'arbres, & les jettoient par où il passoit. Et tous ensemble, tant ceux qui alloient devant lui, que ceux qui le suivoient, crioient: Hosanna, salut & gloire *au Fils de David: Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

EXPLICATION.

I. C'Est une pompe digne de Jesus-Christ, & d'une grande instruction pour tous les fideles, que celle dont il voulut que sa derniere entrée dans Jerusalem fût accompagnée. Jamais rien ne fut plus distingué des pompes du monde: & l'on peut dire que Jesus-Christ s'est autant humilié dans ce triomphe, que dans aucune autre action de sa vie. Il y paroît suivi d'une troupe de gens ramassés qui jettent leurs vêtemens dans le chemin où il devoit passer, coupent des branches d'arbres pour l'honorer, & lui font diverses acclamations. Il entre ainsi dans une espece de triomphe en Jerusalem, mais il y entre pour mourir, ayant l'esprit tout rempli de la vûe de sa mort prochaine. Les grandeurs

humaines ne seroient gueres dangereuses, si ceux qui en jouissent étoient occupés de ces pensées. Ce ne sont point les Pharisiens & les Grands de la Judée qui lui font cette entrée, ni même les habitans de Jerusalem. Ce sont des troupes de peuple qui étoient venues à la fête de Pâque : *Turba multa quæ venerat ad diem festum :* & qui n'avoient point de part à la conspiration des Juifs. Ainsi cette multitude n'empêchoit pas qu'il ne vît qu'il alloit se livrer à ses ennemis, ni qu'il ne connût toute leur haine & tous leurs desseins contre lui. Il voyoit jusques dans le fond la foiblesse du zele que ce peuple faisoit paroître pour lui. Il voyoit que ce n'étoient que des roseaux que la moindre agitation feroit plier, & qu'il se trouveroit seul & abandonné si-tôt que ses ennemis se seroient saisis de lui. Il n'avoit donc garde de faire grand fond sur ces acclamations, & sur ces marques d'un zele qui avoit si peu de force & de fermeté.

Joan. 12. 12.

II. Que les Grands du monde seroient heureux, s'ils connoissoient de même le peu de fond qu'ils devroient faire sur toutes les louanges qu'on leur donne & sur les complaisances qu'on leur rend ;

& s'ils pouvoient pénetrer combien il y a en tout cela peu de verité & peu de sincerité ! Ils le pourroient sans doute, & il leur seroit facile de s'en assurer par la maniere dont on parle devant eux de ceux qu'on a traités autrefois de la même sorte qu'eux, mais dont on n'espere plus rien. La conclusion seroit facile à tirer. Ils ne la tirent pas néanmoins, & ils veulent bien se tromper eux-mêmes pour ne pas voir un objet desagréable, qui est que la plupart de ceux qui font paroître tant de zele & tant d'estime pour eux, n'ont dans le fond ni affection ni estime pour leurs personnes, & seroient peut-être ravis d'être en pouvoir de faire paroître librement le mépris qu'ils ont pour eux.

III. Jesus-Christ qui étoit incapable de cette illusion, & qui voyoit clairement jusqu'où s'étendoit l'affection & le zele que ce peuple avoit pour lui, ne laissa pas de permettre qu'il lui en rendît ces témoignages exterieurs; parce que quoique foibles, ils étoient néanmoins sinceres. Il voulut montrer par là que la mort qu'il alloit souffrir n'avoit point pour cause la haine des peuples, mais l'envie des Prêtres & des Pharisiens.

1. Il

1. Il voulut donner lieu de distinguer dans cette union des Prêtres & des Pharisiens avec le peuple, qui parut à sa mort, ce qui venoit de la foiblesse & de la legereté du peuple, & ce qui procedoit de la jalousie & de la haine opiniâtre des Pharisiens & des Prêtres. Et ainsi c'étoit une justice qu'il rendoit à ces peuples, que de montrer par là que ce n'a point été par leur propre inclination qu'on lui a donné la mort.

2. Il voulut faire voir que le degré de corruption où l'on arrive par l'orgueil, l'avarice, la jalousie, & les autres pechés spirituels, est tout autrement grand & tout autrement capable des crimes énormes, que celui qui se rencontre dans ceux qui ont plus de simplicité & moins d'orgueil.

3. Comme Jesus-Christ dit de Marie, lorsque peu de tems avant sa mort elle répandit des parfums sur ses pieds & sur sa tête, qu'elle avoit prévenu le tems de sa sépulture; on peut dire de même de cette troupe qui accompagna son entrée dans Jerusalem, qu'elle prévint le tems de sa sépulture & de sa mort. Elle n'y pensoit pas, à la verité, non plus que Marie; mais Jesus-Christ y pensoit pour

elle, & allant à la mort il faisoit rendre par ce peuple les devoirs qui étoient dûs à sa sainte humanité. Ce n'étoit donc pas tant un triomphe qu'un convoi & une pompe funebre.

4. Enfin la malice des Pharisiens & des Prêtres méritoit d'être poussée à bout par ces marques de l'inclination des peuples pour Jesus-Christ; afin qu'elle ne differât pas davantage à se porter à l'excès horrible qui a fait le comble de leurs crimes, mais qui étoit nécessaire au salut du monde, & à l'accomplissement de l'œuvre de Jesus-Christ.

IV. Mais ce triomphe de Jesus-Christ étoit particulierement destiné à faire voir que la mort vers laquelle il marchoit, étoit le moyen que Dieu avoit choisi pour triompher de ses ennemis, & c'est ce qu'il marque clairement un peu après par ces paroles : *C'est maintenant que le* *Joan.* 12. 31. *monde va être jugé ; c'est maintenant que le Prince du monde va être chassé dehors.* Jamais il n'y eut une victoire si importante ; & c'est pour témoigner avec quelle joie il y alloit, qu'il voulut y marcher avec une espece de triomphe. Cette mort étoit terrible à la nature ; & c'est pourquoi il voulut en être troublé : mais elle

étoit infiniment aimable à la charité de Jesus-Christ, puisque c'étoit la principale de ses œuvres, & la consommation de toutes les autres. C'étoit la principale fin de sa venue, comme il l'assure lui-même : *Propterea veni in horam hanc.* Joan. 12. 27. Et c'est pourquoi il voulut qu'elle fût accompagnée de triomphe, pour marquer la joie avec laquelle il l'accomplissoit. Cette joie auroit dissipé ce trouble que Jesus-Christ voulut bien ressentir à l'approche de la mort, ou plutôt elle l'auroit empêché de naître, s'il ne l'eût retenue dans la partie superieure de son ame; mais comme elle étoit très-réelle & très-effective, il voulut la faire connoître par cette pompe exterieure.

V. On peut voir dans ce triomphe de Jesus-Christ de quelle maniere Dieu a voulu que les choses les plus grandes & les plus importantes fussent exposées aux yeux des hommes. Rien n'est plus grand que la victoire que Jesus-Christ a remportée sur le démon par sa mort. C'est la fin de l'Incarnation ; c'est la consommation du grand œuvre de Dieu ; c'est la rédemption du genre humain ; c'est le moyen choisi de Dieu pour la réparation de sa gloire. Mais rien ne paroît

plus petit & plus vil que les signes exterieurs par lesquels il plut à Dieu de la faire paroître aux hommes. Il voulut que son Fils qui alloit à Jerusalem pour l'accomplir, y fût reçu en triomphe. Mais quel triomphe, & quel appareil ! une troupe de gens ramassés & d'enfans s'en va au-devant de Jesus-Christ. Il marche environné de ce peuple, monté sur un ânon. De pauvres gens jettent leurs vêtemens sur son chemin, d'autres arrachent des branches d'arbres. Toute cette pompe regardée selon les pensées humaines & selon les idées de grandeur que les hommes se sont formées, paroît plutôt ridicule qu'honorable : mais ce sont-là les voies & les moyens dont Dieu se sert pour faire paroître en ce monde ici les grandeurs de l'autre monde. Il les veut faire connoître, mais sans préjudice de l'humilité qui devoit accompagner toute la vie de son Fils. Il veut qu'elles paroissent, mais sans emprunter rien du faste & de la pompe du siecle, & sans frapper les sens des hommes charnels d'aucun spectacle conforme à leur vanité & à leur orgueil. Il ne falloit pas qu'il parût que son Fils aspirât en aucune sorte aux grandeurs du monde,

ni qu'il en fît aucun état. Il falloit donc que son Fils allât en triomphe à Jerusalem, puisqu'il y alloit triompher du monde. Mais il falloit aussi que ce triomphe n'eût aucun éclat, & qu'il ne ressemblât en rien aux pompes du monde. Et c'est ce qui fut parfaitement bien remarqué par toutes les circonstances dont il fut accompagné. Les hommes qui n'ont que des vûes bornées, & qui ne se proposent que l'éclat & la grandeur, n'y voyent rien qui les satisfasse; mais la foi qui a des lumieres plus étendues y découvre une proportion admirable avec les desseins de Dieu.

VI. Quelque bassesse apparente qu'il y eût dans ce spectacle, il ne laissa pas de piquer les Pharisiens & d'irriter leur *Matth.*
envie, & sur tout elle fut étrangement *21. 15.*
aigrie par les acclamations des enfans. Ils en firent donc des reproches à Jesus-Christ, comme s'il eût eu tort de les souffrir. Et Jesus-Christ leur ferma la *v. 16.*
bouche par ce Passage des Pseaumes : *Vous avez accompli votre louange par la* *Ps. 8. 3.*
bouche des jeunes enfans, & de ceux même qui sont à la mammelle. Le cœur possedé d'envie se scandalise de tout. Au-lieu de penser à s'humilier soi-même, il ne pense

qu'à rabaisser les autres. Il voit de l'orgueil où il n'y en a point, & n'en voit point en soi, quoiqu'il en soit tout rempli. Les cris & les acclamations des enfans mêmes incommodent ces Docteurs des Juifs, & ils ne peuvent souffrir que celui dont ils conjuroient la mort, reçût ces honneurs pour petits qu'ils fussent. Mais leur jalousie n'étoit pas la regle de Jesus-Christ. Il ne devoit pas empêcher pour les contenter ce qui devoit édifier toute l'Eglise ; ce qui accomplissoit les propheties ; ce qui rendoit témoignage du jugement sincere des personnes non passionnées, & qui étoit la conviction de la malice de ceux qui étoient aveuglés par leur passion. Ainsi il n'y eut aucun égard. Il entra dans Jerusalem en cet état, & il laissa les Pharisiens & les Prêtres faire leurs complots qu'il pouvoit empêcher en mille manieres ; mais dont il vouloit souffrir l'execution pour obéir
Ph. 2. 8. aux ordres de son Pere, *jusqu'à la mort, & à la mort de la croix*, comme dit l'Apôtre.

VII. Toutes ces troupes qui suivoient Jesus-Christ, & qui contribuoient à son triomphe, le faisoient volontairement & de bon cœur. Car il n'y avoit gueres

alors d'autre motif qui pût porter à honorer Jesus-Christ. Ils lui rendoient un témoignage qu'ils sçavoient leur pouvoir être dangereux, parce qu'il les rendoit odieux aux Pharisiens. Ils avoient un zele sincere pour Jesus-Christ & quelque degré de courage; & par là ils étoient beaucoup au-dessus de plusieurs Chrétiens, qui ne s'acquittent des devoirs communs du Christianisme que par coutume, ou de crainte de passer pour des gens sans religion. Mais ce degré de zele ne mettoit pas encore ce peuple en état de resister aux fortes épreuves, telle que celle qui arriva peu de jours après. Le corps de la Religion Judaïque s'étant soulevé contre Jesus-Christ, & s'étant uni pour demander sa mort, tous ces gens qui l'avoient suivi dans son triomphe, ne parurent plus; personne ne s'opposa à la violence des Prêtres; personne ne rendit témoignage à l'innocence de Jesus-Christ, & ne contredit ceux qui demandoient sa mort. Tout succomba à cette tempête. Et c'est ce qui fait voir qu'il y a une extrême difference entre une vertu éprouvée & une vertu qui ne l'a jamais été. On ne se connoît pas, dit S. Augustin, quand on n'a point été tenté. *In Ps. 43. n. 20.*

L'homme croit quelquefois pouvoir ce qu'il ne peut pas, & ne pouvoir pas ce qu'il peut. La tentation lui eſt comme une maniere d'interrogation que Dieu lui fait, qui lui apprend à la diſcerner : *Unuſquiſque ſe tentatione tanquam interrogatus agnoſcit.*

Serm. 1. in Pſ 36. n. 1.

VIII. Ce n'eſt pas que quelques épreuves qu'un homme ait faites de ſes forces, & quelques graces qu'il ait reçues de Dieu pour reſiſter aux grandes tentations, il ait jamais ſujet d'avoir une telle confiance dans ſoi-même, qu'il croit n'avoir point beſoin d'un nouveau ſecours de la grace. Ce ſeroit une préſomption criminelle qui le rendroit plus foible effectivement que ceux qui n'auroient jamais été éprouvés ; car il ne ſeroit pas ſeulement en danger de tomber, il ſeroit effectivement tombé & renverſé : mais c'eſt que les perſonnes éprouvées peuvent, ſelon les regles de la prudence chrétienne, ſe porter à des œuvres de charité que d'autres qui n'auroient paſſé par aucune épreuve, ne pourroient entreprendre ſans témerité. Les épreuves qu'ils ont ſouffertes, leur peuvent ſervir à diſcerner la volonté de Dieu ; elles leur donnent lieu de croire qu'il les appelle

à ces œuvres, & elles leur ſont des gages de ſon ſecours : au-lieu que d'autres qui n'auroient pas été éprouvés, ne pourroient ſe le promettre ſans témerité, & devroient recourir au moyen qui leur convient davantage ; qui eſt la fuite des occaſions. Ainſi les perſonnes éprouvées peuvent être engagées à des miniſteres & les accepter ſelon l'ordre de Dieu, que d'autres devroient refuſer, quand on les leur préſenteroit. C'eſt la raiſon pour laquelle l'Apôtre défend de choiſir les *Néophytes*, parce que le défaut d'expérience & d'épreuve fait que leur vertu eſt ordinairement moins ſolide, & qu'elle ſuccombe plus facilement aux tentations, & principalement à celles qui portent à l'orgueil. *1. Tim. 3. 6.*

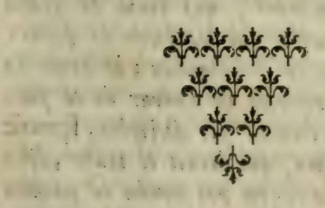
IX. La vie chrétienne eſt une tentation continuelle, parce que la concupiſcence nous tendant continuellement des piéges, il n'y a pas d'autre moyen de les éviter que de ne ſe laſſer jamais de combattre. Cependant il y a certains tems dans la vie qui ſont appellés des tems de tentation, parce que Dieu permet que nous y ſoyons plus violemment & plus dangereuſement tentés, & que les chutes qu'on y fait ſont plus mor-

telles. Il y a peu de personnes à qui il n'en arrive de cette sorte dans le cours de la vie. Et c'est le plus souvent la maniere dont on s'y conduit, qui décide du salut; ce qui est marqué par ces vents & ces tempêtes qui renversent, selon l'Evangile, la maison qui n'est pas bâtie sur le roc. Mais la differente maniere dont on se conduit dans les grandes tentations, dépend ordinairement de celle dont on se conduit dans les petites, qui passent pour un tems de calme en comparaison des grandes tempêtes. Ceux qui pendant qu'ils jouissent de cette paix, sont fideles à leurs devoirs, & tâchent de se fortifier & de faire du progrès dans la vertu, qui selon l'avis que leur en donne le Sage, *préparent leur ame à la tentation*, par la vigilance, par la priere, par la méditation des vertus de l'Evangile; ceux-là, dis-je, obtiennent la grace d'être fideles dans les grandes occasions. Mais ceux qui menent une vie relâchée, qui ne font point de provision de ce qui est nécessaire pour se soutenir dans les grandes épreuves, sont d'ordinaire emportés par ces fortes tentations. Ainsi l'épreuve ne fait que manifester ce qui étoit déja fait. Ceux

Matth. 9. 27.

Eccli. 2. 1.

qui demeurent debout étoient déja parvenus à cette force, & ceux qui ſuccombent avoient déja ſuccombé. La tentation ne fait que manifeſter ce qui étoit déja preſque fait. Et c'eſt ce qui oblige tous les Chrétiens de vivre toujours dans une profonde humiliation devant Dieu, & dans une vigilance continuelle; car tout le tems de cette vie étant partagé en ces deux états, de reſiſtance à la tentation, & de préparation à la tentation, aucun de ces deux tems ne ſouffre le relâchement, la langueur, la pareſſe, l'orgueil; & l'un & l'autre demandent beaucoup d'humilité, de prieres, de vigilance & d'activité.





SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE.

EVANGILE. *Joan.* 12. 1.

SIx jours avant la Pâque, Jesus vint à Bethanie où il avoit ressuscité Lazare d'entre les morts. On lui apprêta là à souper. Marthe servoit, & Lazare étoit un de ceux qui étoient à table avec lui. Mais Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui étoit de grand prix, le répandit sur les pieds de Jesus, & les essuya de ses cheveux; & toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. Alors l'un de ses disciples, sçavoir *Judas Iscariote, qui devoit le trahir, dit: Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cens deniers, qu'on auroit donnés aux pauvres? Il disoit ceci, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il étoit larron, & que gardant la bourse, il portoit*

l'argent qu'on y mettoit. Mais Jesus dit : Laissez-la faire, parce qu'elle a gardé ce parfum *pour le jour de ma sépulture. Car vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais pour moi, vous ne m'aurez pas* pour *toujours. Une grande multitude de Juifs ayant sçu qu'il étoit là, y vinrent, non-seulement pour Jesus, mais aussi pour voir Lazare qu'il avoit ressuscité d'entre les morts.*

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour nous représente l'action de Marie sœur de Lazare, qui répandit un parfum précieux sur les pieds & sur la tête de Jesus-Christ. Cette action condannée par Judas, & peut-être par quelques autres Apôtres, mais justifiée & défendue par Jesus-Christ même, nous apprend à ne juger pas facilement de la conduite des personnes de piété, quoiqu'il nous paroisse qu'elles pourroient faire un meilleur usage de leurs biens & de leurs talens. Car dans les choses qui sont bonnes en elles-mêmes, Dieu ne porte pas toujours les ames à ce qui nous paroît un plus grand bien. Il permet qu'elles ne voyent pas tout, & qu'ayant l'esprit

borné, elles s'occupent entierement d'un certain bien qu'elles se proposent. Il les pousse lui-même quelquefois à certaines œuvres qui sont importantes pour ses desseins, mais dont nous ne pénetrons pas l'utilité. Quelquefois il le fait par misericorde, parce que souvent ce qui nous paroît moins considerable est très-important par les suites qu'il a dessein d'en tirer. Quelquefois il le permet par justice, parce que les pechés des hommes méritent qu'il n'éclaire pas ceux qui sont en état de faire de grands biens, sur ce qui auroit été plus utile pour l'Eglise. Et lorsqu'il punit ainsi les hommes par ces ténebres qui dérobent à ceux qui sont d'ailleurs bien disposés, la connoissance des vrais utilités de l'Eglise, il ne laisse pas de les récompenser de leur bonne volonté : ces ténebres étant plutôt destinées à la punition des autres, qu'à celle des personnes qu'elles empêchent de faire un meilleur choix dans leurs bonnes œuvres.

II. Il faut donc extrémement distinguer la conduite de Dieu, de celle des hommes ; & à l'égard des hommes, le jugement qu'ils doivent porter des bonnes œuvres, lorsqu'il s'agit de les entre-

prendre, & celui qu'ils en doivent faire lorſqu'elles ſont accomplies par d'autres. Les voies de Dieu à l'égard des hommes étant mêlées de miſericorde & de juſtice, il ne leur inſpire pas toujours les œuvres les plus excellentes ni les plus utiles. Les hommes au-contraire ne ſe devant regarder que comme miniſtres de la miſericorde de Dieu, doivent toujours conſeiller ce qu'ils croyent de plus utile à l'Egliſe. Leur regle dans les conſeils qu'ils ont à donner, doit être l'ordre de la charité, qui les oblige de préferer les charités ſpirituelles aux corporelles, les plus grandes aux plus petites, les plus étendues aux plus reſſerrées; & il ne leur eſt jamais permis de s'éloigner de cet ordre par des caprices & des interêts humains. Mais quand il s'agit, non de conſeiller de bonnes œuvres, mais de juger de celles qui ſont déja faites, il leur doit ſuffire pour les approuver, qu'elles ſoient bonnes en elles-mêmes, & qu'elles puiſſent avoir été faites par de bons motifs. C'eſt ce qui doit moderer les cenſures qu'on fait quelquefois des ornemens & des décorations des Egliſes. Car encore qu'il puiſſe y avoir de l'excès, & qu'il arrive ſouvent que l'a-

mour-propre & le desir de jouir de ce que l'on donne à Dieu, y ayent autant de part qu'une piété sincere, néanmoins comme ce peut être aussi l'effet d'un bon zele, & qu'il se peut faire que Dieu ne donne pas d'autres lumieres, ni d'autres vûes à ces personnes, il faut s'abstenir de condanner ce qui est peut-être approuvé de Dieu.

III. Mais cette reserve qu'il est si nécessaire de garder dans ses jugemens, lorsqu'il s'agit de condanner des actions qui peuvent être bonnes, ne dispense pas ceux qui ont le desir & l'obligation d'employer leur bien en bonnes œuvres, de veiller extrémement pour empêcher que le diable ne les leur ravisse en les corrompant ou dans le principe, ou dans la suite, ou dans la fin de l'action. Car comme il n'a pas moins de desir de gâter nos bonnes œuvres, & de nous les rendre inutiles, que de nous porter à en faire de mauvaises, s'il ne peut pas nous empêcher de nous dépouiller d'une partie de nos biens, il tâche de faire ensorte qu'en nous en dépouillant en apparence, nous les retenions en effet, & que nous donnions à notre amour-propre ce qu'il semble que nous donnions

à Dieu. C'eſt à quoi il réuſſit en nous faiſant mêler des vûes de vanité ou d'interêt dans l'uſage que nous en faiſons, en nous faiſant choiſir des œuvres éclatantes, & des charités magnifiques, afin de jouir de l'honneur qui nous en revient. On a des précautions merveilleuſes quand il s'agit d'aſſurer ſon bien : mais on n'en a aucune pour empêcher que le diable ne nous raviſſe le fruit de nos bonnes œuvres. On ne voit preſque autre choſe dans l'Egliſe, que des bonnes œuvres perdues pour ceux qui les font par les vûes baſſes & intereſſées qu'ils y joignent. On fait preſque toujours enſorte de reprendre ce que l'on faiſoit ſemblant de donner à Dieu ; & en le reprenant de la ſorte on le perd, & on ſe prive de la récompenſe qu'on avoit ſujet d'en attendre de Dieu, ſi on lui eût offert ces œuvres avec pureté & deſintéreſſement.

IV. Une des cauſes ordinaires de ce mauvais uſage des biens humains, lors même qu'il ſemble qu'on les employe pour Dieu, c'eſt qu'on les regarde comme des dons pleinement gratuits que l'on fait à Dieu, auſquels on croit n'être point obligé par aucune loi. Mais il

n'en eſt pas ainſi. Dieu veut bien recevoir comme des préſens & des offrandes de charité ce que nous employons en bonnes œuvres, pourvû que nous n'ayons en vûe que ſa gloire. Mais la verité eſt néanmoins, que nous ne lui ſçaurions rien offrir que ce qui lui eſt dû par juſtice. Quelques biens que l'on puiſſe poſſeder en ce monde, non-ſeulement on ne les tient que de la liberalité de Dieu, mais ils appartiennent toujours proprement à Dieu. Après en avoir pris ce qui nous eſt néceſſaire, le reſte doit être employé purement à ſon honneur & ſelon ſes ordres. Si donc ce qui nous détermine à une œuvre plutôt qu'à une autre, eſt notre amour-propre & notre interêt; il eſt clair qu'alors nous raviſſons à Dieu ce qui lui appartient, pour nous l'attribuer à nous-mêmes. Il n'eſt donc pas vrai que nous ſoyons abſolument libres dans l'exercice de la charité. Notre volonté n'en doit pas être la regle, car Dieu ne nous commande pas ſeulement la charité, mais auſſi l'ordre de la charité. Ce que nous avons de ſuperflu eſt à l'Egliſe & aux pauvres : mais il eſt à l'Egliſe & aux pauvres ſelon l'ordre de leurs beſoins. On eſt obligé de s'informer

de ces besoins, de satisfaire aux plus pressans, & de se dépouiller dans cette distribution, des inclinations humaines, qui seroient contraires à l'ordre de la charité. C'est pourquoi il n'y a gueres de choses où l'on ait plus besoin de conseil, que dans la distribution de ses charités, afin de n'y agir point par caprice, par fantaisie, & par certains interêts humains qui anéantissent le mérite des bonnes œuvres. Nous ne devons pas seulement avoir pour suspectes nos propres pensées & nos propres mouvemens; mais nous devons aussi être en garde contre les conseillers interessés qui se proposent certains biens particuliers, ausquels ils s'attachent par des vûes humaines.

V. Jésus-Christ voyant Marie condannée par quelques-uns de ses Apôtres, s'en rendit le défenseur, & en prit sujet de faire une des prédictions des plus clairement verifiées qui ait jamais été faite, en déclarant *que ce qu'elle avoit fait, seroit célebre par tout où son Evangile devoit être prêché.* Et c'est ce que nous voyons parfaitement accompli. Ce qui nous peut faire juger que cette œuvre étoit accompagnée d'un degré d'a- *Moral. 26. 13.*

mour qui la rendoit infiniment plus grande devant Dieu qu'elle ne le paroiſſoit à l'exterieur. Il ne faut pas facilement prendre la liberté de juger du mérite & de la perfection des actions des Saints. Leur prix dépend de l'amour qui les produit : & quand cet amour eſt grand, elles ſont très-grandes, quoiqu'elles ne paroiſſent qu'ordinaires. Tout paroît commun dans les actions de la ſainte Vierge, & néanmoins ce ſont les plus grandes & les plus ſaintes qui ayent été faites par une pure créature. Il y a même des actions qui ſont des ſuites comme néceſſaires de la violence de l'amour. C'eſt un feu qui devore certaines ames, & Dieu veut bien qu'elles y donnent de l'air par certaines actions qui ne ſeroient pas proportionnées à d'autres. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'il faut conſiderer l'action de Marie. Elle brûloit d'amour pour Jeſus-Chriſt & du deſir de l'honorer & de lui ſacrifier tout ce qu'elle avoit : Elle ne ſçavoit que faire pour lui rendre quelque honneur & quelque ſervice ; & ce mouvement de verſer ſur ſes pieds ce parfum précieux lui étant venu, elle le ſuivit ſans déliberer. Qu'une ame froide & qui n'agit gueres que par la raiſon, en-

treprenne de faire la même chose, elle ne feroit rien d'agréable à Dieu, parce qu'elle devroit alors suivre les regles communes. Mais l'amour est une raison superieure pour les cœurs pleins d'ardeur, parce que Dieu considere infiniment plus cet amour que les œuvres exterieures auquel il les porte.

VI. Ce parfum de Marie qui embauma *toute la maison* où elle le répandit, *v. 5.* étoit la figure des bons exemples qui ont quelquefois de grands effets dans l'Eglise. Il y a divers principes exterieurs des actions des hommes, les instructions, les loix, les exemples : mais il n'y en a point de plus efficaces que les exemples. Ils se répandent comme une odeur dans tous ceux qui en sont spectateurs. Ils pénetrent insensiblement jusqu'au fond du cœur ; & quand ils sont mauvais, ils se joignent aux passions corrompues qu'ils y trouvent, & y excitent de grands mouvemens. Ils font à peu près sur les esprits ce qu'un air empoisonné fait sur les corps, en y causant des maladies dangereuses par le mouvement qu'il donne aux humeurs qu'il y rencontre. Il semble qu'il n'en devroit pas être de même des bons exemples, parce que la corruption du cœur de l'homme est capable d'elle-même

d'en arrêter l'effet, quelque bons qu'ils ſoient. Mais Dieu qui dans les operations ſurnaturelles de ſa grace ſe plaît à imiter les effets de la nature, rend les bons exemples preſque auſſi efficaces que les mauvais. Et comme il eſt rare que de mauvais exemples ne ſoient point ſuivis de mauvais effets, il eſt rare auſſi que Dieu donne à des ames des graces excellentes, & qu'il les rempliſſe d'un ardent amour, ſans qu'il s'en ſerve pour enflâmer pluſieurs cœurs, & pour produire dans l'Egliſe de très-grands effets. Quels changemens Dieu n'a-t-il point operés dans le monde par les ſaints Fondateurs des Ordres Religieux? Et combien l'odeur des graces que Dieu leur a faites, s'eſt-elle étendue dans l'Egliſe? Y eut-il jamais une pareille fécondité à celle des graces de S. Antoine, de S. Benoît, de S. Bernard, de S. François, de S. Dominique, de ſainte Thereſe; & avec combien de verité peut-on dire que toute l'Egliſe a été remplie de l'odeur de leurs parfums?
v. 3. *Et domus impleta eſt ex odore unguenti.*

VII. Il n'appartient pas à tout le monde d'inſtruire l'Egliſe par ſes paroles ni par des écrits, & tous les fideles n'en ſont pas capables: mais il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de l'inſtruire par la bonne

odeur de ſes actions ; c'eſt-à-dire, que de toutes les manieres d'inſtruire, celle qui eſt la plus efficace eſt auſſi la plus génerale, & appartient à tout le monde. Ainſi perſonne n'eſt exemt de cette obligation de remplir la maiſon de Dieu de l'odeur de ſes parfums, & perſonne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a perſonne qui ne puiſſe édifier ceux qui le voyent, par ſa patience, par ſon humilité, par le reglement de ſes paroles & de ſes actions. La charité, quand elle eſt dans le cœur, eſt un tréſor inépuiſable de ces ſortes de parfums ; & ce ne peut être que le défaut de charité qui nous mette dans l'impuiſſance de contribuer en cette maniere à l'utilité de l'Egliſe.

VIII. Dieu ne ſe ſert pas ſeulement de cette odeur que les bons exemples répandent dans l'Egliſe pour y operer divers effets de graces dans les ames qu'il diſpoſe à les recevoir. Il s'en ſert auſſi à diſtinguer les paroles & les actions qui ont pour principe la nature, c'eſt-à-dire des vûes humaines d'interêts & de paſſion, de celles qui ſont produites par ſon eſprit. L'eſprit humain réuſſit en quelque ſorte à imiter le langage & l'exterieur des gens de bien : mais il n'en imite pas aiſément l'odeur, c'eſt-à-dire une certaine impreſ-

ſion ſecrette qui naît du corps de leurs actions & de leurs paroles. Quelque adreſſe que l'amour-propre ait pour ſe déguiſer, il mêle néanmoins toujours quelque exhalaiſon de mauvaiſe odeur parmi les apparences de bien dont il frappe les ſens : & cette mauvaiſe odeur laiſſe un certain dégoût dans l'eſprit, & y produit un ſecret éloignement. Auſſi l'on voit que tout l'éclat de ces actions humaines ſe ternit & s'efface peu à peu, & qu'au-contraire l'éclat des veritables vertus s'augmente & ſe fortifie. Il eſt difficile de donner des regles préciſes pour diſcerner les vertus contrefaites de celles qui ſont ſinceres. Mais Dieu en fait ſentir la difference à toutes les ames pures & droites qui ne ſont point corrompues par les paſſions.

v. 6. IX. Saint Jean remarque que Judas ne reprit l'action de Marie que par une avarice criminelle, & parce qu'il avoit accoutumé de voler une partie des aumônes qu'on faiſoit à Jeſus-Chriſt. Ce qui nous donne lieu d'admirer la patience incomparable de Jeſus-Chriſt, qui ne pouuvant ignorer ſes vols, épargnoit néanmoins ſa réputation, & ne lui en vouloit pas faire ſouffrir la confuſion. Et cela nous apprend combien il faut être
reſervé

reservé sur le sujet du prochain à l'égard des déreglemens secrets, & jusqu'à quel point il faut pratiquer la patience envers les méchans qui ne sont pas convaincus. Quand Jesus-Christ auroit chassé Judas, qui auroit eu droit de s'en scandaliser, puisqu'il donnoit tant de preuves qu'il connoissoit le secret des cœurs? Cependant il ne le fait pas. Il agit avec lui comme ne connoissant pas ses desordres : & c'étoit peut-être une raison à Judas de douter qu'il fût le Messie & le Fils de Dieu. C'est ainsi que la patience de Dieu envers les pecheurs sert d'occasion à plusieurs de s'abandonner aux vices avec plus de licence. Cependant Dieu pour cela ne change point de conduite. Il les souffre jusqu'au terme qu'il a résolu. Il ne précipite point leur punition, en se reservant de punir avec une juste severité, l'abus qu'ils auront fait de sa bouté. Et c'est-là la regle que nous devons suivre à l'égard de tous ceux dont les crimes ne sont pas publics, quoiqu'ils puissent abuser de l'indulgence qu'on a pour eux, & du soin que l'on a de ménager leur réputation.

AVERTISSEMENT.

On ne trouve pas ici de réflexions particulieres sur le Mardi, le Mercredi, le Vendredi & le Samedi de la Semaine Sainte : parce qu'on a traité assez amplement de la Passion de Jesus-Christ dans les Pensées sur les Mysteres qui sont à la fin du dernier volume.

Ainsi pour remplir ces quatre jours, il n'y a qu'à diviser en quatre parties ce que l'on y trouvera, en lisant, par exemple, pour le Mardi : *L'agonie du jardin. La prise de Jesus-Christ. Le silence de Jesus-Christ dans sa Passion. Barabbas préferé à Jesus-Christ.*

Pour le Mercredi : *La flagellation de Jesus-Christ. Le couronnement d'épines. Jesus-Christ condanné & livré aux Gentils. Le portement de la croix.*

Pour le Vendredi : *Le crucifiement. Jesus-Christ élevé sur la croix. La mort de Jesus-Christ.*

Pour le Samedi : *La sépulture. La descente de Jesus-Christ aux enfers.*

SUR L'EVANGILE DU JEUDI SAINT.

EVANGILE. *Joan.* 13. 1.

AVant la fête de Pâque, Jesus sçachant que son heure étoit venue de passer de ce monde à son Pere, comme il avoit aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et après le souper le diable ayant déja mis dans le cœur de Judas, fils *de Simon Iscariote*, le dessein *de le trahir; Jesus qui sçavoit que* son *Pere lui avoit mis toutes choses entre les mains, qu'il étoit sorti de Dieu, & qu'il s'en retournoit à Dieu, se leva de table, quitta ses vêtemens, & ayant pris un linge, il le mit alentour de lui: puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, & à les essuyer avec le linge qu'il avoit autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre, qui lui dit: Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds! Jesus lui répondit:*

Vous ne sçavez pas maintenant ce que je fais, mais vous le sçaurez ensuite. Pierre lui dit : Vous ne me laverez jamais les pieds. Jesus lui repartit : Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. Alors Simon-Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains & la tête. Jesus lui dit : Celui qui a été déja lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, & il est pur dans tout le reste : *& pour vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous ; car il sçavoit qui étoit celui qui le devoit trahir ; & c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, il reprit ses vêtemens, & s'étant mis à table, il leur dit : Sçavez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appellez* votre *Maître, &* votre *Seigneur ; & vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis* votre *Seigneur &* votre *Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné exemple, afin que* pensant à *ce que je vous ai fait, vous fassiez aussi de même.*

EXPLICATION.

I. SAint Jean avant que de rapporter comment Jesus-Christ lava les pieds de ses Apôtres, y prépare l'esprit par cette préface : *Sçachant que le tems qu'il devoit quitter le monde & retourner à son Pere étoit venu, il voulut leur témoigner que les ayant aimés durant sa vie, il les aimoit jusqu'à la fin :* CUM *dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Or quoique cette marque singuliere d'affection qu'il leur vouloit donner à la fin de sa vie, se puisse entendre du présent inestimable qu'il leur fit de son Corps & de son Sang dans l'Eucharistie ; néanmoins saint Jean se servant de ces paroles immédiatement avant que de décrire de quelle sorte Jesus-Christ leur lava les pieds, rien n'empêche de les y rapporter, & de considerer cette action comme une marque illustre de l'amour constant de Jesus-Christ envers les Apôtres & envers les hommes jusqu'à la mort. Ce discours même de saint Jean nous fait connoître admirablement la nature de la vraie charité. Ce n'est point un amour passager & qui s'efface. C'est un amour perma- v. 1.

nent & qui doit toujours durer. Les Chrétiens ne doivent point s'aimer pour un tems. Ils doivent rendre leur affection immortelle & inalterable. Jesus-Christ prévoyoit que ses Apôtres l'abandonneroient. C'est néanmoins peu avant cette chute qu'il leur rend ce témoignage d'affection. Les pechés & les chutes des Chrétiens ne doivent donc point éteindre notre charité, parce que ces eaux peuvent bien refroidir les affections humaines; mais elles ne peuvent rien sur la vraie charité, telle que celle dont Jesus-Christ nous donne l'exemple.

II. Mais en même-tems que Jesus-Christ nous fait voir la force de la vraie charité, il nous montre aussi en quoi elle consiste. Jesus-Christ ne s'abaisse aux pieds de ses disciples que pour leur donner l'exemple de s'humilier ainsi les uns à l'égard des autres. Comme il n'avoit rien de plus cher durant sa vie que l'humilité, il fait un dernier effort pour le graver dans leurs esprits & dans leurs cœurs. Il y employe non-seulement ses paroles, mais son exemple; & pratique une action extraordinaire, afin qu'elle fit plus d'impression sur eux. C'est le présent qu'il leur fait & l'instruction qu'il leur

donne avant que de les quitter. Et comme ce qu'il leur avoit le plus recommandé étoit de s'entr'aimer, *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem*, en y joignant cet exemple d'humilité, il leur a voulu montrer par là que rien n'est plus ennemi de la charité que l'orgueil; que c'est la source ordinaire des divisions; & qu'il n'y a point ainsi d'autre remede pour les éviter, que de mettre sincerement les autres au-dessus de soi par une vraie humilité qui nous les fait regarder avec respect, qui nous fait craindre de les offenser, qui nous porte à les satisfaire quand il nous arrive de les blesser, & qui nous fait souffrir avec douceur ce que la prévention & les autres passions injustes les peuvent porter à faire contre nous.

Joan. 15. 12.

III. Jesus-Christ en s'abaissant au-dessous de ses disciples, pratiquoit une humilité à laquelle il n'étoit point obligé. Mais les hommes en s'abaissant sous d'autres hommes, ne font que ce qu'ils doivent, & ne se mettent que dans le rang qu'ils méritent. Car la verité les obligeant de reconnoître qu'ils ont tous reçu par le peché une plaie profonde d'orgueil capable d'infecter le fond de

leurs cœurs, elle leur dicte aussi qu'ils ne sont en s'humiliant que se réduire au rang qu'ils méritent. Dieu les peut élever par ses dons comme il lui plaît : mais comme ces dons ne leur appartiennent point, ils ne se doivent pas traiter eux-mêmes selon ces dons, mais selon ce qui leur convient par leurs pechés. Or par cette consideration non-seulement ils ne peuvent s'élever justement au-dessus des autres, mais il est juste qu'ils se mettent au-dessous d'eux, parce qu'il est juste que les orgueilleux soient rabaissés. A la vérité ceux devant qui ils s'abaissent peuvent être aussi orgueilleux qu'eux : mais ils ne sont pas chargés de guérir ni de punir l'orgueil des autres. Chacun est obligé de guérir le sien ; & la guérison s'en fait par l'humiliation. Ainsi ceux qui refusent de s'humilier à l'égard des autres, sous prétexte qu'ils ont autant de défauts qu'eux, sont semblables à des malades qui ne voudroient pas prendre un remede qui leur seroit salutaire, sous prétexte qu'il y en a d'autres aussi malades qu'eux qui le refusent. Et comme on auroit droit de dire à ces malades, qu'ils pensent à se guérir eux-mêmes, & qu'ils laissent le soin aux autres de se

guérir ; on peut dire de même à tous les Chrétiens, qu'ayant besoin de s'humilier pour leur propre bien, ils ne doivent pas en être empêchés, parce que les autres en ont autant de besoin qu'eux ; puisqu'ils ne sont chargés que d'eux-mêmes, & non des autres.

IV. L'Apôtre en obligeant chacun des Chrétiens *d'estimer les autres superieurs à soi*, SUPERIORES *sibi invicem arbitrantes*, n'a pas prétendu sans doute leur donner une regle d'une civilité purement humaine, & qui fût contraire à la verité. Il faut donc qu'il y ait des raisons veritables & solides de croire les autres au-dessus de nous, & de les regarder comme nos superieurs : & il est bien aisé d'en découvrir plusieurs de ce genre, pour peu de lumiere que l'on ait. En voici quelques-unes fort generales, & que l'on peut appliquer à tout le monde. Un homme de qui notre vie & notre fortune dépend, & qui nous peut rendre ou heureux ou malheureux, selon le monde, est sans doute en cela superieur à nous, & mérite que nous nous abaissions sous lui ou interieurement ou exterieurement. Or nous sommes à l'égard de tous les Chrétiens, dans cette sorte de dépen-

Phil. 2. 3.

dance pour la vie de notre ame & notre ſort éternel. La vie de la grace dans cette vie, & la vie éternelle dans l'autre, ſont procurées à chacun des membres de l'Egliſe par les prieres & les mérites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à aucun de ces membres que nous n'avons point beſoin de lui, & que nous nous pouvons ſauver ſans lui. Ainſi bien loin d'avoir droit de mépriſer aucun membre de l'Egliſe, ou quelqu'un de ceux qui le peuvent devenir, nous ſommes obligés de nous humilier à l'égard de tous, parce que nous dépendons de tous. Ce ſeront
Luc. 16. 9. ces membres *qui nous recevront*, comme dit l'Evangile, *dans les tabernacles éternels*. Si nous en mépriſons quelqu'un, il aura aſſez de crédit pour nous en exclure, ſon crédit & ſa force étant la puiſſance de celui qui ſe tient mépriſé par le mépris que l'on fait des plus petits de ſes membres, & honoré par toutes les marques de reſpect qu'on leur donne.

V. Il n'y a point d'homme qui ne porte les caracteres de l'image de Dieu, qui n'ait un droit ou prochain ou éloigné à ſon royaume & au corps de Jeſus-Chriſt; & par-conſequent il n'y a point d'homme qui ne ſoit digne d'être honoré, &

à qui nous ne puissions donner des marques de soumission & de respect. Car si c'est une grande qualité dans les royaumes successifs que d'être Princes du sang, parce qu'elle donne un droit ou prochain ou éloigné à ce royaume, c'en est une bien plus grande que de pouvoir parvenir au royaume du ciel, d'y être appellé, d'y avoir droit, & que cette grandeur ineffable dépende en quelque sorte de notre volonté. Or c'est l'état de tous les Chrétiens, & en quelque sorte de tous les hommes. Ils peuvent tous devenir des rois, & des rois éternels, étant tous appellés à un royaume éternel. Plusieurs en ont reçu le droit effectif par le gage du Saint-Esprit : & il faut pour perdre ce droit, qu'ils y renoncent, & qu'ils s'en dépouillent volontairement. Il ne faut donc qu'avoir quelque idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier sous d'autres hommes qui l'ont. Car quoique nous puissions avoir part au même droit & au même avantage qu'eux, il est toujours vrai que celui que l'on honore le peut aussi avoir, qu'il en peut jouir ; que peut-être il sera plus fidele que nous à cooperer aux graces de Dieu ;

& cela suffit pour nous mettre au-moins interieurement au-dessous de lui, & pour le préferer à nous.

VI. Il est juste que chacun se tienne dans la place qui lui est la plus avantageuse, pourvû qu'il y ait un droit légitime : & le monde n'a pas tort de ne vouloir point ceder à d'autres les rangs ausquels il a autant de raison d'aspirer qu'eux. L'ordre de la charité est que dans le choix des biens, nous nous desirions & nous nous procurions les plus excellens. On ne peut donc blâmer personne d'être dans ce sentiment, & de se conduire par cette maxime. Mais l'erreur du monde consiste dans l'application qu'il en fait par la fausse idée qu'il a de ce qui est utile & avantageux. Il s'imagine faussement que les rangs & les places éminentes, au jugement des ambitieux, sont les meilleures & les plus desirables ; & c'est en quoi il se trompe. Les places les plus utiles sont celles qui contribuent le plus à nous guérir de la plus dangereuse de nos maladies, qui est l'orgueil. Le rang le plus éminent est celui qui nous approche le plus de Jesus-Christ, qui est le plus propre à nous conserver ses graces, & où nous sommes moins en dan-

ger de les perdre. Or Jesus-Christ même a voulu nous apprendre & par ses paroles & par son exemple, que les places & les rangs les plus propres à cet effet, sont ceux qui sont les plus humbles & les plus rabaissés selon le monde. Tout ce qui nous éleve dans le monde, éleve insensiblement le cœur, & nous porte de soi même à l'orgueil. Au contraire l'état & les emplois les plus humbles & les plus méprisés contribuent à humilier notre ame; parce que, comme dit S. Basile, elle prend insensiblement le pli & la posture du corps, & se conforme interieurement à son état exterieur. C'est un état violent & difficile à soutenir, que de demeurer interieurement dans une disposition opposée à celle qu'on est obligé de représenter à l'exterieur. Ainsi il est difficile que l'ame se tienne au-dessous de ceux sur qui elle oblige de conserver exterieurement quelque autorité. L'état qui est effectivement le plus utile & le plus avantageux, selon Dieu, est donc celui qui est le plus humble selon le monde, pourvû que les autres conditions s'y trouvent également. Si l'on demande, par exemple, quelle est la meilleure place dans un Monastere, il faut dire nette-

Basil. hom. de hum.

ment que c'eſt celle où l'on a moins de conſideration & d'autorité, où l'on eſt le plus oublié, où l'on penſe le moins à nous, & où l'on eſt moins obligé de penſer aux autres. Ceux qui ne ſont pas contens de cet état, & qui tâchent d'en ſortir, témoignent par là qu'ils ne ſçavent pas ce qui leur convient, & par là même ils font voir qu'ils ont un beſoin particulier de ce rabaiſſement qu'ils fuyent.

VII. Mais ſi cela eſt, il faudroit donc, dira-on, qu'il ſe fît un renverſement géneral dans l'ordre du monde; qu'au-lieu que chacun fait tout ce qu'il peut pour devenir grand, on fît tout ce qu'on pourroit pour ſe rabaiſſer & pour devenir petit, vil & mépriſable. Il faudroit que tous les Grands ſe réduiſiſſent à des conditions baſſes, & renonçaſſent à celles où ils ſont nés, puiſque ces conditions baſſes ſont en effet les plus élevées & les plus heureuſes. Mais c'eſt l'inconvenient de tous le moins à craindre, & l'orgueil des hommes le ſçaura toujours parfaitement éviter. Quand on ſuppoſeroit même les hommes beaucoup plus intelligens qu'ils ne ſont dans leurs veritables interêts, cet inconvénient ne ſeroit pas à appréhender. Car il s'enſuivroit ſeulement que

ceux à qui Dieu a fait la grace de les faire naître dans une condition basse, & que la coutume a rendu capables de la porter, ne doivent point d'eux-mêmes tendre à la changer pour s'élever à un état plus commode & plus élevé selon le monde, ce qui est en effet fort raisonnable. Car pourquoi voudroient-ils se rendre plus malheureux ? Pourquoi se priveroient-ils d'un bien dont Dieu les a favorisés dans leur naissance & par leur éducation ? Et enfin pourquoi se rendroient-ils le salut plus difficile ?

Mais il ne s'ensuit pas que ceux qui sont nés dans une condition plus élevée, soient obligés de changer d'état. Les conditions basses sont effectivement les plus estimables au jugement de la verité : mais elles sont pénibles à l'orgueil des hommes, & cet orgueil, lors même qu'ils y renoncent, ne laisse pas de les réduire à une foiblesse que tous n'ont pas la force de surmonter. Ainsi les Grands & les riches ne sont pas obligés de changer d'état, parce qu'ils n'ont pas tous reçu de Dieu la force de supporter l'humiliation attachée aux petites conditions. Ils sont trop foibles pour cela, & Dieu veut bien qu'ils se traitent selon leur foi-

besse, dont ils se sont fait une espece de nécessité. Et comme l'accoutumance qu'ils ont de vivre d'une maniere plus délicate, fait que l'on doit trouver bon qu'ils vivent selon les nécessités qu'ils ont contractées, pourvû qu'elles ne soient pas criminelles, il ne leur est pas aussi commandé de changer l'état où ils sont nés, pour se réduire à un état plus bas & plus humble, à moins qu'ils ne se trouvent dans des nécessités particulieres qui les y obligent.

VIII. Mais ce que Dieu demande d'eux, est qu'au-moins ils n'augmentent pas leur misere & leur établissement en se voulant élever plus haut par une ambition dereglée, & que s'ils ne suivent pas exterieurement toutes les lumieres de la verité touchant l'ordre & le rang des divers états des hommes, ils s'y conforment au-moins par leurs sentimens interieurs. Ils peuvent demeurer au-dessus des autres hommes, pourvû qu'ils reconnoissent devant Dieu que ceux à qui ils commandent sont veritablement au-dessus d'eux; & qu'ils sont, selon Dieu, dans un rang & dans une condition d'autant plus élevée, qu'elle est plus humble. Il faut qu'ils fassent de leur grandeur même

un ſujet de ſe rabaiſſer, & qu'ils ne s'humilient pas ſeulement dans leur grandeur, mais de leur grandeur. Ils doivent regarder leur état comme bas dans le royaume de celui qui eſt venu, comme il le dit lui-même, *pour ſervir, & non pour être ſervi* : Filius *hominis non venit miniſtrari, ſed miniſtrare.* C'eſt un état en quelque ſorte honteux aux grands & aux riches, que d'avoir beſoin de tant d'apprêts & de tant d'attirail pour leur nourriture, & d'occuper tant de gens à les ſervir. Ce qu'on appelle magnificence & ſplendeur, eſt une multiplication de beſoins, & la multiplication de beſoins eſt une multiplication de ſervitude. Plus on s'éloigne de Jeſus-Chriſt, qui eſt la regle & le modele de la grandeur du royaume de Dieu, plus on ſe rabaiſſe effectivement. Or plus on eſt grand ſelon le monde, & attaché à cette grandeur humaine, plus on eſt éloigné de Jeſus-Chriſt. *Matth. 20. 28.*

IX. Il peut y avoir encore d'autres raiſons que celle de la foibleſſe, qui diſpenſent les grands & les riches de changer d'état, & qui leur permettent de ſe tenir dans celui où ils ſont nés. Il y en peut avoir même qui les engagent à s'élever à des états plus grands, parce que

la justice, l'utilité publique, & d'autres raisons de charité le peuvent exiger. Il y en a qui sont obligés de conserver leur rang, & de frapper les yeux des autres par quelque sorte de magnificence. L'élevation exterieure n'est pas absolument incompatible avec l'humilité interieure : & il se peut faire que celui qui par le soin qu'il doit avoir de conserver l'état qu'il soutient, se fait rendre les respects qui lui sont dûs, soit par la disposition d'humilité que Dieu voit dans son cœur, sous les pieds de tout le monde. Mais il est vrai que cette union de l'élevation exterieure avec un abaissement interieur, est extraordinairement difficile, & qu'il est bien mal-aisé que l'ame se conserve dans l'humilité, étant portée à l'orgueil par l'impression forte de toutes les choses exterieures & par la pente & l'inclination de la nature. C'est aussi en cela que consiste le danger de la condition des Grands : & c'est ce qui les oblige à de plus grands efforts pour s'humilier ; parce qu'ils sont plus violemment tentés de s'élever, & plus en danger par-consequent de tomber dans le précipice de l'orgueil.

SUR L'EPITRE

DU SAINT JOUR

DE PASQUES.

EPÎTRE. I. *Corinth.* 5. 7.

MEs Freres, Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme vous êtes vraiment les pains purs & *sans levain : car Jesus-Christ a été immolé, lui qui est notre Agneau pascal. C'est pourquoi célebrons cette fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice & de la corruption ; mais avec les pains sans levain de la sincerité & de la verité.*

EXPLICATION.

I. SAint Paul appelle dans cette Epître les Chrétiens, *azymes*, c'est-à-dire exemts de levain ; & cependant il les exhorte pour honorer l'immolation de Jesus-Christ qui s'est rendu notre Pâque, à se *purifier du vieux levain, afin d'être* v. 7.
une masse toute pure : EXPURGATE *vetus*

fermentum, ut sitis nova conspersio. Il nous apprend par-là qu'il y a deux manieres d'être exemts de ce levain ; l'une, qui doit convenir à tous les Chrétiens ; l'autre, qui doit faire l'exercice des bons Chrétiens durant toute leur vie. Il faut pour être Chrétien, que le peché ne domine point en nous ; que son regne y soit détruit, & que Dieu y ait établi l'empire de son amour, qui est la source de la vraie pureté des ames. Il faut donc qu'il y ait en nous un principe de pureté opposé au levain corrompu qui est dans le fond du cœur, & que ce principe soit plus fort que ce levain. Il faut par-consequent que nos actions tiennent plus de l'amour de Dieu que de celui du monde, qui est ce mauvais levain, puisque le bon levain doit être le plus agissant en nous. C'est en ce sens que tous les Chrétiens doivent être *azymes*, ou exemts de levain ; c'est-à-dire exemts du regne de concupiscence, & assujettis au-contraire au regne de Dieu par un saint amour.

II. Mais ce levain dominant, qui répand sa corruption dans le fond de l'ame, étant détruit, il en demeure néanmoins des restes, qui ne regnent pas à la verité dans le cœur, mais qui infectent diverses

actions particulieres : & ce sont les divers retours de l'amour-propre qui y produisent des mouvemens d'orgueil, d'envie, de colere, de tristesse, de recherche de soi-même, & enfin les desirs des biens périssables & créés. C'est ce vieux levain qui reste, dont il faut tâcher de se purifier peu à peu. Mais pour ne se pas décourager, il faut faire état que cette purification est l'occupation de toute la vie : car ces restes étant comme des racines qui poussent toujours divers rejettons, il faut toujours travailler à les retrancher, autrement ils se multiplieroient d'une telle sorte, que l'ame en seroit toute couverte ; & cette corruption augmenteroit tellement, qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtresse, elle y étoufferoit toutes les bonnes semences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucuns fruits de justice. C'est une gangrene qui s'étend, à moins qu'on n'ait soin sans cesse d'en arrêter le cours par le fer de la mortification. C'est une eau corrompue qui tend à nous infecter, à moins que nous ne travaillions à en décharger notre ame. C'est un poids qui nous abbaisse continuellement vers la terre, à moins que nous ne fassions des

efforts continuels pour nous relever. Enfin c'eſt le cours d'un torrent qui nous emporteroit avec ſoi, ſi nous n'y réſiſtions fortement en nous avançant contre le fil de cette eau. Voilà la condition avec laquelle Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'eſt l'ouvrage qu'il nous impoſe. Si-tôt qu'on apperçoit en ſoi quelques effets de cet amour corrompu des créatures, il faut incontinent s'armer de la mortification pour le détruire. C'eſt ce qui rend la vie chrétienne une vie de mort; parce qu'il y faut continuellement mourir à la concupiſcence & à ſes deſirs, en leur retranchant leur nourriture qui eſt la jouiſſance de leurs objets.

III. Afin de nous animer à cette guerre laborieuſe & pénible, & de renouveller notre application & notre ardeur qui ſe ralentiroit peu à peu, l'Egliſe veut qu'on ſe ſerve de diverſes ſolennités, qu'elle célebre dans le cours de l'année. Car comme ces ſolennités demandent de nous une pureté particuliere, elles doivent nous exciter à nous purifier avec plus de ſoin & d'application. C'eſt ce qu'elle nous preſcrit en particulier dans cette grande fête de Pâques par les paroles de
v. 7. l'Apôtre qu'elle emprunte : *Purifiez-vous*

du vieux levain. Le ſoin que les Juifs avoient de purger leurs maiſons du levain materiel, n'étoit que la figure du ſoin que nous devrions avoir pour purifier nos ames de ce levain que nous avons décrit : car nous n'avons pas ſeulement à nous préparer à manger l'Agneau paſcal, comme les Juifs, mais nous devons nous diſpoſer à participer à l'Agneau ſans tache & à cette victime ſainte qui s'eſt offerte en la place de cet Agneau qui n'étoit que ſa figure.

Jeſus-Chriſt étant parfaitement exemt de toute corruption, puiſqu'il s'eſt même dépouillé par la mort de tout ce qu'il tenoit d'Adam, c'eſt-à-dire de tous les effets de ſa mortalité, & qu'il eſt entré dans un état d'incorruption, d'immortalité & de gloire, n'eſt-il pas juſte que ceux qui ſe préparent à le recevoir, tâchent d'approcher de cet état & de ces diſpoſitions, & qu'ils faſſent de nouveaux efforts pour détruire en eux tous les effets du peché ? Qui n'uſe pas de ces ſolennités pour renouveller ſon ardeur à la mortification de ſes paſſions, a peu de ſujet d'eſperer de le pouvoir faire dans un autre tems ; parce que c'eſt dans ces jours de bénediction que Jeſus-Chriſt en

accorde plus facilement la grace à ceux qui la lui demandent.

IV. Ce n'eſt pas un précepte que d'être parfaitement purifié : mais c'eſt un précepte de ſe purifier de plus en plus, & de tendre à la parfaite pureté. *Purifiez-vous du vieux levain*, dit ſaint Paul.
Apocal. 22. 11. *Que celui qui eſt juſte devienne encore plus juſte*, dit ſaint Jean. Et ce précepte même fait voir qu'on n'arrive jamais en cette vie à une parfaite purification : car ſi on y étoit arrivé, le précepte de ſe purifier de plus en plus n'auroit plus de lieu. Ce précepte fait donc voir qu'il n'y a aucun degré de purification de l'ame auquel on puiſſe ſe borner volontairement. Il faut toujours tendre à une plus grande pureté. Il faut toujours faire effort pour y arriver. Il n'y a aucun défaut dans lequel on puiſſe demeurer avec la réſolution de ne s'en corriger jamais, ſi ce n'eſt qu'on fût trompé & qu'on ignorât que ce fut un défaut : & en ce cas même on ne pourroit pas tout-à-fait dire qu'on y peut demeurer volontairement : car à l'égard même des erreurs, il faut toujours faire effort pour s'en délivrer, en reconnoiſſant humblement devant Dieu qu'on en eſt capable, & que nous nous y laiſ-

ſons

ſons aiſément ſurprendre. On eſt obligé d'écouter ſans prévention ceux qui nous en peuvent retirer, & de demander à Dieu qu'*il nous éclaire, & qu'il ne permette pas que nous nous endormions d'un ſommeil de mort :* ILLUMINA *oculos meos, ne umquam obdormiam in morte.* Or cette diſpoſition quand elle eſt ſincere, eſt un effort de l'ame pour ſe purifier des pechés que l'on commet par erreur, & elle obtient de Dieu qu'il nous délivre de celles qui ſeroient incompatibles avec notre ſalut. *Pſ.* 12. 4.

V. On a ſujet de s'étonner qu'étant obligés à cette purification continuelle, on voit non-ſeulement tant de déreglement dans les Chrétiens négligens & peu appliqués à leurs devoirs, mais auſſi tant de défauts dans ceux qui paroiſſent avoir une volonté ſincere de s'en corriger. Et c'eſt ſans doute un ſujet très-légitime de ſcrupule, quand on reconnoît par l'examen de ſa conſcience, que l'on manque de vigilance, d'application, de ſollicitude à ſe corriger, & que l'on néglige ſon avancement, & que l'on ne pratique pas ce que l'on juge utile pour ſe délivrer de ſes défauts. Cependant, pourvû que l'on ait une volonté ſincere

de renoncer à tout ce qui déplaît à Dieu, & qu'on lui demande ſincerement qu'il détruiſe en nous tout ce qui eſt contraire à ſa verité, en lui diſant avec ſaint Auguſtin ; *Interfice in me quidquid eſt contrarium veritati ;* on ne doit pas ſe troubler pour ne pas reconnoître en ſoi un avancement ſenſible : & cela pour deux raiſons.

La premiere eſt, que l'augmentation de la lumiere nous découvre en même-tems plus de pechés & plus de défauts en nous, & que la vûe de cette multitude de pechés empêche naturellement qu'on ne croye avoir fait beaucoup de progrès. Cependant il y en a effectivement, puiſque l'on voit ce que l'on ne voyoit pas, & que l'on commence à s'humilier de quantité de fautes que l'on commettoit auparavant ſans aucun ſcrupule. C'eſt un conſiderable progrès d'être devenu ſenſible à ſes fautes, & de travailler avec plus d'ardeur à s'en corriger. Plus on avance dans la vertu, plus on ſe voit plein de défauts, d'imperfections & de pechés, plus on ſe trouve éloigné de Dieu : & cette vûe eſt une marque d'un ſolide avancement, quand on y joint le travail pour s'en purifier.

VI. La ſeconde raiſon eſt que le progrès de l'ame & ſa purification ne conſiſte pas toujours à connoître moins de fautes exterieures qui ſoient connues à l'ame, mais dans une ſolide & ſincere humilité, dans un dépouillement de confiance en ſoi-même, qui enferme un recours à Dieu plus humble & plus ſincere. Or cet état peut être accompagné d'une plus grande multitude de fautes extérieures; & c'eſt quelquefois par cette multitude même de fautes que Dieu le procure. Car cette vûe humilie & abat l'ame devant Dieu, & fait qu'elle ſe connoît mieux dans ſes miſeres & dans ſes imperfections; & qu'ainſi elle paroît devant lui plus dépouillée d'elle-même. C'eſt dans ce ſens que S. Gregoire dit: Que celui qui ſe trouve nud de vertus, & par-conſequent plein de défauts, « eſt plus richement orné par l'humilité « que cette vûe lui procure, qu'il ne « l'auroit pû être par ces vertus mêmes « dont il ſe trouve dépourvû »: *Virtutibus nudus ipsâ melius humilitate veſtitur.* 2. c. 53. n. 85.

VII. Cela fait voir qu'il y a de grandes obſcurités dans le jugement que l'on porte de l'état des ames, & qu'on ne ſçauroit être trop retenu à juger de ſoi-

même ni des autres. On croit quelquefois qu'une personne est fort imparfaite & toute souillée par une multitude de ses pechés : & c'est quelquefois la voie dont Dieu se sert pour la rendre pure. On se croit fort parfait, parce que l'on ne tombe point dans les mêmes fautes : & la complaisance que l'on en conçoit, nous rend quelquefois plus coupables devant Dieu que si nous les avions commises. Travaillons donc sincerement à purifier notre cœur de toute tache : mais ne nous troublons pas des fautes que nous y appercevrons, & ne portons aucun jugement fixe & certain de notre avancement. Il nous est commandé de nous juger dans les choses claires : mais il nous est défendu de le faire dans les choses obscures. Or ce qui regarde le degré de notre avancement & de la purification de notre ame, est du nombre de ces choses obscures dont il ne faut pas juger.

VIII. Le précepte donc de se purifier de plus en plus ne consiste point à connoître entierement son avancement. Cela ne nous est pas commandé, & ne nous seroit pas même ni possible ni utile. Il consiste dans le desir, la volonté, l'ef-

fort, le travail pour ſe purifier de plus en plus. C'eſt ce que nous devons faire continuellement, à l'exemple du grand Apôtre, & dans les mêmes bornes que lui. Il dit de lui-même, qu'*oubliant tout ce qui étoit derriere lui, il s'avançoit vers ce qui étoit devant lui* : QUÆ *quidem retrò ſunt obliviſcens, ad ea verò quæ ſunt priora, extendens meipſum.* Il dit *qu'il court inceſſamment vers le bout de la carriere, pour remporter le prix de la félicité du ciel* : AD *deſtinatum perſequor, ad bravium ſupernæ vocationis Dei.* Et il dit avec cela, *que quoiqu'il ne ſe ſente coupable de rien, il n'eſt pas pour cela juſtifié ; qu'il ne ſe juge point lui-même* : NEQUE *meipſum judico* ; & *que c'eſt à Dieu de le juger* : QUI *judicat me, Dominus eſt.* Voilà à quoi ſe réduit ce précepte de ſe purifier de plus en plus, néceſſaire à tous les Chrétiens.

Philip. 3. 13. 14.

1. *Cor.* 4. 3. 10. *v.* 14.

Nous pouvons ſurement condanner nos défauts viſibles ; mais il ne nous eſt pas permis de former un jugement abſolu ſur la meſure de nos imperfections : ce qui doit temperer & notre crainte & notre confiance, & nous obliger à marcher toujours juſqu'à la mort avec une eſperance mêlée de terreur.

IX. L'Apôtre ne recommande pas seulement en géneral *de se purifier du vieux levain;* mais il est clair par la suite du lieu où il nous donne ce précepte, qu'il prétend par là exhorter les Corinthiens à se séparer de l'incestueux, qui avoit deshonoré l'Eglise par son crime, & à qui l'Eglise par charité devoit tâcher de procurer une confusion salutaire. C'est le sens le plus litteral de ce précepte: *Purifiez-vous du vieux levain.* Et ce sens regarde aussi tous les Chrétiens. Car quoique cette séparation & cette soustraction de la conversation & du commerce des pecheurs ne soit plus en usage, & que l'Eglise n'en fasse plus une ordonnance expresse, il y a pourtant dans cette pratique quelque chose de droit naturel & d'invariable qui ne peut être aboli. On est & on sera toujours obligé d'éviter ceux qui nous nuisent, & de témoigner aux pecheurs l'improbation de leur crime, autant que cela leur peut être utile. Et si l'on avoit bien cette pratique dans l'esprit, on ne se prêteroit pas, comme l'on fait, à la conversation des personnes du monde qui nous inspirent insensiblement leurs passions; on ne s'y exposeroit pas si

facilement quand on a peu de lumiere & peu de force, & l'on n'auroit pas pour eux tant de complaisances qui les entretiennent dans leurs déreglemens, en leur faisant croire que leur vie est approuvée par des gens de bien. Il y a mille manieres de témoigner aux personnes déreglées que l'on improuve leur vie, sans que l'on en vienne à une rupture entiere ; & la charité nous apprendroit ce tempérament, si elle étoit aussi vive en nous qu'elle devroit l'être. Ainsi nous retrancherions de notre cœur les souillures qu'il contracte par le commerce des personnes vicieuses, & nous contribuerions même souvent à les purifier de leurs vices & de leurs défauts.



SUR L'EVANGILE DU SAINT JOUR DE PASQUES.

EVANGILE. *Marc.* 16. 1.

EN ce tems-là, Lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie Madeleine, & Marie mere *de Jacques & Salomé, acheterent des parfums pour venir embaumer Jesus. Et le premier jour de la semaine* étant parties *de grand matin, elles arriverent au sepulcre au lever du soleil. Elles disoient entre elles : Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sepulcre? Mais en regardant elles virent que cette pierre, qui étoit fort grande, en avoit été ôtée. Et entrant dans le sepulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent fort effrayées; mais il leur dit : Ne craignez point, vous cherchez Jesus de Nazareth qui a été crucifié, il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avoit mis. Allez dire à ses Disciples & à Pierre,*

qu'il s'en va devant vous en Galilée ; c'est là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit.

EXPLICATION.

I. ON peut apprendre de cet Evangile, que Dieu considere peu les fautes qui ne viennent pas de la corruption du cœur, mais d'un simple défaut de lumiere ou du trouble de l'esprit. Il est visible qu'il n'y avoit aucune malice dans ces femmes qui préparerent des parfums pour embaumer le corps de Jesus-Christ. Elles l'aimoient sincerement. Elles avoient contribué durant sa vie par leurs aumônes à ses prédications. Elles avoient assisté à sa mort avec de grands sentimens de compassion. Ainsi leur amour veritable & sincere ne trouvant plus rien de Jesus-Christ dans le monde que son corps mort, les porta à desirer de lui rendre les offices qu'on avoit accoutumé de rendre parmi les Juifs aux corps morts de ceux qu'on aimoit. Il est vrai qu'elles n'auroient pas eu cette vûe, si elles eussent eu une foi vive de sa résurrection, & une créance entiere aux paroles par lesquelles il l'avoit prédite. Mais le trouble où elles

étoient les empêcha d'y faire assez de réflexion. Elles avoient vû mourir Jesus-Christ, & ce grand objet avoit tellement saisi leur esprit, qu'elles étoient comme incapables de penser à autre chose. Elles suivirent donc l'idée qu'elles avoient de Jesus-Christ mort ; & elles résolurent de faire ce que l'amour leur dictoit envers le corps de celui qu'elles avoient cherement aimé & qu'elles aimoient encore très-sincerement. Jesus-Christ distingua donc en elles, les effets du trouble de leur imagination & de la foiblesse de l'esprit humain, de ceux de la sincerité de leur amour. Il souffrit les uns & récompensa les autres, en rendant ces femmes qui étoient pleines d'affection & de zele, les premiers témoins de sa résurrection.

II. On voit dans le procedé de ces femmes, qu'elles suivent impétueusement les mouvemens d'un cœur sincere, sans y joindre les vûes & les précautions de prudence qu'elles auroient dû avoir. Elles s'occupent d'abord totalement du soin de faire provision de parfums. Elles se levent de grand matin pour les porter au sepulcre ; mais elles ne pensent point à l'inconvenient qu'il y avoit à al-

ler ſeules ſans être accompagnées de quelqu'un qui pût lever la pierre du ſepulcre. Elles n'y penſent que dans le chemin. Quand l'eſprit eſt fortement occupé de quelque objet, il oublie facilement quantité de prévoyances néceſſaires. Mais il étoit important pour établir la foi de la réſurrection, qu'elles fuſſent de ce caractere, & que ce fût celui de tous les diſciples de Jeſus-Chriſt. Car Jeſus-Chriſt, ſelon l'ordre de ſon Pere, ne la pouvant faire connoître à tout le monde, il falloit qu'il ſe bornât à un certain nombre de témoins. Et ces témoins pour être dignes de foi, devoient être parfaitement ſinceres. Jeſus-Chriſt étoit diſpoſé à leur donner des preuves de ſa réſurrection ſi claires & ſi convainquantes, que ſuppoſé leur ſincerité, il n'y eût pas le moindre lieu d'en douter. Il falloit donc établir principalement leur ſincerité. Or elle paroît admirablement par tout ce que l'Evangile rapporte des diſciples & de ces femmes : & elle paroît d'une maniere ſi naturelle, qu'il eſt impoſſible à l'artifice de contrefaire une conduite ſi naïve. Des femmes ſi perſuadées de la mort de Jeſus-Chriſt, qu'elles achetent des parfums pour l'embaumer,

qu'elles ſe levent de grand matin pour aller à ſon ſepulcre, qu'elles s'occupent de la difficulté qu'elles auront à en lever la pierre, ne penſoient nullement à publier contre la verité que Jeſus-Chriſt fût reſſuſcité, puiſqu'elles ne le croyoient pas elles-mêmes. Les mouvemens impétueux qu'elles font paroître & qu'elles avoient conçus à la mort de Jeſus-Chriſt, n'étoient point capables de cet artifice. Tout reſpire la ſincerité dans leur conduite : & c'étoit cette ſincerité qui étoit néceſſaire à l'établiſſement de la foi. Ainſi les ténebres de ces femmes portent la lumiere dans l'eſprit des Chrétiens ; & il paroît que c'eſt une conduite de la ſageſſe de Dieu de les y avoir laiſſées.

III. Jeſus-Chriſt qui les vouloit tirer de ces ténebres, mais d'une maniere proportionnée à leur état, les conduit à la foi de la réſurrection par certains degrés qui diminuerent peu-à-peu le trouble que cette nouvelle ſi ſurprenante devoit produire dans leur eſprit. D'abord il leur fit voir que la pierre qui fermoit le ſepulcre étoit ôtée. C'étoit une diſpoſition à croire que Jeſus-Chriſt n'y étoit plus. Enſuite il voulut que cette nouvelle leur fût annoncée par deux Anges : & quoi-

que cette vûe les troublât & les remplît de frayeur, elle étoit pourtant moins surprenante pour elles que si Jesus-Christ, de la mort duquel elles avoient une forte idée, leur eût paru d'abord plein de vie. Ces Anges leur annoncent la résurrection de Jesus-Christ. Ils leur ordonnent d'en avertir ses disciples. Ils leur prédisent qu'ils le verroient dans la Galilée. Ainsi ils les font servir à l'égard des disciples au même office qu'ils exerçoient envers elles, qui étoit de les préparer à l'apparition de Jesus-Christ. Tout cela étoit nécessaire pour ramener doucement des esprits fortement occupés de la mort de Jesus-Christ, & très-éloignés de le croire ressuscité, non par une malice opiniâtre, mais par l'éloignement naturel que l'on a de croire la résurrection d'un mort. Il n'y a rien en tout cela que de simple & de naïf : rien qui ne contribue merveilleusement à établir la sincerité de ces témoins. Des femmes qui disent qu'elles ont vû des Anges, ne font pas une impression si forte que si cette apparition s'étoit faite aux Apôtres qui avoient l'esprit plus fort; mais néanmoins la sincerité de leur rapport ne pouvoit manquer de faire quelque im-

preſſion ſur les eſprits. Auſſi l'on verra dans l'Evangile de demain que les deux diſciples qui alloient à Emmaüs, diſent
Luc. 24. 22. *qu'ils avoient été épouvantés* par le rapport de ces femmes; & quoiqu'ils n'y déferaſſent pas, cela diminua néanmoins leur ſurpriſe, lorſque Jeſus-Chriſt leur apparut à eux mêmes. Ainſi Dieu conduiſit les eſprits ſur cet article capital, depuis les preuves les moins convainquantes juſqu'aux plus évidentes & aux plus certaines: & l'accord de toutes ces preuves, le peu de concert de tous ces témoins forment une parfaite évidence, & abattent abſolument l'eſprit de tous ceux ſur qui la raiſon a quelque pouvoir. Admirons la bonté de Dieu qui regardoit toute ſon Egliſe dans le ménagement de ces preuves, & qui nous facilitoit la foi par les difficultés mêmes qu'il a permis que ſes diſciples ont eues à s'y rendre.

IV. Il y avoit de l'erreur dans ces femmes, puiſqu'elles ne croyoient pas Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & qu'elles le cherchoient encore dans ſon ſepulcre: mais il y avoit un veritable amour, & plus d'amour que d'erreur. Leur erreur n'étoit que l'effet de leur trouble, mais leur

amour agissoit même dans le trouble. Et c'est pourquoi Jesus-Christ remedie à leur erreur par l'apparition des Anges. Quand on aime sincerement Dieu, & que cet amour domine dans le cœur, Dieu ne manque pas de faire trouver la verité. Quand on voit donc tant de gens qui demeurent attachés à leurs erreurs, & qui se piquent d'y être infléxibles, c'est un grand sujet de craindre qu'ils n'ayent pas mérité par leur sincerité & par leur amour pour la verité, que Dieu les aidât à sortir de l'erreur. Avant qu'une ame soit pleinement éclairée d'une lumiere qui dissipe toutes ses ténebres, Dieu lui inspire d'ordinaire un amour ardent de la verité qui la porte à la rechercher : & cet amour dissipe peu-à-peu les préventions. Que si cela n'arrive pas, c'est un signe de défaut de sincerité, & une marque que c'est son opinion que l'on aime, & non pas la verité.

V. La preuve de la Résurrection de Jesus-Christ, que l'Ange donna aux femmes, est qu'il n'étoit plus dans son sepulcre : & cette marque n'est pas seulement pour les corps ressuscités, mais aussi pour les ames veritablement ressuscitées. Ces ames ont leurs sepulcres aussi. *v. 6.*

bien que les corps. Le lieu qui reçoit un corps mort est son sepulcre ; & l'objet auquel une ame morte s'attache, est de même le sepulcre de cette ame. S'il faut donc qu'un corps, pour être ressuscité, sorte du sepulcre ; il faut de même qu'une ame veritablement ressuscitée se sépare de l'objet de ses attaches. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre saint Paul, lors-
Coloss. 3. 1. qu'il dit aux Colossiens : *Si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez ce qui est au ciel où Jesus-Christ est assis à la droite de son Pere, & n'ayez d'affection ni de goût que pour les choses du ciel, & non pour celles de la terre :* QUÆ *sursum sunt sapite, non quæ super terram.* C'est en quoi consiste la résurrection d'une ame. Pendant qu'elle étoit attachée à la terre, elle étoit morte ; elle étoit dans le sepulcre : en se détachant de la terre, elle ressuscite & se porte vers le ciel.

VI. Mais ce terme, *N'ayez d'affection ni de goût que pour les choses du ciel*, mérite une réflexion particuliere, parce qu'il nous fait voir qu'il ne suffit pas d'avoir dans l'esprit les choses du ciel, c'est-à-dire Jesus-Christ ; mais qu'il faut l'avoir dans le cœur par un amour veritable & interieur. Si ce n'est pas par une

douceur ſenſible, ce doit être par une préference effective, par laquelle la volonté ſe porte à Dieu comme à ſon bien ſouverain. Il faut de même pour être véritablement reſſuſcité, renoncer réellement aux créatures, en ne les regardant plus que dans le rang qui leur convient, c'eſt-à dire comme infiniment moins dignes d'amour que Dieu. L'amour de Dieu doit être le maître du cœur, y dominer & le faire agir. Ainſi quand il n'eſt pas le maître, il n'y a point de veritable réſurrection.

VII. La marque d'une ame reſſuſcitée étant d'avoir le cœur & l'eſprit dans le ciel, & de ne l'avoir point dans la terre & dans les choſes du monde, il s'enſuit que tout ce qui nous porte à nous attacher à Dieu & à nous détacher du monde, contribue à nous procurer cette vie reſſuſcitée & à nous la conſerver ſi nous l'avons; & qu'au-contraire tout ce qui nous attache au monde, tout ce qui nous en donne le goût & l'amour, nous approche de la mort. Et c'eſt ce qui renverſe abſolument tous les jugemens que l'on porte de ce qu'on appelle proſperités, adverſités, bonheur, malheur, faveur, diſgrace. Voilà un homme, dit-on, bien miſerable. Sa fortune eſt ruinée

sans ressource. Mais qu'arrivera-t-il de là ? Qu'il sera moins attaché au monde ; qu'il en perdra le goût & l'amour ; qu'il aura plus de tems & plus de moyens de penser à son salut ; c'est-à-dire qu'il aura plus de facilité à mener une vie digne d'une ame ressuscitée, & qu'il s'éloignera davantage de la mort. En voici un autre, dit-on, qui est bienheureux. Il est comblé de biens & d'honneurs, & toutes choses lui réussissent ; c'est-à-dire, que tout le porte à aimer le monde, que tout contribue à l'y attacher ; & qu'ainsi tout le menace de la mort, tout l'y pousse, tout l'y précipite. Est-ce donc là ce qu'on appelle bonheur ? On ne juge point ainsi dans les autres choses. On se réjouit dans un malade de tous les signes de vie, & l'on s'afflige de tous les signes de mort. Pourquoi donc à l'égard de notre vraie vie appelle-t-on malheur ce qui nous en facilite le recouvrement ou la conservation, & bonheur ce qui nous approche de la mort, qui nous y engage & qui nous y pousse ?

VIII. Comme donc la grace propre au mystere de la résurrection est la vie ressuscitée, que c'est ce que Jesus-Christ opere dans les cœurs, & la grace qu'il répand du ciel en qualité de ressuscité, il arrive

très-ſouvent que ce que les hommes prennent pour un malheur, eſt un préſent de Jeſus reſſuſcité. Car étant non-ſeulement le maître de ſes graces, mais auſſi de tous les évenemens du monde par la puiſſance qu'il a reçue de ſon Pere au jour de ſa réſurrection, qui le rend maître abſolu de la conduite des créatures dans le ciel & ſur la terre, il uſe pour ſauver les ames de l'une & l'autre puiſſance, en leur procurant ſes graces par certains évenemens & certains moyens. S'il veut donc donner à une ame l'amour des choſes du ciel, & le détachement de celles du monde, en quoi conſiſte la vie reſſuſcitée, il la prive de tous les objets de ſes attachemens, afin de lui en ôter l'amour, & la porter à rechercher les véritables biens qui ſont ceux de l'autre vie. Il apprend à cette ame, dit S. Auguſtin, à deſirer & à aimer les vrais biens par l'amertume qu'il lui fait trouver dans les choſes de ce monde: *Docet amare meliora per amaritudinem inferiorum.* Et ainſi il eſt viſible que ce qu'on appelle afflictions, n'eſt ſouvent qu'un effet de la puiſſance & de l'amour de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & ne tend qu'à nous procurer la veritable vie de l'ame.

IX. On dira peut-être que c'eſt l'union

de la grace à ces évenemens qui les rend favorables, mais qu'en eux-mêmes ils n'ont rien que de triste & de pénible. Il est vrai qu'ils sont pénibles à l'ame : mais cette peine ne vient que de ce qu'elle aime les choses dont ils la privent. Et comme cet amour est la cause de cette peine, ils l'avertissent simplement du mal qui est en elle, mais ils ne le causent pas. Ils lui découvrent sa maladie, ils la diminuent, & ce n'est que sa faute s'ils ne la guérissent pas entierement. Car Dieu est toujours prêt de joindre ses graces interieures à ces évenemens exterieurs qui nous détacheroient du monde, si nous n'en arrêtions point le cours par notre impatience & notre révolte; si nous nous abandonnions avec la soumission que nous devrions à sa providence & à ses soins; & si nous nous donnions à lui afin qu'il produisît pleinement en nous les effets de sa vie ressuscitée.

On n'a fait que trois considerations sur chaque Evangile des jours suivans de cette Semaine; parce qu'ils ne comprennent que diverses apparitions de Jesus-Christ après sa résurrection, & que l'on en peut trouver plusieurs autres dans les considerations sur les mysteres de Jesus-Christ.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE PASQUES.

EVANGILE. *Luc.* 24. 13.

EN ce tems-là, Le jour même de la résurrection de Jesus-Christ, deux Disciples s'en alloient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jerusalem, parlant ensemble de tout ce qui s'étoit passé. Et il arriva que lorsqu'ils s'entretenoient & conferoient ensemble sur cela, Jesus vint lui-même les joindre, & se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étoient retenus, afin qu'ils ne pussent le reconnoître; & il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi dans le chemin, & d'où vient que vous êtes si tristes ? L'un d'eux appellé Cléophas prenant la parole, lui répondit : Etes-vous seul si étranger dans Jerusalem, que vous ne sçachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? Et quoi,

leur dit-il ? Ils lui répondirent : Touchant Jesus de Nazareth, qui a été un Prophete puissant en œuvres & en paroles devant Dieu & devant tout le peuple : & de quelle maniere les Princes des Prêtres & nos Sénateurs l'ont livré pour être condanné à mort, & l'ont crucifié. Or nous esperions que ce seroit lui qui racheteroit Israel ; & cependant après tout cela voici déja le troisiéme jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étoient avec nous, nous ont étonnés : car ayant été avant le jour à son sepulcre, & n'y ayant point trouvé son corps, elles sont revenues dire que des Anges mêmes leur ont apparu, qui les ont assurées qu'il est vivant. Et quelques-uns des nôtres ayant aussi été au sepulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avoient rapportées ; mais pour lui ils ne l'ont point trouvé. Alors il leur dit : O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les Prophetes ont dit ! Ne falloit-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, & qu'il entrat ainsi dans sa gloire ? Et commençant par Moïse, & ensuite par tous les Prophetes, il leur expliquoit dans toutes les Ecritures ce qui y avoit été dit de lui. Lorsqu'ils furent proche du bourg où ils alloient,

il fit semblant d'aller plus loin, mais ils le forcerent de s'arrêter, *en lui disant : Demeurez avec nous, parce qu'il est tard, & que le jour est déja sur son déclin, & il entra avec eux. Etant avec eux à table, il prit le pain & le benit, & l'ayant rompu, il le leur donna.* En même-tems *leurs yeux s'ouvrirent, & ils le reconnurent, mais il disparut de devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'étoit-il pas tout brûlant dans nous lorsqu'il nous parloit durant le chemin, & qu'il nous expliquoit les Ecritures ? Et se levant à l'heure-même, ils retournerent à Jerusalem, & trouverent que les onze* Apôtres, *& ceux qui demeuroient avec eux, étoient assemblés, & disoient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, & il est apparu à Simon. Alors ils raconterent aussi eux-mêmes ce qui leur étoit arrivé en chemin, & comment ils l'avoient reconnu dans la fraction du pain.*

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour, qui nous parle de deux Disciples qui alloient à Emmaüs, château distant de deux lieues de Jerusalem, nous représente en eux un nouveau caractere ; mais qui tend également à établir la sincerité des té-

moins de la résurrection de Jesus-Christ. Ce que l'on en disoit ne leur étoit pas inconnu. Ils sçavoient ce qui en avoit été rapporté par les femmes qui avoient été au sepulcre, la vision des Anges qu'elles avoient eue, la confirmation de leur témoignage par S. Pierre & par S. Jean, qui ayant été au sepulcre avoient trouvé que ce qu'elles avoient rapporté, que le corps de Jesus-Christ n'y étoit plus, étoit veritable. Cependant toutes ces preuves n'avoient encore fait qu'une legere impression sur leur esprit. Ils aimoient Jesus-Christ. Ils ne pouvoient parler d'autre chose que de ce qui lui étoit arrivé. Ils lui rendoient témoignage, qu'il avoit
v. 18. été *un Prophete puissant en paroles & en œuvres*. Mais avec tout cela ils croyoient
v. 21. leurs esperances trompées. *Nous esperions*, disoient-ils, *qu'il délivreroit Israel.* Ils ne l'esperoient donc plus. Incrédulité qui ne venoit que de ce que l'idée d'un homme ressuscité étoit étrangement éloignée de leur esprit, comme elle le devoit être naturellement : mais incrédulité utile à l'établissement de la foi de ce mystere ; parce qu'elle fait voir combien ils étoient peu disposés à le croire legerement, & qu'ils n'en ont pû être persuadés

persuadés que par des preuves convainquantes.

II. Jesus-Christ s'étant mêlé à leur entretien sans être connu d'eux, leur reprocha leur peu d'intelligence dans l'Ecriture, & leur pesanteur à croire ce que les Prophetes avoient prédit du Messie : *O stulti, & tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt Prophetæ !* Cela fait voir qu'il y a dans l'Ecriture une pleine conviction de certaines verités de la foi, quoique la pesanteur de notre cœur nous empêche de les y voir. C'est cette pesanteur qui arrête l'impression de la verité sur le cœur, & qui fait qu'il n'est pas remué & pénetré par ces preuves autant qu'il le devroit être ; qu'il n'en tire pas les consequences naturelles, qu'il ne joint pas celles qui s'entr'éclaircissent, & qui se fortifient les unes les autres. Et cette stupidité ne se rencontre pas seulement dans les hommes à l'égard des mysteres spéculatifs, elle se trouve encore plus ordinairement à l'égard des verités de pratique. Presque personne n'y voit ce qu'on y doit voir ; & n'en pénetre les consequences. On les entend froidement, quelque grand interêt que l'on y ait. Il y va de

v. 25.

tout, & on les regarde ſans émotion & ſans effroi. Cette froideur eſt une marque viſible que l'on ne les conçoit point dans leur grandeur, & que la petiteſſe de notre intelligence les diminue tellement, qu'elles deviennent auſſi peu capables de nous toucher, étant conçues en cette maniere, que les nouvelles les plus indifferentes. De-ſorte que nous avons grand ſujet de nous reprocher notre ſtupidité & notre peu d'intelligence, & de nous dire comme Jeſus-Chriſt dit à ces Diſciples : *O inſenſés, dont le cœur eſt peſant & tardif à croire !*

& 31. III. Quelque tems après, *les yeux de ces Diſciples s'ouvrirent, & ils connurent* Jeſus-Chriſt dans la fraction du pain ; & Jeſus-Chriſt fit voir par là qu'il diſpoſe abſolument des ſens, de l'eſprit & du cœur des hommes. Ils commencerent à voir ce qu'ils ne voyoient pas. Ils conçurent ce qu'ils ne concevoient pas. Leur cœur fut embraſé d'un amour qu'ils ne ſentoient pas, parce qu'ils furent remués par le Saint-Eſprit d'une maniere plus vive & plus forte. Jeſus-Chriſt voulut que ce fût par l'Euchariſtie que ces graces leur fuſſent communiquées, afin de leur apprendre, & par eux à

toute l'Église, que ce mystere est une source de lumiere & de charité; & que ce n'est pas seulement un mystere de foi, parce que c'est un objet de foi, mais qu'il l'est aussi, parce qu'il augmente la foi dans nos cœurs avec la charité, quand on y est préparé comme ces Disciples, qui déclarent eux-mêmes, que *leur cœur étoit tout brûlant pendant que Jesus-Christ leur parloit dans le chemin.* v. 32.
C'est la préparation qu'ils y apporterent. Ce sont ces cœurs brûlans que Jesus-Christ remplit des lumieres de la foi. Si nous n'en ressentons pas les mêmes effets, c'est que nous n'en approchons pas avec la même ardeur & les mêmes dispositions.



SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE PASQUES.

EVANGILE. *Luc.* 24. 36.

EN ce tems-là, Pendant que les Apôtres s'entretenoient, Jesus se présenta au milieu d'eux, & leur dit : La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. Mais eux étant tout troublés & saisis de crainte, s'imaginoient voir un esprit. Et Jesus leur dit : Pourquoi vous troublez-vous, & pourquoi s'éleve-t-il tant de pensées dans vos cœurs ? Regardez mes mains & mes pieds, & reconnoissez *que c'est moi-même. Touchez, & considerez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. Après avoir dit cela, il leur montra ses mains & ses pieds. Mais comme ils ne croyoient point encore, tant ils étoient transportés de joie & d'admiration, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à man-*

ger? Et ils lui présenterent un morceau de poisson rôti, & un rayon de miel; il en mangea devant eux, & prenant les restes, il les leur donna, & il leur dit: Ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous avois dit lorsque j'étois encore avec vous, Qu'il étoit nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophetes & dans les Pseaumes fût accompli. En même-tems il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures, & il leur dit: C'est ainsi qu'il est écrit, & c'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît, & qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisiéme jour, & qu'on prêchât en son nom la pénitence & la rémission des pechés dans toutes les nations; [en commençant par Jerusalem.]

EXPLICATION.

I. JESUS après s'être montré à Madeleine en particulier, aux femmes qui étoient venues pour porter des parfums au sepulcre, à saint Pierre, & aux Disciples qui alloient à Emmaüs, voulut encore se faire voir le même jour aux Apôtres assemblés avec plusieurs autres Disciples. Ainsi il se trouva tout-d'un-coup au-milieu d'eux pendant qu'ils

étoient à table, & les épouvanta de telle ſorte qu'ils croyoient voir un fantôme & non un veritable corps : Il les convainquit que c'étoit lui-même, en leur montrant ſes pieds & ſes mains qui portoient encore les marques des cloux qui les avoient percés. Il leur fit toucher ſa chair, en leur diſant qu'un eſprit n'avoit point de chair ni d'os. On demande ſi ces preuves étoient convainquantes. Car, dira-t-on, ne ſe pouvoit-il pas faire qu'un démon ayant emprunté la forme d'un corps y imprimât ces mêmes marques, & les fiſt ainſi toucher ? Quelle aſſurance avons-nous donc que la premiere penſée des Apôtres ne fût pas veritable, & que ce ne fût pas un eſprit trompeur qui les ait engagés par là à rendre témoignage à la fauſſeté ? Mais il eſt facile de répondre qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu permette que le démon faſſe une telle illuſion aux ſens de pluſieurs perſonnes, parce qu'autrement tout ſeroit incertain : & il ſeroit auſſi aiſé de douter de la naiſſance, de la vie & de la mort de Jeſus-Chriſt, que de ſa réſurrection. Car on pourroit ſuppoſer de même que tout cela s'eſt fait par le moyen d'un démon, qui s'étant revêtu

d'une forme humaine, auroit fait ce qu'on attribue à Jesus-Christ durant sa vie. Or il est contraire à la verité de Dieu de permettre une telle séduction. On doit croire ce qui paroît ainsi à plusieurs personnes, sans qu'il y ait aucune marque pour reconnoître la fausseté. Ce seroit donc un devoir de croire le faux ; & c'est ce que Dieu ne peut permettre.

II. Il faut remarquer qu'il ne s'agit point ici de l'illusion d'une seule personne, ni de celle de plusieurs personnes une seule fois. C'étoit déja là la cinquiéme apparition de ce jour, qui étoit le lendemain du sabbat. Et cette apparition fut suivie de plusieurs autres de cette nature, dans lesquelles Jesus-Christ se fit reconnoître par toutes les marques par lesquelles on reconnoît les hommes. S'il étoit donc incertain après ces preuves, si Jesus-Christ est ressuscité, il faudroit que toutes les choses du monde passassent pour incertaines. Abraham, Moïse, David, Salomon, Alexandre, Cesar, pourroient n'avoir été que des illusions, & on les pourroit faire passer tous pour des fantômes & des démons revêtus de corps, avec autant de vraisemblance que Jesus-Christ ressuscité.

C'eſt donc un principe ſuppoſé dans toutes les circonſtances les plus aſſurées que les hommes puiſſent avoir des faits, que la verité de Dieu ne peut permettre que le démon ſe joue ainſi de la créance des hommes. La verité de tous les faits eſt appuyée ſur ce principe. Ainſi la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt miſe par là au même degré de certitude que tout ce qu'il y a de certain & d'indubitable dans le monde.

III. On peut dire même que cette certitude va plus loin que celle de tous les autres faits humains, & qu'il y a des choſes qui autoriſent la réſurrection de Jeſus-Chriſt, qui n'autoriſent pas tous les autres faits. Car, outre que les Apôtres en ont eu la même aſſurance qu'ils avoient de toutes les autres choſes du monde, outre que cette aſſurance n'a point été démentie par aucun fait contraire, ce qui arrive auſſi dans les autres faits que nous avons marqués; ils avoient de plus certaines aſſurances particulieres de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, qu'ils n'avoient pas des autres choſes du monde. Cette réſurrection avoit été prédite par les Prophetes, & très-expreſſément par Jeſus-Chriſt durant ſa vie mortelle.

Ces prédictions jointes à ce qui arriva, les mettoient donc dans la néceſſité de croire que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité. Ainſi il auroit fallu qu'il y eût un devoir & une néceſſité parmi les hommes de croire la fauſſeté. De plus ce Jeſus-Chriſt qui apparoiſſoit aux Apôtres & aux Diſciples, leur donna le pouvoir de faire des miracles, & de guérir les maladies. Ils les guériſſoient au nom de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & ils étoient témoins de l'effet : & cet effet eſt une preuve certaine de la verité de celui qui leur avoit donné ce pouvoir; on peut dire que toute la vie des Apôtres & des Diſciples, & de tous les premiers Chrétiens a été une confirmation continuelle de la réſurrection de Jeſus-Chriſt. Nous n'avons qu'à le remercier infiniment de ce qu'il a voulu mettre cet article fondamental de notre Religion dans ce degré éminent de certitude, qui égale & ſurpaſſe celle de toutes les choſes du monde. Or la réſurrection de Jeſus-Chriſt étant prouvée, tout le reſte des articles de la Religion eſt invinciblement prouvé. Car ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, il faut croire tout l'Evangile, il faut croire l'Egliſe, parce qu'elle y eſt promiſe; il faut croire

l'Ancien Teſtament, parce qu'il y eſt autoriſé ; enfin il faut croire toute la Religion chrétienne, parce qu'elle eſt attachée à la réſurrection de Jeſus-Chriſt par un enchaînement indiſſoluble.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DE LA SEMAINE DE PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 21. 1.

En ce tems-là, Jeſus ſe fit voir encore à ſes Diſciples ſur le bord de la mer de Tiberiade, & il s'y fit voir de cette ſorte : Simon-Pierre, & Thomas appellé Didyme, Nathanael, qui étoit de Cana en Galilée, les fils de Zebedée, & deux autres de ſes Diſciples étoient enſemble. Simon-Pierre leur ayant dit, Je m'en vais pêcher ; ils lui dirent : Nous allons auſſi avec vous. Ils s'en allerent donc & entrerent dans une barque ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu,

Jesus parut sur le rivage sans que ses Disciples connussent que c'étoit Jesus. Jesus leur dit donc : Enfans, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non. Il leur dit : Jettez le filet au côté droit de la barque, & vous en trouverez. Ils le jetterent aussi-tôt, & ils ne pouvoient plus le tirer tant il étoit chargé de poissons. Alors le Disciple que Jesus aimoit, dit à Pierre : C'est le Seigneur. Et Simon-Pierre ayant oui que c'étoit le Seigneur, mit son habit, car il étoit nud ; & il se jetta dans la mer. Les autres Disciples vinrent dans la barque, n'étant pas loin de la terre, mais environ de deux cens coudées, & ils y tirerent le filet plein de poissons. Lors donc qu'ils furent descendus à terre, ils trouverent des charbons allumés, & du poisson mis dessus, & du pain. Jesus leur dit : Apportez de ces poissons que vous venez de prendre. Alors Simon-Pierre monta dans la barque, *& tira à terre le filet qui étoit plein de cent cinquante-trois grands poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jesus leur dit : Venez, dînez. Et nul de ceux qui étoient à table, n'osoit lui demander, Qui êtes-vous ? Car ils sçavoient que c'étoit le Seigneur. Jesus vint donc, prit le pain, & leur en donna,*

& du poisson de même. Ce fut là la troisiéme fois que Jesus apparut à ses Disciples depuis qu'il fut ressuscité d'entre les morts.

Explication.

I. Cet Evangile contient une nouvelle preuve de la résurrection de Jesus-Christ par la manifestation qu'il fit de soi-même à plusieurs de ses Disciples sur la mer de Tiberiade. Il leur prouva qu'il étoit ressuscité, non-seulement en mangeant avec eux, mais aussi par un miracle mysterieux rapporté dans
v. 3. & suiv. cet Evangile, qui est que saint Pierre étant allé pêcher, & plusieurs autres Disciples l'ayant suivi, ils ne prirent rien pendant toute la nuit : mais Jesus s'étant présenté à eux le matin sur le rivage, & leur ayant ordonné de jetter le filet du côté droit de la barque, ils prirent
v. 11. tout-d'un-coup *cent cinquante-trois grands poissons* que saint Pierre tira à terre, sans que le filet se rompît. Ensuite de quoi Jesus-Christ mangea avec eux de cette pêche.

II. Ce travail inutile durant toute la nuit, marque manifestement l'état de la vieille loi par cette pêche inutile, &

celui de la nouvelle où ils entroient est marqué par cette pêche miraculuse faite par l'ordre de Jesus-Christ immortel & glorieux. Les Pasteurs de la vieille loi avoient travaillé beaucoup à la pêche des ames, mais inutilement. Ils n'en avoient pris que fort peu, c'est-à-dire qu'ils en avoient peu converti. Ils entretenoient bien un corps exterieur de Religion, mais un corps destitué d'esprit, un corps dont les membres n'étoient point effectivement à Dieu, parce qu'ils ne le cherchoient qu'avec un esprit mercenaire. Cette pêche se faisoit bien par les Ministres de Dieu; mais il ne la secondoit pas de ces graces fortes qui entraînent les pecheurs, selon l'expression de l'Evangile: & les Juifs résistoient toujours par la corruption de leur cœur à la mesure de celles qu'ils recevoient. Les Apôtres n'avoient pas pêché avec plus de fruit jusqu'alors. Mais si-tôt qu'ils commencerent à pêcher par l'ordre exprès de Jesus-Christ immortel, & qu'il accompagna leur pêche de l'abondance de sa grace ils en firent une prodigieuse. Leur filet se trouva plein de grands poissons, c'est-à-dire de Chrétiens éminens en vertu, dont la premiere Eglise

Joan. 6. 44.

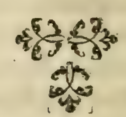
fut formée, qui bien loin de rompre les rêts par leurs divisions, n'étoient
Act. 4. 32. au-contraire, qu'*un cœur* & qu'*une ame*. Les deux premieres prédications de saint Pierre convertirent huit mille personnes, & celles des autres Apôtres eurent un succès approchant de celui-là. Voilà ce que figuroit cette grande pêche faite par l'ordre de Jesus-Christ. Les efforts des hommes ne produisent rien quand ils sont tout seuls : mais quand ils sont accompagnés d'une abondance de graces, ils ne manquent point d'avoir un très-grand effet.

III. La difference de ces pêches distingue extrémement le fruit du travail des ouvriers, mais n'en distingue pas le mérite. Car il se peut fort bien faire que Dieu employe de grands Saints à des travaux qui paroissent inutiles, & qu'il produise de grands effets par des hommes d'une médiocre vertu. Moïse & les Prophetes étoient sans doute plus agréables à Dieu que beaucoup de Ministres de l'Evangile. Cependant Dieu ne donnoit pas à leur ministere la même efficace qu'il a donnée depuis dans la loi nouvelle à celui des Ministres évangeliques. La perfection de la vertu

chrétienne consiste à obéir à Dieu, & à executer ses volontés telles qu'elles soient. Voilà ce qui fait le prix de la vertu des Saints, soit que leurs travaux soient utiles ou qu'ils soient inutiles. Dieu ne leur demandera compte que de leur travail, & c'est ce qui doit consoler quantité de Pasteurs dont Dieu permet que le travail soit infructueux, même sous la loi nouvelle. Car s'ils travaillent avec autant de fidelité que ceux qui ont eu le plus de bénédiction en leur ministere, ils ne seront pas moins récompensés qu'eux ; Dieu a ses tems & ses saisons de graces. Il sçait pourquoi il en donne plus en un tems qu'en l'autre. Mais quand il donne aux Prédicateurs de son Evangile la grace de travailler avec le même zele, il leur prépare aussi une égale récompense.

On peut dire même avec verité, que ceux qui travaillent sans succès & sans fruit, s'acquerent quelquefois plus de mérite, parce que la nature prend souvent beaucoup de part aux grands succès, & qu'ainsi l'obéissance qu'en rend à Dieu en est moins pure. On se plaît aux fruits de son travail. On en attribue quelque chose à son industrie. On

prend part aux ſuites qu'ils ont d'ordinaire, & l'on ſouffre un peu trop les attaches humaines que les nouveaux convertis ont pour ceux qui les ont mis dans le bon chemin. Mais ceux dont Dieu ne permet pas que les travaux fructifient, demeurant dans un grand vuide de conſolations humaines, s'attachent quelquefois à Dieu avec plus de pureté. Et c'eſt ce que Jeſus-Chriſt marque aſſez expreſſément dans ſon Evangile, lorſqu'il dit à ſes Apôtres, que ſi dans une maiſon il n'y a point d'enfans de paix, la paix qu'ils y auront donnée
Matth. 10. 13. reviendra à eux : *Pax veſtra revertetur ad vos*, c'eſt-à-dire que l'utilité leur en reviendra.



SUR L'EVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 20. 11.

EN ce tems-là, Marie se tenoit dehors en pleurant près du sepulcre; & comme elle pleuroit, s'étant baissée pour regarder dans le sepulcre, elle y vit deux Anges vêtus de blanc, assis au lieu où avoit été mis le corps de Jesus, l'un à la tête, & l'autre aux pieds. Ils lui dirent: Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit: C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, & je ne sçai où ils l'ont mis. Ayant dit cela, elle se tourna & vit Jesus debout, sans sçavoir néanmoins que ce fût Jesus. Alors Jesus lui dit: Femme, pourquoi pleurez-vous, qui cherchez-vous? Elle pensant que ce fût le jardinier, lui dit: Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je

l'emporterai. Jesus lui dit : Marie. Aussitôt *elle se retourna & lui dit : Rabboni ; c'est-à-dire* mon *Maître. Jesus lui répondit : Ne me touchez pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Pere : mais allez trouver mes freres, & leur dites* de ma part : *Je monte vers mon Pere, & votre Pere, vers mon Dieu, & votre Dieu. Marie Madeleine vint donc dire aux Disciples qu'elle avoit vû le Seigneur, & qu'il lui avoit dit ces choses.*

EXPLICATION.

I. ON ne vit jamais d'une maniere plus sensible l'accomplissement
Ps. 53. de cette parole, *Vos consolations ont rempli mon ame de joie à proportion des douleurs qui l'ont accablée*, que dans l'apparition dont Jesus-Christ honora Madeleine avant les Apôtres mêmes. On ne peut douter qu'après la sainte Vierge elle n'ait ressenti plus vivement que personne la mort de Jesus-Christ, & ce fut par-là qu'elle mérita d'être la premiere consolée par une apparition particuliere. La douleur de la sainte Vierge étoit sans doute beaucoup plus grande que celle de Madeleine ; mais elle étoit d'un autre ordre, plus spirituelle, plus indé-

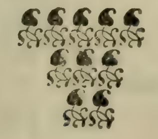
pendante du corps, plus renfermée dans l'ame. Ainsi elle n'avoit pas besoin de consolations sensibles. Mais la douleur de Madeleine agissant davantage sur ses sens, Jesus-Christ y voulut remedier par une apparition qui la consolât plus sensiblement. C'est ce qu'il fit en se manifestant à elle sous la forme d'un Jardinier, & se faisant reconnoître à elle en l'appellant Marie.

II. Madeleine avant que de voir Jesus-Christ avoit vû les Anges dans le sepulcre, & y avoit fait peu de réflexion. Les personnes fortement occupées d'un grand objet, font moins d'attention aux petites choses, & nous n'en sommes au contraire si frappés que parce que notre esprit est peu appliqué aux grandes. Madeleine s'informe avec empressement où l'on avoit mis le corps de Jesus-Christ. *Ils ont enlevé*, dit-elle, *mon Seigneur, & je ne sçai où ils l'ont mis.* Souvent une certaine tranquillité qu'on témoigne dans les maux des autres, vient d'indifference & de froideur plutôt que de fermeté & de force d'esprit. Et Dieu qui distingue ces dispositions, aime mieux les craintes empressées qui viennent d'amour, que ces dispositions tran- *v.* 13.

quilles qui naissent d'indifference. Il juge des paroles par le cœur, & non du cœur par les paroles. Mais agitée de vaines craintes & de faux soupçons le touche plus que ceux qui jugeoient mieux qu'elle, mais qui avoient moins d'amour. Il la tire donc de peine en se faisant voir à elle en particulier avant tous les autres.

III. Il est remarquable que quoique les Apôtres, les Disciples & les femmes n'ayent été persuadés que par la vûe même de Jesus-Christ, & qu'ils n'ayent pas déferé au témoignage des autres ; néanmoins chaque apparition a suffi à chacun, & ne l'a laissé dans aucun doute. Jesus-Christ en se montrant après sa résurrection, faisoit une si forte impression sur l'esprit, qu'il appaisoit toutes sortes de doutes. Madeleine après avoir vû Jesus-Christ ressuscité n'en douta plus, ni ne chercha plus son corps, & rend aux Apôtres ce témoignage de la résurrection de Jesus-Christ. Il en fut de même des autres femmes & des deux Disciples qui virent Jesus-Christ à Emmaüs. Chacun fut pleinement persuadé par la vûe qu'il en eut, & ressentit la joie de la résurrection de Jesus Christ à

proportion de la douleur qu'il avoit eue de sa mort. On peut juger par là quelle fut la joie de Madeleine. L'Evangile ne nous dit plus rien d'elle après cela, & Dieu a voulu que nous ignorassions le reste de sa vie. Mais étant proposée dans l'Evangile comme l'exemple d'un amour extraordinairement ardent, on peut juger de toute la suite de sa vie, en se figurant ce que l'amour doit operer dans un cœur qui en est embrasé. En quelque lieu qu'elle l'ait passée, on peut dire qu'elle y a vêcu dans des sentimens continuels de joie & d'adoration de Jesus-Christ ressuscité ; qu'elle a été insensible à toutes les choses du monde, & que Jesus-Christ a été l'unique objet de son esprit & de son cœur.



SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE PASQUES.

EVANGILE. *Matth.* 28. 16.

EN ce tems-là, Les onze disciples s'en allerent en Galilée sur la montagne où Jesus leur avoit commandé de se trouver, & le voyant là ils l'adorerent. Quelques-uns néanmoins furent en doute. Mais Jesus s'approchant, leur parla ainsi : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel & dans la terre. Allez donc, & instruisez tous les peuples, les batisant au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit ; & leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et assurez-vous que je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siecles.

EXPLICATION.

I. L'Apparition de Jeſus-Chriſt rapportée dans cet Evangile, eſt apparemment celle dont parle ſaint Paul, dans laquelle Jeſus-Chriſt ſe manifeſta à *plus de cinq cens* diſciples. Car comme elle 1. Cor. 15. 6.
étoit prédite & annoncée, & que Jeſus-Chriſt leur avoit ordonné de ſe trouver ſur cette montagne de Galilée, afin de l'y voir, ils purent s'aſſembler en plus grand nombre pour jouir de ſa préſence. Jeſus-Chriſt y convainquit encore l'incredulité de quelques-uns par les preuves manifeſtes qu'il leur y donna de ſa réſurrection : mais il déclara de plus à tous la puiſſance extraordinaire qui lui avoit été donnée dans le ciel & dans la terre ſur toute créature : *Data eſt mihi omnis* v. 18.
poteſtas in cœlo & in terra. Cette puiſſance n'eſt pas celle qui lui convient comme Dieu, laquelle ne lui a pu être donnée de nouveau, puiſqu'il l'a toujours eue. C'eſt celle qui a été donnée à ſon humanité comme une récompenſe de ſa mort & une ſuite de ſa réſurrection. Par cette puiſſance il eſt établi le Roi & le ſouverain de toutes les créatures pour en diſpoſer ſouverainement ſelon ſes volon-

tés. Ainsi c'est un droit nouveau par lequel nous appartenons à Jesus-Christ en toute maniere, temporellement & spirituellement, sans qu'il y ait personne qui se puisse soustraire à sa puissance. C'est proprement l'execution de la promesse exprimée par David en ces paroles : *Je vous donnerai les nations pour votre heritage, & toute l'étendue de la terre pour la posseder.* Et il est bien clair qu'elle ne s'étend pas seulement sur les élûs, mais qu'elle comprend aussi tous les réprouvés, puisqu'il est dit au même lieu : *Vous gouvernerez toutes les nations avec une verge de fer, & vous les briserez comme le vase d'un potier.*

Ps. 2. 8.

Ibid. v. 9.

II. Ainsi Jesus-Christ est établi par-là principe de toutes les graces & de toutes les punitions de Dieu, c'est-à-dire de tous les évenemens de la vie des hommes ; puisqu'il n'y en a point qui ne soient des effets ou de sa misericorde ou de sa justice. Tous les hommes établis en quelque puissance, & en quelque autorité dans le monde, ou dans la possession de quelques biens temporels, ne peuvent être que ses vicaires & ses lieutenans, & Jesus-Christ a droit de les priver de leurs charges, ou des biens qu'ils

qu'ils possedent, sans qu'ils ayent aucun sujet de s'en plaindre. Et comme Jesus-Christ n'accorde ces biens qui lui appartiennent & qui lui sont propres, que pour les employer à son service & selon ses intentions, chacun peut apprendre par là la vraie nature de son ministere & l'usage légitime qu'il en doit faire. Ainsi un Roi se doit regarder comme un pur ministre de Jesus-Christ, qui a reçu de lui le gouvernement d'un royaume, pour le rapporter non à sa propre gloire, mais à celle de Jesus-Christ. Il est obligé de ne rien faire dans son ministere qui ne se rapporte à cette fin, & il ne lui sçauroit jamais être permis d'avoir pour but dans aucune action sa propre gloire, sa propre grandeur, ni son propre plaisir, n'y ayant rien qu'il ne doive à Jesus-Christ comme à son souverain Seigneur. On doit juger de même de tous les autres biens. Personne n'en est proprietaire à l'égard de Jesus-Christ, & n'a droit d'en user pour soi-même. On en est toujours comptable à sa justice; & Jesus-Christ examinera à la fin de la vie de chacun, s'il les a employés uniquement selon ses ordres. Cette parole de l'Evangile, *Rendez compte de votre administration*, n'est *Luc.* 16. 2.

métaphorique, que parce qu'elle repréſente la poſſeſſion de toutes les choſes du monde ſous l'idée d'une ferme que l'on tient de Dieu : mais elle eſt exacte & litterale en-tant qu'elle repréſente le compte qu'on ſera obligé de rendre à Jeſus-Chriſt de tout ce qu'on a adminiſtré dans le monde ſous ſon autorité.

Il y en a qui ſont chargés de la part de Jeſus-Chriſt du gouvernement des autres pour le ſpirituel, comme les Paſteurs. Il y en a qui ſont obligés de les nourrir & de les ſoulager dans leurs néceſſités, comme les riches. Un ſerviteur eſt un homme chargé de la part de Jeſus-Chriſt de rendre ſervice à ſon maître. Un artiſan eſt un homme chargé de contribuer à la commodité publique par ſon travail. Il y en a qui ne ſont chargés que de glorifier Jeſus-Chriſt & d'édifier l'Egliſe par la régularité de leur conduite, en uſant ſelon ſes loix de leur ame & de leur corps, parce que Dieu ne leur a point confié d'autre adminiſtration : & il ſuffit à ces perſonnes de rapporter à Dieu leurs actions & leurs ſouffrances, & de n'uſer que pour lui de leur corps & de leur eſprit. Enfin il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé d'obſerver cette parole de l'Apô-

tre : *Vous avez été rachetés d'un grand prix. Glorifiez donc & portez Dieu dans votre corps.* Ce grand prix est la mort de Jesus-Christ, & ce qui a été acheté par ce grand prix, sont toutes les actions des hommes sans exception. Dieu en doit être le principe, & elles se doivent rapporter à Dieu comme à leur fin. 1. Cor. 6. 20.

III. C'a été par un usage de cette puissance souveraine que Jesus-Christ ordonna à ses Apôtres de prêcher son Evangile *à toutes les créatures*, c'est-à-dire aux Gentils & aux Juifs sans distinction, levant ainsi par cette mission génerale la défense qu'il leur avoit faite durant sa vie de prêcher aux Samaritains & aux Gentils ; & c'est en partie par l'execution de cette mission génerale qu'il exerce le double empire de misericorde & de justice qu'il a sur les hommes. Car ceux à qui il fait la grace de recevoir la prédication des Apôtres ou de ceux qui leur succedent dans la suite des siecles, deviennent par-là des vases de misericorde qu'il ne traite pas en esclaves, mais en freres. Ceux qui la rejettent par un endurcissement & une impénitence volontaire, sont soumis à son empire de rigueur & de justice, sans qu'il y ait aucune personne au mon- Marc. 16. 15.

de qui puisse se soustraire à l'un ou l'autre de ces deux empires. Pour l'execution de ces ordres il soumet à ses Disciples toute la nature, & leur donne le pouvoir d'en disposer par des miracles qui confirmoient la doctrine qu'ils devoient annoncer, & qui ne prouvoient pas seulement la verité des choses qu'ils prêchoient, mais qui prouvoient encore la verité de la résurrection de Jesus-Christ, puisque rien ne la confirme davantage que l'effet d'une puissance qu'il avoit donnée à ses Apôtres en qualité de ressuscité. Enfin il leur promet d'être toujours avec eux, non pour un tems seulement, mais jusqu'à la consommation des siecles. Ce qui renferme une promesse authentique de la perpétuité de l'Eglise, puisque Jesus-Christ s'oblige par-là d'être toujours avec ses Ministres, & qu'il déclare que ses Ministres prêcheront toujours toutes les verités qu'il leur a annoncées, & que jusqu'à la consommation des siecles ils recevront dans son Eglise par le Batême ceux qui y voudront entrer.

SUR L'EVANGILE DU SAMEDI AVANT L'OCTAVE DE PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 20. 1.

EN ce tems-là, Le premier jour de la ſemaine Marie Madeleine vint dès le matin au ſepulcre, lorſqu'il faiſoit encore obſcur; & elle vit que la pierre avoit été ôtée du ſepulcre. Elle courut donc, & vint trouver Simon-Pierre, & cet autre Diſciple que Jeſus aimoit, & leur dit: Ils ont enlevé le Seigneur du ſepulcre, & nous ne ſçavons où ils l'ont mis. Pierre ſortit auſſi-tôt, *& cet autre Diſciple auſſi, & ils s'en allerent au ſepulcre. Ils couroient l'un & l'autre enſemble, mais cet autre Diſciple courut plus vîte que Pierre, & arriva le premier au ſepulcre; & s'étant baiſſé, il vit les linceuls qui y étoient, mais il n'entra point. Simon-Pierre qui le ſuivoit arriva enſuite, & entra dans le ſepulcre, & vit les linceuls qui y étoient,*

& le ſuaire qu'on avoit mis ſur ſa tête, qui n'étoit pas avec les linceuls, mais plié en un lieu à part. Alors donc cet autre Diſciple qui étoit arrivé le premier au ſepulcre y entra auſſi, & il vit, & il crut : car ils ne ſçavoient pas encore ce que l'Ecriture enſeigne : Qu'il falloit qu'il reſſuſcitât d'entre les morts.

EXPLICATION.

I. LA diligence de Madeleine qui ſe trouve au ſepulcre avant le ſoleil levé, marque la véhemence de ſon amour. Rien n'eſt petit à l'amour de ce qui regarde ce qu'on aime. Il ne s'agiſſoit plus que d'un corps privé de vie & ſéparé de ſon ame. La foi de la réſurrection étant confuſe & troublée dans l'eſprit de Madeleine & des Diſciples, n'étoit point le principe des devoirs qu'elle vouloit rendre au corps de Jeſus-Chriſt. Il y avoit même de la contrarieté entre cette foi & ces devoirs ; mais il lui ſuffiſoit que ce fût le corps de Jeſus-Chriſt, pour en être toute occupée. Ce fut par cet amour ardent qu'elle mérita d'être la premiere inſtruite de ſa réſurrection. Les cœurs froids & lents n'obtiennent rien de Dieu, parce que cette lenteur & cette froideur viennent du partage du

cœur qui est divisé par differentes affections. Aussi voit-on souvent que ces gens qui paroissent si lents à l'égard de Dieu, font paroître une extrême activité, lorsqu'étant touchés par leurs intérêts ils réunissent tous les mouvemens de leur ame pour acquerir quelque bien, ou pour éviter quelque inconvénient temporel. Quand ils sont donc si froids & si lents, c'est qu'ils ne sont pas touchés, & que leur ame est divisée. C'est bien la moindre chose que nous cherchions Dieu avec ardeur : car le chercher froidement, c'est témoigner qu'on n'a gueres envie de le trouver, & que l'on s'en soucie peu. Or c'est ce que Dieu ne sçauroit souffrir.

II. Pourquoi Madeleine voyant la pierre du sepulcre ôtée, & Pierre & Jean voyant *les linceuls à terre, le suaire* v. 6. 7.
plié, & ne voyant point le corps de Jesus-Christ, ne conclurent-ils point qu'il étoit ressuscité ? C'est que la résurrection de Jesus-Christ étoit si éloignée de leur pensée, que leurs conjectures ne tournoient jamais de ce côté-là. Cependant Jesus-Christ ne laissoit pas par-là de les disposer à la croire. Car ce sepulcre ouvert, ces linceuls à terre, ce suaire plié, étant joints à l'apparition de Jesus-Christ, fai-

ſoient leur effet, & ſervoient de confirmation à la verité. Il y a toujours quantité de circonſtances qui s'uniſſent pour nous perſuader d'une verité, & qui font leur impreſſion, non ſéparément, mais toutes enſemble. Au-contraire le menſonge eſt d'ordinaire détaché, & ne s'accorde avec rien. C'eſt une choſe admirable comme Dieu prépare les ames pour les amener au point où il veut, & de combien de petites circonſtances dépend la perſuaſion qu'il opere dans les eſprits, & les réſolutions qu'il forme dans les cœurs. De-ſorte que quand il nous découvrira quelque jour les voies de ſa providence, nous reconnoîtrons qu'il ne nous eſt pas arrivé la moindre choſe qui n'ait contribué à nous conduire au point où nous ſommes arrivés; & que ſouvent les plus importans évenemens de notre vie ont été attachés à des circonſtances que nous regardions comme tellement indifferentes que nous n'y faiſions aucune réflexion.

III. Saint Jean, quoiqu'arrivé le premier au ſepulcre ſur l'avis que Madeleine donna à ſaint Pierre & à lui qu'on avoit enlevé le corps de Jeſus-Chriſt, n'y voulut pas entrer le premier, & défera cet honneur à ſaint Pierre. C'eſt

qu'il y avoit un certain ordre établi entre les Disciples, selon lequel on déferoit à saint Pierre le premier rang en toutes choses, & que cet ordre subsistoit même après la mort de Jesus-Christ. Mais y étant entré ensuite après saint Pierre, ni l'un ni l'autre ne furent persuadés de la résurrection, tant leur foi étoit éteinte. Ainsi, encore que saint Jean ne se fût pas porté au même excès de timidité que saint Pierre, il est clair néanmoins par ces endroits, que la foi de la résurrection étoit comme éteinte en lui, & que tout ce qu'il en avoit oui dire à Jesus-Christ, n'avoit point fait sur son esprit l'impression qu'il y devoit faire. Il est donc vrai de tous les Disciples, qu'aucun ne fit paroître sa foi ; qu'elle fut assoupie ou éteinte en tous ; qu'ils furent tous scandalisés par la mort de Jesus-Christ, & qu'ils tomberent tous dans une espece d'infidelité passagere que Dieu permit en eux pour affermir davantage toute son Eglise dans la foi de sa résurrection.



SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PASQUES.

EPÎTRE. 1. *Joan.* 5. 4.

M*Es très-chers* Freres, *Tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde, & cette victoire par laquelle le monde est vaincu est* l'effet de *notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jesus est le Fils de Dieu? C'est ce même Jesus-Christ qui est venu avec l'eau & avec le sang; non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau & avec le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que Jesus-Christ est la verité: car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Pere, le Verbe, & le Saint-Esprit, & ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage dans la terre, l'esprit, l'eau &*

le ſang ; & ces trois ſont une même choſe. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu eſt le plus grand. Or c'eſt Dieu même qui a rendu ce grand témoignage en faveur de ſon Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu, a dans ſoi-même le témoignage de Dieu.

EXPLICATION.

I. VAincre le monde, c'eſt ſurmonter l'impreſſion de toutes les créatures, qui ſe montrant à nous, nous attirent à les aimer, & à y mettre notre bonheur & notre fin. C'eſt ſurmonter tous les artifices du démon, qui connoiſſant nos foibleſſes & nos paſſions, eſt continuellement appliqué à employer ces créatures pour nous ſéduire & pour nous abattre, qui étudie toutes nos mauvaiſes inclinations, & nous montre tous les vices par la face la plus propre à nous y engager. C'eſt réprimer une foule innombrable de mauvais deſirs qui nous portent à ſortir hors de nous, pour remplir par la jouiſſance des créatures le vuide que nous y trouvons. C'eſt ſurmonter l'orgueil, l'amour de l'indépendance, le deſir de dominer ſur les autres, ou par une puiſſance, qui les force à ſe

ſoumettre à nous, ou par une eſtime libre & volontaire qui les rende nos admirateurs.

Vaincre le monde, c'eſt découvrir toutes les erreurs par leſquelles le mal ſe préſente à notre eſprit ſous l'apparence de bien, & les voies tortues & égarées ſous l'apparence de la voie droite. C'eſt ne ſe pas laiſſer aller à la colere, à la haine, à l'impatience & au deſeſpoir, quelque injuſtice qu'on exerce contre nous. C'eſt ſurmonter toutes les terreurs par leſquelles en nous menaçant de la perte des biens temporels, & même de notre vie, on nous voudroit détourner de la voie de la juſtice.

Voilà l'ouvrage que tous les Chrétiens ont à accomplir pour ſe ſauver. Il faut ou vaincre le monde en toutes ces manieres, ou périr en ſe laiſſant ſurmonter en quelqu'une : & il eſt facile de voir que ſans un puiſſant ſecours de la grace, il eſt impoſſible d'en venir à bout, comme ſaint Auguſtin le dit dans ces paroles qui comprennent en abregé tout ce qui vient d'être dit : *Magnâ gratiâ opus eſt, ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus ſuis, vincatur hic mundus.*

De Corrept. & Grat. c. 12. n. 35.

II. Ce combat contre le monde ne dure pas ſeulement un certain tems, ni une certaine partie de notre vie; il eſt continuel. Nous avons affaire à des ennemis infatigables & irreconciliables. Si une tentation ne leur réuſſit pas, ils en employent une autre. S'ils trouvent notre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par un autre. Ils joignent les tentations exterieures aux interieures. Si nous évitons un piége, ils nous en dreſſent pluſieurs autres: & ſi nous ſommes demeurés victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inſpirent enſuite de cette victoire.

Il ne faut pas ſeulement réſiſter aux tentations qui nous attaquent ouvertement, mais auſſi aux préparations des tentations dont le démon a deſſein de ſe ſervir en tems & lieu pour nous renverſer; comme aux grandes occupations, aux diſtractions, aux diſſipations d'eſprit, à l'oubli de Dieu qui naît de la multitude des affaires, aux néceſſités de la vie, à l'abattement, à la puſillanimité, à la triſteſſe.

Le démon eſt toujours occupé à remplir tout notre chemin de pierres auſ-

quelles il juge que nous pourrons nous heurter; à semer dans notre esprit de faux principes qui nous affoiblissent dans les occasions, & qui nous ôtent la force de résister aux tentations. Il nous voit, & nous ne le voyons point, & il travaille toujours à notre perte sans que nous nous en appercevions.

III. Ce n'est pas une guerre où il ne s'agisse comme dans les guerres du monde les plus animées & les plus cruelles, que de perdre la liberté, les biens & la vie. Nos ennemis ont bien d'autres desseins contre nous, & les expressions mêmes de l'Ecriture qui les compare à des lions rugissans prêts à devorer leur proie,
Eccli. 51. 4. *rugientibus præparatis ad escam*, sont encore infiniment éloignées de représenter toute la malice de leurs desseins contre nous. Ce qu'ils prétendent est de nous rendre miserables pour l'éternité, de nous insulter à jamais sans que leur rage puisse être assouvie. Leurs traits, selon
Ephes. 6. 16. saint Paul, sont des *traits enflammés*, qui ne sont pas seulement capables de percer les cœurs, mais de les embraser & d'y réduire en cendre tout ce qu'on y pourroit avoir amassé de mérites & de vertus. Ce sont là les ennemis que nous

avons à combattre toute notre vie.

IV. En considerant donc la force de ces ennemis & notre propre foiblesse, il y auroit sujet de desesperer de les pouvoir vaincre, si Dieu ne nous donnoit un secours qui est au-dessus de leurs forces, quelque grandes qu'elles soient. C'est ce secours qui est marqué par ces paroles de saint Jean : *Tous ceux qui sont* v. 4.
nés de Dieu, sont victorieux du monde. Car être nés de Dieu, n'est autre chose qu'avoir reçu le Saint-Esprit qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous fait crier, comme dit l'Apôtre : *Mon pere,* Gal. 4. 6.
mon pere. Or quelque force qu'ait le démon, il n'en a pas tant que l'Esprit de Dieu : il faut au-contraire qu'il cede à cet Esprit, lorsqu'il vient le dépouiller de ceux qu'il avoit rendu captifs. C'est Luc. 11.
ce plus fort dont parle l'Evangile, qui 12.
entre dans la maison du fort-armé, & qui lui ravit ceux qu'il tenoit enchaînés. Cet esprit est lumiere & amour. Par sa lumiere il dissipe les ténebres & les illusions du démon : par l'amour qu'il inspire il détruit le regne de l'amour du monde & de ses passions. Si le démon a une infinité d'adresses pour nous séduire, l'Esprit de Dieu en a encore plus

pour les repousser & les rendre inutiles. Enfin avec ce secours nous avons droit de nous promettre une victoire assurée, parce que cet esprit est le don de Jesus-Christ qui *a vaincu le monde* & pour lui & pour nous : *Confidite, ego vici mundum.*

Joan. 16. 33.

V. Mais il ne faut pas s'imaginer que cet esprit ayant une fois pris possession des cœurs, il n'y ait plus rien à craindre à l'avenir pour ceux qui l'ont reçu, parce qu'il est dit que *tous ceux qui sont nés de Dieu, sont victorieux du monde.* Ils en sont en effet victorieux deslors qu'ils ont reçu cet Esprit ; mais ils n'en sont pas victorieux immuablement, parce qu'ils le peuvent perdre, & qu'ils le peuvent bannir. L'esprit de Dieu n'entre à la vérité dans les cœurs, & ne leur communique sa naissance spirituelle qu'en leur faisant surmonter le monde : mais le monde surmonté tâche de rentrer en possession des cœurs dont le Saint-Esprit l'a banni. Nous pouvons encore perdre ce trésor, & il faut travailler à le conserver. C'est dans ce soin que consiste tout l'exercice de la vie chrétienne. C'est-là le sujet des exhortations de saint Paul : *Gardez-vous bien d'éteindre le Saint-Esprit :*

1. *Thess.* 5. 19.

Prenez garde de ne pas contrister le Saint-Esprit de Dieu. Ephes. 4. 30.

Il est vrai que ce même Saint-Esprit nous assiste dans cette résistance au démon qui tâche de rentrer dans sa maison. Il est toujours prêt d'accorder son secours à ceux qui le lui demandent comme il faut : mais il est vrai aussi qu'il y en a bien entre ceux qui l'ont reçu, qui négligent d'implorer ce secours, & qui par une perfidie honteuse ouvrent les portes au démon, & le reçoivent dans leur cœur.

VI. Il ne faut pas prétendre trouver en ce monde une assurance entiere contre ce malheur. Dieu ne nous en veut donner aucune de cette sorte, parce qu'il nous est utile de n'en avoir point, & d'avoir lieu de craindre toujours.

Il nous doit suffire que nous en ayons qu'il n'est pas encore arrivé ; c'est-à-dire d'avoir une marque qui nous assure autant qu'on en peut être assuré en cette vie, de la présence du Saint-Esprit, incompatible avec le regne du peché. Et c'est ce que nous pouvons trouver dans ces paroles mêmes : *Tous ceux qui sont nés de Dieu, sont victorieux du monde.* Car elles ne signifient pas que dès qu'on a

reçu une fois le Saint-Esprit, on vaincra toujours le monde : mais elles signifient que le Saint-Esprit n'entre dans les cœurs qu'en leur faisant surmonter le monde ; & qu'ainsi celui qui ne le surmonte point, n'a point le Saint-Esprit. Ainsi la victoire sur le monde est la marque qu'on a reçu le Saint-Esprit : & le défaut de cette victoire est une marque, ou qu'on ne l'a point reçu, ou qu'on l'a laissé perdre.

On ne se convertit point à Dieu, & on ne devient point enfant de Dieu, d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit. Il faut changer d'amour, & par-consequent d'actions : & c'est ce qui fait voir l'illusion de ceux qui prétendent être convertis à Dieu, sans qu'il paroisse en eux aucun changement effectif ; qui aiment les biens du monde avec la même passion qu'ils les aimoient ; qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les recherchoient ; qui ne sont pas moins sensibles aux injures, qu'ils l'étoient auparavant ; qui ne donnent pas plus de tems qu'ils faisoient aux actions de piété ; & qui occupent, comme ils faisoient, tout leur esprit aux choses du monde.

Car quelle marque ces gens ont-ils qu'ils ayent vaincu le monde, puiſque l'eſprit du monde n'eſt pas moins vivant, ni moins agiſſant en eux qu'il étoit ? Il eſt vrai qu'ils s'abſtiennent de certaines actions manifeſtement criminelles : mais cela n'empêche pas que le monde ne regne en eux, puiſqu'il eſt l'objet du gros de leurs actions, & qu'ils ſont avec inclination, avec joie, avec diligence tout ce qui regarde le monde ; & avec langueur, avec chagrin, avec négligence tout ce qui regarde Dieu. Le diable veut bien entrer dans ces ſortes de compoſitions, & accorder à la crainte qu'on a de ſe danner, l'excluſion de certaines actions criminelles, pourvû qu'on lui accorde l'empire du cœur, & qu'on l'y laiſſe dominer en regardant toujours les choſes du monde comme ſon bien & ſa félicité, ayant toujours l'eſprit & le cœur occupé du monde, & en ne donnant à Dieu, ou plutôt à la crainte de ſe danner, que l'abſtinence de certaines actions dont on ſe paſſe aiſément, pourvû qu'on jouiſſe avec liberté des autres plaiſirs du monde. Il ne faut, pour ſe détromper de cette illuſion, qu'avoir recours à la lumiere de ce Paſſage : *Tous ceux*

qui sont nés de Dieu, sont victorieux du monde; & en conclure, que si le monde n'est point vaincu en nous, nous n'avons point de part à cette renaissance divine, qui ne s'établit dans le cœur qu'en bannissant l'empire de l'amour du monde.

VII. *Et la victoire par laquelle le monde est vaincu, est* l'effet de *notre foi*. v. 4.

La marque qu'on est né de Dieu est donc, comme on a dit, que l'amour du monde soit vaincu en nous : mais cette victoire, selon saint Jean, ne s'obtient que par la foi : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*. Et comme la foi ne regarde que les choses invisibles, la victoire de la foi consiste dans la préference des biens invisibles que nous ne pouvons montrer, aux biens grossiers & sensibles que l'on montre. C'est en quoi Dieu a établi la voie du salut. Il n'y a nulle proportion entre les uns & les autres selon la raison même. Car quelle proportion y a-t-il des biens éternels avec des biens passagers, des biens immenses & infinis avec des biens si frivoles, qu'il vaut mieux s'en passer que d'en jouir ? Cependant cette difference que les uns sont présens & visibles, &

les autres abſens & inviſibles, fait une telle impreſſion ſur l'eſprit, que ſans une force ſurnaturelle que la foi donne, & que l'on n'a point ſans elle, on ne préfere jamais ce qui eſt inviſible à ce qui eſt viſible; ce qui eſt abſent à ce qui eſt préſent.

L'homme en ne ſuivant que les mouvemens de la nature, veut voir ſon objet & ſon bien, & en jouir durant cette vie : & la ſtupidité où il eſt tombé par le peché, lui donne de la défiance de tout ce dont il n'eſt pas aſſuré par les ſens. Il a toutes les peines du monde à donner quelque réalité à ce qu'il ne voit pas : & l'attache que le peché lui donne pour les choſes ſenſibles eſt ſi forte & ſi violente, qu'il a fallu même pluſieurs ſiecles pour lui donner quelque idée d'un objet ſpirituel. C'eſt pourquoi des Auteurs judicieux ont remarqué, que dans les premiers livres de l'Antiquité payenne où l'on a voulu repréſenter des Héros, on ne leur a jamais attribué aucune paſſion pour des objets ſpirituels, tant ces objets étoient éloignés de leur penſée. Cependant c'eſt dans la préference de ces objets aux objets viſibles qu'il a plû à Dieu d'établir le ſalut des hommes.

VIII. Ce qui augmente la difficulté de cette préference, est que l'on connoît presque dans tous ceux qui nous environnent, un amour des choses du monde, accompagné d'un secret mépris pour ceux qui ne les aiment pas & ne les recherchent pas. On sçait qu'ils regardent les objets spirituels comme dés idées sans réalité ; & qu'ils font consister la sagesse à s'attacher au présent. Quoique ces jugemens ne s'expriment pas en termes formels, ils se font fort bien sentir par toutes les actions, & presque par toutes les paroles des hommes. Or c'est une foiblesse naturelle à l'esprit humain, d'avoir peine à s'attacher à un objet, lorsqu'il voit dans l'esprit des autres des sentimens de mépris & de défiance pour cet objet.

Ps. 41. 4. *Mes larmes ont été mon pain le jour & la nuit*, disoit David, *en entendant dire tous les jours : Où est votre Dieu ?* La cause de sa tristesse étoit qu'il ne pouvoit montrer le Dieu qu'il adoroit, parce qu'il est invisible. Et l'on tombe dans ce même découragement, quand on apperçoit dans l'esprit des autres l'estime qu'ils ont pour les biens sensibles. Car par cette estime ils demandent en quel-

que ſorte à ceux qui ſe propoſent d'autres objets : Où eſt votre bien ? *Ubi eſt bonum tuum ?* Et ils le demandent même avec inſulte ; parce que l'on ſent qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui cherchent des biens qu'ils eſtiment & qui ſont ſans ſolidité. L'ame eſt incapable de ſe ſoutenir contre ce torrent des jugemens des hommes, quand elle n'eſt pas fortifiée par l'eſprit de foi & de charité. Car il eſt ici parlé de la foi qui opere par la charité : & l'effet de cette foi eſt de nous donner la force d'aimer des biens mépriſés & décriés par les autres, & de les préferer à ceux que le monde eſtime.

IX. *Qui eſt celui qui eſt victorieux du monde, ſinon celui qui croit que Jeſus-Chriſt eſt le Fils de Dieu ?* v. 5.

Nous avons beſoin de la foi, non-ſeulement pour nous découvrir les biens inviſibles & ſpirituels, mais auſſi pour nous apprendre de qui nous pouvons tirer le ſecours qui nous eſt néceſſaire pour vaincre le monde. Or ce qu'elle nous apprend, c'eſt qu'on ne l'obtient que par Jeſus-Chriſt. Nous aurions beau connoître Dieu en lui-même ; ſi nous ne connoiſſions avec cela le Libérateur,

nous demeurerions assujettis à l'amour du monde, & sans pouvoir nous délivrer de sa servitude. C'est Jesus-Christ seul qui nous peut procurer cette délivrance ; & c'est pourquoi saint Jean ajoute : *Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jesus-Christ est le Fils de Dieu ?* Car pour avoir recours à lui comme Auteur de la grace & Libérateur des hommes, il faut le croire Fils de Dieu. Il n'y a que cette qualité qui lui donne le pouvoir de nous faire vaincre le monde par sa grace. Le don de la grace n'appartient qu'au Médiateur ; & il ne seroit pas Médiateur, s'il n'étoit Dieu & homme ; Dieu comme Fils de Dieu ; homme entant que Fils de l'homme : ce qui le rend capable de réunir & de réconcilier les hommes avec Dieu.



SUR L'EVANGILE

DU DIMANCHE

DANS L'OCTAVE

DE PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 20. 19.

EN ce tems-là, Sur le ſoir du même jour qui étoit le premier de la ſemaine, les portes du lieu où les Diſciples étoient aſſemblés de-peur des Juifs étant fermées, Jeſus vint & ſe tint au milieu d'eux, *& leur dit : La paix ſoit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ſes mains, & ſon côté. Les Diſciples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Et il leur dit une ſeconde fois : La paix ſoit avec vous. Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoye auſſi de même. Ayant dit ces mots, il ſouffla ſur eux, & leur dit : Recevez le Saint-Eſprit. Les pechés ſeront remis à ceux à qui vous les remettrez, & ils ſeront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or Thomas l'un des douze* Apô-

tres *appellé Didyme, n'étoit pas avec eux lorſque Jeſus vint. Les autres Diſciples lui dirent donc : Nous avons vû le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ſes mains la marque des cloux qui les ont percées, & ſi je ne mets mon doigt dans le trou des cloux, & ma main dans* la plaie de *ſon côté, je ne le croirai point. Huit jours après les Diſciples étant encore dans le même lieu, & Thomas avec eux, Jeſus vint, les portes étant fermées, & il ſe tint au milieu* d'eux, *& leur dit : La paix ſoit avec vous. Il dit enſuite à Thomas : Portez ici votre doigt, & conſiderez mes mains, approchez auſſi votre main, & la mettez dans mon côté, & ne ſoyez pas incrédule, mais fidele. Thomas répondit, & lui dit : Mon Seigneur & mon Dieu. Jeſus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vû. Heureux ceux qui ſans avoir vû ont cru. Jeſus a fait beaucoup d'autres miracles, à la vûe de ſes Diſciples, qui ne ſont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-ci ſont écrits, afin que vous croyiez que Jeſus eſt le Chriſt Fils de Dieu, & qu'en croyant vous ayez la vie en ſon nom.*

EXPLICATION.

I. CEt Evangile contient deux apparitions de Jeſus-Chriſt reſſuſcité; l'une aux onze Apôtres en l'abſence de ſaint Thomas : l'autre huit jours après aux mêmes Apôtres en la préſence de ſaint Thomas, deſtinée particulierement à le guérir de ſon incrédulité, & à le convaincre par les marques mêmes qu'il avoit demandées.

Jeſus-Chriſt ſe trouva dans l'une & dans l'autre au milieu de ſes Apôtres, quoique les portes du lieu où ils étoient fuſſent fermées, pour leur faire voir par ce miracle que tout lui eſt ouvert, & que tous les corps lui ſont aſſujettis auſſi-bien que tous les eſprits & tous les cœurs.

Il leur donna ſa paix dans l'une & dans l'autre; paix bien differente de celle du monde; paix qui conſiſte dans la réconciliation avec Dieu, & dans la confiance en ſa grace & en ſon amour; paix qui calme les paſſions, & établit l'ame dans la tranquillité par la ſoumiſſion à tous les ordres de Dieu. Car quel trouble peut avoir une ame qui ſçait que Dieu fait tout, & qui aime tout ce que

Dieu fait ; qui aime la justice, & qui sçait qu'il n'arrive rien que de juste ; qui a une humble confiance que Dieu l'a reçue dans sa grace & la veut sauver pour l'éternité, mais qui n'en demande pas une plus grande assurance que celle que Dieu veut lui donner ?

II. Cette paix fut accompagnée du don du Saint-Esprit, & d'une mission semblable à celle que Jesus-Christ avoit reçue de son Pere, & qui en étoit une suite. C'est ce qui est marqué dans ces paroles du Sauveur : *Comme mon Pere*
v. 21. *m'a envoyé, je vous envoye aussi de même.* Cette mission comprenoit, outre le pouvoir d'annoncer l'Evangile, & de remettre & retenir les pechés, une vocation expresse à cet emploi : car sans cette vocation de Jesus-Christ, c'est un crime terrible d'exercer ces ministeres. Quel larcin plus criminel que d'usurper cette mission que le Pere a donnée à son Fils, & que le Fils s'est reservé de donner à qui il lui plaît, de vouloir malgré qu'il en ait être son Ministre, & cela, non pour le servir & pour l'honorer, mais pour s'honorer soi-même, & pour faire servir ce ministere à ses interêts ? C'est l'usage qu'en font tous ceux qui s'y en-

gagent, ſans que Jeſus-Chriſt les y appelle. Ils n'ont aucun deſſein de contribuer à la gloire de Jeſus-Chriſt. Ils ne tendent qu'à ſe procurer une gloire toute humaine & des avantages tout humains. Ainſi ils font ſervir la plus grande choſe du monde à la plus vile, & ils ne prétendent pas ſeulement acquerir le don de Dieu pour de l'argent, comme Simon le magicien; mais faire ſervir le don de Dieu qu'ils uſurpent, à acquerir de l'argent, ou d'autres choſes auſſi viles que l'argent.

Act. 8. 18.

III. Cette miſſion des Apôtres eſt compriſe en peu de paroles : *Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoye auſſi de même.* Mais ces paroles ſont le principe de tout ce qui s'eſt fait dans la ſuite des ſiecles par les Miniſtres de l'Egliſe, rien ne s'y faiſant qui ne ſoit l'effet de cette miſſion que Jeſus-Chriſt donne à ſes Apôtres, & que les Apôtres ont tranſmiſe à leurs ſucceſſeurs. Tous ceux à qui les pechés ont été remis, n'ont reçu cette grace que par l'efficace de ces paroles. Nous ne pouvons prétendre aux graces des Sacremens qu'en vertu de cette miſſion. Enfin tout ce qui s'opere dans l'Egliſe par ſes Miniſtres en eſt l'effet, ſoit

qu'ils ayent légitimement reçu cette puiſſance, ſoit qu'ils l'ayent uſurpée. Car elle ne laiſſe pas d'operer ſur les ames par les Sacremens qui leur ſont conferés par des Miniſtres qui ont ravi ce pouvoir injuſtement. L'injuſtice de leur uſurpation n'empêche pas l'efficace des Sacremens de Jeſus-Chriſt. Elle rend ſeulement ces Miniſtres criminels. Etrange & admirable efficace de la parole de Dieu, bien differente de celle des diſcours des hommes, qui pour pompeux & magnifiques qu'ils ſoient, ſont ſans force & ſans effet.

IV. Combien cette miſſion que les Apôtres reçurent, eſt-elle plus glorieuſe que celle de tous les Conquerans dont Dieu s'eſt ſervi pour faire des changemens dans l'ordre du monde ! Car leur miniſtere peut bien être auſſi appellé une miſſion de Dieu, & c'eſt de Dieu qu'il tire toute ſa force & toute ſon efficace. Mais cette miſſion ne ſe terminoit qu'à faire périr des hommes & à fonder des Empires que d'autres ont détruit depuis. Le miniſtere des Apôtres étoit bien d'une autre nature : il étoit deſtiné à ſauver les hommes & à fonder un Empire éternel qui ne ſera jamais détruit.

Auſſi ces Conquerans n'étoient pas tant des inſtrumens de la miſericorde de Dieu que de ſa juſtice. Leur miſſion n'étoit qu'une permiſſion de Dieu qui lâchoit la bride à leur ambition, & qui ſe ſervoit d'eux comme d'une verge pour punir les hommes, & comme d'un rets pour les envelopper & leur faire ſouffrir les peines qu'ils méritoient. Et ils étoient eux-mêmes deſtinés au feu après avoir exercé ce miniſtere ; parce qu'ils n'y avoient point d'autre vûe que de contenter leurs paſſions. Mais les Apôtres en recevant l'ordre de fonder cet Empire éternel, étoient deſtinés à être Princes de cet Empire, à en jouir les premiers, & à y être élevés à une grandeur qui ne leur ſera jamais ravie. Voilà quelle eſt la difference de leur miſſion d'avec celle des ames cruelles & ambitieuſes dont Dieu s'eſt ſervi pour exercer ſa juſtice ſur les hommes.

V. Jeſus-Chriſt en envoyant ſes Apôtres leur donna le Saint-Eſprit. *Il ſouffla* v. 22.
ſur eux, dit l'Evangile, *& leur dit, Recevez le Saint-Eſprit*, leur communiquant en même-tems le pouvoir de remettre & de retenir les pechés des hommes. Cela fait voir que le pouvoir de

remettre les pechés ne devoit point être séparé du Saint-Esprit, & que c'est un desordre quand on exerce l'un sans avoir l'autre. Les Prêtres sont les instrumens de la rémission des pechés, mais ils en doivent être des instrumens vivans. Ils doivent allumer l'amour dans les cœurs des autres, par le moyen de celui dont ils doivent eux-mêmes être remplis. Ce doit être un feu qui allume un autre feu. Ce n'est pas que la charité de l'Eglise ne supplée au défaut de celle des mauvais Ministres, & ne rende les Sacremens efficaces, lors même qu'ils sont administrés par des personnes qui n'ont point le Saint-Esprit dans le cœur. Mais quand cela arrive, c'est par un desordre contraire à l'intention de Jesus-Christ; parce que ces Ministres vuides de l'esprit de Dieu, ne devroient penser qu'à le recouvrer, & non à s'ingerer, pendant qu'ils en sont privés, à l'administration des Sacremens. C'est un attentat qu'ils commettent contre Jesus-Christ en s'y ingerant, & ils ne font par là que se rendre plus criminels, en séparant ce que Dieu ne veut point qu'on sépare, l'habitation du Saint-Esprit dans le cœur du Prêtre, de l'exercice du ministere de

la rémiſſion des pechés. Auſſi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de bénediction dans ce que font ces Prêtres dereglés à l'égard des ames ; parce qu'encore qu'il ſoit certain que leur miniſtere a ſon effet à l'égard de celles qui ſont bien diſpoſées, il arrive ſouvent auſſi qu'il ne l'a pas, parce qu'au lieu qu'un Miniſtre animé du Saint-Eſprit contribue beaucoup par ſes paroles & par ſes prieres à les faire entrer dans de bonnes diſpoſitions, un Miniſtre privé de grace n'y contribue rien.

VI. Saint Thomas ne s'étant point trouvé à cette apparition de Jeſus-Chriſt, ne put croire ce qu'on lui en rapporta. Et Jeſus-Chriſt voulut bien pour le guérir de cette incrédulité, ſe faire voir en ſa préſence huit jours après, & lui permettre de toucher ſes mains, ſes pieds, & la plaie de ſon côté.

On voit dans l'Evangile, qu'il refuſoit toujours aux Phariſiens de les convaincre à leur mode ; & cependant c'eſt ce qu'il accorde ici à ſaint Thomas ; mais c'eſt qu'il diſtinguoit parfaitement le fond de ſon cœur, de celui des Phariſiens. Les Phariſiens demandoient certains miracles particuliers par un deſir

ſecret de contredire la verité. Comme ils la haïſſoient, ils cherchoient des prétextes pour refuſer de la croire. Ils demandoient de nouveaux miracles pour ne pas croire ceux qu'il leur avoit fait voir. Leur malignité leur auroit fait trouver des raiſons de doute dans ces prodiges qu'ils deſiroient qu'on leur fît voir, comme ils en trouvoient dans ceux dont ils étoient témoins. Ainſi Jeſus-Chriſt pénetrant la malice de leur cœur, ne ſe rendit point à leur demande. Mais Thomas étoit dans une diſpoſition toute contraire. Il ne deſiroit rien davantage que la réſurrection de Jeſus-Chriſt : & c'étoit ce deſir même qui l'empêchoit de la croire. Il vouloit s'aſſurer pleinement de la réalité d'un bien qu'il ſouhaitoit ardemment. Jeſus-Chriſt lui accorda donc ce qu'il demandoit. Il lui montra ſes pieds, ſes mains, ſon côté. Il convainquit ſa défiance, & il l'en reprit avec une douceur admirable, en lui diſant : *Ne*
v. 27. *ſoyez pas incrédule, mais fidele :* NOLI *eſſe incredulus, ſed fidelis.* Il fit ainſi pour lui ſeul ce qu'il avoit fait pour tous les autres enſemble ; afin de faire voir qu'il auroit fait pour un ſeul élû ce qu'il a fait pour tous les hommes.

VII. Comme cette manifestation étoit accompagnée de la part de Jesus-Christ, d'un très-grand amour pour Thomas, elle produisit en lui cette illustre confession de sa divinité, marquée par ces paroles : *Mon Seigneur & mon Dieu !* DOMINUS *meus & Deus meus !* Confession plus forte, plus nette, plus précise qu'aucune qui eût été faite. Car ces paroles n'expriment pas seulement la pensée & la créance de saint Thomas : elles marquent la foi que Jesus-Christ vouloit qu'on eût de lui, puisqu'en lui répondant, il déclare *heureux ceux qui croiroient sans avoir vû*, ce que Thomas crut après l'avoir vû : QUIA *vidisti me, Thoma, credidisti : beati qui non viderunt, & crediderunt.* On est donc heureux de croire que Jesus-Christ est Dieu. Car c'est ce que saint Thomas crut, comme il paroît par ces paroles, *Mon Seigneur & mon Dieu,* DOMINUS *meus & Deus meus*, qui sont une preuve invincible contre les héretiques & anciens & nouveaux qui ont attaqué la divinité de Jesus-Christ.

v. 18.

v. 29.

VIII. Cette preuve est d'autant plus forte, qu'elle en suppose nécessairement une autre qu'il est aisé de découvrir. Car la manifestation que Jesus-Christ fit de

ſon corps reſſuſcité à ſaint Thomas, ne prouvoit directement que la réſurrection de Jeſus-Chriſt : & cette réſurrection pouvoit être un effet de la puiſſance de Dieu, ſans qu'il s'enſuivît de là que Jeſus-Chriſt fût Dieu lui-même. Dieu l'auroit pû reſſuſciter, comme il a reſſuſcité pluſieurs autres morts. D'où vient donc que ſaint Thomas en conclut que Jeſus-Chriſt étoit Dieu ? *Dominus meus & Deus meus*. C'eſt que Jeſus-Chriſt s'étoit attribué la divinité devant ſes Apôtres, & leur avoit parlé de ſa réſurrection, comme étant ſon propre ouvrage. C'eſt qu'il avoit parlé de tous ſes miracles, comme les operant par ſa propre force, & qu'il s'étoit aſſocié à toutes les actions de ſon Pere, ſelon qu'il nous le marque par ces paroles : *Mon Pere* depuis le commen-
Joan. 5. 17. cement du monde *juſqu'à aujourd'hui ne ceſſe point d'agir, & j'agis* inceſſamment comme lui. Ainſi la réſurrection de Jeſus-Chriſt prouvant qu'il étoit croyable en tout ce qu'il avoit avancé, elle prouvoit qu'il falloit croire tout ce qu'il avoit dit de lui-même. Elle faiſoit recevoir ſon témoignage comme entierement digne de foi ; & par-conſequent ce témoignage portant que Jeſus-Chriſt étoit

Dieu, sa résurrection obligea S. Thomas à en faire cette haute confession. La confession de Thomas prouve invinciblement que Jesus-Christ avoit donné à ses Apôtres par ses discours, l'idée qu'il étoit Dieu; la résurrection de Jesus-Christ prouve qu'il faut s'attacher à cette idée; & la réponse de Jesus-Christ à cette confession, est une confirmation authentique de la verité de cette confession.

IX. On ne doit pas conclure de ces paroles de Jesus-Christ : *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vû; heureux ceux qui croient sans avoir vû*, que le commun des Chrétiens qui n'ont jamais vû Jesus-Christ, soit plus heureux que saint Thomas, & par-consequent que leur foi soit plus excellente que la sienne! Il s'ensuit seulement de là, que toutes choses étant égales, il y a plus de bonheur à croire sans avoir eu des preuves sensibles de ce que l'on croit, que de ne croire qu'après ces sortes de preuves. Mais il peut y avoir de grandes inégalités dans le reste, qui fassent que cette foi accompagnée de preuves sensibles soit infiniment plus excellente qu'une autre foi destituée de ces preuves; & c'est ce qui se rencontre dans celle de saint

Thomas. Le moyen par lequel il arriva à la foi, n'étoit pas en ſoi le plus excellent ; mais la foi qu'il reçut de Dieu étoit une foi très-excellente, qui le diſpoſoit à donner ſa vie pour Jeſus-Chriſt, & qui lui fit entreprendre de prêcher ſon Evangile juſques aux extrémités du monde, avec mille peines & mille dangers. Ce que Jeſus-Chriſt lui dit donc étoit pour lui un juſte ſujet d'humiliation, & d'une humiliation fondée ſur la verité. Mais cette humiliation ne donne nullement droit au commun des Chrétiens de préferer leur foi languiſſante & preſque ſans vie & ſans action, à celle de ſaint Thomas pleine d'une ardeur & d'une charité apoſtolique.

X. L'inſtruction qu'on doit tirer de cette parole de Jeſus-Chriſt, ne laiſſe pas d'être fort importante pour le reglement de nos mœurs. Car la pente que l'homme a aux choſes ſenſibles, fait qu'il cherche de la ſenſibilité par-tout, & dans la dévotion même. On voudroit en quelque ſorte jouir de ſa récompenſe dès ce monde, & goûter les choſes de Dieu d'une maniere qui laiſſât quelque ſatisfaction dans les ſens. Ainſi on ſe décourage ſouvent quand on en eſt réduit à

la ſeule foi. C'eſt ce qui rend la dévotion ſi inconſtante, & ſi dépendante de l'humeur qui nous domine. Aujourd'hui l'on eſt plein de courage, demain l'on eſt dans l'abattement. On croit pouvoir tout entreprendre en certains tems : en d'autres on s'éloigne de tout par puſillanimité, l'ame prenant toutes ces differentes formes, ſelon les differentes impreſſions dont l'imagination eſt frappée. L'unique remede de ces inégalités eſt de ſe conduire par la foi, & non par ſes ſentimens & par ſes humeurs ; de marcher avec courage vers ce qu'elle nous propoſe, ſans faire réflexion ſi l'on eſt conſolé on non conſolé, ſi l'on eſt dans les ténebres ou dans la lumiere, ſi l'on eſt dans la triſteſſe ou dans la joie. C'eſt proprement là ce qu'on peut appeller une dévotion de foi, parce que la foi eſt l'unique lumiere à laquelle elle s'attache, & qu'elle eſt fondée uniquement ſur une réſolution forte d'aller à Dieu juſqu'à la fin de ſa vie, ſans lui demander aucune récompenſe ni aucune aſſurance pour cette vie.

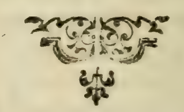
XI. Il eſt vrai que quelque forte réſolution que l'on ait de ſervir Dieu avec une fermeté égale & uniforme,

on ne sçauroit appaiser toutes les agitations & les inégalités purement intérieures. On passe toujours un peu par ces divers états, & l'on éprouve toujours quelques effets de l'humeur & du tempérament. Mais ceux qui par une longue mortification se sont accoutumés à ne vivre pas selon leurs sentimens, mais selon la foi, empêchent au moins qu'il ne passe rien de ces inégalités interieures dans les actions ni dans les paroles. Ils conservent le même visage & le même ton dans les differens accidens de la vie. On ne dit jamais qu'ils soient de mauvaise humeur, qu'ils soient tristes, chagrins, accablés, découragés ; qu'ils soient dominés par l'impatience ou par la colere. S'ils sentent ces mouvemens, ils ne s'y livrent pas, & l'accoutumance même qu'ils ont à ne les point écouter, fait qu'ils les sentent moins ; parce que toute l'attention de leur ame les porte à rechercher tranquillement ce que Dieu veut d'eux. Une ame dans cette disposition se sert de la dévotion sensible, quand Dieu permet qu'elle en soit touchée ; mais elle ne s'y attache pas, & elle ne marche pas avec moins de fidelité quand elle en est dépourvûe.

Au-lieu de ſe lamenter inutilement, elle remedie aux cauſes qui peuvent avoir attiré cette privation ; & quand elle n'en connoît point, elle s'humilie & marche avec courage ſous la conduite de la foi. Elle ne ſe décourage point de ce que Dieu ne lui accorde pas l'effet de ſes prieres. Il lui ſuffit de ſçavoir que Dieu veut qu'elle le prie juſqu'à la mort, & elle s'applique à accomplir en ce point ſa volonté. Au-lieu de s'inquiéter de ſes imperfections, elle penſe efficacement, mais tranquillement à les corriger, réſolue de ſouffrir tous les retardemens de Dieu, & d'être ſoumiſe à tous ſes ordres.

XII. Mais comme il ſe gliſſe de l'illuſion par-tout, il faut prendre garde qu'on pourroit auſſi fort abuſer de cette égalité d'eſprit, & de cette prétendue vie de foi, ſi on la portoit juſques à ne ſe mettre nullement en peine de ſes fautes, & de la privation de ferveur, lors même que l'on y donne occaſion par une vie molle, relâchée & diſſipée, & ſi ſous prétexte qu'il ne faut pas chercher d'aſſurance dans cette vie, on négligeoit de faire attention aux doutes raiſonnables que l'on a ſujet de for-

mer ſur ſon état, & que l'on ne ſe mît
2. Petr. 1. 10. pas en peine d'*aſſurer ſa vocation par les bonnes œuvres.* Dieu veut au-contraire qu'on cherche toutes les aſſurances que l'on peut trouver, mais avec deux conditions : l'une, qu'on les cherche ſans inquiétude & avec tranquillité ; l'autre, que lorſqu'on a fait de bonne foi ce que l'on peut pour aſſurer ſon ſalut, on ſouffre avec paix l'incertitude qui reſte. Mais ce n'eſt qu'après avoir fait tout ce qui eſt poſſible ſelon la foi, qu'il faut ſe mettre dans ce repos. Car ſi ce repos empêchoit de travailler, & étouffoit des doutes légitimes, ce ſeroit un repos d'illuſion qui ne viendroit pas de la lumiere, mais plutôt de l'obſcurciſſement ou de l'extinction de la foi.



SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE D'APRÈS PASQUES.

EPÎTRE. I. *Pierre.* 2. 21.

MEs très-chers Freres, *Jesus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas, lui qui n'avoit commis aucun peché, & de la bouche duquel il n'est jamais sorti aucune parole de tromperie. Quand on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu par des injures : quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces ; mais il s'est livré entre les mains de celui qui les jugeoit injustement. C'est lui-même qui a porté nos pechés dans son corps sur la croix, afin qu'étant morts au peché, nous vivions à la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses plaies que vous avez été guéris : car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur & à l'Evêque de vos ames.*

EXPLICATION.

I. ON ne fait pas d'ordinaire assez de réflexion sur les paroles de cette Epître, qui marquent aux Chrétiens leur vocation dans toute son étendue. On comprend bien qu'ils sont appellés au Royaume de Dieu, & à en être coheritiers avec Jesus-Christ. Mais on ne conçoit pas de même qu'ils soient appellés à imiter Jesus-Christ, & principalement dans ses souffrances. Les hommes voudroient bien séparer ces deux choses ; jouir dans l'autre vie de la félicité du ciel, sans passer dans celle-ci par les maux de la terre, & sans se priver d'aucun de ses biens. Mais saint Pierre nous montre que cette pensée n'est pas raisonnable. Nous sommes à la verité appellés aux biens du ciel, mais par les maux de ce monde. Ainsi notre vocation a deux parties essentielles ; l'une, d'être appellés à la participation de la récompense de Jesus-Christ ; & l'autre, d'être appellés à *marcher sur ses pas*, & à
v. 21. *suivre les traces de ses souffrances :* CHRISTUS *passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* Ne nous y trompons donc pas. Le ciel nous

est à la verité promis, mais il ne l'est qu'à cette condition : *Pourvû*, dit l'Apôtre, *que nous souffrions avec Jesus-Christ, afin que nous soyons glorifiés avec lui :* Si *tamen compatimur, ut & conglorificemur.* Qui renonce à la condition, renonce à la promesse, & ne doit pas s'étonner qu'on le prive de la récompense qu'on y avoit attachée, puisqu'il refuse d'en accomplir la condition. *Rom.* 8. 17.

II. A quoi donc, dira-t-on, se réduit cette obligation indispensable de souffrir ? Est-ce qu'on est obligé de se procurer des maladies, de se réduire à la pauvreté, de s'attirer des exils & des disgraces ? Est-ce-là ce qu'emporte cette obligation d'imiter Jesus-Christ à laquelle nous sommes appellés? Non. Jesus-Christ lui-même n'est pas allé à la croix sans qu'on l'y ait mené. Il suffit à cet égard d'avoir dans le cœur deux dispositions. La premiere est de marcher inviolablement dans la voie de la justice, de ne s'en écarter jamais, de quelques maux qu'on soit menacé, & de rendre témoignage à la verité toutes les fois qu'on le doit. Or on ne sçauroit marcher dans cette disposition sans s'attirer des disgraces, & souvent sans se perdre dans le

monde. Et ces maux mêmes ſont d'autant plus grands & plus fréquens, qu'on eſt dans un état plus élevé. Car comme il eſt très-difficile de ſe maintenir dans les places éminentes, ſans déguiſer la vérité & ſans abandonner la juſtice en certaines occaſions : quiconque eſt réſolu de ne plier jamais ſous aucune injuſtice, ne ſçauroit gueres éviter ce qu'on appelle ruine & renverſement de fortune d'une maniere ou d'une autre. Que ſi ces exemples ſont rares, c'eſt qu'il n'y a rien de plus rare que la réſolution inébranlable de ne conſentir jamais à aucune injuſtice. Car l'eſprit humain a mille adreſſes pour ſe diſpenſer de ſouffrir & pour ſe perſuader qu'il ſouffriroit inutilement, & qu'ainſi il n'y eſt pas obligé.

III. La ſeconde partie de cette diſpoſition eſt de ne pas regarder comme des objets d'averſion & de triſteſſe, mais plutôt comme des ſujets de joie, les maux que la Providence nous envoye preſque infailliblement. Un Chrétien doit gémir dans les honneurs, dans les richeſſes & dans les proſpérités du monde, parce que tout cela le rend diſſemblable à Jeſus-Chriſt, qui a vêcu dans un état tout

contraire à celui-là. Mais quand Dieu l'en ôte par les adversités & les disgraces du monde, il doit croire qu'il commence à porter les livrées de Jesus-Christ, & remercier Dieu de le faire entrer dans l'accomplissement des devoirs de sa vocation. C'est, dit-on, un homme perdu & abîmé, jamais il ne s'en relevera, voilà sa fortune arrêtée & renversée. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que c'est un homme tiré du fond de la mer, & mis dans la voie de son salut. Voilà quelle est la justesse du langage du monde.

IV. Mais suffit-il, dira-t-on, pour suivre l'exemple de Jesus-Christ, d'être préparé aux maux que la Providence nous envoyera, & de les regarder comme des biens ? N'est-on point obligé de s'en procurer soi-même ? Oui sans doute : car si cela n'étoit, un homme né dans une condition médiocre, étant à couvert des grandes tempêtes & des grandes disgraces du monde, pourroit mener une vie assez commode dans la jouissance des plaisirs de cette vie. Ainsi nous ferions des Chrétiens une troupe de Philosophes Epicuriens, qui se procureroient une vie voluptueuse en ne se mêlant de

rien. Il faut donc porter plus loin cette obligation d'imiter Jesus-Christ, & ne la mettre pas seulement dans la souffrance des maux involontaires que la Providence nous envoye, mais aussi dans la privation volontaire des biens du monde ausquels on peut renoncer, & dans la pratique d'une vie dure & laborieuse. C'est une chose honteuse à un Chrétien de vivre dans la molesse & dans la bonne chere. La temperance & la pénitence sont des vertus nécessaires à tout le monde : & c'est une grande illusion que de s'imaginer qu'il y ait des personnes dans le monde qui soient obligées par leur état de vivre dans les délices, & de ne point faire de pénitence ; & il n'y a rien de si aisé que de se détromper de cette erreur ; non-seulement par les maximes du Christianisme qui n'en dispensent personne, mais aussi par l'exemple d'une infinité de Princes & de Rois qui n'ont pas été moins exacts que les autres dans la pratique des austerités & des jeûnes ordonnés par l'Eglise. Personne de même n'est dispensé de la fuite du luxe & des magnificences inutiles. Il n'est point permis aux Chrétiens de donner des exemples qui le puissent augmenter ni entre-

tenir.

tenir. Il n'eſt permis à perſonne de mener une vie de divertiſſement. Il n'eſt permis à perſonne de chercher à s'élever & à s'agrandir, ni ſoi, ni les ſiens : & s'il y a des perſonnes qui ſont élevées juſtement à une condition plus haute que leur naiſſance ne demandoit, il faut que ce ſoit le beſoin des autres, plutôt que leur ambition, qui les y porte. Il y a, par exemple, des perſonnes de bon eſprit, propres à exercer de grands emplois, quoiqu'ils ſoient nés d'une condition rabaiſſée. Il eſt juſte de les y élever quand le bien public le demande : mais il n'eſt pas juſte qu'ils s'y portent eux-mêmes, parce qu'il n'eſt pas juſte qu'ils rendent leur ſalut plus difficile, ni qu'ils s'éloignent de l'exemple de Jeſus-Chriſt, dont toute la vie n'a été qu'un rabaiſſement & un anéantiſſement continuel. En un mot, l'exemple de Jeſus-Chriſt a conſacré l'humiliation, l'anéantiſſement, les ſouffrances, la pauvreté, les injures, la privation des plaiſirs & des biens du monde, la pénitence & le travail. Voilà ce que les Chrétiens doivent regarder comme les voies & les moyens conformes à leur vocation. C'eſt-là ce qu'ils doivent conſiderer non-

ſeulement comme le ſujet de leur patience, mais comme l'objet de leurs deſirs. *C'eſt à quoi vous avez été appellés*, dit ſaint Pierre. *C'eſt à quoi nous ſommes deſtinés*, dit un autre Apôtre.

1. Petr. 2. 21. 1. Theſſ. 3. 3.

Au-contraire, ce qu'il a rejetté par ſon exemple & par toute la conduite de ſa vie, & ce qu'il a comme dégradé, ſont les délices, le luxe, la grandeur, le faſte, la pompe. C'eſt donc auſſi ce que nous devons rejetter, ce que nous devons haïr, & dequoi nous devons gémir, ſi nous nous y trouvons engagés par quelques néceſſités.

V. En examinant, ſelon ces maximes, la vie du commun des Chrétiens, on a peine d'en trouver à qui ce nom convienne veritablement. Car à moins que de s'aveugler, on ne ſçauroit nier que preſque tout le monde ne tende à ſa propre élevation ou à celle des ſiens, & à mener une vie commode, accompagnée de tous les plaiſirs qui ne nous deshonorent point devant les hommes. Où voit-on des gens qui tendent ſérieuſement à ſe rabaiſſer, qui ſe trouvent heureux d'être pauvres, & qui ne cherchent point à ſortir de leur état ? Cependant cela ne ſuffit pas encore, & l'exemple de

Jesus-Christ nous doit porter plus loin. Il faut souffrir comme Jesus-Christ, & s'humilier comme lui, puisqu'il nous en
a donné l'exemple : *Vobis relinquens exem-* v. 21.
plum, ut sequamini vestigia ejus. Mais il faut souffrir en reconnoissant l'extrême difference qu'il y a entre Jesus-Christ & nous. C'est ce que saint Pierre nous
marque dans les paroles suivantes : *Qui* v. 22.
peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus : LUI, dit-il, *qui n'avoit commis aucun peché, & de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie.* C'est-à-dire, que Jesus-Christ n'a point été obligé de souffrir pour ses propres pechés, & qu'étant parfaitement innocent, les souffrances ne lui étoient point dûes. Mais il n'en est pas de même de nous. Comme nous sommes au-contraire tout pleins de pechés, nous ne sçaurions aimer la justice sans nous condanner nous-mêmes à souffrir. Vouloir ne point souffrir, & ne point s'humilier, sont des sentimens injustes ; au-lieu que l'un & l'autre auroit été juste en Jesus-Christ, s'il eût voulu ne se point charger de nos pechés.

Non-seulement nous nous devons porter à l'humiliation & aux souffrances par

un motif de justice, mais aussi par le plus grand & le plus solide interêt que nous puissions avoir. Jesus-Christ n'avoit aucune maladie à laquelle les souffrances & l'humiliation fussent nécessaires, parce qu'il n'avoit aucun orgueil à combattre, ni aucun amour du plaisir à vaincre. Ainsi l'on peut dire qu'il lui étoit en quelque maniere inutile pour lui-même. Mais nous avons au-contraire des maux dont l'humiliation & les souffrances sont les uniques remedes. Il ne faut pas prétendre surmonter l'orgueil qu'en s'humiliant, ni se détacher de l'amour des choses du monde qu'en renonçant à leur possession ou à leur usage. Ainsi ce que Jesus-Christ nous exhorte de faire par son exemple, est un remede nécessaire à la guérison de nos maux. Il a fait comme un Médecin, qui pour engager un malade à prendre un remede pénible, le prendroit lui-même le premier sans nécessité : & c'est une chose honteuse aux Chrétiens de refuser de l'imiter au-moins en cela, & de ne vouloir pas faire pour leur propre salut, ce que Jesus-Christ a fait pour les y engager par son exemple.

VI. Jesus-Christ étoit incapable d'agir

autrement que selon une souveraine raison, & par-consequent il étoit incapable de rendre injure pour injure en la maniere que les hommes ont coutume de le faire. Ils s'imaginent soulager leur mal, en faisant du mal à ceux dont ils en ont reçu : mais c'est une erreur dont Jesus-Christ étoit incapable. Les injures d'ailleurs font de la peine aux hommes, parce qu'ils voudroient regner par l'estime dans l'esprit des autres. Or les injures font voir qu'ils n'y regnent pas. Mais Jesus-Christ n'avoit rien de ces défauts. Il ne se soucioit point des jugemens des hommes & n'en faisoit pas son bien. Il regardoit les injures comme un mal pour ceux qui lui en faisoient, & non pas pour lui. Il étoit incapable de tout sentiment de colere & de vengeance. Il ne pouvoit pas même pendant qu'il étoit dans le monde, se porter par un motif de justice à faire souffrir les hommes. Car quelque haine qu'il eût pour les pechés, il sçavoit qu'il n'étoit pas venu au monde pour punir les hommes, mais pour les sauver. S'il a donc dit quelquefois des paroles dures aux Pharisiens, ce n'étoient ni des injures, ni des effets de ressentiment. C'étoient des instructions

utiles pour eux, qui leur faisoient connoître leurs maux, & dont ils devoient par-consequent profiter. S'ils ne l'ont pas fait, c'est leur faute, & d'autres l'ont fait pour eux. Ce sont les raisons qui ont empêché Jesus-Christ de rendre injure pour injure. Mais outre celles-là qui nous sont communes avec lui, nous en avons deux particulieres. L'une, qu'on ne nous sçauroit faire d'injure que nous ne méritions de souffrir. L'autre, qu'il est de notre interêt de les souffrir ; car étant tout pleins de ressentiment & de colere, notre interêt est de resister à ces passions, & de ne les pas satisfaire par la plus prompte de toutes les vengeances, qui est celle qui se tire par les paroles.

VII. Saint Pierre ajoute encore que
v. 23. Jesus-Christ, *quand on l'a maltraité*, n'a point fait de menaces. Les menaces dans les hommes marquent proprement un desir de vengeance pour l'avenir, & une impuissance de se venger pour le présent. On déclare par-là qu'on desire de faire quelque jour ce qu'on n'est pas en état de faire présentement : & ainsi elles ne conviennent point à des Chrétiens, qui ne doivent avoir pour leurs ennemis que des pensées de paix & de charité,

& que des ſouhaits pour leur converſion & pour leur veritable bien. Et c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt n'a point voulu uſer de menaces, quoiqu'étant le maître & le juge des hommes, il eût droit de les punir ; & par-conſequent de les menacer, mais il ne l'a pas voulu faire ; parce qu'étant venu au monde pour nous donner exemple, cet exemple nous auroit été dangereux. Il a donc renoncé aux menaces auſſi-bien qu'à la vengeance, & nous a donné l'exemple d'une patience entiere & parfaite, dont nous ne ſçaurions nous éloigner ſans ſuivre nos paſſions qui ſont nos veritables ennemis.

VIII. *Il s'eſt livré entre les mains de celui qui le jugeoit injuſtement.* v. 23.

Il y a ſelon le Grec, *juſtement*, qui ſemble faire un ſens contraire ; mais ces deux ſens reviennent au même, & ſont également veritables. Jeſus-Chriſt s'eſt livré à Pilate, aux Juifs, aux démons, & à tout ce qu'il appelle lui-même *la* *Luc.* 22.
puiſſance des ténebres, qui *le jugea très-* 15.
injuſtement. Mais il s'y eſt livré en reſpectant l'ordre de ſon Pere, & en reconnoiſſant ſa puiſſance dans ces inſtrumens injuſtes. Il s'eſt donc auſſi livré à ſon

Pere qui *l'a jugé justement*, & qui le regardant comme chargé des pechés des hommes, pour lesquels il vouloit satisfaire, exerçoit sur lui une juste punition. Jesus-Christ n'a point souffert par contrainte : Il n'a point fallu l'y forcer : il s'est livré lui-même à la mort & aux souffrances : il a accepté tous les ordres de son Pere avec une volonté toute libre. C'est aussi ce qu'il exige de nous. Il veut que le partage des maux qu'il nous destine devienne volontaire par notre acceptation ; que nous nous livrions & à la justice de Dieu & à l'injustice des hommes ; & que nous rendions les maux les plus nécessaires & les plus inévitables, libres & volontaires par notre consentement & par notre approbation. C'est ce que doit produire en nous l'exemple de l'obéissance de Jesus-Christ. Il est bien juste que s'étant offert pour nos pechés à des tourmens si démesurés, nous recevions avec reconnoissance la petite mesure qu'il nous en laisse. C'est un présent de Jesus-Christ souffrant, & souffrant pour nous. Ce n'est qu'une goutte de son calice, qui n'est destinée qu'à nous faire connoître foiblement ce qu'il a souffert pour nous,

& à nous rendre participans de sa gloire par l'imitation de ses souffrances.

IX. C'est aussi ce que saint Pierre nous dit dans les paroles suivantes : *C'est* v. 24.
lui qui a porté nos pechés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts pour le peché, nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses plaies que vous été guéris. Il veut dire, que ce que Jesus-Christ a souffert nous étoit dû, & non pas à lui ; qu'il a porté sur lui-même la peine de nos pechés ; & que nous devions même souffrir éternellement ce qu'il a souffert passagerement. Ainsi ce qui nous reste à souffrir n'est qu'une très-petite partie de ce que nous devions souffrir. Les mérites de Jesus-Christ rendent ces souffrances temporelles, d'éternelles qu'elles devoient être, & les rendent des remedes, au-lieu qu'elles eussent été de simples punitions. Nous sommes guéris par la souffrance des maux que Dieu nous envoye ; mais ce n'est pas par la force de ces souffrances, c'est par celle des souffrances de Jesus-Christ qui nous est communiquée. Ainsi c'est par les meurtrissures de Jesus-Christ que nous sommes guéris, dit cet Apôtre. Il en fait un baume qui fait changer de

nature à nos maux, & nous aurions grand tort de les refuser, & d'en avoir de l'éloignement, puisqu'étant mêlés avec ceux de Jesus-Christ, ils sont les vrais remedes de nos plaies.

X. C'est en cette maniere que s'accomplit en nous ce qui est dit à la fin
v. 25. de cette Epître : *Car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur & à l'Evêque de vos ames.* Les hommes étoient en effet comme des brebis égarées, exposées à des bêtes farouches qui les dévoroient. Aucun n'échappoit de cette horrible boucherie ; il a fallu que ce divin Pasteur descendît du ciel pour délivrer celles qui le suivroient & se mettroient sous sa garde. C'est le seul moyen que nous ayons pour éviter cet effroyable carnage : mais ce moyen est certain & efficace. Il n'y a qu'à nous tenir unis à ce Pasteur : il écartera ces bêtes furieuses, & nous en garantira. Pour le suivre, il n'y a qu'à marcher avec lui dans le chemin où il lui plaira de nous mener. Il y a quelques difficultés ; mais il en prend sur lui la plus grande partie : il porte les foibles, il soulage les malades ; il n'y a qu'à s'abandonner à lui & à le laisser juger de

ce qui nous eſt propre. Il eſt le Paſteur & l'Evêque, comme parle l'Apôtre, mais le Paſteur & l'Evêque de nos ames. C'eſt à la guériſon de ces ames qu'il travaille uniquement, & nous devons être bien aiſes que pour leur procurer une guériſon ſolide, il épargne moins nos corps, qui trouveront enfin leur ſanté & leur renouvellement parfait dans la guériſon de nos ames.

SUR L'EVANGILE
DU II. DIMANCHE
D'APRÉS
PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 10. 11.

EN ce tems-là, Jeſus dit aux Phariſiens : Je ſuis le bon Paſteur. Le bon Paſteur donne ſa vie pour ſes brebis ; mais le mercenaire, & celui qui n'eſt point Paſteur, & à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis & s'enfuit, & le loup les ravit, &

disperse le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, & qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon Pasteur, & je connois mes brebis, & mes brebis me connoissent, comme mon Pere me connoît, & que je connois mon Pere, & je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amene. Elles écouteront ma voix, & il n'y aura qu'un troupeau & qu'un Pasteur.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ nous avoit principalement en vûe en annonçant ces vérités, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer que les Juifs n'y entendoient rien, & qu'ils ne sçavoient ni ce que c'étoit que ces brebis pour lesquelles il disoit qu'il donnoit sa vie, ni quelles étoient ces autres brebis qu'il devoit amener à la bergerie. Mais les Juifs ne laissoient pas d'être coupables de ce qu'ils n'en profitoient pas, parce que c'étoit leur mauvaise disposition qui les empêchoit de les entendre, & qu'encore même qu'ils ne les entendissent pas, ils en pouvoient profiter en s'y soumettant humblement, en desirant sincerement de les compren-

dre, & en demandant avec modestie d'en être instruits. C'est la maniere dont ils devoient recevoir ce qu'ils n'entendoient pas dans le discours de Jesus-Christ, parce qu'il y avoit une infinité de choses en lui, & sur-tout ses miracles, qui faisoient que ce respect lui étoit dû. C'est aussi la maniere dont nous devons recevoir tout ce qui passe notre intelligence dans l'Ecriture & dans la doctrine de l'Eglise. L'humble soumission doit suppléer à l'intelligence, & elle peut ou la mériter, ou nous en acquerir le fruit. Mais c'est une horrible insolence de rejetter les verités & d'en faire le sujet de ses outrages, parce qu'on ne les comprend pas. Ce fut cependant ce que firent ces Juifs, qui sur le discours de Jesus-Christ, *prirent des pierres pour le lapider.* *Joan.* 10. 31.

II. Jesus-Christ prévoyoit cet effet de son discours, mais il ne s'abstint pas de le faire, parce qu'il avoit les Chrétiens principalement en vûe, c'est-à-dire ceux qui étant autrefois des brebis égarées, sont entrées dans son troupeau, & se sont converties au Pasteur & à l'Evêque de leurs ames, comme parle l'Apôtre saint Pierre dans l'Epître de ce jour.

C'est donc aux Chrétiens particulierement à profiter de ces paroles, & à comprendre la bonté de ce Pasteur. Il a bien voulu nous la faire remarquer, parce que c'est notre bien de la connoître. Il la réduit à ce qu'il met sa vie pour ses brebis, & il exprime par-là tout ce qu'il a fait pour elles. Car il n'est descendu
Phil. 2. du ciel où *il étoit en la forme de Dieu*, & *il ne s'est anéanti en prenant la forme de serviteur*, qu'afin de leur pouvoir donner cette vie humaine qu'il avoit prise. Il n'a pas attendu pour cela le tems de sa mort. Il l'a donnée dès le moment de son entrée au monde, comme on le voit dans ces paroles rapportées par le grand
Hebr. 10. 5. Apôtre : *Le Fils de Dieu entrant dans le monde*, *dit* à son Pere : *Vous n'avez point voulu d'oblation. Alors j'ai dit : Me voici.* Et après l'avoir donnée dès le commencement, il a toujours continué de la donner.

Il la donnoit dans ses prieres, en s'offrant à Dieu pour les hommes. Il la donnoit dans ses travaux, dans ses voyages, dans ses prédications, dans ses miracles ; puisqu'il sçavoit bien que tout cela tendoit à la mort, & lui devoit procurer la mort. Et c'est pourquoi Jesus-Christ

ne dit pas qu'il donnera sa vie pour ses brebis, il dit qu'il la donne. C'étoit un don continuel qu'il faisoit de sa vie pour ses brebis, & ce don étoit joint à toutes ses actions. Quel amour approche de cet amour ! Quelle bonté égale cette bonté ! Donner sa vie continuellement pour ceux que l'on aime, c'est à quoi la foiblesse des hommes & l'imperfection de leur amitié ne sçauroit aspirer. C'est ce qui étoit réservé à Jesus-Christ : & c'est ce que nous devons adorer en lui. Il est le bon Pasteur par excellence, & par des titres singuliers & incommunicables aux créatures.

III. Etant le bon Pasteur, il ne pouvoit pas avoir les qualités des mauvais. Mais afin de nous faire mieux remarquer & nous donner lieu de les éviter, il nous les décrit en trois manieres ; en les appellant *mercenaires*, en disant qu'ils ne sont pas *Pasteurs*, & qu'ils ne sont pas *proprietaires* des brebis.

Les mercenaires ne s'appliquent à leurs brebis, qu'autant qu'ils y trouvent leur profit. Si ce profit manque, ils les quittent aussi-tôt, & ils n'ont garde d'exposer leur vie pour elles, parce qu'ils les aiment bien moins que leur vie.

Ceux qui dans le ſoin des ames dont ils ſe chargent, regardent principalement les avantages temporels, ne s'expoſent point pour elles, parce que cela ne leur peut paroître avantageux temporellement. Ainſi ils cedent à la crainte ou à l'interêt, ou ils fuient les loups, ou ils ſe rangent même du côté des loups.

IV. Ceux qui ne ſont pas Paſteurs, cherchent leur propre gloire, & non l'avantage de ceux qui leur ſont ſoumis. Ils ſe contentent d'un ſoin ſuperficiel qui les honore, & ne deſcendent point à un détail qui les fatigueroit, & ſans lequel néanmoins on ne ſçauroit remedier aux maladies des ames, ni pourvoir à leurs beſoins.

Enfin, ceux qui ne ſont pas propriétaires des brebis ne regardent pas leur perte comme la leur propre. Leur vie & leur mort leur eſt indifferente. La vûe qu'ils ont qu'elles ne leur appartiennent pas, leur ôte toute ardeur à les conſerver. Ce ſont-là les caracteres des mauvais Paſteurs. Jeſus-Chriſt les propoſe, afin que les Paſteurs de ſon Egliſe les évitent, & que nous en reconnoiſſions en lui de tout contraires. Il n'a recherché dans tout ce qu'il a fait pour nous, que notre ſalut.

Il s'eſt appliqué à tous les beſoins de ſes brebis. Il les regarde comme étant à ſoi, & comme les ayant reçues de la main de ſon Pere pour les ſauver. Il n'en veut perdre aucune de celles que ſon Pere lui a données. Voilà ce qui le rend le bon Paſteur.

V. L'eſprit mercenaire n'eſt jamais permis dans les actions mêmes communes, parce qu'elles doivent être toutes faites par l'eſprit de la charité qui eſt toujours deſintereſſée. Il y en a néanmoins pluſieurs dont il eſt permis d'exiger une récompenſe humaine, comme, par exemple, tous les ouvrages des artiſans, & beaucoup d'autres offices humains, tels que ſont ceux des Avocats & des Intendans : & dans ces ſortes d'actions ce ne ſont point deux choſes contraires, qu'elles ſoient faites par une charité deſintéreſſée, & qu'on en tire néanmoins de ceux pour qui on les fait, le prix & la récompenſe; parce que tenant lieu à ceux qui les font, d'un moyen que Dieu leur donne pour ſe procurer leur ſubſiſtance temporelle, il leur permet après les lui avoir offertes, d'en recevoir encore des hommes une juſte récompenſe : Mais il n'en eſt pas de même du ſoin des ames.

C'eſt une choſe trop grande & trop précieuſe pour y chercher autre choſe que Dieu même. Il en veut être lui-même la récompenſe : mais il ne permet pas d'en chercher d'autres. L'Egliſe nourrit ſes Miniſtres pour leur donner moyen de travailler : mais elle ne prétend pas les récompenſer de leurs travaux. » Que les » Miniſtres de l'Egliſe, dit un Concile » après ſaint Auguſtin, reçoivent du peu» ple ce qu'ils ont beſoin pour les né» ceſſités de cette vie ; mais qu'ils n'at» tendent leur récompenſe que de Dieu : *Accipiant ſuſtentationem neceſſitatis à populo, mercedem diſpenſationis à Domino.* Dieu ayant aſſujetti ſes Miniſtres aux néceſſités communes, il faut bien que les peuples y fourniſſent, afin de donner moyen à ces Miniſtres de les ſervir ; mais ce n'eſt point par maniere de récompenſe, n'y ayant aucune proportion entre les ſervices qui ont pour objet le ſalut des ames, & ces aſſiſtances temporelles dont ils ont beſoin.

Conc. Aqui-gran. anni 816. lib. 1. c. 12. ex Aug.

VI. Il s'enſuit de-là que tout Miniſtre de l'Egliſe qui n'a pas cru ſe devoir dépouiller de ſon patrimoine, ne peut rien prendre du bien de l'Egliſe, ni rien recevoir des peuples que pour le diſtribuer

en aumônes. La raiſon en eſt, que s'il l'appliquoit à ſoi-même, il marqueroit par là qu'il regarde ce qu'il reçoit des peuples comme une récompenſe de ſon travail, & non comme un ſecours de la néceſſité, puiſqu'on ſuppoſe qu'il n'en a pas. Il ſeroit donc un vrai mercenaire, qui non-ſeulement ne pourroit eſperer de Dieu la récompenſe qu'il a promiſe aux ſerviteurs fideles, mais qui en devroit attendre un rigoureux châtiment. Car c'eſt une eſpece de ſimonie que d'exercer ces miniſteres ſi grands & ſi relevés pour de viles récompenſes. Il ſeroit inutile de dire que ſouvent l'Egliſe offre ces récompenſes ſans qu'on les exige, ni qu'on les recherche. Car il ne faut pas croire que l'Egliſe veuille agir contre l'intention de l'Egliſe. Or elle y agiroit, ſi elle employoit les biens temporels dont elle eſt dépoſitaire, à un autre uſage qu'à l'entretien néceſſaire de ſes Miniſtres, ou à l'aſſiſtance des pauvres. Ainſi quand un Collateur donne un Bénefice à un homme qui a de quoi vivre, il ne lui peut donner le droit de vivre du bien de l'Egliſe, puiſqu'il n'eſt pas du rang de ceux que l'Egliſe peut nourrir, & il ne fait que l'établir diſtributeur

& économe des revenus de ce Bénefice dont il ne peut être qu'un pur administrateur, sans aucun droit de s'en rien appliquer. Le bien de l'Eglise est le bien des pauvres. On n'en peut rien recevoir que comme pauvre; & qui ne l'est pas, en devient usurpateur s'il en use pour lui-même.

VII. Non-seulement le Pasteur est mercenaire quand il exige quelque chose de ses brebis pour les assistances qu'il leur rend : mais il est mercenaire quand il n'expose pas pour elles sa propre vie & tout ce qu'il a, & quand des interêts humains le portent à les abandonner, & à ne les pas défendre contre ceux qui leur peuvent nuire. Car il préfere alors ses interêts au salut de ses brebis. Il aime ses interêts ou sa vie plus que les ames & que l'ordre de Dieu qui l'en a chargé. Ces interêts humains ou sa vie lui tiennent alors lieu de récompense. Ils sont le principal objet de son amour. Il met son bien à se les conserver; c'est-à-dire, qu'ils lui tiennent lieu de Dieu. Les Ministres de Jesus-Christ doivent être les Vicaires de son amour pour les ames, aussi-bien que de son pouvoir. Ils doivent avoir part à ses dispositions, comme

ils ont part à sa puissance. Or quiconque ne préfere pas le bien des ames à sa propre vie & à tous ses interêts, bien loin de suivre l'exemple de Jesus-Christ, est contraire à ses dispositions essentielles. Il n'est point le bon Pasteur, puisqu'il ne met point sa vie pour ses brebis; & par-consequent il ne peut être qu'un mercenaire.

VIII. Il ne faut pas croire que les Pasteurs ne rencontrent plus d'occasions de donner leur vie pour leurs brebis, dans les tems qui ne sont pas proprement des tems de persécution ni de martyre. Dieu qui veut toujours en sanctifier plusieurs par cette voie, qui est pour les vrais Pasteurs une voie ordinaire, ne permet jamais que ces occasions leur manquent. Outre que les soins & les sollicitudes de la charge pastorale en consument plusieurs & leur donnent moyen de s'offrir à Dieu comme des holocaustes que la charité consume peu à peu : il y a de plus une infinité de rencontres, où pour l'interêt de ses brebis un vrai Pasteur est obligé de s'exposer à de très-grandes persécutions. Il faut souvent perdre l'amitié des brebis mêmes, en leur disant la verité. On ne sçauroit presque, en

faiſant exactement ſon devoir, éviter d'attirer l'averſion des hommes du monde, leurs médiſances, leurs inſultes. Tout cela va ſouvent à pouſſer à bout un bon Paſteur, & à lui avancer la mort par les traverſes qu'on lui ſuſcite. La plupart du monde ſe prévient contre lui. On le confond avec quantité de gens qui s'attirent des affaires par leur imprudence, & par un zele ſans diſcrétion. On afflige ſon cœur par des calomnies; & il eſt difficile que la nature ne ſuccombe à tant d'épreuves differentes. Or ſouffrir tous ces maux pour l'amour de ſes brebis, c'eſt donner ſa vie pour elles, & endurer une eſpece de martyre.

IX. Jeſus-Chriſt ſe repréſente encore comme le bon Paſteur par cette autre
v. 14. marque : *Qu'il connoît ſes brebis, & que ſes brebis le connoiſſent*; & cette marque paroît en lui d'une maniere particuliere & incommunicable à ſes Miniſtres. Comme Dieu il les connoît dès l'éternité; & la connoiſſance qu'il en a eſt une connoiſſance de choix & d'amour, & elle eſt la cauſe de ce qu'elles le connoiſſent & qu'elles l'aiment dans le tems : *Et cognoſco oves meas, & cognoſcunt me meæ.* Cette connoiſſance de Jeſus-Chriſt eſt

ce qui les fait brebis. Il les connoît donc d'une maniere bien differente de celle dont il connoît les autres hommes qui ne ſont pas de ce nombre : car il les connoît par une connoiſſance efficace qui produit en elles ce qu'il y connoît. Il les aime, & il les rend par ſon amour dignes d'être aimées. O aveuglement & ſtupidité des hommes, qui s'occupent des penſées que les autres ont ſur eux, ſouvent incertaines & témeraires, & toujours paſſageres & de peu de durée, & qui penſent ſi peu à ces penſées éternelles que Dieu a eues toujours ſur eux, qui ſont la cauſe de tous leurs biens, qui ne ceſſent jamais, & qui ne ſont qu'une vûe continuelle & invariable qui les met dans l'état où Dieu veut qu'ils ſoient dans les divers tems ! Le moins que la piété puiſſe donc faire, c'eſt d'adorer ſouvent cette connoiſſance de Dieu ſur nous, afin d'avoir lieu d'eſperer que nous ſommes de ces brebis dont Jeſus-Chriſt dit qu'il les connoît & qu'elles le connoiſſent.

X. Jeſus-Chriſt comme homme n'a pas à la verité cette connoiſſance éternelle de ſes brebis, puiſqu'il a commencé d'être homme dans le tems. Mais on

ne peut nier qu'il ne les ait connues au premier moment de son être, & qu'il n'ait toujours eu depuis cette connoissance. Car ayant offert à Dieu son Pere sa vie pour elles dans le premier moment de son être, il faut par nécessité qu'il les ait connues. Il n'en est pas de même de ses Ministres. Ils n'ont pas la lumiere ni l'étendue de l'ame de Jesus-Christ, & ainsi ils ne peuvent connoître qu'imparfaitement les ames dont ils sont chargées. La connoissance des brebis, telle qu'elle peut convenir à des hommes foibles, est néanmoins un des principaux caracteres des vrais Pasteurs. Ils les connoissent, parce qu'ils les aiment. L'amour les applique à elles, & leur ouvre les yeux pour découvrir leurs besoins. Il leur en rappelle souvent le souvenir : & si la connoissance qu'ils en ont n'est pas continuelle, elle est au-moins très-fréquente. Il n'y a point au-contraire de plus grandes marques d'un mauvais Pasteur, que de n'être point occupé de ses brebis ; de ne se mettre pas en peine de les connoître, & de vivre en repos parmi leurs miseres exterieures & interieures sans s'en informer. Cette négligence volontaire, qui vient de la froideur

froideur de l'amour, attire d'ordinaire une étrange privation de lumiere, & fait ainsi que ces Pasteurs sont souvent les moins instruits des desordres qui regnent parmi les peuples, & qu'ils croient que tout va bien, lorsque les ames se perdent par-tout.

XI. Comment les connoîtroient-ils, puisqu'ils se mettent volontairement dans l'impuissance de les connoître? Les uns se chargent de tant d'affaires, qu'il ne leur reste presque aucun tems pour s'instruire des nécessités de leurs brebis. L'ambition secrette qui les domine, fait qu'ils ne bornent jamais leurs occupations, & qu'ils aiment mieux s'acquitter superficiellement de la plupart des affaires, que d'en faire quelques-unes avec le soin nécessaire. Il y en a quantité qui ne cherchant que l'honneur & le profit dans les emplois, se déchargent autant qu'ils peuvent de ce qui ne se rapporte pas à ces deux fins. Ils tâchent de satisfaire les Grands & les riches, & ils laissent à d'autres le soin des petits, qui est plus laborieux ; & ainsi ils trouvent moyen de se faire une vie commode & aisée, & même divertissante dans cet état. D'autres ne sçavent pas même de

quoi ils doivent s'informer, & n'ayant aucune idée de la grandeur des maladies des ames, ni de la difficulté qu'il y a à les guérir, ils s'en tirent ſans peine & à peu de frais, & réduiſent leur miniſtere à peu de choſe, parce qu'ils n'en connoiſſent pas l'étendue.

XII. Jeſus-Chriſt durant ſa vie a amené à ſa bergerie quelques-unes de ſes brebis, & il y amenera les autres par ſes Diſciples, quelque diſperſées qu'elles ſoient. C'eſt à quoi tout le cours des ſiecles doit être employé. Il n'en laiſſera aucune. Elles écouteront toutes ſa voix. Elles le ſuivront toutes. Elles entreront toutes dans l'Egliſe de la terre, & de là dans celle du ciel. C'eſt-là où elles ſeront toutes raſſemblées, & où Jeſus-Chriſt exercera envers elles l'office de Paſteur pour toute l'éternité, en les rendant participantes de ſa gloire & de ſa vie, & en les uniſſant avec ſon Pere d'une maniere que nous ne ſçaurions concevoir. C'eſt tellement là le principal des ouvrages de Dieu, que tout le reſte ſera comme anéanti. Si les réprouvés ſubſiſtent quant à l'être, ils ſeront dans un rabaiſſement incompréhenſible. Tous les élûs ſeront des Rois pleins de

gloire qui regneront dans le ciel & sur la terre, & il ne restera des réprouvés aucun souvenir qui ne contribue à leur avilissement. Ils seront sans force, sans appui, sans consolation, sans amis. Ils ne verront rien dans les pensées des autres, qui ne les afflige. En un mot, ils seront accablés de toutes sortes de maux sans mélange d'aucun bien. Au-contraire, la société des élûs sera comblée de toutes sortes de biens sans mélange d'aucun mal, & ne verra rien que de favorable & de consolant dans les pensées de Dieu, de Jesus-Christ & des élûs. Ce grand ouvrage a toujours été dès l'éternité le principal objet des pensées de Dieu. C'est la fin de toutes ses œuvres, & les hommes qu'il regarde uniquement & dont il fait le bonheur, sont si insensés que de penser à toute autre chose.



SUR L'EPITRE
DU III. DIMANCHE
D'APRÈS
PASQUES.

EPÎTRE. I. *Pierre.* 2. 11.

JE vous exhorte, mes bien-aimés, de vous abstenir, comme étrangers & voyageurs que vous êtes, des desirs charnels qui combattent contre l'ame. Conduisez-vous parmi les Gentils d'une maniere sainte; afin qu'au-lieu qu'ils médisent de vous, comme si vous étiez des méchans, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu au jour de sa visite. Soyez donc soumis pour l'amour de Dieu à toutes sortes de personnes, soit au Roi comme au Souverain, soit aux Gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, & pour traiter favorablement ceux qui font bien. Car c'est-là la volonté de Dieu, que par votre bonne vie vous fermiez la bouche

aux hommes ignorans & insensés, étant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en serviteurs de Dieu. Rendez à tous l'honneur qui leur est dû; *aimez vos freres; craignez Dieu; honorez le Roi. Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect, non-seulement à ceux qui sont bons & doux, mais même à ceux qui sont rudes* & *fâcheux:* [*car ce qui est agréable* à Dieu *est, que dans la vûe de lui plaire nous endurions les maux* & *les peines qu'on nous fait souffrir avec injustice.*]

EXPLICATION.

I. L'Apôtre saint Pierre nous enseigne dans cette Epître, qu'en qualité de Chrétiens nous devons être étrangers & voyageurs dans ce monde, & que ces deux qualités d'*étrangers* & de *voyageurs* ne nous permettent pas d'attacher notre amour aux choses du monde, en quoi consistent ces desirs charnels qu'il nous défend. Car c'est l'amour proprement qui nous rend citoyens du lieu où nous prétendons jouir de l'objet que nous aimons. Si cet objet est dans le monde, nous sommes citoyens du monde; & s'il

est hors du monde & dans la céleste Jerusalem, nous sommes citoyens de Jerusalem. L'amour nous arrêtant dans l'objet aimé, fait donc que nous cessons d'être voyageurs, puisque nous nous arrêtons à cet objet. Si nous nous y arrêtons totalement, & que nous le préferions à tout, il est clair que devenant la fin de notre voyage, il nous ôte entierement la qualité de voyageurs. Mais si nous avons dessein d'aller plus avant, il nous retarde seulement, & il fait qu'il y a toujours à craindre que nous ne nous y arrêtions absolument, comme ceux qui charmés de la beauté d'un lieu qu'ils rencontrent dans le cours d'un voyage, en font leur séjour & leur patrie, & perdent le desir d'aller plus avant. Il est donc clair que nous ne sçaurions nous attacher par amour à aucune chose du monde, sans perdre ou en tout, ou en partie, la qualité de voyageurs: & par-là nous perdons aussi ou en tout, ou en partie, la qualité de citoyens du ciel. Car nous n'avons cette qualité, qu'autant que nous y tendons par notre amour & par nos desirs, & que nous y aspirons comme au lieu de notre bonheur.

II. Mais s'il ne nous est pas permis

d'aimer les choſes du monde, il eſt clair qu'il ne nous eſt pas permis de les deſirer, puiſque le deſir eſt l'effet naturel de l'amour, ou plutôt que c'eſt l'amour même entant qu'il ne poſſede pas ſon objet, & qu'il y tend ſeulement. Car l'amour prend diverſes formes, ſelon que ſon objet eſt abſent ou préſent; qu'il eſt regardé comme facile à acquerir, ou comme difficile; qu'on en jouit, ou qu'on en eſt privé; qu'on rencontre des obſtacles à ſa poſſeſſion, ou qu'on n'en rencontre point. C'eſt ce qui fait les diverſes paſſions qui, comme dit ſaint Auguſtin, ne ſont que diverſes formes de l'amour. Ainſi l'amour des choſes du monde nous étant interdit, toutes les paſſions volontaires à l'égard de ces mêmes choſes, le ſont auſſi. S'il ne nous eſt pas permis de les deſirer, comme dit ſaint Pierre, il ne nous eſt donc pas permis d'avoir de la joie en les poſſedant, ni de la triſteſſe quand nous en ſommes privés, ni de la colere contre ceux qui nous les veulent ravir, ou nous empêcher de les obtenir, ni de la crainte qu'on nous les ôte. Toutes ces paſſions, quand elles ſont volontaires, ſont mauvaiſes; & quand elles ne le ſont pas,

elles marquent néanmoins que le cœur est gâté & corrompu. Ainsi l'Apôtre saint Pierre, en nous défendant l'amour des choses du monde, qu'il exprime par le mot de *desirs*, nous interdit aussi toutes les autres passions. Et il nous marque que nous devons être dans une parfaite intelligence à l'égard de toutes ces choses.

III. Mais quelle est, dira-t-on, l'étendue de ces desirs charnels que saint Pierre nous défend, il est facile de le marquer. Car tout ce qui n'est point Dieu, est charnel, selon l'Ecriture; parce que c'est une suite de la corruption du cœur, qui nous ayant séparés de l'amour de Dieu, a porté l'ame à vouloir remplir par la possession des créatures le vuide qu'elle ressent. Que ces objets soient spirituels, ou corporels, les desirs que nous en avons sont toujours charnels dans le langage de l'Ecriture. C'est pourquoi

Gal. 5. 20. saint Paul met entre les œuvres de la chair, les dissensions & les jalousies. Ainsi ce n'est pas un desir moins charnel de desirer la gloire, & la réputation, & les talens d'esprit qui servent à y arriver, que de desirer les plaisirs du corps, parce que ces objets ne sont pas plus notre

veritable bien. Dieu ne ſouffre pas plus que nous partagions notre cœur entre lui & la réputation, entre lui & l'affection des hommes, que ſi nous le partagions entre lui & les plaiſirs du corps. C'eſt toujours un partage d'une choſe qui lui étoit toute dûe. C'eſt toujours un aviliſſement de l'ame, qui étant créée pour Dieu, ſe rabaiſſe en voulant jouir d'une créature ou égale ou inferieure à elle. Dieu eſt aſſez grand pour être l'unique objet de notre cœur, & c'eſt lui faire injure que de partager ce cœur, parce que c'eſt lui déclarer qu'il ne le mérite pas tout entier.

IV. Mais ne peut-on pas, dira-t-on, deſirer certaines qualités qui ſervent d'inſtrument aux vertus, & qui peuvent être employées à procurer la gloire de Dieu, comme l'éloquence, la ſcience, la mémoire, l'adreſſe, & tous les autres talens ſpirituels? Car comment les pourroit-on rechercher ſi on ne les deſiroit? Et cependant c'eſt une des occupations des plus ordinaires & des plus honnêtes des hommes, que de cultiver ces qualités. Tout cela ne détruit point la regle que nous avons propoſée. Car il eſt certain que nous ne devons point aimer ces

qualités pour elles-mêmes, & pour nous attirer l'estime des hommes, & que c'est un beaucoup plus grand bien d'en être privé en ne les aimant point, que de les avoir en y étant attaché. Ainsi c'est une louange fort équivoque que celle qu'on donne aux gens, à cause de ces qualités. Car si elles sont jointes avec une vaine complaisance, on les loue de leur malheur. C'est l'usage qu'on en fait qui peut être estimable, & non les qualités toutes seules. Et quand on blâme ou qu'on méprise quelqu'un pour ne les avoir point, peut-être qu'on le blâme & qu'on le méprise de ce qui sera le fondement de son bonheur. C'est un grand talent que d'avoir celui de l'humilité, & qui surpasse infiniment tous les autres; or la privation des talens exterieurs est souvent le moyen dont Dieu se sert pour la procurer à ceux qu'il aime. C'est ce qui fait voir que la plupart des discours des hommes sont témeraires; parce qu'ils ne s'arrêtent pas à une estime generale de certaines qualités, mais qu'ils passent delà jusqu'à l'estime de ceux qui les ont, & qu'ils les en croyent plus heureux & plus dignes de louange. Quand on loue, par exemple, un homme d'avoir bien

réussi dans quelque action publique, on ne sçait ce que l'on dit : Car si cet homme s'en éleve & en a conçu de la complaisance, il n'a été qu'*une cymbale retentissante*, qui bien loin de mériter des louanges, ne mérite que du mépris. Une action sans charité n'est rien, selon l'Apôtre. Quiconque loue donc quelque chose sans sçavoir si elle est jointe à la charité, la loue sans sçavoir si c'est un néant ou une réalité.

1. Cor. 13. 1.

Ibidem 5.

L'usage du monde a pourtant établi que l'on loue les qualités humaines lorsqu'elles sont estimables en elles-mêmes, & qu'on en peut faire un bon usage; mais cette coutume ne peut pas prescrire contre la verité; & il faut toujours que ceux qui parlent de cette sorte soient persuadés interieurement que ces talens qu'ils estiment, ne rendent ceux qui les ont plus estimables qu'à proportion du bon usage qu'ils en font.

V. On pourroit peut-être dire, qu'il s'ensuit de ces principes, que personne ne se doit mettre en peine d'acquerir ces talens; parce qu'y ayant un bien certain à ne les avoir point, & y ayant beaucoup de danger à les avoir, puisque l'expérience fait voir que la plupart du

monde en abuſe ; la condition de ceux qui ne les ont pas, eſt beaucoup meilleure que celle de ceux qui les ont. Et l'on conclura de-là que ces maximes vont à introduire une pareſſe & une ignorance génerale parmi les hommes. Mais la concluſion ſeroit mal tirée : & tout ce qu'on en doit conclure, c'eſt que de ſoi-même un homme ſe doit tenir plus heureux de n'avoir point de talens que d'en avoir ; & que s'il étoit à ſon choix ; il devroit plutôt prendre le parti de n'avoir rien qui lui attirât de la réputation dans le monde, que d'avoir des talens éclatans qui frappent les yeux & l'eſprit des hommes. Mais la verité eſt que les hommes ne doivent point croire que cela ſoit à leur choix. C'eſt Dieu qui donne le commencement des talens par les qualités naturelles qu'il donne à chacun. Celui qui les a reçues doit ſe croire obligé d'en uſer ſelon les regles de Dieu ; puiſqu'il lui en doit rendre compte. Et pour en uſer de cette ſorte, il ne faut pas s'en croire ſoi-même, mais conſulter des perſonnes deſintereſſées, & des Directeurs éclairés. Que ſi ces perſonnes voyant d'une part la néceſſité de l'Egliſe ou de l'Etat, & de l'au-

tre que les talens naturels de celui qui les consulte, lui donnent moyen de rendre service à l'un ou à l'autre, lui conseillent de les cultiver ; il est alors plus dangereux à cette personne de négliger ces talens, que de s'appliquer sérieusement à les perfectionner.

Il faut encore considerer que ce qui est plus sûr en soi ne l'est pas à l'égard de tout le monde ; parce qu'il y a des dispositions qui rendent certaines vertus comme impossibles. Il est plus sûr en soi de ne s'engager point dans les emplois qui ont besoin de talens : mais il y a des personnes à qui la vie sans emploi est si dangereuse, qu'il vaut mieux pour eux de tâcher d'acquerir les talens qui les en rendent capables, que de demeurer dans une espece d'oisiveté qui est souvent jointe à beaucoup de vices. Entre les inconvéniens, il faut choisir les moindres, & il y en a souvent moins dans la vie laborieuse que l'on mene en travaillant à acquerir les qualités que le monde estime, qu'à couvrir sa paresse naturelle par une fausse humilité, qui donne souvent entrée à toutes sortes de vices. La privation humble des talens qui ne deregle point l'ame, est peut-être plus estimable

que les talens mêmes. Mais il n'y a rien de pire que cette même privation, quand sans humilier l'ame, elle fait seulement qu'on se contente de vivre dans l'oisiveté, dans la paresse & dans le vice.

VI. *Conduisez-vous parmi les Gentils d'une maniere pure & sainte, &c.* v. 12.

C'est une erreur assez ordinaire que de s'imaginer que quand on n'est point chargé du soin des autres par un ministere particulier, on ne répondra point de leurs fautes, & qu'on n'est point obligé de procurer leur conversion. Cette erreur est contraire à ce précepte de l'Ecriture qui commande à chacun d'avoir
Eccli. 17. 12. soin de son prochain : *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* Elle est contraire à l'ordre de la charité : car y ayant des actions qui blessent le prochain, & d'autres qui sont capables de l'édifier, il est clair que la charité nous oblige à éviter celles qui le blessent, & à préferer celles qui l'édifient. Autrement il se trouveroit que nous préfererions notre satisfaction particuliere au salut du prochain : ce qui est un renversement visible de cet ordre. La difference qu'il y a donc sur ce point entre ceux qui sont obligés par leur ministere de servir le

prochain, & ceux qui n'ont point contracté cette obligation, c'est que les uns sont obligés de veiller sur les actions du prochain, & s'informer de sa conduite; au-lieu que les autres ne sont obligés qu'à faire en-sorte qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui puisse scandaliser le prochain, & qui ne soit capable de l'édifier.

Il ne faut pas croire que cette maniere de servir le prochain soit de peu d'utilité & de peu de fruit. Elle contribue souvent autant à la conversion des ames, que toutes les instructions qu'on leur peut donner. C'est une instruction vivante & continuelle, qui s'insinue dans l'ame avec d'autant plus de facilité qu'elle y trouve moins d'opposition. C'est donc un très-grand mal de ne tâcher pas à contribuer en cette maniere au salut du prochain. On n'a point la charité dans le cœur, si on ne desire sincerement le salut des autres comme le sien propre; & ce desir ne peut être vrai & sincere, s'il ne nous porte à nous abstenir de ce qui peut produire de mauvais effets dans leur esprit, & ne nous engage à faire les choses qui en peuvent produire de bons. Il y a néanmoins ces deux regles à obser-

ver ſur ce point, qu'on n'eſt pas obligé de s'abſtenir des choſes qui étant utiles à nos ames, ne ſcandaliſent les autres, que parce qu'ils ſont dans une diſpoſition notoirement injuſte : & qu'on n'eſt pas de même obligé pour l'édification du prochain, de faire des actions auſquelles nous ne ſommes point obligés par un devoir de juſtice, lorſque nous avons lieu de craindre qu'elles ne ſoient préjudiciables à notre ſalut.

VII. *Soyez donc ſoumis, pour l'amour de Dieu, à tout homme qui a du pouvoir ſur vous, &c.* v. 13.

Il n'y a point ni d'indépendance ni de dépendance pareille à celle des Chrétiens. Ils n'obéiſſent à aucun homme, & obéiſſent à tous les hommes; & c'eſt la même diſpoſition qui eſt la ſource de cette dépendance & de cette indépendance. Comme leur amour les attache à Dieu, qu'ils ſont perſuadés qu'ils lui doivent toutes leurs actions, & qu'ils ſont obligés de ſuivre ſa volonté en toutes choſes, ils ne font aucune action pour obéir proprement aux créatures, parce qu'il n'y en a point qu'ils ne doivent faire par le pur motif d'obéir à Dieu. C'eſt en quoi conſiſte leur indépendance. Leur aſſujettiſſe-

ment à Dieu les délivre de toute autre ſervitude, & cela paroît manifeſtement, lorſque ce que les créatures exigent eſt contraire à ce que Dieu demande d'eux. Car alors elles ne trouvent plus en eux aucune volonté de leur obéir. Mais il n'y a rien auſſi de plus dépendant qu'un Chrétien ; parce que Dieu veut qu'il préfere ordinairement la volonté des autres à la ſienne, & ſur-tout il l'oblige d'obéir à ceux qui ſelon l'ordre du monde ont droit de lui commander. Rien ne l'en peut diſpenſer, lorſque les commandemens des hommes ſont conformes à ceux de Dieu. Ainſi il n'y a rien de plus attaché aux loix & aux commandemens des Princes qu'un bon Chrétien. Le commun du monde ne leur obéit que parce qu'ils craignent d'être punis s'ils ne le font ; mais un Chrétien leur obéit, parce que c'eſt l'ordre de Dieu, & que la volonté du Prince lui repréſente celle de Dieu. Ainſi c'eſt une obéiſſance non-ſeulement du corps, mais du cœur ; & elle eſt par-là tout autrement forte que celle qui n'eſt fondée que ſur la crainte de la punition, ou ſur quelque autre raiſon humaine.

VIII. *Car Dieu veut que par votre bonne vie vous fermiez la bouche aux ignorans & aux inſenſés.* v. 15.

On ne sçauroit empêcher tous les jugemens injustes des hommes : & Dieu ne nous en rendra pas responsables, pourvû que pour les arrêter nous y employions le moyen qu'il nous prescrit, qui est d'y opposer une vie uniforme & exemte de reproches. Ces jugemens insensés viennent sans doute d'impressions injustes & sans raison. Cependant Dieu veut qu'on y ait égard jusqu'à quelque point. Il faut remedier aux scandales des foibles, en s'abstenant des actions qui les scandalisent, & même aux scandales déraisonnables & injustes, non pas en s'abstenant des choses qui les scandalisent injustement, mais en les continuant d'une maniere si reglée, qu'ils cessent enfin de médire de nous. L'uniformité d'une vie qui ne se dément en rien, a une force très-grande pour confondre les esprits déraisonnablas. Car on ne médit des personnes qu'autant qu'on espere d'être cru. Or il se forme par la continuation d'une bonne vie une impression si forte sur la plupart des esprits, que les plus méchans desesperant de la pouvoir changer, sont obligés de se taire.

IX. *Etant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui*

couvre vos mauvaiſes actions, &c. v. 16.

Les Chrétiens ſont libres en bien des manieres. Ils ſont libres premierement de toutes les obſervations legales impoſées aux Juifs, comme par exemple, de la diſtinction des viandes, & de mille autres pratiques incommodes. Ils ſont libres même dans l'obſervation des loix de Dieu les plus indiſpenſables; parce que ce n'eſt point par crainte, ni par un eſprit ſervile qu'ils obéiſſent, mais par un eſprit d'amour oppoſé à l'eſprit de ſervitude & de crainte. Ainſi la Religion Chrétienne eſt une loi de liberté. Mais de crainte qu'on n'abusât de ce mot, ſaint Pierre le reſſerre dans de juſtes bornes. Il ne veut pas qu'on s'en ſerve pour agir par caprice & par fantaiſie. Il faut que la prudence & la charité reglent tout. Il y a mille choſes permiſes en ſoi; dont on eſt obligé de s'abſtenir pour ne pas ſcandaliſer le prochain, & pour ne pas donner lieu à des diſcours témeraires & injuſtes. Saint Paul déclare lui-même que *1. Cor. 8. 13.* s'il voit que ſon frere ſe ſcandaliſe de ce qu'il mange de la chair, il aime mieux s'en priver pour toujours. Ces vûes de charité & de prudence reſſerrent donc infiniment la liberté qui appartient aux

Chrétiens ; mais elles s'accordent néanmoins avec elles, parce qu'elles n'en changent pas le motif ; & que le Chrétien agiſſant toujours avec amour, n'agit jamais par un eſprit de ſervitude. Il eſt bien-aiſe de pouvoir rendre cette obéiſſance à Dieu en la perſonne de ſes freres, & de ſe priver de ſes actions permiſes pour contribuer à leur ſalut. Car c'eſt encore une des manieres dont la loi chrétienne nous rend libres, en ce qu'elle nous délivre des attaches. Un Chrétien proprement n'a point d'autre deſir, ni point d'autre vûe que d'exercer la charité envers Dieu & envers le prochain. Ainſi cette même charité le ſépare ſans peine de tout ce qui y eſt contraire, ou de ſa nature, ou par l'impreſſion que les autres en ont. Il ne tient à rien, & c'eſt en quoi conſiſte ſa liberté. Et il eſt ravi d'avoir ſans ceſſe à offrir à Dieu de petites privations que Dieu a la bonté de recevoir comme des actions de mortification & de pénitence, & comme des ſacrifices de charité qui ne manquent jamais à perſonne quand on l'a bien dans le cœur.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRÉS PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 16. 16.

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de tems, & vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Pere. Sur cela quelques-uns de ses Disciples se dirent les uns aux autres : Que nous veut-il dire par-là : Encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de tems, & vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Pere ? Ils disoient donc, Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de tems ? Nous ne sçavons ce qu'il veut dire. Mais Jesus connoissant qu'ils vouloient l'interroger là-dessus, il leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que je vous ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de

tems, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de tems, & vous me verrez. Oui je vous le dis, & je vous en assure : Vous pleurerez, & vous gémirez, & le monde se réjouira ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Une femme lorsqu'elle enfante, est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de tous ses maux dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. C'est donc ainsi que vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, & votre cœur se réjouira, & personne ne vous ravira votre joie.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ éprouva ses Apôtres par la vicissitude de son absence & de sa présence. Il s'absenta d'eux par sa mort. Il leur rendit sa présence par sa résurrection. Il éprouve de même ses élûs par les changemens & les vicissitudes par où il les fait passer. Il se retire quelquefois d'eux ; & après s'être caché pendant quelque tems, il les console de nouveau par le sentiment de sa grace. Il les conduit ainsi par ces divers changemens à une disposition immobile. La constance &

l'uniformité d'humeurs & de ſentimens eſt l'état où ils doivent tendre ; mais on n'y parvient pas ſans variété & ſans changement. C'eſt au-contraire en éprouvant la proſpérité & l'adverſité, l'inconſtance des humeurs des hommes, leurs diverſes fantaiſies ; & enfin la diverſité de ſes propres humeurs, & l'inſtabilité de ſes deſirs, qu'on apprend à n'être ſurpris de rien, & à juger équitablement & uniformément, & des autres, & de ſoi-même.

II. Que ſi l'on demande pourquoi Dieu choiſit cette voie de viciſſitudes & de changemens pour conduire les hommes à la ſtabilité, il eſt aiſé de répondre qu'il le fait par diverſes raiſons. Il n'y a point de diſpoſition qui leur ſoit plus néceſſaire que celle d'un grand mépris de ſoi-même, & de toutes les choſes paſſageres. Or rien ne les y conduit plus directement que l'épreuve de l'inconſtance des hommes, & de la leur propre. Il eſt bon qu'ils apprennent que tout paſſe, & même les vûes & les ſentimens de leur ame. Quand on eſt dans les maux, on les regarde comme s'ils devoient être éternels. Cependant on les voit ceſſer, ou parce qu'on eſt delivré de ce qui nous cauſoit de la peine, ou parce que

l'on connoît que ce qu'on croyoit insupportable ne l'est pas. On s'imagine quelquefois qu'on est en état de n'être
Ps. 29. 7. ébranlé de rien. *J'avois dit dans mon abondance*, dit le Roi pénitent : *Je ne serai jamais ébranlé*. Et l'ébranlement qui suivit de près cette présomption, le convainquit beaucoup mieux de sa foiblesse & de son inconstance, que s'il étoit demeuré dans une immobilité apparente. L'ame apprend donc par ces variétés à juger invariablement de soi-même, & à se regarder toujours comme étant sans force, sans vigueur, sans fermeté, & ayant besoin d'être affermie & fixée par la grace de Dieu. Elle apprend par son inconstance même à desirer constamment l'immutabilité qui sera dans l'autre vie la récompense des justes, à se défier toujours du monde & de soi-même dans celle-ci, & à ne pas chercher sa force & sa stabilité dans soi-même, mais dans la grace de Dieu.

III. La conduite de Jesus-Christ sur les Apôtres fut de les nourrir en quelque sorte de lait dans leur enfance spirituelle, en les soutenant par sa présence visible, & par des instructions proportionnées à leur état. Il permit ensuite la

tempête

tempête qu'ils éprouverent dans sa Passion, qui non-seulement affligea leur ame par la soustraction de sa présence, mais les abattit & les porta jusqu'à perdre la foi. La résurrection de Jesus-Christ, en leur rendant sa présence par intervalles, fortifia leur foi, & les mit en état de souffrir non-seulement sans découragement, mais même avec joie, qu'il se retirât d'eux pour tout le reste de leur vie. Ainsi la premiere présence de Jesus-Christ les laissa foibles; & la seconde ayant été précedée d'ébranlement, les remplit de tant de force, que rien ne fut plus capable de les ébranler. C'est ce qui arrive dans tous les changemens par lesquels Dieu a dessein d'affermir les ames, & c'est ce qui fait aussi que le monde en juge mal. On croit, par exemple, qu'un homme est imprudent, parce qu'il a fait une faute d'imprudence, & qu'il est tombé par-là dans quelque inconvénient: & il en est peut-être au contraire d'autant plus prudent qu'il sçait mieux ce que coûte l'imprudence. On croit qu'un homme est foible, parce qu'il a témoigné de la foiblesse en une occasion particuliere; & c'est peut-être par-là que Dieu l'aura for-

tifié en l'humiliant, & en lui ôtant la fausse confiance qu'il avoit en lui-même, qui étoit la cause effective de sa foiblesse. Cela nous apprend d'une part à être extrémement retenus dans les jugemens que nous portons des autres, puisque noûs ne sçavons pas quel profit ils ont fait de leurs fautes ; & à tâcher de l'autre à faire un bon usage des nôtres, en devenant plus convaincus de notre foiblesse & plus attachés à Dieu, qui peut seul nous affermir dans l'instabilité des évenemens de cette vie.

IV. Ce que Jesus-Christ avoit dit à ses Disciples, qu'en peu de tems ils ne le verroient plus, & que peu après ils le verroient, leur ayant paru obscur, ils se demanderent les uns aux autres ce que cela vouloit dire ; & Jesus-Christ, pénetrant leurs pensées en prit sujet, non de leur expliquer ce qu'il leur avoit dit, mais de leur donner une nouvelle instruction. Et par-là il nous apprend que nous devons souhaiter, non que Dieu satisfasse notre curiosité, mais qu'il nous donne dans chaque tems & dans chaque occasion les lumieres dont nous avons besoin. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de desirer & de demander à Dieu

l'intelligence de certaines verités; mais il faut que ce soit avec cette disposition, & que nous ne desirions de l'obtenir, qu'au cas que cette intelligence nous soit utile. Car cela n'est pas toujours, & il nous est souvent plus avantageux d'ignorer certaines choses, & que notre esprit soit humilié & mortifié dans sa curiosité par cette ignorance, que d'en être parfaitement instruit. C'est pourquoi saint Augustin témoigne que dans les choses qu'il desiroit de sçavoir, il étoit également satisfait, soit que Dieu lui en donnât l'intelligence, soit qu'il lui fît connoître qu'il n'en avoit pas besoin. C'est ce qu'il dit en particulier sur la question de l'origine de l'ame, & c'est ce que nous devons avoir dans l'esprit à l'égard de tout ce que nous desirons de connoître.

V. Nous n'avons pas besoin même de cette alternative à l'égard de la plupart des choses : car nous pouvons voir clairement qu'il nous sera inutile de les sçavoir, & qu'il nous est avantageux de les ignorer. Qui ne sçait point le secret de ses amis, n'est point en danger de le découvrir par legereté ou par imprudence. Il n'est point soupçonné de l'avoir

découvert, & il eſt par-conſequent exemt de tous les reproches que ces ſoupçons peuvent attirer. Il n'eſt point non plus en danger de donner de mauvais conſeils, ni d'autoriſer des affaires mal entrepriſes. C'eſt donc tout-à-fait injuſtement qu'on s'offenſe de ce qu'on ne nous dit pas tout, puiſque cette réſerve nous eſt utile. Cependant on s'offenſe que nos amis ne nous faſſent pas confiance de ce qu'ils découvrent à d'autres. C'eſt que l'on aime plus la ſatisfaction de ſon amour-propre, que la ſureté de ſa conſcience. La confiance nous flatte, parce que c'eſt une marque qu'on nous croit prudens & fideles; & l'on aime mieux cette vaine réputation, que d'être exemt du danger effectif où l'on s'expoſe en prenant part aux affaires d'autrui. Il eſt vrai que les Payens ont cru que quand on avoit un ami, il lui falloit tout dire. Mais c'étoit une ſuite de l'idée fauſſe & chimerique d'amitié qu'il leur avoit plû de ſe former. L'amitié ne nous doit point aveugler ſur le ſujet de nos amis, ni nous porter à prétendre qu'ils ſe doivent aveugler à notre égard. Ils peuvent connoître nos défauts, comme nous pouvons connoître les leurs; & c'eſt même

un des principaux devoirs de l'amitié de travailler réciproquement à s'en corriger l'un l'autre après les avoir connus. On peut donc connoître que quelque secret est dangereux à un ami, & qu'il est capable d'en abuser par indiscrétion ou autrement. Et en ce cas il est certain que la raison nous oblige de le lui cacher, & qu'il ne doit point s'en offenser comme d'un défaut d'amitié. On cache aux malades selon le corps quantité de choses qui les peuvent inquiéter, de crainte de nuire à leur santé. Et pourquoi ne cacherions-nous pas de même à nos amis tout ce que nous jugeons leur pouvoir nuire selon l'ame ? Il est vrai qu'on se peut tromper en croyant ses amis ou indiscrets ou imprudens. Mais tandis que cette pensée qu'on a d'eux ne se termine qu'à leur cacher des choses inutiles, elle ne leur fait point de tort ; & c'est être trop délicat sur soi-même, que de ne pouvoir souffrir d'être soupçonné d'un défaut que l'on n'a pas.

VI. Jesus-Christ ne voulut pas répondre, comme il a été dit, à la question qu'il voyoit que ses Apôtres avoient dessein de lui faire. Mais au-lieu de cet éclaircissement qui leur auroit été inu-

tile alors, & qu'ils tirerent de l'évenement, il leur donna une instruction importante, & par eux à tous les Chrétiens. C'est que pendant un certain tems, ils seroient dans les pleurs & dans les gémissemens, & que le monde seroit dans la joie. Ce tems fut court à l'égard des Apôtres, parce qu'il ne comprend à leur égard que celui de la mort de Jesus-Christ. Mais il comprend à l'égard des Chrétiens, tout le tems que Dieu employe à les faire mourir au monde, & à les dépouiller des affections charnelles, en quoi consiste la mort du vieil-homme représentée par la mort de Jesus-Christ. Tout ce tems est pour les Chrétiens un tems de gémissemens & de larmes. On ne meurt point au monde sans douleur & sans violence, puisque c'est par cette douleur que l'on y meurt. Dieu renverse pendant ce tems *tout le lit* sur lequel leur infirmité se
Ps. 40. 4. repose : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* Il les prive tantôt d'un objet de leurs attaches, & tantôt d'un autre. Il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos ni aucune satisfaction dans les créatures. Voilà le partage ordinaire des Chrétiens : & celui du monde

eſt au-contraire de ſe réjouir. C'eſt ſur quoi on devroit compter, & ſur quoi néanmoins on ne compte point. On eſt toujours ſurpris quand les maux arrivent, faute de s'être bien mis dans l'eſprit cette parole de Jeſus-Chriſt dans cet Evangile : *Vous pleurerez & vous gémirez, & le* *v. 20.*
monde ſera dans la joie.

VII. C'eſt tellement la conduite ordinaire de Dieu ſur les ames, que quoique cela n'arrive pas toujours, parce que Dieu ne veut pas qu'il y ait aucune regle fixe & uniforme dans le monde, ni que les hommes ayent lieu de croire que leur fidelité envers Dieu ſoit toujours ſuivie de maux temporels ; néanmoins quand cela n'arrive pas, il veut que nous regardions alors ſa conduite comme extraordinaire ; & il ſupplée aux afflictions dont il nous délivre par d'autres ſortes de peines, interieures ou exterieures. Cependant il y a dans l'homme une telle pente pour les biens du monde, qu'il y en a peu qui ne ſoient ébranlés par la félicité des méchans, & qui puiſſent ſouffrir une longue humiliation. Et c'eſt ce qui a fait que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ont pris tant de ſoin de nous fortifier ſur ce point, &

de ne nous faire point esperer de repos temporel en cette vie. Rien n'est si répeté dans l'Evangile ni dans les écrits des Apôtres, tant ils ont jugé nécessaire pour nous soutenir dans les maux de cette vie, de nous bien graver cette verité dans l'esprit.

VIII. Jesus-Christ compare les tems de l'affliction & de la purification des justes, à l'enfantement d'une femme, qui est toujours accompagné de douleur & de
v. 21. tristesse. *Mulier cùm parit, tristitiam habet.* Car ce tems est en effet pour eux un veritable enfantement, puisqu'il s'agit de former en eux le nouvel-homme, & de se revêtir de ses dispositions. Or Dieu ne veut pas que cela se fasse sans peine; & ce qu'il dit à la premiere femme après
Genes. 1. 16. son peché, qu'*elle enfanteroit avec douleur*, est vrai de l'un & de l'autre enfantement, tant de l'homme charnel que de l'homme spirituel. L'homme s'étant livré à l'amour du monde, ne sçauroit s'en séparer sans douleur. Les peines que Dieu lui a imposées s'étendent jusques-là. Il est dit à l'homme qu'il mangeroit son pain à la sueur de son corps; & cela s'entend, selon saint Augustin, tant du pain corporel, que du pain de la verité

& de la parole de Dieu, que l'homme ne pénetre plus ſans travail & ſans une application pénible. Il en eſt de même de l'amour de Dieu qui forme le nouvel-homme. On ne le conçoit & on ne s'en remplit qu'avec douleur ; parce qu'il faut pour lui faire place, bannir de notre cœur l'amour du monde qui n'en ſort gueres qu'avec violence, c'eſt-à-dire par des maux temporels qui nous dégoûtent du monde, & qui nous en font connoître le néant & la vanité. Toutes les comparaiſons dont l'Ecriture ou l'Egliſe expriment la vie chrétienne, tendent à nous en donner cette idée. S'il eſt dit, par exemple, que les Chrétiens ſont *des pierres vivantes* édifiées ſur *la pierre angulaire*, qui eſt Jeſus-Chriſt, comme S. Pierre nous en aſſure, l'Egliſe nous avertit *que ces pierres ſe préparent par des coups de marteau & par les afflictions :* TUNSIONIBUS *preſſuris expoliti lapides.* Enfin rien n'eſt plus précis ſur cela que cet avertiſſement de Jeſus-Chriſt : *Vous aurez des afflictions dans le monde :* IN *mundo preſſuram habebitis.* Et c'eſt une folie que de prétendre s'en délivrer autrement que par une patience invincible qui ſoit l'effet de la victoire que Jeſus-Chriſt a rem-

1. Petr. 2. 6.

Hymn. de la Dedic.

Joan. 16. 33.

portée sur le monde : *Sed confidite : ego vici mundum.*

IX. *Votre tristesse*, ajoute notre Seigneur à ses Disciples, *se changera en joie :*
v. 10. TRISTITIA *vestra vertetur in gaudium.* Et cela leur arriva par la résurrection de Jesus-Christ, qui rendit leur joie de beaucoup supérieure à leur tristesse ; mais qui ne les exempta pas néanmoins de diverses souffrances, par lesquelles il plut à Dieu de les exercer ensuite. Il en arrive de même à tous les bons Chrétiens. Leurs maux paroissent continuels pendant toute leur vie ; mais souvent leur joie commence long-tems avant la fin de leur vie. Après que Dieu a laissé ses élûs boire une partie du calice qu'il leur a destiné, il leur fait trouver du plaisir & de la joie dans les souffrances mêmes. C'est pourquoi saint Paul loue les Thessaloniciens *d'avoir reçu la parole de Dieu parmi de grandes afflictions, avec la joie du Saint-Esprit :* (1. Thess. 1. 6.) EXCIPIENTES *verbum in tribulatione multa cum gaudio Spiritûs sancti.* Ainsi les gens du monde jugent mal de la vie des justes & des élûs. Ils les voyent dans les humiliations & dans les maux de la vie, & ils ne conçoivent rien que de triste & d'affreux dans cette

ſorte de vie. Mais ils ne ſçavent pas que Dieu adoucit ces maux par ſes conſolations, & qu'il leur y fait ſouvent trouver leur joie & leur repos.

Il n'en eſt pas de même des maux que Dieu envoye aux gens du monde. Les plaies dont il les frappe, ſont des plaies d'ennemi, ſelon le langage de l'Ecriture. Ce ſont des maux ſans conſolation, parce qu'ils n'eſperent point qu'ils leur ſoient utiles pour l'autre vie, à moins que Dieu n'employe ces maux pour les convertir, & les réduire au nombre de ſes brebis.

Jerem. 30. 14.

X. Mais quand on n'eſpereroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort, dès-là que Jeſus-Chriſt nous promet que tous ces maux ſeront changés dans l'autre vie en une joie qui ne finira jamais, la raiſon ne devroit pas héſiter à prendre le parti de les ſouffrir avec patience & avec joie. Car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie, en comparaiſon de l'éternité? C'eſt infiniment moins à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour acquerir des biens tem-

porels pour toute sa vie ? Combien de maux très-réels & très-longs souffre-t-on tous les jours pour acquerir de très-petits biens ? Que de peines dans les études pour acquerir des sciences dont le fruit est incertain ! Que de fatigues & de dangers dans la guerre, pour parvenir à une récompense assez petite, peu assurée, & de très-peu de durée ! L'acquisition pénible des biens de cette vie est ordinairement plus longue que la jouissance. Souvent il les faut quitter dès qu'on commence de les posseder. La plupart même n'y arrivent jamais : & cependant presque personne ne refuse de tenter d'y arriver & d'en prendre le hazard ; & il se trouve au-contraire très-peu de personnes qui veuillent sincerement s'exposer aux petites peines qui sont jointes à l'acquisition des biens éternels.

XI. On peut faire un raisonnement semblable sur ce que l'Evangile nous fait entendre des joies du monde, qui est qu'elles se changent infailliblement en des douleurs éternelles. Car c'est ce que marque l'opposition qu'il fait entre la joie du monde & la tristesse des justes, en nous disant que la tristesse des justes se change en une joie qui ne finira jamais,

& *que personne ne leur ravira.* Personne v. 22.
ne voudroit pour jouir des biens du monde, s'exposer à une grande douleur & à une grande infamie, quoiqu'elles ne durassent que peu de tems. La crainte de la roue & des supplices humains retient presque tous les méchans, & les empêche de commettre les actions qui méritent ces supplices. S'il y a quelques furieux qui ne laissent pas de s'y porter, ce frein suffit au moins au commun du monde, & les plus brutaux mêmes en seroient détournés si la roue duroit un mois tout entier; & encore plus si elle duroit plusieurs années, comme on dit que les supplices durent parmi les Japonois, quoiqu'à diverses reprises. Comment est-il donc possible que pour acquerir des biens & des plaisirs de peu de durée, on veuille s'exposer à des tourmens éternels, & qu'il se trouve des gens assez fous pour le faire avec joie, avec fierté, & même avec vanité? Peut-on concevoir une plus grande extinction de raison? C'est l'effet de ce que ces biens que Dieu promet, & ces maux dont il menace, sont futurs & invisibles. L'homme est tombé par le peché dans un si étrange aveuglement & dans une attache

ſi forte aux choſes ſenſibles, qu'un bien infini, qui n'eſt ni préſent, ni ſenſible, eſt ſouvent emporté dans la balance du cœur par les moindres maux ſenſibles & préſens : & de même des ſupplices infinis dans leur durée & inconcevables dans leur rigueur, font moins d'impreſſion ſur l'eſprit, que des biens & des plaiſirs dont on ne ſçauroit jouir que pour des momens.

XII. Ainſi la réforme que la piété apporte dans les mœurs des hommes, ne va qu'à corriger en eux des excès de folie où ils ne ſont pas capables de tomber à l'égard de leurs affaires temporelles. Le vice & la folie ſont inſéparables, & l'on ne peut ceſſer d'être inſenſé qu'en ceſſant d'être vicieux. On peut même paſſer plus avant, & dire avec verité que les plus gens de bien ne ſont pas entierement exemts de cette folie, quoique ce qui leur en reſte ſoit bien éloigné de celle des méchans. Car enfin en commettant des fautes, quelque legeres qu'elles ſoient, comme ils en commettent tous de ce genre-là, ils préferent des pailles & des grains de ſable à des diamans & à des maſſes d'or d'un prix infini ; c'eſt-à-dire qu'ils préferent ces pe-

chés aux vertus qui y ſont contraires. Qu'eſt-ce que la jouiſſance d'un petit plaiſir pour lequel on s'éloigne des regles exactes de la tempérance, en comparaiſon de ce qu'on auroit acquis en s'en privant ? Qu'eſt-ce qu'une curioſité inutile, en comparaiſon du bien qu'elle nous fait perdre ? Qu'eſt-ce qu'une vanité frivole, en comparaiſon de ce qu'elle nous ôte du tréſor de l'humilité ? Ce choix que l'on fait dans les fautes vénielles eſt donc inſenſé & contraire à la raiſon. Dieu permet néanmoins ces ſortes de fautes dans les plus juſtes, pour les avertir que tant qu'ils ſont en cette vie, ils ſont encore bien avant engagés dans l'aveuglement, pour leur faire connoître combien leur raiſon eſt incapable de les tirer de l'état où ils ſont; pour leur faire ſentir la grandeur de la plaie que le peché a faite à leur ame, & la néceſſité de ſa grace pour la guérir & la délivrer du malheureux état où elle eſt.





SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE D'APRÉS PASQUES.

EPÎTRE. *Jacques* I. 17.

MEs très-chers Freres, *Toute grace excellente & tout don parfait vient d'en-haut, & descend du Pere des lumieres, qui ne peut recevoir ni de changement, ni d'ombre par aucune révolution. C'est lui, qui par sa volonté nous a engendrés par la parole de la verité; afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. Ainsi, mes chers freres, que chacun* de vous *soit promt à écouter, lent à parler, & lent à se mettre en colere: car la colere de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. C'est pourquoi renonçant à toutes productions impures & superflues de peché, recevez avec docilité la parole qui a été entée* en vous, *& qui peut sauver vos ames.*

EXPLICATION.

I. IL eſt vrai géneralement que tous les biens viennent de Dieu, non-ſeulement ceux qu'il nous fait par lui-même ; mais ceux mêmes qui ne nous viennent que par le miniſtere des autres hommes : car il y a de l'ingratitude à ne pas reconnoître que le ſecours même & les aſſiſtances que nous en recevons, viennent non-ſeulement des tréſors de la puiſſance de Dieu qui en eſt la ſource & qui les conſerve ; mais auſſi des richeſſes de ſa bonté, qui veut ſe ſervir d'elles comme d'inſtrument pour nous les donner. C'eſt lui qui nous aſſiſte dans notre enfance par nos peres, nos meres & nos nourrices. C'eſt lui qui nous inſtruit par les maîtres, qui nous guérit par les médecins, qui nous procure toutes les commodités de la vie humaine par les artiſans & les ſerviteurs ; parce que rien de tout cela ne ſe fait que Dieu n'ait une volonté particuliere qu'il ſe faſſe, & qu'il n'applique ces créatures à l'executer. Ces dons mêmes ſont infiniment plus excellens entant qu'ils viennent de Dieu, qu'entant qu'ils paſſent par les créatures : car elles y ajou-

rent leurs vûes & leurs intentions, qui ſont ſouvent injuſtes & corrompues, au-lieu que celles de Dieu ſont toujours juſtes & pleines d'équité & de bonté.

Cependant entre les dons de Dieu, l'Apôtre ſaint Jacques en diſtingue de
v. 17. certains, qu'il appelle *excellens & parfaits*, & qu'il attribue particulierement *au Pere des lumieres*, par où il nous enſeigne que nous ne les pouvons recevoir qu'immédiatement de lui, & ſans le miniſtere des créatures. Et ces dons excellens & parfaits ſont ceux de la grace, de la charité & de la juſtice. Dieu les verſe lui-même dans notre cœur par l'infuſion de ſon Eſprit : & ſans ces dons tous les autres nous ſont inutiles.

II. Non-ſeulement il préfere les dons de la grace à tous les autres, mais il ne fait pas même mention de tous les talens naturels, ni de toutes les qualités humaines, comme ſi ce n'étoient pas des dons de Dieu. C'eſt qu'en effet ce ſont tellement des dons de Dieu, que nous ne devons ni les deſirer, ni les demander. Dieu nous oblige d'en bien uſer quand il nous les donne ; mais nous ne devons point les deſirer quand nous ne les avons pas ; parce qu'ils peu-

vent être aussi souvent des instrumens de notre perte que de notre salut. Il faut desirer les biens des justes & des élûs : mais pour ces talens naturels, il les donne souvent avec plus d'abondance aux méchans & aux réprouvés. C'est de lui que dépend la félicité temporelle. C'est lui qui donne les richesses, l'esprit, l'éloquence. Cependant il a comblé de ces sortes de dons ceux qui ne l'ont jamais connu, & qui ne s'en sont servis que pour l'offenser & pour se perdre. Il les donne de même souvent aux plus dereglés d'entre les Chrétiens. Ce sont ceux qui en sont souvent le mieux partagés, quoiqu'ils n'en fassent point d'autre usage que celui qu'un furieux fait d'un poignard dont il se perce le cœur. Qu'on fasse réflexion sur l'état du monde, & l'on verra qu'il est très-rare qu'on se serve de ce qu'on appelle talent, pour s'avancer dans la vertu, & qu'il est très-ordinaire de s'en servir pour se perdre. C'est pourquoi quand un Chrétien, qui a quelque lumiere, reconnoît qu'il en a reçu quelqu'un, au lieu de s'en réjouir, il doit entrer dans des sentimens de crainte, & demander à Dieu avec instance, ou qu'il lui ôte ces dons humains

qui lui attirent l'estime des hommes, ou qu'il lui donne la grace d'en bien user, en lui accordant ce *don parfait* dont parle saint Jacques. Mais le monde fait tout le contraire. Il est infiniment plus touché des dons exterieurs que des graces interieures. Il en fait l'objet de ses louanges & de ses desirs. Et c'est peut-être la raison pour laquelle l'Apôtre saint Jacques n'en a pas même voulu parler, afin de nous apprendre mieux combien ils étoient peu considerables devant Dieu.

III. Mais afin que ceux qui auroient reçu ces dons excellens & parfaits n'en conçoivent pas de l'orgueil, saint Jacques a soin de leur montrer la difference infinie qu'il y a toujours entre l'inconstance & la mutabilité des créatures,
v. 17. & l'immutabilité de Dieu. *Il ne peut*, dit-il, *recevoir ni de changement ni d'ombre par aucune révolution.* En effet il n'y a rien qui fasse mieux connoître aux créatures combien elles sont éloignées de la perfection de Dieu, que la mutabilité de leur être, & l'immutabilité de celui de Dieu. Dieu voit éternellement toutes choses d'une vûe invariable. Il veut éternellement les mêmes choses. Sa lumiere

n'eſt obſcurcie par aucun nuage, & ſa volonté n'eſt attirée par aucune nouvelle apparence de bien. Il n'y a au-contraire qu'inconſtance dans les jugemens des hommes, parce qu'ils voyent tout imparfaitement. Ils ne voyent que de legeres ſurfaces des objets. Ce qui leur paroît bon aujourd'hui, leur paroîtra mauvais demain, parce qu'ils le regarderont par un autre endroit. Il eſt vrai que nous ne pouvons aſpirer à cette vûe claire, conſtante & uniforme, qui nous feroit toujours juger des choſes de la même ſorte. Cependant en attirant par la priere la lumiere de Dieu, & en s'accoutumant à concevoir fortement certaines verités qui ſont des principes de conduite, on peut retrancher une partie de la bizarrerie & de l'inconſtance de nos jugemens : & c'eſt ce qu'on doit avoir dans l'eſprit en honorant l'immutabilité de Dieu, qui nous oblige d'en approcher le plus près que nous pouvons.

IV. Mais comme il y a une mauvaiſe inconſtance, il y a auſſi une conſtance qui ne vaut pas mieux. L'inconſtance vient de la foibleſſe de nos lumieres, de la diverſité de nos paſſions ; ce qui fait que deſirant en general d'être heu-

reux, nous le voulons être tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre. Ce sont tantôt des plaisirs qui nous entraînent, tantôt des objets de curiosité qui nous attirent, tantôt la vanité qui nous flatte. La possession d'un bien nous en dégoûte, & le dégoût nous fait passer à la recherche d'un autre bien. Mais il y a des gens, qui par une corruption d'esprit encore plus grande, n'éprouvent pas toutes ces vicissitudes; car ils se livrent si absolument à une passion particuliere, qu'elle s'empare entierement de leur esprit & de leur cœur. Il y en a qui poussent très-constamment leur pointe dans la recherche de leur fortune. Qui connoît leur interêt, juge sûrement de ce qu'ils feront, parce qu'ils ne manquent jamais de faire ce qu'il demande. En marchant ainsi droit vers l'objet de la passion qui les domine, il ne paroît pas d'inconstance dans leur vie. Mais cette uniformité, bien loin d'être estimable, ne marque au-contraire que la force de leurs passions, & l'épaisseur de leurs ténebres. Ce n'est pas la vûe de la verité qui les attache à un même objet, c'est au-contraire une illusion forte & perseverante qui les retient dans l'er-

reur, & les fait toujours agir de la même sorte.

V. Il y a cela de commun entre cette inconstance & cette mauvaise constance, que ni l'une ni l'autre ne se conduit par la verité, mais par des vûes & des pensées que l'Ecriture appelle *des vanités & des folies pleines d'illusion* : VANITATES *& insanias falsas.* Ce sont des vanités, parce que ce sont des vûes d'objets vuides de vrai bien, & qu'on ne s'y en imagine que par illusion. Ce sont des folies, parce que le choix qu'on en fait en préferant ces fantômes creux aux biens solides & éternels, est la plus grande de toutes les folies. Ce n'est pas que ces objets ne soient réels en eux-mêmes : mais ils sont vuides & faux étant regardés comme biens; parce qu'il est impossible qu'ils contentent l'ame; & pour un plaisir passager qu'ils lui procurent, ils lui attirent des maux infinis. Au-lieu d'y trouver sa vie, elle y trouve sa mort : car en s'y attachant, elle perd la vûe de la verité & de la sagesse. Il y a des œuvres mortes, selon le langage de saint Paul, qui dit que *Dieu purifiera notre ame des œuvres mortes* : EMUNDABIT *conscientiam nostram ab operibus mor-*

Ps. 39. 3.

Hebr. 6. 24.

tuis. Et ces œuvres mortes sont celles qui ne naissent pas du principe de la vie qui est la charité. Il faut, afin que l'ame fasse des œuvres vivantes, que Dieu fasse entendre au fond de son cœur la parole de sa verité, & lui en inspire l'amour; c'est-à-dire qu'il lui fasse connoître les biens veritables, & qu'il les lui fasse aimer. Mais comme Dieu ne trouve rien dans l'homme qui mérite cette grace, puisqu'il est tout plongé dans la fausseté & dans la folie, il faut qu'il en trouve le motif dans sa bonté & dans sa misericorde toute pure, qui est l'unique source de la résurrection des ames. C'est le sens de ces paroles de saint Jacques : *Dieu par le mouvement de sa pure volonté nous a engendrés par la parole de la verité, afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures :* VO-
v. 18. LUNTARIE *genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.*

VI. Ces paroles de saint Jacques, *Afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures*, UT *simus initium aliquod creaturæ ejus*, mérite une réflexion particuliere : car elles marquent que Dieu ne compte plus pour rien les anciennes créatures, parce qu'elles sont comme

comme abîmées dans la fausseté & dans l'illusion. Les nouvelles créatures qui sont engendrées par la verité, sont en quelque sorte ses uniques créatures, parce qu'il ne considere plus les autres. Si les méchans sont réduits au néant aux yeux des gens de bien, *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus*, ils le sont bien davantage aux yeux de Dieu. Etrange condition des méchans que Dieu ne daigne pas même mettre au nombre de ses créatures, fussent-ils Rois, Princes, grands & éminens dans le monde ! Il semble même que la colere de Dieu contre le peché s'étende sur les créatures insensibles, & qu'il ait réprouvé tous ses anciens ouvrages, parce qu'ils ont servi d'objet d'attachement aux pecheurs. C'est pourquoi il ne promet point aux justes la terre ni les cieux que nous voyons, qui ont été comme souillés par les dereglemens des hommes : mais selon l'expression de saint Pierre, *une nouvelle terre & de nouveaux cieux où la justice habitera*, qui n'auront jamais servi & ne serviront jamais d'instrument au peché, & seront tous consacrés en l'honneur de Dieu comme son temple. C'est ce que nous devons *attendre*, selon cet

Ps. 14. 4.

1. Petr. 3. 13.

Apôtre. Et ces cieux & cette terre ne seront possedés que par de nouvelles créatures, qui auront été tirées du néant de la fausseté & de la folie *par la parole de la verité.*

VII. *Que chacun de vous soit promt à écouter, & lent à parler.* v. 19.

Comme l'homme ne trouve donc point la source de ses biens dans soi-même, & qu'il faut qu'il les reçoive de Dieu *par la parole de verité* qu'il lui fait entendre au fond de son cœur, il n'est pas étrange que cet Apôtre prescrive aux Chrétiens d'*être promts à écouter, & lents à parler.* Celui qui écoute veut apprendre la verité qu'il ne sçait pas; & celui qui parle veut faire part aux autres de ce qu'il sçait ou s'imagine sçavoir. Or le commun des Chrétiens qui ne sont point engagés par leur ministere à l'instruction des autres, doivent se regarder toujours comme étant encore dans la pauvreté & dans la disette de lumiere & de verité. Ils doivent donc chercher à écouter la verité, soit qu'elle leur parle immédiatement au fond de leur cœur, soit que Dieu la leur fasse entendre par le ministere des créatures. On l'écoute dans ceux qui nous parlent de la part

de Dieu. On l'écoute dans la lecture de l'Ecriture & des Livres de piété. On l'écoute enfin dans toutes les instructions que nous pouvons tirer des évenemens du monde. Dieu parle dans tout cela ; mais il ne parle qu'aux ames attentives, & à qui le desir de la verité donne cette promptitude pour l'entendre.

VIII. *Qu'on soit lent à se mettre en colere.* v. 19.

Comme c'est la présomption qui porte à parler & à se répandre avec les hommes, & qu'il est bon de la réprimer par la connoissance de sa pauvreté : c'est aussi la même présomption qui porte à la colere. On s'imagine avoir beaucoup de mérite & de raison, & l'on croit facilement sur cela que les autres ne nous rendent pas ce qu'ils nous doivent ; qu'ils nous ôtent ce qui nous appartient ; qu'ils ont tort de ne se pas rendre à nos sentimens. Si l'on est donc encore assez imparfait pour ressentir ces mouvemens qui sont les sources de la colere, il faut au-moins que la connoissance de nos miseres les réprime & les empêche de paroître. Celui qui est bien convaincu interieurement de son néant, n'est pas si susceptible de ces mouvemens, ni si

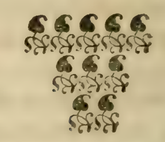
promt à les produire au-dehors. Que peut-on ôter à un homme qui croit n'avoir rien ? Comment peut-on abaiſſer celui que l'humilité tient abattu & anéanti ? Si on lui reproche des défauts qu'il a, il s'en humilie. Si on lui en reproche qu'il n'ait pas, il s'occupe de ceux qu'il reconnoît en ſoi, qu'il regarde comme beaucoup plus grands que ceux qu'on lui reproche ; & ainſi il ſe croit encore favorablement traité. Si on ne l'aime pas, il croit n'être pas digne d'être aimé ; & ſi on le traite mal, il ſe juge digne de ces mauvais traitemens. Ces ſentimens ſont juſtes, parce qu'ils ſont conformes à la verité, & par-conſequent ceux que la colere nous inſpire ſont injuſtes. Ce n'eſt pas qu'il ſoit juſte que les autres nous outragent, mais c'eſt qu'il eſt juſte que nous le ſouffrions. C'eſt ce qui a fait dire à l'Apôtre ſaint Jacques, que *la colere* qui nous inſpire des ſentimens tout contraires, *n'opere point la*
v. 20. *juſtice de Dieu : IRA enim viri juſtitiam Dei non operatur.*

IX. Cette préſomption dont nous ſommes pleins, & qui eſt la ſource de la colere, eſt auſſi celle de l'oppoſition que nous avons à la verité. Car la verité

tendant à nous détromper de la fausse idée que nous avons de nous-mêmes, nous nous irritons contre elle, comme nous voulant ôter quelque partie de notre bien. Il faut donc renoncer à cette présomption injuste pour ouvrir son cœur à la verité. L'Apôtre saint Jacques appelle cette présomption, *impureté & abondance de malice ;* parce que c'est ce qui v. 21. corrompt le cœur, & qui est la source de tous les pechés. Mais quand Dieu nous fait la grace de connoître & de haïr cette corruption secrette, nous sommes alors en état de pratiquer ce que l'Apôtre nous prescrit, *de recevoir avec* Ibid. *douceur la parole de la verité imprimée dans nos cœurs.* Il faut la recevoir avec douceur, c'est-à dire sans nous irriter de ce qu'elle nous reprend, de ce qu'elle nous rabaisse, de ce qu'au-lieu de cette idée avantageuse que nous avons de nous-mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous sommes pleins de corruption & de misere.

Il la faut recevoir *avec docilité*, sans avoir un desir secret de la combattre ni de l'affoiblir. C'est en quoi consiste *cette* v. 21. *mansuétude* que cet Apôtre nous prescrit: *Cum mansuetudine suscipite insitum verbum.*

Et c'eſt à cette verité ainſi reçue qu'il donne cet éloge magnifique *qu'elle peut*
Ibid. *ſauver vos ames* : Quod *poteſt ſalvare animas veſtras*. Eloge qui la diſtingue de toutes les connoiſſances philoſophiques, & de toutes les lumieres humaines. Quelque éclat qu'elles ayent, ce ne ſont point des connoiſſances dont on puiſſe dire *qu'elles nous peuvent ſauver*. Ce ne ſont point des connoiſſances qui donnent la vie. Si elles nous trouvent dans la mort, elles nous y laiſſent. Elles l'augmentent même ſouvent par l'enflure qu'elles cauſent. Il n'y a que la verité évangélique qui puiſſe ſauver les ames, en les humiliant par la connoiſſance de leurs pechés & de leurs foibleſſes, & en leur apprenant à en chercher le remede dans la grace de Jeſus-Chriſt.



SUR L'EVANGILE

DU IV. DIMANCHE D'APRÈS PASQUES.

EVANGILE. *Joan.* 16. 5.

EN ce tems-là, Jesus dit à ses Disciples : Maintenant je m'en vais à celui qui m'a envoyé, & aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur a été rempli de tristesse. Cependant je vous dis la verité. Il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous : mais si je m'en vais, je vous l'envoyerai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le peché, touchant la justice, & touchant le jugement. Touchant le peché, parce qu'ils n'ont point cru en moi : Touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Pere, & que vous ne me verrez plus :

Et touchant le jugement, parce que le Prince de ce monde est déja jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand cet Esprit de verité sera venu, il vous enseignera toute verité : car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, & il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, & il vous l'annoncera.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ reprend ses Disciples de ce que leur ayant annoncé son départ du monde & son retour vers son Pere, cette nouvelle ne les avoit point portés à lui demander où il alloit. C'est que ce devoit être l'effet de cette nouvelle. Il y a une curiosité permise à l'amour sincere ; & chacun est obligé de sçavoir où Jesus-Christ est allé, parce qu'on est obligé de tendre à y aller après lui. Mais la petitesse de l'esprit humain, & le peu d'amour qu'il a pour Dieu & pour son salut étouffent souvent ces justes curiosités. Quoique bien des gens ayent de la complaisance dans l'étendue de leur esprit, il n'y

a rien dans le fond de plus borné. Une pensée qui l'occupe, exclut toutes les autres. Et c'est une des causes les plus ordinaires du mécompte où l'on tombe dans ses jugemens, & des faux partis que l'on prend dans la vie. Les hommes n'appliquent les mots d'inadvertance & d'inconsideration qu'à certains défauts de réflexion sur ce qui se passe devant eux. Mais ils s'étendent infiniment plus loin, & ils comprennent une infinité de fautes qui naissent de ce peu d'étendue de notre esprit, qui étant occupé de quelque passion, ne pense point à ce qui devroit servir de regle à ses jugemens & à ses actions. Les Apôtres attachés à la présence visible de Jesus-Christ, furent saisis de tristesse par la nouvelle qu'il leur apprit de son départ de ce monde, & des persécutions qu'il devoit souffrir des Juifs. Ces objets les remplissant, il ne penserent plus à demander à Jesus-Christ où il alloit, afin de se préparer à le suivre. Mais Jesus-Christ qui connoissoit la foiblesse de l'homme, & qui sçavoit distinguer les défauts d'attention, qui naissent d'indifference & de froideur, de ceux qui n'ont pour source qu'une passion hu-

maine & excusable qui occupe notre esprit, ne pressa point ses Apôtres sur cela. Il ne leur en fit point de reproches : & après leur avoir marqué ce défaut en passant, pour les avertir de leur foiblesse, il les en consola par ces paroles : *Je vous dis la verité, il vous est*
v. 7. *utile que je m'en aille*, c'est-à-dire que je me sépare de vous.

II. Il est étrange que la séparation de la présence de Jesus-Christ ait été nécessaire aux Apôtres, & que le Saint-Esprit n'ait pû leur être donné avec abondance pendant qu'ils jouissoient de la vûe de Jesus-Christ. C'est le langage de l'Ecriture de dire, que ce qui n'est pas conforme aux regles de la sagesse infinie que Dieu garde dans l'execution de ses desseins, ne se peut pas faire. Or, selon cette sagesse, la mission du Saint-Esprit devoit proceder de Jesus-Christ glorieux & puissant de toute sa gloire & de toute sa puissance. Il ne pouvoit donc être donné plutôt, parce qu'il n'auroit pas paru que cette mission fût le fruit de la mort de Jesus-Christ, & l'effet de sa Résurrection & de son Ascension : outre que cette force divine étant destinée à attacher le

cœur des Apôtres aux biens éternels & à Jesus-Christ connu par la foi, demandoit nécessairement l'exclusion de sa présence visible. Dieu a voulu qu'on n'acquit les vertus qu'en les exerçant. Afin d'aimer Jesus-Christ invisible & dans son état divin, il falloit être privé de sa vûe dans son état mortel. C'est ce qui fait que Dieu prive souvent les siens des personnes qu'ils avoient raison d'aimer, & selon la nature, & selon la grace ; parce que sans cette privation ils s'y seroient attachés, & ne seroient jamais parvenus à cette liberté parfaite, & à cet entier dégagement, qui ne nous fait dépendre que de Dieu seul. Ce n'est pas qu'absolument parlant, il ne pût mettre les ames dans cette disposition parfaite, pendant même qu'elles jouissent de la présence de ceux qu'elles aiment, comme il y mit la sainte Vierge dès le tems même qu'elle étoit avec Jesus-Christ. Mais ce n'est pas-là l'ordre commun de sa grace. Il ne donne d'ordinaire les dispositions & les vertus interieures qu'en les faisant acquerir par un certain ordre de moyens qui les précedent, soit pour cacher ainsi les effets de sa grace sous une apparence

humaine, soit pour empêcher les hommes de s'imaginer de pouvoir avoir les vertus sans les pratiquer, & de se flatter d'être effectivement dans certaines dispositions, lorsqu'ils ne font que les concevoir par l'esprit, & qu'ils ne les ont jamais mises en pratique.

v. 7. III. *Mais si je m'en vais*, ajouta Jesus-Christ, *je vous l'envoyerai:* SI *autem abiero, mittam eum ad vos.* Il étoit également de l'ordre de Dieu, & que les Apôtres ne reçussent le Saint-Esprit qu'après la consommation de la gloire de Jesus-Christ, & qu'ils le reçussent incontinent après. Il devoit leur témoigner qu'il n'étoit venu que pour cela, que c'étoit la fin de toutes ses actions & de toutes ses souffrances. Ainsi il ne devoit pas differer davantage qu'il a fait à envoyer le Saint-Esprit. L'action propre au chef comme chef, est d'animer son corps & de lui donner le mouvement. Or Jesus-Christ en envoyant le Saint-Esprit, a fait proprement cet office, parce que le Saint-Esprit est l'ame de l'Eglise, qui lui donne la vie & le mouvement. Tout ce que Dieu fait est tellement placé dans son tems, qu'il ne devoit être fait ni plutôt ni plus tard.

C'est ce que nous devons imiter dans nos actions, en y évitant la précipitation & la lenteur, l'empressement & la paresse. Il faut obéir à Dieu, non-seulement en faisant ce qu'il veut de nous, mais en le faisant dans le tems qu'il veut; en ne prévenant point ce tems, & en ne differant point aussi l'execution de ses volontés. En agissant autrement, on mêle sa volonté propre avec l'execution de celle de Dieu. On y fait naître divers obstacles qui nous empêchent de réussir. Car souvent nos meilleurs desseins sont renversés par certains contre-tems où l'on tombe par paresse, ou par précipitation.

IV. *Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le peché, touchant la justice, & touchant le jugement.* v. 8.

Le Saint-Esprit a convaincu le monde *de peché*; c'est-à-dire (comme Jesus-Christ l'explique lui-même) d'incrédulité, qui est la source de tous les pechés, en ce qu'elle en exclut le remede qui est la foi. Et il le fait en deux manieres. L'une par une conviction qui corrige ceux qu'il en convainc. L'autre par une conviction à laquelle on résiste

par une malice opiniâtre. L'une & l'autre sorte de conviction a été l'effet de la descente du Saint Esprit, mais principalement la premiere. Car il n'y a proprement que ceux qui reconnoissent leur incrédulité qui en soient parfaitement convaincus; parce que le Saint-Esprit formant dans leur cœur une disposition de sincerité, en bannit l'aversion pour la verité. Il fait qu'il s'y rend, qu'il s'y soumet, & qu'il reconnoît que l'opposition qu'il y avoit étoit une pure opiniâtreté & une incrédulité de malice. Ceux qui se convertissent sont donc convaincus par le Saint-Esprit, & de leur incrédulité, & de celle des autres. Ils voyent clairement que c'est la source de tous les pechés, parce que non-seulement c'est ce qui empêche d'en obtenir le pardon, mais que cette aversion pour la verité vient de la cupidité qui domine dans le cœur, & qui y produit tous les pechés.

V. Non seulement le Saint-Esprit produit cet effet de convaincre les pecheurs dès le commencement de leur conversion, de l'incrédulité qui leur faisoit rejetter la verité; mais il le produit dans tout le cours de leur vie. Il y a tou-

jours bien de ſecrettes racines d'incrédulité & de manque de foi cachées dans le cœur de ceux mêmes qui ont été juſtifiés : & le Saint-Eſprit le leur découvre peu-à-peu, à meſure qu'il s'empare de plus en plus du fond de leur cœur. Ce n'eſt qu'à l'aide de ce ſoleil que nous découvrons la pouſſiere de nos ames. Le Saint-Eſprit continue donc dans toute leur vie à les convaincre du peché d'incrédulité, parce qu'il les convainc de plus en plus de leurs attaches ſecrettes à la créature, & de leurs retours ſur eux-mêmes qui ſont contraires à l'eſprit de foi, qui leur apprend à ne s'attacher qu'à Jeſus-Chriſt. Moins les hommes participent à l'eſprit de Dieu, moins ils voyent leurs imperfections, parce qu'ils conçoivent moins cette obligation de ſe ſéparer de l'amour des créatures, & de ſe tourner totalement vers Jeſus-Chriſt.

VI. Le Saint-Eſprit en convainquant les ames qui le reçoivent, des pechés contraires à la foi, les convainc auſſi
de la juſtice, c'eſt-à dire de la juſtice de v. 10.
la foi, qui conſiſte à n'eſperer rien de ſoi, & à eſperer tout de Jeſus-Chriſt
aſſis à la droite de ſon Pere : *De juſtitia* Ibid.

verò, quia ad Patrem vado, & jam non videbitis me. Il étoit nécessaire pour connoître & pour pratiquer cette justice de la foi, que Jesus-Christ allât prendre la place qui lui étoit dûe, pour y être l'objet de nos esperances, & y exercer l'office de médiateur. Il falloit pour cela qu'il se rendît invisible aux hommes en se séparant d'eux, afin qu'ils ne fussent attachés à rien de visible. Et il falloit de plus que le Saint-Esprit descendît sur eux pour y former cette justice qui nous séparant des choses sensibles & présentes, nous attachât uniquement aux choses invisibles & absentes, & nous fît chercher Jesus-Christ, à la droite de son Pere, pour nous approcher de Dieu par son moyen, & être reçu de Dieu comme faisant partie du corps de son Fils. C'est-là le propre effet du Saint-Esprit lorsqu'il ressuscite une ame; & c'est ce qui fait que l'Apôtre saint Paul

Coloss. 3. v. 2. dit aux Colossiens : *Si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez les chosos d'en-haut, où Jesus-Christ est à la droite de son Pere, & non pas les choses qui sont sur la terre.* Voilà *la justice* dont le Saint-Esprit devoit persuader les ames qui le devoient recevoir. Justice sans la-

quelle elles ne peuvent être qu'injuſtes ; parce que n'aimant point Jeſus-Chriſt, elles aimeront néceſſairement les créatures, & ſe ſoumettront à elles. Il eſt bien injuſte que des ames rachetées par Jeſus-Chriſt ſe détachent de leur Rédempteur ; que des eſclaves ne ſuivent pas leur maître ; que des membres ſe ſéparent de leur chef. Or qui ſe ſépare de Jeſus-Chriſt glorieux, commet toutes ces injuſtices, & ne connoît point ainſi la veritable juſtice ; & c'eſt ce que cet Eſprit apprend aux ames dans leſquelles il habite.

VII. Enfin le Saint-Eſprit convainc ces ames qui le reçoivent, *du jugement* v. 11.
porté contre le démon, par lequel il a été dépouillé avec juſtice de l'empire qu'il avoit ſur les hommes. Car comme on n'eſt délivré de cet empire du démon que par le Saint-Eſprit, on ne connoît auſſi cette délivrance que par le Saint-Eſprit. Ceux qui ſont encore aſſujettis à cette domination ne la connoiſſent point. Ils la prennent pour un état de liberté, parce qu'ils l'aiment. Il n'y a que ceux dont le Saint-Eſprit a rompu les liens, qui les puiſſent bien connoître, & qui en voyent la miſere & la honte.

Ils connoiſſent par expérience *le jugement* que Jeſus-Chriſt a porté contre le diable en le chaſſant de ſa maiſon par une force ſuperieure à la ſienne, qui eſt celle de ſon Saint-Eſprit. Ils ſouhaitent l'execution entiere de ce *jugement* en eux & dans les autres. Ils travaillent à détruire en eux-mêmes tous les reſtes de ces liens, & toutes les marques de leur ſervitude, & ils s'appuyent uniquement pour cela ſur la force infinie de Jeſus-Chriſt, qui ne fait, en délivrant ſes membres de la ſervitude du démon, qu'executer l'Arrêt qu'il a rendu contre lui, par lequel il l'a condanné à perdre ſur tous ceux en qui le Saint-Eſprit habiteroit, l'empire qu'il y avoit auparavant.

VIII. Mais la deſcente du Saint-Eſprit dans les cœurs des fideles ne convainc pas ſeulement de ces divines verités ceux qui le reçoivent ; il en convainc auſſi ceux-mêmes qui les rejettent, non-ſeulement par les paroles qu'il met dans la bouche des Prédicateurs de l'Evangile, mais par la vie même des vrais Chrétiens, qui leur font voir par leur exemple la force de la foi, la veritable juſtice, & l'expulſion du démon des cœurs des fideles par l'habitation du Saint-

Eſprit. Toutes ces divines verités auroient paru de belles idées, ſi le Saint-Eſprit n'avoit formé une ſociété où l'on en vit l'effet & la pratique; où la foi en Jeſus-Chriſt détruisît l'amour des créatures; où renonçant aux choſes viſibles, on s'attachât à Jeſus-Chriſt devenu inviſible par ſa retraite du monde; où ceux qui la compoſent fiſſent voir par la ſainteté de leur vie, que l'empire du démon étoit détruit. C'eſt ainſi que le Saint-Eſprit a repris & reprend continuellement le monde *du peché, de la juſtice &* v. 11.
du jugement. Ces preuves qui le doivent convaincre de la verité ſont expoſées à ſes yeux. S'il les ferme pour ne les pas voir, c'eſt par une malice volontaire qui n'empêche pas l'évidence de ces preuves.

IX. C'eſt ce qui fait voir que ceux dont la vie ne peut contribuer à enſeigner aux hommes par leur exemple la vie de la foi, le détachement des créatures pour s'attacher à Jeſus-Chriſt glorieux, la délivrance du joug du démon, n'ont gueres de marques d'avoir le Saint-Eſprit dans leur cœur. Car puiſque Jeſus-Chriſt déclare que le Saint-Eſprit reçu dans les ames doit porter toutes

ces lumieres dans l'esprit du monde ; ceux dont la vie ni les paroles n'ont rien de capable de convaincre les hommes de ces verités, n'ont point par-consequent de marques d'avoir reçu le Saint-Esprit. C'est un grand sujet de frayeur pour la plupart des Chrétiens qui remplissent les Eglises, & qui participent aux saintes solennités que l'on y célebre. Car combien y en a-t-il peu qui puissent prétendre que le Saint-Esprit confonde par eux l'incrédulité du monde ? Hélas ! Est-ce confondre le monde de ce qu'il n'a pas la foi vive des biens à venir, que de ne faire paroître par sa vie que l'amour & l'estime des biens présens, que d'employer toute sa vie à s'établir & à s'élever dans le monde ; sans que la foi de l'autre vie ait presque aucune part à notre conduite ? Est-ce prouver au monde la destruction du regne du diable, que de porter ses livrées, & de seconder ses desseins ?

X. Plût à Dieu au-moins que ce reproche ne pût être fait qu'à ceux qui passent leur vie dans les emplois séculiers, qui par leur état même sont moins propres à inspirer le mépris du monde !

Mais le plus grand mal du Christianisme, est que l'on a que trop de sujet de le faire à plusieurs d'entre ceux qui sont particulierement destinés à servir d'organes au Saint-Esprit, pour convaincre le monde du peché d'incrédulité, c'est-à-dire, à plusieurs d'entre les Pasteurs, les Prédicateurs, & les Directeurs. Car comment pourroient-ils porter les ames à la vie de la foi, puisqu'ils ne témoignent pas eux-mêmes y être bien établis, & qu'ils font paroître une infinité de sentimens & d'inclinations contraires à la foi? Leur exterieur, leurs actions, leurs paroles portent le caractere de gens qui tâchent de plaire au monde, & qui en cherchent la gloire & les commodités. Et cette disposition est si contraire à l'esprit de foi, que Jesus-Christ déclare qu'elle en rend les hommes incapables. *Comment*, dit-il aux Juifs, *pourriez-vous* Joan. 5.
croire, vous qui recherchez la gloire que 44.
vous vous donnez les uns aux autres, & qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?

XI. Jesus-Christ avertit ensuite ses Apôtres, qu'ils n'étoient pas en état *de* v. 12.
porter beaucoup de choses qu'il avoit à leur

dire : ce qui nous apprend une verité très-importante pour la conduite chrétienne. C'eſt qu'il ne ſuffit pas de dire la verité à ceux que l'on eſt obligé d'inſtruire, mais qu'il faut la proportionner à leur force, & prendre bien garde de ne les pas accabler par des verités trop fortes. Car la verité, ſelon l'état de ceux à qui on la dit, a des effets bien differens. Elle ſoutient & elle fortifie ceux qui ſont capables de la porter. Elle renverſe & accable ceux qui ont trop peu de force pour en ſoutenir le poids. C'eſt ce qui nous doit obliger en demandant à Dieu ſes lumieres, de ne les demander qu'à proportion de nos beſoins & de nos forces. Car il fait ſouvent une plus grande grace à des ames, en differant de les éclairer ſur certaines verités, qu'en leur en donnant une entiere connoiſſance, qui auroit beſoin d'autres forces que celles qu'elles ont pour en bien uſer.

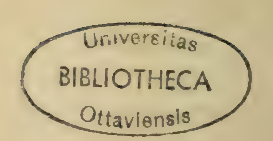
XII. Après cela Jeſus-Chriſt promet à ſes Diſciples, que lorſque le Saint-
v. 13. Eſprit ſera venu, *il leur enſeignera toute verité*. Ce qui nous apprend qu'il n'appartient qu'au Saint-Eſprit d'inſtruire ſû-

rement les ames, parce qu'en donnant les lumieres, il donne en même-tems la charité qui renferme la force de les porter. Ainsi il n'enseigne point de vérités disproportionnées. L'accroissement de la science, lorsqu'elle est séparée de la charité, & qu'on n'a pas soin de croître autant en l'une qu'en l'autre, est un poids dangereux, & qui tenant lieu de loi, écrase souvent les ames. Ce n'est souvent qu'une nourriture de leur curiosité, & un instrument de leur vanité, de leur ambition, de leur avarice : mais en y joignant le Saint-Esprit & la charité, c'est une lumiere humiliante & fortifiante tout ensemble, qui nous montre le vrai chemin, qui nous y fait marcher, & qui nous rend capables de le montrer aux autres. Il ne faudroit donc point rechercher l'une sans l'autre ; mais il est permis de chercher l'une avec l'autre. *Enseignez-moi*, dit le Psalmiste, *la bonté, la discipline, & la science.* Il ne demande point la science, ni la discipline sans la bonté, c'est-à-dire sans la charité ; mais il demande toutes les trois ensemble en commençant par la charité. Rien n'est plus utile aux ames qu'une piété éclairée,

Ps. 118. 66.

une charité lumineuse, & une science jointe à l'amour de Dieu. Mais rien n'est plus dangereux qu'une grande science qui n'est point établie sur une grande charité, parce que remplissant beaucoup l'esprit, elle laisse le cœur vuide & sans onction, & par consequent plein de la cupidité, qui se sert de la science pour arriver à ses fins.

F I N.



TABLE

DES PASSAGES DE L'ECRITURE sainte, expliqués dans ce Volume.





TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans ce onziéme Volume.

A

Fin de la Table des Matieres.



